LIRE magazine littéraire

Simone de Beauvoir
FÉMINISTE OU SOUMISE ?

NUMÉRO SPÉCIAL

RENTRÉE LITTÉRAIRE

LES MEILLEURS LIVRES

Reinhardt, Barbery, McCann, Follett, Thuot...

LA TENDANCE

Le roman rural

EMMANUEL CARRÈRE

« Une phrase doit être un bon vecteur d'électricité »

Septembre 2020 - www.lire.fr - 6,90 €
L 19817 - 488 S - F: 6,90 € - RD

Prix Orange du Livre

12e édition

Un prix présidé par Jean-Christophe Rufin et décerné par des auteurs, des libraires et des lecteurs.

« Un livre comme j'ai rarement eu le bonheur de lire. Une pure merveille. L'histoire de Saravouth, enfant cambodgien de onze ans, pris dans la tourmente et les horreurs de la guerre du Cambodge. »
Bernard Letellier, juré.

« Ce livre est beau. Ce livre est écrit à l'encre d'une poésie du désastre, au cœur de l'humanité. On s'y broie le cœur. On s'y brûle les ailes. Ce livre ne s'oublie pas facilement. Il tape et cogne fort, encore longtemps après. Faites-moi confiance, partez vite attraper la main de Saravouth. Et serrez-la, serrez-la jusqu'à ce que votre cœur explose. »
La Bibliothèque de Juju, lecteur.

Bravo à Guillaume Sire

pour son roman « Avant la longue flamme rouge » aux éditions Calmann-Lévy

Vous aimez la lecture ?
Continuez à partager votre passion sur lecteurs.com

Fondation orange

N° 488 SEPTEMBRE 2020

LIRE magazine littéraire

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Emmanuel Carrère par Claire Chazal

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE 36
Carole Martinez

LE DOSSIER 40
Simone de Beauvoir, portrait total

LE PORTRAIT 58
Muriel Barbery

L'ENQUÊTE 62
Le monde rural dans le roman français

LE CAHIER CRITIQUE 71
. L'événement : Marie-Ève Thuot 72
. Littérature française 76
. Littérature étrangère 86
. Polars/Science-fiction/Romance 98
. Jeunesse/Bande dessinée 100
. Classiques/Études littéraires/Poésie 106
. Essais/Documents 112

LA VIE DES IDÉES 120

LA LANGUE FRANÇAISE 130

LES LIVRES DE MA VIE 138
Xabi Molia

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Portrait de personnage* 12
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 35
SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 70
JULIA DE FUNÈS *Remise en question* 119
FABRICE D'ALMEIDA *Une autre histoire* 127
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 128
JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* 133
DANIEL PICOULY *Lettres francophones* 135

COUVERTURE : Quentin Monge / **Portrait Simone de Beauvoir :** Gisele Murias

Le numéro comporte un encart «Musées du Monde» diffusé sur les abonnés France.

FRANCK FERVILLE POUR *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE* – DENISE BELLON/AKG-IMAGES - JEAN-MARC LALLEMAND/SAIF IMAGES

EN COUVERTURE

p. 6

LE GRAND ENTRETIEN
EMMANUEL CARRÈRE

p. 40

LE DOSSIER
SIMONE DE BEAUVOIR

L'ENQUÊTE
LE MONDE RURAL DANS LE ROMAN FRANÇAIS

p. 62

L'ÉDITO DE BAPTISTE LIGER

On associe volontiers le mois de septembre à une certaine grogne. Dès lors, il peut sembler paradoxal que le probable « événement » de la rentrée soit un appel, certes nuancé, à la sagesse. Le toujours très attendu Emmanuel Carrère nous propose en effet un étrange récit dont il a le secret, intitulé *Yoga*. Précisons d'emblée qu'il n'est pas besoin de maîtriser la position du lotus sur un *zafu* pour apprécier le style de Carrère, d'une imparable limpidité, et sa manière très personnelle d'embrasser le mouvement du monde tout en exposant sa vie et ses réflexions sur l'écriture.

Ce livre ne doit pas pour autant éclipser le reste des publications. Et telle est la mission de *Lire Magazine Littéraire* : mettre en avant quelques titres que nous avons particulièrement appréciés (avec, aussi, nos traditionnels petits coups de griffe). Hasard ou pas, le monde rural a inspiré quelques-uns des meilleurs romans français du moment, parmi lesquels les magnifiques *Histoires de la nuit* de Laurent Mauvignier et *Histoire du fils* de Marie-Hélène Lafon – on reviendra en octobre sur l'enthousiasmant *Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs* de Mathias Énard… Le temps de la réhabilitation des campagnes ?

Par ailleurs, si des têtes d'affiche ont tenu leur rang (Éric Reinhardt, Diane Meur, Carole Martinez…), il est toujours stimulant de mettre en avant des petits nouveaux. Comment ne pas s'emballer pour la fougue, l'ambition et le culot de la Québécoise Marie-Ève Thuot avec sa *Trajectoire des confettis* ? La littérature étrangère a naturellement son lot de belles réussites, et ce n'est pas prendre grand risque que de conseiller les nouveaux titres de Salman Rushdie, Erri De Luca ou Enrique Vila-Matas, tout en observant la montée en puissance de certaines romancières afro-américaines à l'image de Yaa Gyasi (lisez *Sublime royaume* !). Au rayon des essais, on pourra aussi se délecter de la pensée d'un Rutger Bregman ou des analyses d'un Jared Diamond, et découvrir dans le détail la vie tumultueuse de Winston Churchill.

Enfin, à l'occasion de la parution d'un roman inédit de Simone de Beauvoir (*Les Inséparables*), il nous a semblé nécessaire de revenir longuement sur l'auteure du *Deuxième Sexe*, considérée à la fois comme l'une des inspiratrices du féminisme d'aujourd'hui ou, inversement, comme le symbole de la soumission des femmes. Au fond, ne sommes-nous pas le fruit de nos paradoxes ?

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de Lire à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
Siège social
18 rue du Faubourg du Temple,
75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Hervé Aubron
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Assistante de la rédaction
Sabine Dard
Rédactrice designer
Sandrine Samii
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions, Blandine Perrois
Graphisme
Élise Godmuse, Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Élise Cotineau
Grand entretien
Claire Chazal
Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Julia de Funès, Stéphanie Hochet, Gérard Oberlé, Daniel Picouly, Éric-Emmanuel Schmitt, Sylvain Tesson
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Manon Garcia, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Kate Kirkpatrick, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Anne Laffeter, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Vincent Malausa, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Françoise Monier, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Pierre-Édouard Peillon, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Serge Sanchez, Juliette Savard, Audrey Sovignet, Camille Thomine
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)
Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

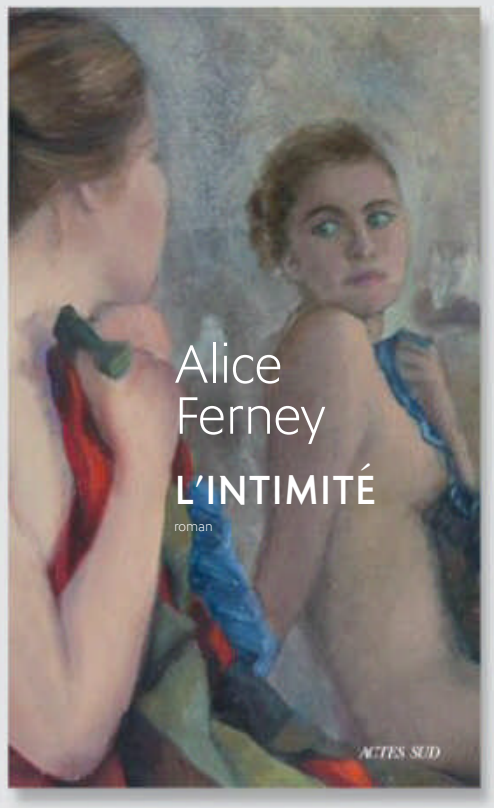
Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 45 €
(France métropolitaine)

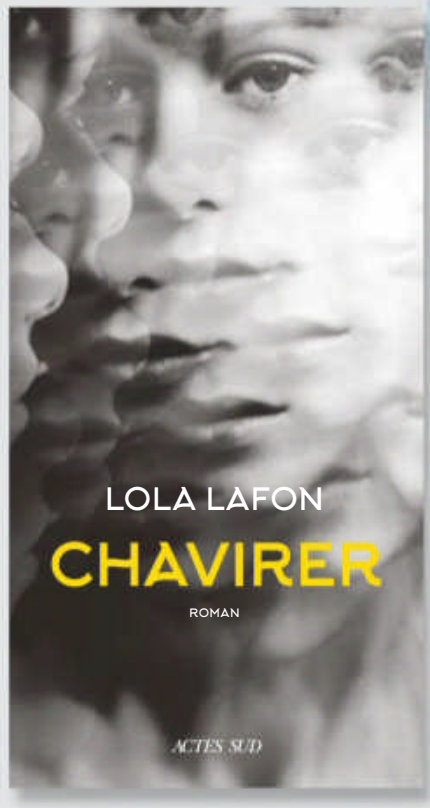
Audience mesurée par AUDIPRESSE

AUDREY SOVIGNET

ACTES SUD

Rentrée littéraire 2020





Découvrez les romans de notre rentrée dès le 19 août en librairie.
Connectez-vous aussi sur actes-sud.fr et nos réseaux sociaux.

PARIS PREMIÈRE

À Paris, en juillet 2020.

Emmanuel Carrère

« PARTAGER MON EXPÉRIENCE ME PARAISSAIT ÊTRE UTILE AUX AUTRES »

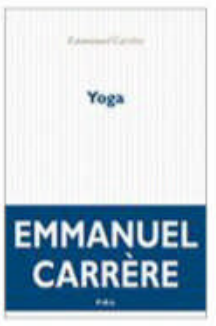
par Claire Chazal

LE LIVRE Après *Le Royaume,* sorti il y a six ans, Emmanuel Carrère est de retour. C'est, évidemment, l'un des événements de la rentrée littéraire. Il se sait attendu. Et, sans fausse modestie, admet rester serein tant le public et les critiques lui ont toujours fait bon accueil.

Écrivain à part, il domine à sa façon, sans le vouloir vraiment, le monde des lettres : une dizaine de livres depuis son premier roman en 1983, *L'Amie du jaguar,* et surtout son entrée chez P.O.L avec *Bravoure* puis *La Moustache.* C'est d'ailleurs avec une émotion contenue qu'Emmanuel Carrère rend aujourd'hui hommage à Paul Otchakovsky-Laurens, mort en janvier 2018, son double, son ami, l'éditeur de Georges Perec, qui pour la première fois n'aura pas lu jusqu'au bout son nouveau récit. Il aura donc fallu plusieurs années, comme souvent, pour que ce livre, *Yoga,* prenne forme. Le temps que l'auteur trouve *« un os à ronger »* et tire le fil dans une langue simple – cette écriture *« reconnaissable entre toutes mais impossible à caractériser »,* comme disait P.O.-L.

ÉCRIVAIN À PART, IL DOMINE À SA FAÇON, SANS LE VOULOIR VRAIMENT, LE MONDE DES LETTRES

Avec *Yoga*, Carrère reste fidèle au tournant pris au moment de *L'Adversaire :* pas de fiction mais des considérations très personnelles mêlées au surgissement du réel. Ici, l'auteur nous parle de sa pratique ancienne du yoga et de la méditation, il en examine les bienfaits et se moque aussi des recherches parfois caricaturales de l'épanouissement personnel. Une pratique qui n'a, en tout cas, pas écarté de sévères épisodes de dépression survenus tous les dix ans dans la vie de Carrère. Déséquilibres chimiques ? Atavisme russe ? Héritage d'un mystérieux grand-père ? Les réponses apportées dans *Un roman russe,* qui décryptait en 2007 la malédiction familiale, ne sont que partielles. Dans *Yoga,* d'autres explications affleurent : le romancier combat aussi ses démons en se tournant vers l'extérieur, vers les autres, que ce soit après l'attentat contre *Charlie Hebdo* ou au contact des migrants rencontrés sur l'île de Leros. *« Il n'y a peut-être pas de joie pure sans ombre »,* avoue Carrère. L'écriture, l'amour, la musique ont éclairé sa vie et lui ont permis de porter une œuvre passionnante, personnelle, sombre. •••



★★★★☆

YOGA,
EMMANUEL CARRÈRE,
400 P., P.O.L, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

• • • *Yoga* était très attendu puisque votre dernier livre, *Le Royaume*, est sorti en 2014. Peut-on dire que, cette fois encore, comme c'est le cas depuis le tournant de *L'Adversaire*, vous mêlez non-fiction sur vous et non-fiction sur le monde ?

• **Emmanuel Carrère** Oui, en effet, et ce curseur entre ce qui est autobiographique et ce qui est tourné vers le monde extérieur varie selon les livres. *Le Royaume* et *Limonov* sont par exemple des récits où je suis bien présent, en tant que narrateur, où je parle des échos que ces histoires ont dans ma vie. Il est arrivé, peut-être à raison, qu'on m'accuse de narcissisme ou d'égocentrisme. Car si on considère *Le Royaume* comme un livre d'histoire sur les débuts du christianisme, ma présence peut en effet paraître un peu envahissante ; mais si on le considère comme une autobiographie, je n'occupe peut-être que quinze pour cent du récit. *Yoga* raconte une trajectoire personnelle, il est donc vraiment autobiographique, mais il ne parle pas uniquement de moi.

Vous y décrivez votre pratique du yoga et de la méditation, dont vous êtes depuis longtemps un adepte. Vous pensiez écrire un *« livre souriant et subtil »*, selon vos termes, mais vous nous plongez dans autre chose, de bien plus sombre : la dépression, le trouble bipolaire, que vous avez vécus. Le sujet vous aurait-il échappé ?

• **E.C.** Oui, en quelque sorte… Cela fait trente ans que je m'adonne à ce genre de pratique, que j'appelle « yoga » de façon assez générique, qui inclut les arts martiaux et toutes ces disciplines pour la plupart d'origine orientale. Elles ne visent pas seulement à une meilleure condition physique – même si cela y contribue –, mais elles permettent aussi l'exploration de la conscience et tendent idéalement vers quelque chose de l'ordre de la paix, de la sagesse, de la sérénité. Je voulais essayer de raconter quelque chose là-dessus. Pas du tout dans une posture de maître, mais plutôt pour transmettre une expérience d'apprenti. Je me disais que ce pouvait être intéressant de l'écrire pour moi, et intéressant à lire parce qu'il y a tant de gens qui font du yoga, et que ça les éclairerait peut-être sur leur propre démarche.

« L'ASPIRATION À LA SAGESSE ET LA RÉALITÉ DE LA FOLIE, DU CHAOS, C'EST NOTRE LOT À TOUS »

Disons tout de même que vous ne faites pas une très bonne publicité de ces pratiques-là dans votre livre. Car l'on comprend, et c'est bouleversant, qu'elles ne vous empêchent pas toujours de sombrer…

• **E.C.** Je me moque un peu de tous ces ouvrages sur le développement personnel. Mais pas méchamment. Reste que si le yoga, sous toutes ses formes, rendait automatiquement sage, ça se saurait ! Il est pratiqué par des gens pas mal névrosés en réalité. Ce livre parle à la fois de notre aspiration à la sagesse et de la réalité de notre folie, qui est plus ou moins accentuée selon les cas. On espère tous être une version de soi en mieux. En plus heureux, plus libre, plus avisé, plus compatissant. Et puis tout ça, parfois, se heurte à la dure réalité. Pour ma part, j'en ai été assez protégé : je fais partie des gens pour qui la vie a été assez favorable et généreuse. Chacun trimbale son fardeau : pour les uns, il vient de l'extérieur, des circonstances de la vie ; pour d'autres, cela relève plus de leur configuration psychique, ce qui est mon cas. Mais cette aspiration à la sagesse et cette réalité de la folie, du chaos, c'est notre lot à tous. Partager mon expérience du yoga me paraissait intéressant et utile aux autres parce que ça met en lumière quelque chose de très universel.

Comment définiriez-vous la méditation ?

• **E.C.** Tout au long du livre, j'égrène différentes définitions de la méditation. C'est une pratique extrêmement simple. Cela consiste à s'asseoir – pas obligatoirement en lotus – et à rester silencieux et immobile un moment. La méditation, c'est ce qui se passe pendant ce temps-là. On essaie d'être conscient de tout – son corps, sa respiration, qui reste la meilleure chose à laquelle s'accrocher –, et on suit ses pensées en tentant de ne pas les juger, comme si elles constituaient des petits événements psychiques, des petites bulles qui crèvent à la surface. On tâche de les suivre sans se laisser trop emporter par elles. Bien sûr qu'il vaut mieux être dans une bonne posture, se tenir droit, parce qu'on respire mieux, mais en réalité c'est juste s'asseoir un moment sans rien faire. Ce qui est rare : habituellement, dès qu'on commence à ne rien faire, on s'endort.

La pratique du yoga s'est énormément développée depuis vingt, trente ans. Est-ce lié, selon vous, à un effacement des religions, à moins de spiritualité ?

• **E.C.** Il y a sans doute un lien avec la ferveur dont jouit, aujourd'hui, le bouddhisme – qui est une religion sans religion. Le cœur du bouddhisme, c'est la méditation enseignée par Bouddha : s'asseoir, rester tranquille et s'apaiser. Le développement de la pratique est donc lié à cette mutation des

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1957

Naissance à Paris. Après des études de sciences politiques, il devient journaliste spécialisé dans le cinéma. En 1983 paraît son premier roman, *L'Amie du jaguar*. Il reçoit le prix Femina 1995 pour *La Classe de neige*.

1996

Emmanuel Carrère couvre le procès du faux médecin Jean-Claude Romand, fait divers dont il tirera un récit, *L'Adversaire* (2000). L'auteur continuera d'explorer cette forme avec *D'autres vies que la mienne* ou *Un roman russe*.

2011

Évocation de l'écrivain russe provocateur, *Limonov* reçoit le prix Renaudot. Par ailleurs cinéaste *(Retour à Kotelnitch, La Moustache)*, Carrère vient de porter à l'écran *Le Quai de Ouistreham*, de Florence Aubenas, qui devrait sortir courant 2021.

spiritualités, mais aussi à un désir tout à fait légitime de mieux-être. On peut sourire de ces livres sur le développement personnel, parce qu'ils prennent toujours des formes un peu caricaturales, mais en réalité, il me semble qu'ils correspondent à une espèce de vague de fond que je trouve positive malgré tout. Et l'engouement général pour la méditation qui, je pense, est plus récent encore que pour le yoga, me paraît plutôt une très bonne chose. Les gens qui font un quart d'heure de méditation par jour ont quand même des chances d'être un peu plus pacifiques, et, sinon plus heureux, au moins de se sentir un peu mieux. C'est une gymnastique très bienfaisante.

Dans *Yoga*, il n'y a pas du tout d'allusion à votre foi chrétienne dont vous avez parlé dans *Le Royaume*. Pourquoi ?

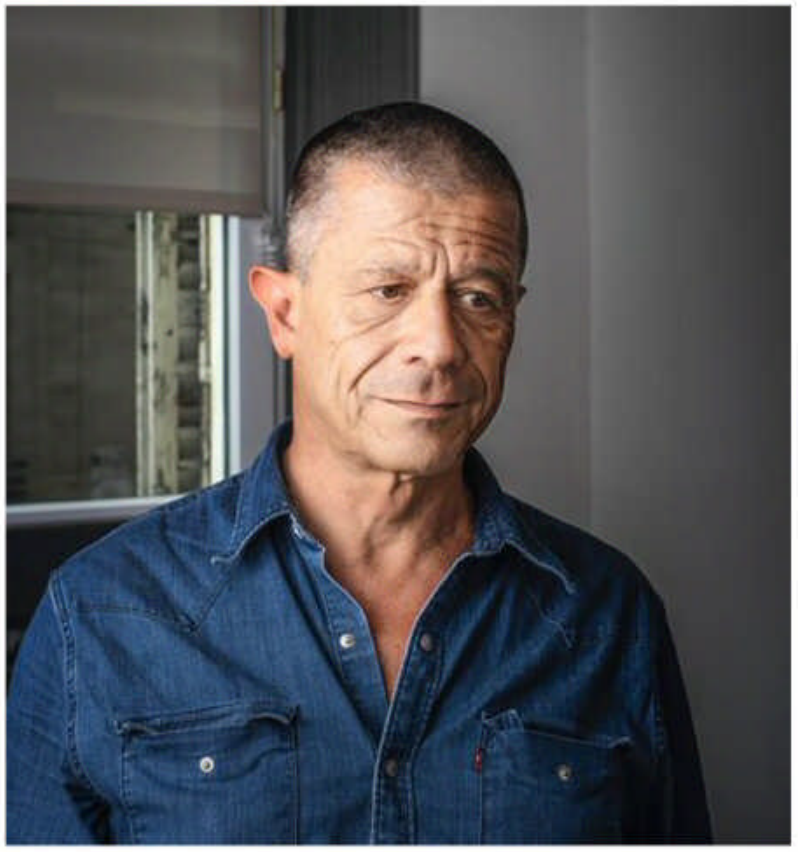
• **E.C.** J'avais tout simplement l'impression d'avoir un peu épuisé le sujet dans *Le Royaume,* certes pas de la foi en général, mais de mon rapport à elle.

Dans le livre, très souvent, surgit le réel : l'attentat contre *Charlie Hebdo*, les migrants de Leros, ces jeunes Afghans que vous aidez, etc. Avec l'impression que c'est lorsque vous vous tournez vers les autres que vous allez vraiment mieux…

• **E.C.** Oui, c'est vrai, comme si on faisait davantage de yoga en étant présent à autrui. Ce que je raconte est arrivé un peu accidentellement. Mais je ne suis pas resté très longtemps auprès de ces étrangers en transit. D'ailleurs, souvent, les humanitaires sont des gens un peu fracassés, qui se retrouvent là pour panser leur propre souffrance. La souffrance des jeunes migrants est incommensurable et, malgré tout, quand on s'y confronte, on en retire quelque chose. Plus que la méditation, que le yoga, que les médicaments : c'est d'être confronté à autrui qui m'a permis de sortir de la situation de crise et de dépression profonde dans laquelle j'étais. Me retrouver face à de jeunes Afghans a été très salvateur.

Dans *D'autres vies que la mienne*, vous décrivez notamment la misère des personnes surendettées. Cette fois, vous explorez un autre drame. Ne serait-ce pas, pour vous, une façon de donner une éthique à l'écriture elle-même en évoquant ce réel-là ?

• **E.C.** Oui, pour ce livre, c'était le réel qui dictait. Avec *D'autres vies que la mienne,* je me suis retrouvé, sans l'avoir voulu, dans une position de scribe. Et d'une certaine manière, en écoutant ces témoignages, j'avais plus l'impression de faire de la méditation qu'en observant ma respiration assis sur un petit coussin. Ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas bien d'observer sa respiration assis sur un petit coussin [rires].



Selon vous, *« il n'y a peut-être pas de joies pures sans ombres »*. Que pèsent ces pratiques-là par rapport à ce désespoir, à la dépression ?

• **E.C.** Cela reste un lieu commun de parler d'ombre et de lumière, mais c'est une vérité absolue qu'on peut expérimenter à tout moment dans nos vies. Et la méditation aide à affronter cela. Ceci dit, pendant les mois que j'ai passés à Sainte-Anne, je n'étais pas capable de méditer. Alors que c'est une chose à laquelle on peut toujours avoir accès, même dans une cellule de prison. D'ailleurs, Édouard Limonov, auquel j'ai consacré un roman, a été emprisonné en Russie pendant deux ans, sous un régime dur. Un autre détenu lui a appris à méditer en prison et c'est ce qui l'a sauvé.

Cet état dépressif, vous l'avez exploré en enquêtant sur vos origines, notamment à travers le roman russe. On comprend que vous êtes issu d'une famille en souffrance et que vous auriez difficilement pu y échapper…

• **E.C.** Il y a aussi une part chimique dans tout cela. Outre le psychologique, le psychanalytique, l'histoire familiale, et Dieu sait que je l'ai explorée, il existe aussi – j'en prends d'ailleurs davantage conscience depuis quelques années – une chimie du cerveau qui entre en compte notamment dans le trouble bipolaire, dont je souffre sous une forme assez légère. Ce à quoi remédient précisément certains médicaments comme le lithium, aux vertus éprouvées.

L'âme russe rentre-t-elle aussi dans ce terreau-là ?

• **E.C.** C'est bien possible. Il y a chez les Russes une espèce de propension à l'excès, dans les deux sens. Ils ont tendance à aller très haut et très bas. Dans ces cas-là, il est nécessaire d'essayer d'écrêter un peu, et de faire en sorte que les hauts soient un peu moins hauts et les bas un peu moins bas…

L'état d'anxiété n'est-il pas porteur d'écriture, voire nécessaire à la création ?

• **E.C.** Sans doute, mais pour pouvoir écrire et créer, il ne faut pas être en trop mauvais état. Quand on est abîmé par une dépression, non seulement on n'écrit pas mais on se demande comment on a fait, à un moment de sa vie, pour être capable d'écrire. Ça me fait du bien de le faire, et j'espère que ça fait du bien aux lecteurs de me lire, du moins à la catégorie de lecteurs que ça touche de près ou de loin. En suivant cette nécessité, je n'ai pas l'impression, même si je parle de moi, de faire quelque chose d'uniquement égocentrique. Je m'adresse aux autres en racontant mon histoire et il y a de bonnes chances que ce témoignage puisse éclairer des choses chez eux. C'est un livre dont j'espère vraiment qu'il peut avoir une certaine utilité, parce qu'au travers de mon expérience singulière un peu bizarre, il touche à des choses très universelles.

Vous dites aussi dans le livre qu'au-delà du yoga, de la chimie, il y a l'amour qui ménage des plages de bonheur. Pourtant, vous n'êtes pas tendre avec vous sur la manière de gérer vos relations sentimentales…

• **E.C.** L'amour, c'est ce qu'il y a de plus important ! Mais il est vrai que, chez moi, il y a une espèce de tropisme autodestructeur et, par suite, destructeur, avec lequel je m'accommode en tentant de ruser avec ma nature. On peut atteindre grâce à l'amour une certaine plénitude, mais qui ne dure pas autant qu'on le voudrait… •••

••• On peut lire aussi de très jolis passages où vous évoquez la *Polonaise* de Chopin jouée par Martha Argerich. La musique a-t-elle été également salvatrice pour vous ?

• **E.C.** Ce qui a été salvateur dans les circonstances que j'évoque dans le livre, c'était le fait que cette écoute soit partagée. La bande originale de *Yoga* est cette *Polonaise* héroïque, qui n'est d'ailleurs pas la pièce que j'aime le plus de Chopin mais, à ce moment-là, c'est elle qui s'est distinguée et qui a provoqué l'émotion.

Comment définiriez-vous votre écriture ? Vous dites que vous vous concevez plutôt comme un artisan…

• **E.C.** J'aime la phrase de Thomas Bernhard, qui dit : « *Écrire, ce n'est pas très compliqué. Il suffit d'incliner la tête sur le papier et de laisser tomber ce qu'il y a dedans.* » Je considère que je fais partie de la famille d'écrivains qui fait un peu ça. Ce n'est pas si éloigné de la méditation : considérer ce qui vous passe par la tête, et puis l'observer, le transcrire. En l'occurrence, dans le cadre d'un récit, d'une narration, il y a cette même tentative d'être le plus accueillant possible à tous les processus de la pensée.

Observez-vous une discipline particulière, avec des horaires d'écriture ?

• **E.C.** Non, mais c'est *on* ou *off*. Soit je n'y arrive pas du tout, soit j'y arrive, mais il me faut un déclencheur, identifier un os que je vais pouvoir ronger. Et quand il y a suffisamment de choses écrites, je commence à les agencer, c'est à ce moment-là que ça devient excitant.

***« C'est la première fois qu'il n'aura pas lu un livre de moi »*, écrivez-vous, dans *Yoga*, à propos de votre éditeur Paul Otchakovsky-Laurens, mort en janvier 2018. C'était important, pour vous, de lui rendre hommage ?**

• **E.C.** J'ai commencé à publier chez P.O.L en 1984 ! On a fait nos vies, lui d'éditeur, moi d'écrivain, ensemble. Pour moi et pour tous les auteurs de cette maison, c'est une perte immense… Chose vraiment très rare, quand il acceptait un premier livre de vous, on avait l'impression qu'on allait pouvoir passer sa vie dans cette maison. D'ailleurs, peu l'ont quittée : il y a une espèce de fidélité de part et d'autre. Avec lui, chacun pouvait se dire qu'il faisait une œuvre, puisque cette œuvre serait accompagnée et qu'il y avait quelqu'un qui y croyait absolument. Ce n'est pas fréquent, dans une maison, que les auteurs qui vendent cinq cents exemplaires soient traités exactement de la même façon que ceux qui font tourner la boutique.

Il disait de votre écriture qu'elle est reconnaissable entre toutes mais impossible à caractériser, et il citait à ce moment-là Modiano et Perec…

• **E.C.** Ce sont des références qui me touchent beaucoup, pas seulement parce qu'elles sont flatteuses objectivement, mais aussi parce que ce sont des auteurs que j'aime profondément. J'avais 23 ans quand j'ai écrit mon premier roman, et je n'ai envoyé le manuscrit que chez P.O.L, parce que c'était l'éditeur de Perec. J'essaie d'écrire de la façon la plus simple et la plus directe possible. Il y a une phrase d'Hemingway que j'aime beaucoup : *« Je connais autant de mots compliqués que tout le monde, je me donne un mal de chien pour ne pas les utiliser. »*

Qu'est-ce qu'une belle phrase pour vous, en tant que lecteur et en tant qu'écrivain ?

• **E.C.** Un livre totalement surchargé et « surécrit » est rarement un livre dont l'histoire vous passionne. Ce que j'aime comme lecteur et que j'essaie de faire en tant qu'écrivain, ce sont des phrases qui suivent de façon aussi fidèle que possible le cours de la pensée. Et cela dépend des auteurs, et de leur pensée. Proust, par exemple, suit le cours de sa pensée à sa façon. Ses phrases très longues n'empêchent pas un style ultra-rapide, allant toujours au plus pressé. Une phrase doit être un bon vecteur d'électricité, comme si elle transmettait une impulsion qui fait passer à la phrase suivante. Je suis soucieux d'une espèce de fidélité à l'expérience mentale, à quelque chose de direct, de rapide.

Quelles sont les influences littéraires les plus importantes pour vous ?

• **E.C.** Il y en a énormément et de très variées, qui vont d'auteurs de science-fiction, comme Philip K. Dick, aux romanciers russes comme Dostoïevski, Tolstoï – qui sont d'ailleurs des auteurs totalement différents dans leurs phrases, dans leurs registres.

Oui, d'ailleurs les phrases de Dostoïevski ne sont pas toujours belles…

• **E.C.** Je suis tout à fait d'accord. André Markowicz a d'ailleurs tout retraduit et il avait dix fois raison. Les traductions

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL

JAMAIS SANS MA FILLE

Nous sommes en 1944 et une femme, Hélène, juive et résistante, accouche seule dans le camp de Bergen-Belsen d'une petite Yvonne, qui a aujourd'hui 76 ans et qui est l'une des dernières survivantes de la Shoah. C'est l'histoire poignante et édifiante d'une mère et de sa fille rescapées des camps que raconte *Je suis née à Bergen-Belsen*. La journaliste Frédérique Agnès, grand reporter à TF1, a recueilli le témoignage d'Yvonne et nous livre un récit simple, aussi limpide qu'émouvant dans lequel les deux femmes dialoguent. Hélène, sage femme de son état, est affectée à l'infirmerie du camp. Elle parvient à cacher sa grossesse, affronte la faim, la maladie et survit pour donner naissance à Yvonne qu'elle nourrit comme elle peut et qu'elle cache, emmaillotée sur son ventre. La petite ne laissera entendre aucun pleur, ne poussera pas un cri pendant six mois jusqu'à l'arrivée des alliés. Hélène a laissé quelques écrits. Yvonne, femme au tempérament audacieux et incroyablement volontaire devenue médecin psychiatre, parle. Frédérique Agnès entremêle leurs deux paroles, nous replongeant sans aucun larmoiement dans l'horrible vie quotidienne des déportées.

★★★★☆

***JE SUIS NÉE A BERGEN-BELSEN*, YVONNE SALOMON** ET **FRÉDÉRIQUE AGNÈS,** 144 P., PLON, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

précédentes étaient beaucoup trop lissées. Il a renouvelé l'approche de Dostoïevski. En revanche, ce n'est pas du tout quelque chose qu'il y aurait besoin de faire pour Tolstoï. Sa phrase est très claire, très simple, et se transpose très bien en français.

Avez-vous profité de ces mois d'enfermement pendant le confinement pour lire davantage ?

• **E.C.** Bizarrement, très peu. J'ai l'impression que c'est une expérience partagée par pas mal de gens.

Pour écrire, alors ?

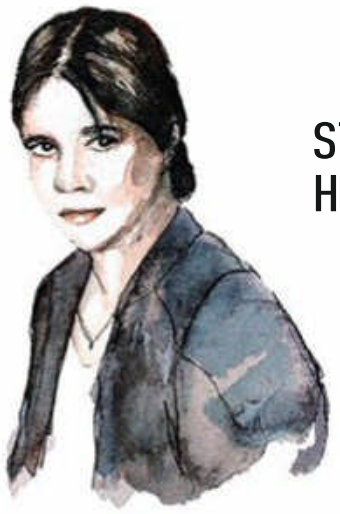
• **E.C.** Oui et j'ai eu de la chance : j'étais en train de terminer ce livre. Il aurait été très difficile pendant le confinement de me mettre à quelque chose de nouveau mais, avec *Yoga,* j'avais de la matière. C'était vraiment la fin, donc j'étais très tranquille pour le terminer. Mais je me suis aperçu que j'arrivais à peine à lire un Simenon. Je n'ai pas autant lu que je l'aurais imaginé.

Enfin, avez-vous conscience d'être un auteur très important dans ce qu'on appelle la « République des lettres », dont on attend le livre ?

• **E.C.** Je n'en ai pas publié depuis six ans mais, très honnêtement, j'ai bien conscience d'avoir eu de la chance dans la réception de mes livres. Ça s'est bien passé. Je ne sais pas quand ça s'arrêtera… Peut-être que ce qui a créé cette estime dont vous parlez et à laquelle je suis très sensible, c'est peut-être un rapport amical instauré avec le lecteur comme si on se connaissait, et que je m'adressais à lui à la fois comme un ami et comme une sorte de partenaire dans le livre, comme s'il avait à faire sa part aussi.

Propos recueillis par Claire Chazal

Photos : Franck Ferville pour *Lire Magazine Littéraire*



STÉPHANIE HOCHET

CÉLESTINE, FEMME DE CHAMBRE

MAIS QUELS SONT LES VÉRITABLES DESSEINS DE LA CÉLÈBRE HÉROÏNE D'OCTAVE MIRBEAU ?

Célestine aime une chose par-dessus tout : décontenancer son interlocuteur. Elle me regarde avec un air mutin, mais parvient tout aussi bien à me donner l'impression qu'elle se fiche de notre entretien. En ce jour de canicule, la jeune femme agite un éventail en soupirant bruyamment. Elle regarde sa montre avant que je ne lui pose la première question. Celle-ci se rapportant à ses origines et sa famille suscite chez elle un ennui évident. J'attaque différemment. Quelles jolies bottines porte-t-elle ! Soudain, son œil s'illumine. *« Vous trouvez ? Sans me vanter, je suis une spécialiste de ce genre de souliers. »* Je fais semblant de m'étonner. *« Bah oui, avec tous les pervers que j'ai rencontrés, les obsédés des pieds et des bottines, les messieurs obnubilés par les petites histoires qu'ils se racontent quand ils vous voient, je dirais que je m'y connais aussi bien qu'eux en coquetteries de ce genre. »*

Puisqu'elle aborde le sujet, allons-y. Que pense-t-elle de ses patrons ? *« C'est comme le vin, il y a des grands crus et des piquettes, mais il faut bien reconnaître que la piquette est plus fréquente que le Montrachet. Avec les hommes, je peux encore supporter les déviances. Leurs bourgeoises sont pires. Pour sûr, elles sont pleines d'arrogance dès qu'elles deviennent des épouses de notable. La prétention leur monte à la tête et le sadisme occupe leur journée. Nous autres bonnes sommes le souffre-douleur idéal dont leur imagination aigrie a besoin pour se défouler. Et quand on est une belle fille comme moi, je peux vous dire que les patronnes ne vous ont pas à la bonne (pour faire un jeu de mots). »* Elle fait un geste avec l'épaule et une moue qui semblent inviter aux compliments – c'est vrai qu'elle est ravissante, avec ses taches de rousseur et ses yeux vifs. Pas d'expériences positives avec les épouses dans les maisons bourgeoises ? *« Si, c'est arrivé que je tombe sur un ange, et Dieu sait que ces souvenirs sont liés aux plus beaux moments de ma vie. »* Les plus beaux moments de sa vie ? *« Oui, une histoire d'amour avec un jeune tuberculeux… Mais que pouvais-je faire sinon mourir avec lui ? Oh quelle tristesse. Quelle tristesse et quelle passion »,* soupire-t-elle. Est-elle mélancolique ? *« Ça non ! J'aime trop la vie. Cette chienne de vie vaut bien qu'on la vive si on a du caractère pour ne pas s'aplatir. »*

Célestine a une très longue expérience de son métier. Malgré sa jeunesse, la femme de chambre a vu du pays. La Bretagne, Paris qu'elle a tant aimé, la Normandie, etc. Elle pourrait nous en raconter de belles sur les Lanlaire, les Gouin, les Dubus, dit-elle avec une expression de dégoût. Qu'a-t-elle retenu de tout ce qu'elle a vu ? *« L'immensité des vices cachés »,* répond-elle sans une hésitation. A-t-elle pris une habitude qu'elle regrette en travaillant tant ? Oui, le besoin de filouter même ses amants. C'est peut-être nécessaire, pensé-je. Veut-elle ajouter quelque chose à propos de son métier ? *« Nous sommes plus puissants que les maîtres ne l'imaginent. Nous connaissons tous leurs petits secrets. Il ne tient qu'à nous que cette société dure encore. »* L'instant d'après, elle redemande un verre de cognac. *« C'est bon, cette saleté ! »*

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE,
OCTAVE MIRBEAU
(DISPONIBLE, ENTRE AUTRES, EN FOLIO)

AUDREY SOVIGNET

L'ACTUALITÉ

Camille Laurens

MANTOVANI/GALLIMARD

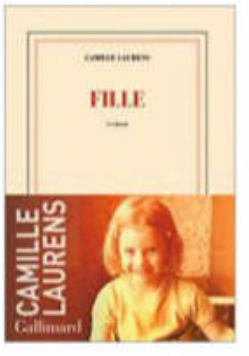
Que signifie « être une fille » ?

Revendiquant « l'écriture du soi », Camille Laurens suit cette fois-ci son personnage féminin dans la France de ces quarante dernières années. Une société où le patriarcat a assigné la femme à une place que les jeunes générations s'emploient à dénoncer et redéfinir.

« *C'est une fille.* » Trois mots suffisent dès la naissance à diviser le monde en deux camps, et Laurence comprendra vite qu'elle n'est pas née dans celui que son père espérait. « *Vous avez des enfants ? demande le monsieur — Non, dit mon père. J'ai deux filles.* » De son prénom – choisi en hommage à l'acteur Laurence Olivier – à la manière dont elle est éduquée, Laurence se sait reléguée à l'éternelle seconde place et sent bien que quelque chose cloche quand elle surprend, à l'adolescence, le regard des hommes sur elle, et quand elle fredonne, à la veille de Mai-68, les paroles de Sylvie Vartan : « *Pourtant je ne suis qu'une fille/Tu fais ce que tu veux de moi.* » Marquée à vie par les remarques de son père, médecin respecté de la petite bourgeoisie rouennaise, elle se voit enfin exister à ses yeux le jour où elle donne à son tour naissance au garçon qu'il aurait tant aimé avoir.

Sous la plume de Camille Laurens – qui signe là l'un de ses meilleurs livres –, la trajectoire de cette anti-héroïne s'écrit au « je », « tu », « elle » pour saisir les moments charnières d'une enfance où s'enracine l'idée que les hommes sont supérieurs aux femmes. « *Au travers de plusieurs générations, j'ai voulu montrer tout un passage du temps et rappeler des situations qui semblent inimaginables aujourd'hui* », déclarait l'écrivaine à *Lire* en avril dernier, au moment où *Fille* devait arriver en librairies avant de voir sa sortie repoussée à la rentrée – comme *Un jour viendra couleur d'orange* de Grégoire Delacourt (Grasset), *La Part du Sarrasin* de Magyd Cherfi (Actes Sud) ou *Le Bon, la Brute et le Renard* de Christian Garcin (Actes Sud). Avec ce récit d'une troublante justesse, le lecteur saisit le chemin parcouru ces quarante dernières années en faveur de l'égalité femmes-hommes. Et, au passage, mesure celui qu'il reste encore à parcourir. **Laëtitia Favro**

★★★★★
FILLE,
CAMILLE LAURENS,
232 P., GALLIMARD,
19,50 €



QUICHOTTE À L'ÈRE DU TOUT-PEUT-ARRIVER

Fervent lecteur des contes, légendes et mythes qui nous accompagnent depuis des siècles, Salman Rushdie s'approprie cette fois le roman magistral de Cervantès. En l'inscrivant dans l'Amérique de Donald Trump, il en souligne la modernité, et fustige les nouveaux obscurantismes à l'œuvre aujourd'hui.

« *Don Quichotte est cet autre que nous ne pouvons être, et c'est pour ça que nous l'aimons* », affirmait, à l'occasion du 400e anniversaire du célèbre hidalgo, le Prix Nobel de littérature José Saramago. Des tentatives de suites plus ou moins fidèles au *Monsignor Quichotte* de Graham Greene, d'une nouvelle de Jorge Luis Borges au journal de Thomas Mann, sans oublier *Le Sel de tous les oublis* (Julliard) de Yasmina Khadra, aussi publié en cette rentrée, on ne compte plus les hommages, clins d'œil et adaptations depuis la parution, en 1605, de *L'Ingénieux Noble Don Quichotte de la Manche*, considéré comme le premier roman moderne et l'un des plus importants de la littérature mondiale. Si l'imaginaire collectif n'a retenu de ce monument qu'une silhouette dégingandée prenant d'assaut des moulins à vent, on oublie souvent que le roman de Cervantès a d'abord été conçu comme une satire de l'idéal chevaleresque doublée d'une critique non moins acerbe de la société espagnole de l'époque.

ADDICTION AU PETIT ÉCRAN

C'est dans l'Amérique de Trump que s'inscrit le *Quichotte* de Salman Rushdie, à l'« ère du tout-peut-arriver » – et notamment le pire. Alonso Quichano prend ici les traits d'un représentant de commerce vieillissant accro au petit écran, au point de « *se considérer comme citoyen naturel (et habitant potentiel) de ce monde imaginaire* » dominé par la présentatrice d'un talk-show, Miss Salma R., dont notre héros tombe amoureux. Il lui envoie des lettres signées du pseudonyme « *Quichotte* », et entame au volant de sa Chevrolet un périple à travers les États-Unis pour conquérir le cœur de la belle. Sur la banquette arrière, Sancho, son fils imaginaire, accompagne le « chevalier à la triste figure » dans sa quête et sa descente vers la folie.

À l'instar de l'histoire originelle, Sancho tente de raisonner Quichotte, dont la fascination pour les livres de chevalerie est ici remplacée par une addiction au petit écran qui contamine chacun de ses gestes. Ses références se limitent aux séries qu'il

SYRIE MOSKOWITZ/ED. ACTES SUD

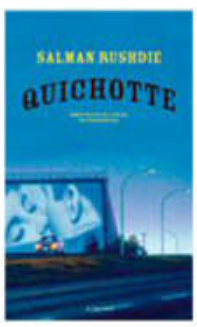
dévore : « *Sancho, mon fils, mon pote, mon écuyer ! Le Hutch de mon Starsky, le Spock de mon Kirk, la Scully de mon Mulder, le BJ de mon Hawkeye, le Robin de mon Batman.* » Comme dans le roman de Cervantès, cette fascination trouble le jugement de Quichotte qui oscille entre le monde réel et celui qu'il s'invente (ou plutôt, que la télévision invente pour lui) sans pour autant dévier du but qu'il s'est fixé. Aussi abruti par les écrans soit-il, notre héros est en effet conscient que le « *réel irréel* » dans lequel il évolue peut servir ses desseins : « *Toute quête, répondit Quichotte, se déroule à la fois dans la sphère du réel, ce que les cartes nous enseignent, et dans la sphère du symbolique dans laquelle les seules cartes sont celles que nous avons invisibles, dans l'esprit.* »

CRITIQUE ACERBE À L'ENCONTRE DES ÉTATS-UNIS

Cette clairvoyance est d'autant plus frappante lorsque notre voyageur considère les sociétés indiennes (où il est né), britannique (où il a vécu) et américaine (où il vit) – un parcours équivalent à celui effectué par Salman Rushdie. Si la Grande-Bretagne est qualifiée de « *pays à l'esprit étriqué, délirant et où il n'était pas facile de vivre pour les gens dénués de cette grande vertu consistant en une couleur de peau acceptable* », c'est à l'encontre des États-Unis que la critique se veut la plus acerbe, Quichotte et Sancho devant faire face au racisme (« *Vous avez l'air de venir d'un pays dont les ressortissants n'ont pas le droit de venir ici* »), à la pauvreté, aux ravages de la drogue, de la trash TV et de la culture « *Netflix-and-chill* ». Autant de maux de l'Amérique contemporaine auxquels Quichotte oppose, à l'image de son précurseur, un stoïcisme qui lui permet de dépasser les humiliations et de ne pas renoncer à son but. « *Aucune grande quête n'a jamais été accomplie que par ceux qui ont la foi* », enseigne-t-il à Sancho, plus sensible au mirage du rêve américain que son acolyte : « *Et pourtant, il voulait devenir l'une de ces fourmis, c'était là tout le paradoxe. Il avait envie d'avoir de la chair, du sang et des os et un burger au bison au Ted's Montana Grill qu'il pourrait toucher, savourer et avaler. Il désirait la vie.* »

La clairvoyance de Sancho se situe sur le plan de la narration, lorsqu'il a l'intuition que « *de la même manière que Quichotte l'avait inventé, quelqu'un d'autre pouvait aussi avoir inventé Quichotte* ». Et semble avoir conscience de sa condition de personnage de fiction. L'écrivain-démiurge apparaissait déjà dans le récit original puisque Cervantès, en tant que narrateur homodiégétique, attribuait les originaux de son roman à un auteur arabe fictif nommé Cide Hamete Benengeli. Cette pirouette métafictionnelle, en plus de renforcer la crédibilité de l'histoire, lui permettait de contrer les attaques qu'aurait pu engendrer sa critique de la société espagnole. Dans le *Quichotte* de Salman Rushdie, c'est Sam DuChamp, un auteur de romans d'espionnage d'origine indienne, qui fait le lien entre l'écrivain et ses personnages, le lecteur suivant les aventures du duo père-fils en parallèle de celles de leur créateur, jusqu'à ce que les deux intrigues se confondent. De son procédé narratif à l'idéal chevaleresque de son héros, Salman Rushdie rend ainsi hommage à la geste créatrice de son illustre aîné, en ayant à cœur, comme Cervantès l'écrivait dans son prologue, de faire en sorte que « *le lecteur mélancolique ne puisse s'empêcher de rire* ».

Laëtitia Favro

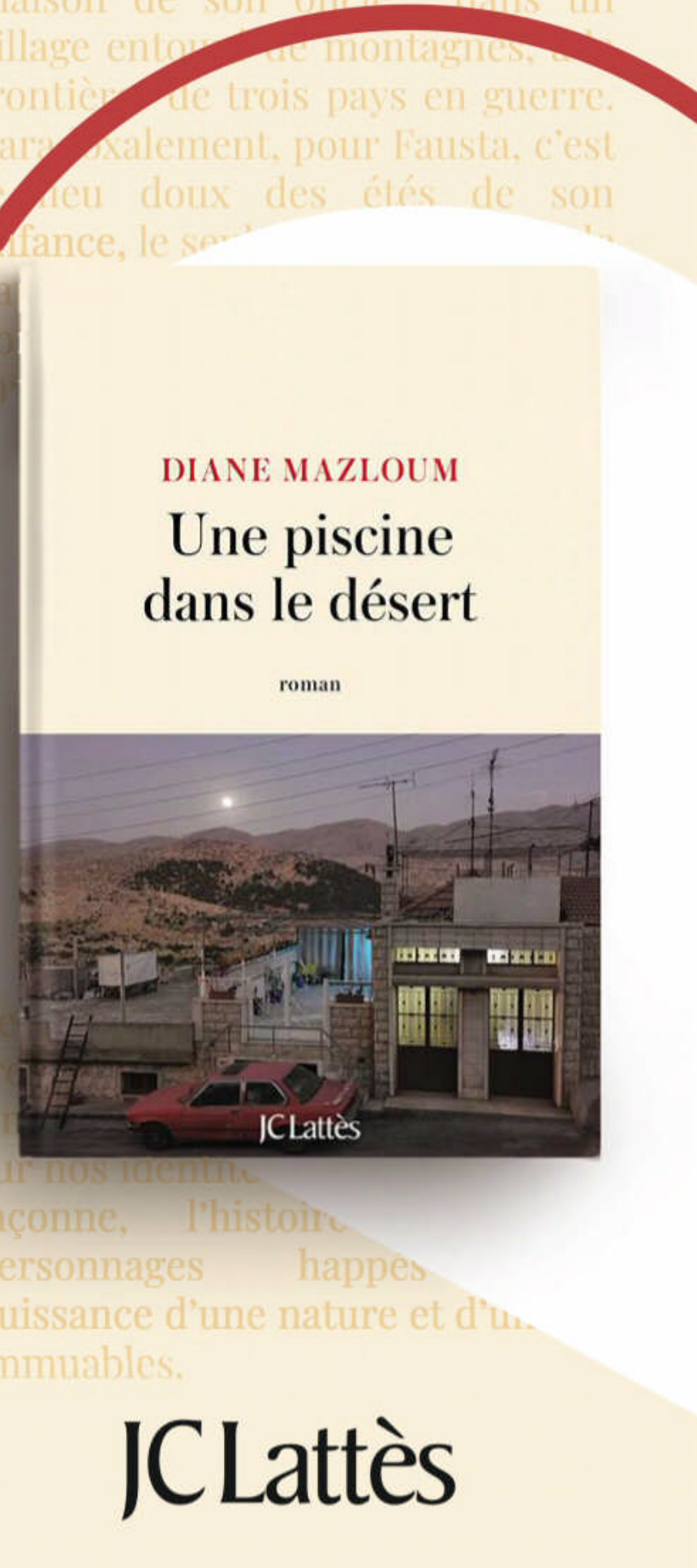


★★★★☆

***QUICHOTTE (ID.),* SALMAN RUSHDIE,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD MEUDAL, 480 P., ACTES SUD, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

DIANE MAZLOUM

Un huis clos magnétique au cœur des montagnes libanaises



JC Lattès

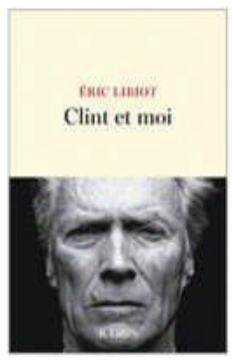
Il était une fois le cinéma

Quand notre collaborateur Éric Libiot revient sur ses rencontres avec le grand Clint Eastwood, le résultat est forcément étonnant !

Quels sont les points communs entre Éric Libiot, journaliste, ancien rédacteur en chef culture à *L'Express*, aujourd'hui chroniqueur pour *Lire Magazine Littéraire* et France Inter, et Clint Eastwood, réalisateur oscarisé de chefs-d'œuvre comme *Mystic River*, *Million Dollar Baby* ou encore *Impitoyable* ? Plus qu'on pourrait ne le penser, si l'on en croit ce vrai/faux récit (auto)biographique dans lequel le journaliste se raconte à travers ses multiples rencontres avec le metteur en scène. Avec humour et dérision, *Clint et moi* dessine le portrait croisé cocasse de deux hommes n'ayant a priori rien en commun, si ce n'est leur amour du septième art et un goût certain pour le jazz.

Au travers de sa carrière malicieusement mise en parallèle avec celle du cinéaste, Libiot questionne à la fois la notion d'icône et l'évolution d'une certaine idée du cinéma. Le livre parle autant du critique cinéma que de l'homme, et, explique comment la personne Clint Eastwood a progressivement pris le pas sur les personnages qu'il incarnait. Soit un délicieux maelstrom où le bon mot slalome constamment au travers d'analyses très pertinentes. Déclaration d'amour absolue au cinéma, *Clint et moi* est le récit d'une amitié qui s'ignore mais d'une cinéphilie qui ne cesse de se déclamer !

Ilan Ferry



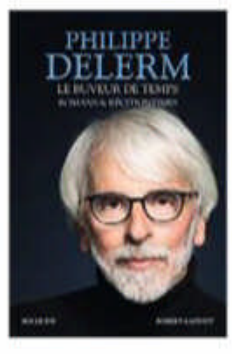
***CLINT ET MOI*,**
ÉRIC LIBIOT,
200 P., JC LATTÈS, 19 €

Grande œuvre en cours

Notre chroniqueur Philippe Delerm se voit honoré d'une édition intégrale de ses fictions et récits intimes dans la prestigieuse collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont.

Le Buveur de temps était son quatrième roman (1987), que l'on retrouvera ici, comme la totalité de ceux que l'écrivain a publiés à ce jour, parmi lesquels *La Cinquième Saison* (1983), *Sundborn ou* les *Jours de lumière* (1996), *Le Portique* (1999), *La Bulle de Tiepolo* (2005) ou *Elle marchait sur un fil* (2014). Accompagnées de nouvelles (le recueil *Entrées libres*), puis de récits personnels et de journaux intimes, ces fictions sont rassemblées et donnent à voir une œuvre en cours selon une perspective inédite – c'est le principe d'une telle réédition –, celle de la recherche d'images, de la passion pour la peinture surtout, présente dans de nombreux romans. « *J'ai toujours un peu biaisé avec le genre romanesque pour faire passer mon univers. En fait, je n'ai été vraiment romancier que lorsque j'ai mis au cœur de mes récits la création picturale,* avoue Delerm dans la préface. *Les peintres arrêtent le temps sur la toile. Ils écrivent au présent d'éternité.* » Un premier bilan. Le second vient dans les récits, et spécialement dans *Écrire est une enfance* ou *Journal d'un homme heureux*. Où il est question d'hommages solides (Paul Léautaud, Jules Renard) et de confessions sur ce qui habitait Delerm avant la plume.

Hubert Artus



***LE BUVEUR DE TEMPS. ROMANS & RÉCITS INTIMES*,**
PHILIPPE DELERM,
1 440 P., ROBERT LAFFONT/BOUQUINS, 32 €. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

OLIVIER ROLLER/JC LATTÈS - COLLECTION CSFF/RUE DES ARCHIVES/BRIDGEMAN IMAGES

Le freak, c'est chic

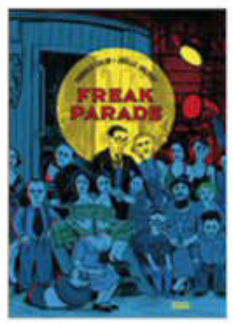
Fabrice Colin, qui collabore à notre magazine, ressuscite nains, géants et siamois, nous plongeant, côté coulisses, dans le film culte des années 1930. Une atmosphère noire à souhait portée par de savoureux dialogues.

Freaks, de Tod Browning, est l'exemple achevé du « film culte ». Aucun cinéphile ne peut l'ignorer, et son visionnage reste une expérience dont on ne sort pas indemne. Deux artistes doués – le romancier Fabrice Colin et l'illustratrice Joëlle Jolivet – se sont saisis de la partie la plus troublante de cette histoire, la genèse du long-métrage, pour mieux fantasmer à son sujet. Le film s'y prête, tout comme le triste destin de Browning – même si l'on a parfois exagéré le traitement que lui avaient réservé les studios, le cinéaste ayant pu tourner à nouveau pour la MGM après l'échec retentissant de *Freaks*.

Dans *Freak Parade*, tout tourne autour d'un vague *« quatrième assistant »,* Harry Monroe, un naïf recruté par la production précisément pour son ingénuité, et entraîné dans une spirale plus monstrueuse encore que ce que montre le film. Sur l'écran, les nains côtoient les géants, les sœurs siamoises les *« culs-de-jatte sans bras »,* dans une histoire d'amour tragique. Hors champ, l'affaire, plus grave, a pour toile de fond la drogue et la mafia, et tout le monde est mouillé. Fabrice Colin a le sens des mots qui portent, à la façon des grands dialoguistes de

Hollywood (« *J'étais arrivé avec de grandes ambitions, mais cette ville était plus grande encore* »). Joëlle Jolivet, qui s'aventure ici pour la première fois dans la BD, dépeint avec force ambiances et personnages cette histoire en noir et blanc – noir du film noir, blanc de la coke.

Pascal Ory



FREAK PARADE,
FABRICE COLIN ET JOËLLE JOLIVET,
144 P., DENOËL GRAPHIC, 23 €

DR

Rentrée littéraire

LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

MESURES D'URGENCE POUR LA FILIÈRE DU LIVRE

Le Centre national du livre a annoncé un plan de soutien économique aux éditeurs, auteurs et libraires. Sans compter les manifestations littéraires, qui ne peuvent se tenir dans les conditions de distanciation imposées. Autant de dispositifs mis en place par l'État pour protéger un secteur durement éprouvé par la crise sanitaire.

Avec 511 nouveaux romans, cette rentrée littéraire est celle de tous les dangers… ou de tous les espoirs.

« *Établissement public du ministère de la Culture, le CNL soutient tous les acteurs de la chaîne du livre* », nous explique le site Internet du Centre national du livre. Un site où l'on trouve également quelques chiffres parlants. L'auguste institution au service du livre et de la lecture depuis 1946 – elle s'appelait alors la Caisse nationale des lettres avant de changer de nom en 1973 – possède la bagatelle de 22 dispositifs de soutien. En 2019, l'établissement a aidé pas moins de 2 344 projets et distribué 19 millions d'euros au titre des aides.

En cette singulière année 2020, la situation, on s'en doute, n'est pas tout à fait la même. Fermé depuis le début du confinement et jusqu'au 2 septembre prochain, ses élégants locaux de la rue de Verneuil à Paris permettant difficilement le respect des gestes barrières entre les 70 employés, le CNL continue son travail à distance. Des aides d'urgence ont été mises en place pour soutenir auteurs, libraires et petits éditeurs en cette période particulièrement difficile économiquement. « *Le CNL est un modèle unique au monde* », affirme son président, Vincent Monadé, qui a terminé un premier mandat de cinq ans et attend depuis deux ans, en intérim, son renouvellement ou la nomination de son successeur. « *La Grèce a, un temps, eu une institution similaire à la nôtre,* poursuit-il, *mais elle a dû fermer au moment de la crise économique. Sous tutelle du ministère de la Culture, le CNL gère un budget annuel de 20 millions d'euros appelé à être distribué à toute la chaîne du livre.* »

UN SOUTIEN FINANCIER ET PSYCHOLOGIQUE

Pour cela, le CNL fonctionne avec diverses commissions constituées d'un président et d'une quinzaine de professionnels du livre qui se réunissent trois fois par an afin d'attribuer des subventions – avec l'appui des membres du CNL, qui gèrent la bonne tenue des séances aux côtés de leur président. Jean-Pierre Montal, des éditions Rue Fromentin, reconnaît volontiers l'importance d'une contribution à la traduction par le CNL : « *Pour une petite maison, ça vous sauve la vie, on se met à respirer.* Les Intéressants *de Meg Wolitzer, on sait aujourd'hui que c'est devenu un succès. À l'époque, c'était surtout un gros enjeu pour nous. Publier un roman de 600 pages d'une auteure américaine qui ne s'était pas encore imposée en France était un grand risque. L'aide du CNL s'élève à 30 à 40 % du volume que représente la traduction, en tenant compte du tarif du traducteur. Cela permet d'entreprendre des projets dans lesquels on ne pourrait absolument pas s'engager autrement. L'aide n'est pas seulement financière, elle est aussi psychologique. Il est extrêmement réconfortant de savoir qu'un jury de professionnels a envie de vous soutenir dans une aventure éditoriale.* »

Dans le domaine français, l'aide aux écrivains change également la donne, enchaîne Jean-Pierre Montal : « *Le CNL*

MATTHIEU RONDEL/HANS LUCAS/VIA AFP

a été vital pour Patrice Jean, un auteur que nous défendons bec et ongles depuis la parution de son premier livre. La bourse qu'il a reçue lui a permis de prendre un congé sabbatique et ainsi de se consacrer chaque jour à l'écriture de son roman le plus ambitieux, L'Homme surnuméraire. *Il n'aurait pas pu le faire sans cela.* »

Vincent Monadé et son équipe ne chôment pas. Le président du CNL précise que les aides à la traduction existent aussi pour

« LE CNL NE MÉNAGE PAS SES EFFORTS POUR REMETTRE LE LIVRE ET LA LECTURE AU CENTRE DES PRATIQUES CULTURELLES DES FRANÇAIS »

soutenir la traduction des livres français à l'étranger. Il insiste sur l'importance de Partir en livre, créée en 2015, grande fête nationale consacrée au livre jeunesse sur tout le territoire français et en Outre-mer qui a réuni 700 000 personnes l'an passé. Le but étant d'apporter les livres là où se trouvent les jeunes lecteurs, sur leurs lieux de vacances ou près de chez eux. « *La lecture reste l'enjeu majeur aujourd'hui,* continue Vincent Monadé. *La disparition des grands lecteurs est effective depuis les années 1980. Nous ne ménageons pas nos efforts pour remettre le livre et la lecture au centre des pratiques culturelles des Français.* »

S'ADAPTER EN TEMPS RÉEL

Pour l'heure, le CNL travaille à la mise en place d'un plan de relance d'urgence décidé par le ministère de la Culture après le confinement « *pour que personne ne reste au bord du chemin* ». « *La situation actuelle est très dure,* insiste Vincent Monadé, *il faut réagir vite. Les trois quarts des manifestations culturelles du printemps et de l'été ont été annulées. Celles de la rentrée, à commencer par Le livre sur la place, à Nancy, ont dû fortement revoir leur modèle. La Foire de Brive, qui génère 780 000 euros de chiffre d'affaires libraires, ne pourra se tenir comme les années précédentes avec la nécessité de gérer les flux. C'est une perte sèche pour les auteurs, qui sont rémunérés. Les rencontres en librairie n'ont pas non plus encore repris. La librairie française a heureusement enregistré une hausse de plus de 20 % de chiffre d'affaires fin juillet. Nous pouvions craindre cette année une chute de 40 % dans le secteur de l'édition, cela ne devrait pas, heureusement, dépasser 20 %.* »

Confiant, Vincent Monadé ? Le président du CNL se prononcera fin décembre. Après la rentrée littéraire, « *une spécialité française liée aux prix littéraires* ». « *Ce sont la qualité et la force de l'offre qui permettent les succès de fin d'année,* rappelle-t-il. *Les jurys littéraires seraient bien avisés de l'écouter !* »

Alexandre Fillon

FESTIVAL DU
LIVRE
DE NICE
18 • 19 • 20 SEPTEMBRE 2020
JARDIN ALBERT 1ER - ENTRÉE LIBRE / 10H • 19H

l'aventure

#ILoveNICE
VILLE DE NICE

bleu
CINÉMATHÈQUE DE NICE
L'ÉCOLE DU JOURNALISME EDJ
Hôtel Aston La Scala
HÔTEL BEAU RIVAGE
REGION SUD
DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES
nice-matin
Le Point
LIRE
REVUE DES DEUX MONDES

© CONCEPTION - VILLE DE N CE - SD - 03 / 2020

Pour l'amour des bulles

Gérée par une famille de passionnés, la librairie BD Fugue à Besançon* vous propose de découvrir les fleurons du neuvième art.

Né en 1981 avec une première librairie à Annecy, le réseau BD Fugue compte aujourd'hui cinq enseignes à Annecy, Grenoble, Nice, Toulouse et Besançon. Le concept est simple et fédérateur : offrir aux visiteurs des grands espaces en cœur de ville consacrés à la bande dessinée, aux comics, aux mangas et à ceux qui les aiment. En ligne comme sur place, il est possible de trouver les plus grands noms de la bande dessinée francophone et internationale, mais le plus de la boutique est sa partie café, espace convivial qui permet de dévorer les derniers titres en toute tranquillité.

UNE AFFAIRE D'HÉRITAGE

Pour Didier Pernot, propriétaire du BD Fugue de Besançon et farouche défenseur du commerce en centre-ville, l'aventure a démarré il y a plus de quatorze ans avec sa femme et son fils, auxquels il a transmis sa passion de la bande dessinée. « *Besançon disposait déjà d'une librairie généraliste mais pas spécialisée, aussi, quand l'occasion s'est présentée d'en ouvrir une, nous avons foncé* », explique-t-il. À l'instar de ses consœurs, la librairie est une entité indépendante fondée et dirigée par des passionnés du neuvième art, ce qui a permis à Didier de s'appuyer sur la force du réseau tout en gardant sa singularité. Animée par huit passionnés, elle couvre un large spectre allant de la bande dessinée aux comics en passant par le manga. D'une superficie de 230 mètres carrés, le lieu se distingue par sa configuration particulière. Outre son rez-de-chaussée, il jouit de deux caves distinctes aux univers et architectures différents : voûtée pour celui consacré à la BD franco-belge, toute de pierre vêtue pour celui consacré aux comics.

La librairie s'est récemment agrandie avec une extension spécialisée dans les objets de cinéma. « *Cela donne un travail de gestion draconien à mon fils* », s'amuse le libraire. Moins exploitée et plus petite que dans les autres enseignes BD Fugue, la partie café est surtout l'occasion pour son propriétaire d'échanger avec ses clients dans un cadre moins formel, plus chaleureux. Un espace qu'il a pourtant choisi de ne pas rouvrir après le confinement, pour ne pas y imposer le port du masque, déjà obligatoire dans la partie librairie.

Faisant la part belle à l'échange, le lieu a connu son lot de rencontres et de dédicaces marquantes. « *La plupart des auteurs que j'ai invités sont devenus des amis. Nous passons toujours des moments exceptionnels ensemble* », précise Didier Pernot. Et si vous êtes en panne d'inspiration face aux 35 000 références proposées, l'équipe se fera un plaisir de vous conseiller, le dernier coup de cœur en date de Didier étant le bien nommé *La Bombe* (Dupuis, 2020) d'Alcante, Laurent-Frédéric Bollée et Denis Rodier.

Ilan Ferry

* 79 Grand-Rue, 25 000 Besançon
Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 19 heures
bdfugue.com/besancon

DIDIER PERNOT

BD FUGUE BESANÇON EN CHIFFRES

2006
Ouverture par Didier Pernot

230 m²
consacrés à la vente

Environ
35 000
références.

LIRE magazine littéraire

UN FESTIVAL DÉMULTIPLIÉ

Covid-19 et précautions sanitaires obligent, Livres dans la Boucle se réinvente : ce rendez-vous majeur du mois de septembre (30 000 visiteurs chaque année), dont c'est la 5e édition, ne se déroulera pas en un week-end mais en trois : les 19-20 septembre (consacré à la rentrée littéraire), 26-27 septembre (BD, jeunesse) et 3-4 octobre (second volet de la rentrée littéraire et édition en région).

« *Les espaces de rencontre sont prévus pour accueillir entre 50 et 100 personnes maximum dans des salles ayant des capacités au moins deux fois supérieures, permettant ainsi d'assurer la distanciation physique nécessaire* », annonce Grand Besançon Métropole, organisateur du festival. Selon son habitude, le Grand Besançon a soigné un programme de manifestations très diverses (lectures, mises en scène, rencontres).

Les grands noms des parutions automnales seront présents durant les deux week-ends consacrés à la rentrée littéraire : Alice Zeniter, Véronique Olmi, Muriel Barbery, Lola Lafon, Carole Martinez, Diane Mazloum, Marie Nimier, Juliette Adam, Serge Joncour, François Valléjo, François Bégaudeau, Laurent Petitmangin, Adrien Borne, Daniel Picouly, Jean Rolin, Gilles Marchand, Grégoire Delacourt, Yasmina Khadra, Gringe, Paul Greveillac. Accompagnés par des auteurs dont les livres ont paru au printemps, parmi lesquels : Olivia Ruiz, Viktor Lazlo, Minh Tran Huy, Jean Rouaud. Une soixantaine de rencontres seront proposées au cinéma Mégarama Beaux-Arts, au Scènacle, à l'auditorium du conservatoire, dans les théâtres et espaces culturels de la ville et dans les médiathèques de l'agglomération.

Carole Martinez

Serge Joncour

Hubert Artus

Alice Zeniter, PRÉSIDENTE

Lauréate du prix Goncourt des lycéens pour *L'Art de perdre* (2017), l'écrivaine et dramaturge s'est vu confier cette année la présidence de Livres dans la Boucle. C'est dans ce rôle qu'elle viendra présenter son nouveau roman, le très attendu *Comme un empire dans un empire* (Flammarion). Elle reviendra également sur l'ensemble de son œuvre au cours d'un grand entretien, donnera une lecture publique de son livre, en plus de séances de dédicaces pour les festivaliers.

H.A.

Alice Zeniter

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION - C. HÉLIE/GALLIMARD - JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION - SYDNEY CARRON/JC LATTES

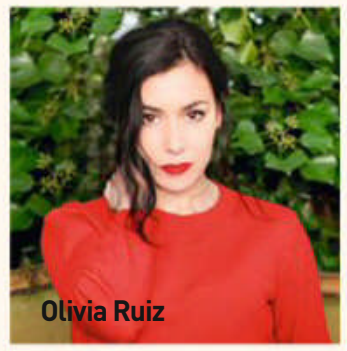
Boris Vian à la page

À l'occasion du centenaire de la naissance de Boris Vian, le comédien Hippolyte Girardot donnera une lecture de *J'irai cracher sur vos tombes*, le premier des quatre romans écrits par l'écrivain sous le pseudonyme de Vernon Sullivan. L'acteur sera accompagné par les musiciens de l'Orchestre Victor Hugo Franche-Comté (dimanche 4 octobre, 17 h 30, Cité des arts – auditorium du conservatoire). À noter également, une rencontre BD avec Gaëtan Brizzi (*L'Écume des jours*, Futuropolis), Rafael Ortiz et Jean-David Morvan, directeur de la collection « Vernon Sullivan/Boris Vian » chez Glénat (*J'irai cracher sur vos tombes* en bande dessinée, Glénat), le samedi 26 septembre à 18 heures, au Scènacle.

H.A.

Pour tout renseignement :
livresdanslaboucle.fr
#livresdanslaboucle

Le livre en scène


Olivia Ruiz

Cette année, l'ouverture et la clôture du festival seront musicales. Olivia Ruiz inaugurera la première scène de l'édition 2020 de Livres dans la Boucle, avec une lecture musicale de son premier roman, paru au printemps aux éditions Lattès : *La Commode aux tiroirs de couleurs* (vendredi 18 septembre à 20 heures, auditorium du conservatoire). Pour finir en beauté ces trois week-ends, c'est Barbara Carlotti, autre figure de la pop française, qui prendra place au sein de l'auditorium. Entre-temps, vous pourrez aussi écouter les voix (et les romans) de Lola Lafon (*Chavirer*, Actes Sud), d'Isabelle Carré (*Du côté des Indiens*, Grasset) et d'Irène Jacob (*Big Bang*, Albin Michel, 2019). Ainsi qu'une performance du rappeur Gringe, un des primo-romanciers de cette rentrée avec *Ensemble, on aboie en silence* (Harper Collins).

H.A.

Autonomes de François Bégaudeau
Cyril contre Goliath de Thomas Bornot et Cyril Montana

Quand les écrivains s'engagent… sur l'engagement : d'un côté François Bégaudeau, de l'autre, Cyril Montana. Les deux en habits de documentaristes. On va évacuer le premier rapidement : Bégaudeau filme quelques « personnages » atypiques qui ont adopté un mode de vie hors (des) normes. *Autonomes* n'a même pas les qualités d'un bon reportage télé ; aucun récit, aucune colonne vertébrale, le tout filmé sans force ni idées. Ça dure presque deux heures, il aurait suffi de quatre ou vingt minutes…

Beaucoup plus intéressant est *Cyril contre Goliath*. « Cyril », c'est Cyril Montana, écrivain, communicant, « gauche caviar » quinquagénaire ; « Goliath », c'est Pierre Cardin, milliardaire et homme de mode qui a, peu à peu, acheté la quasi-totalité d'un village du Luberon, Lacoste, pour… ne rien en faire. Au grand dam de Cyril, lacostois de cœur, qui décide d'interpeller l'homme d'affaires comme Don Quichotte s'attaquait aux moulins. C'est un autodocu, comme on dit une autofiction en littérature, qui suit le combat d'un homme et décrypte finalement le sens de l'engagement. Cyril Montana est sûrement moins naïf que ce film ne le laisse penser, mais son implication vaut respect. Aidé par Thomas Bornot à la réalisation dans un esprit proche de *Merci Patron !* (voix off, commentaire du récit, sourire, mise en abyme, parfois un peu de roublardise…), Cyril Montana livre un documentaire de cinéma qui paraphrase Lao-tseu : « *Il n'y a point de chemin vers le bonheur, le bonheur c'est la lutte et l'engagement.* »

Éric Libiot

Autonomes, en salles le 30 septembre
Cyril contre Goliath, en salles le 9 septembre

Les Apparences de Marc Fitoussi

EN SALLES Michael Haneke n'a pas le monopole de la bourgeoisie culturelle en Autriche. En particulier si les protagonistes sont français et s'ils sont tirés d'un roman suédois (*Trahie*, de Karin Altvegen). Vous suivez ?

À Vienne, tout irait pour le mieux pour Ève (Karine Viard), responsable de l'Institut français, et son mari, Henri (Benjamin Biolay), chef d'orchestre, si, suspectant son cher et tendre d'infidélité, l'épouse ne se laissait aller elle aussi, hélas, avec la mauvaise personne…

Avec *Les Apparences*, Marc Fitoussi signe un thriller hitchcockien, doublé d'une chronique sociale et mâtiné d'un humour sarcastique. On pardonnera une interprétation inégale et des invraisemblances, pour mieux retenir les répliques cinglantes de ce malin jeu de massacre.

Baptiste Liger

En salles le 23 septembre

ET AUSSI

Nombre de films prévus au printemps sortent ce mois-ci : ***Petit Pays*** d'Éric Barbier, tiré du roman éponyme de Gaël Faye (26/8) ; la version québécoise d'***Antigone***, signée Sophie Deraspe (2/09) ; ***Police*** qu'Anne Fontaine a adapté du livre d'Hugo Boris (2/9) ou ***La Daronne*** de Jean-Paul Salomé d'après Hannelore Cayre (9/9). Et la très belle adaptation d'une nouvelle d'Ingeborg Bachmann, ***Ondine***, du passionnant cinéaste allemand Christian Petzold (23/9). **B.L.**

DVD/VOD

SEULES LES BÊTES
de Dominik Moll (Blaq Out)

Dominik Moll adapte le roman homonyme de Colin Niel et s'en sort haut la main : un récit éclaté en différents points de vue ; cinq personnages liés à la disparition d'une femme. Denis Ménochet est parfait. Le film n'a pas eu le succès mérité, une seconde chance serait bienvenue. À signaler la sortie en septembre du nouveau roman de Colin Niel, *Entre fauves* (Rouergue noir). **E.L.**

LES CHOSES DE LA VIE
de Claude Sautet (StudioCanal)

Claude Sautet a disparu il y a vingt ans, Michel Piccoli en mai dernier, mais *Les Choses de la vie* resteront à tout jamais. L'histoire, adaptée d'un roman de Paul Guimard, est celle d'un couple qui s'aime, se quitte, ne se comprend plus, s'aime toujours, racontée en flash-back alors que l'homme est victime d'un accident de la route. Une analyse au scalpel de la vie à deux portée par Michel Piccoli et Romy Schneider au plus haut. Les années 1970 n'ont pas pris une ride. Ce film-là, en tout cas. **E.L.**

WAITING FOR THE BARBARIANS
de Ciro Guerra (M6 vidéo)

Remarqué depuis *L'Étreinte du serpent*, le Colombien Ciro Guerra a relevé le défi d'adapter *En attendant les barbares* de J.M.Coetzee. Avec Mark Rylance, Johnny Depp et Robert Pattinson au générique. Située dans un désert imaginaire, cette fable sur le colonialismen et la monstruosité humaine souffre d'un léger manque de souffle, heureusement relevé par un scénario passionnant et une mise en images époustouflante. **B.L.**

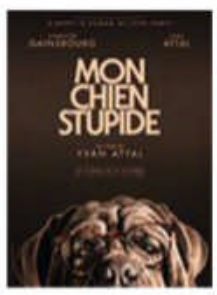
JHR FILMS

Noir, c'est noir

Bien que situé dans les années 1950, le roman *Lovecraft Country*, écrit en 2016 par Matt Ruff, se révèle plus que jamais d'actualité. On y suit les aventures d'Atticus, jeune vétéran afro-américain, à la recherche de son père. Dans cette odyssée terrifiante se croiseront secte esclavagiste, fantômes vindicatifs et autres créatures monstrueuses, chaque figure représentant une facette de l'Amérique ségrégationniste. Aborder le racisme d'un pays par le prisme de l'horreur, voilà la riche idée du livre dont le titre met les pieds dans le plat par son analogie avec l'œuvre de H.P. Lovecraft. Mais là où il se révèle très malin, c'est dans sa manière de retourner contre elle la rhétorique de Lovecraft en faisant de l'Amérique raciste des années 1950 le vrai monstre de son récit. L'adaptation télévisée en reprend la structure à partir d'histoires indépendantes mais intrinsèquement connectées. *Lovecraft Country* dresse le portrait d'une société gangrénée par la haine jusque dans ses plus hautes institutions, partagée entre attraction et répulsion pour l'homme noir. Pas étonnant de retrouver à la production Jordan Peele, qui, dans *Get Out*, avait abordé le sujet de manière moins allégorique mais tout aussi impactante. On y retrouve l'humour cinglant, le grotesque et cette inquiétante étrangeté qui nous happe. De là à dire que *Get Out* et *Lovecraft Country* sont les deux faces d'une même pièce, il y a un pas franchissable tant les œuvres se nourrissent l'une l'autre. Dommage que la mise en scène parfois très fonctionnelle et quelques libertés prises avec le livre matriciel amoindrissent le fascinant postulat. **Ilan Ferry**

Sur OCS City à partir du 17 août

ZAPPING



LE FILM

Avec *Mon chien stupide,* Yvan Attal nous offre une adaptation drôle et réussie du chef-d'œuvre éponyme de John Fante.
(Sur Canal + à partir du 30 août)

LA SÉRIE

Adaptée de l'œuvre de Nicolas Freeling, *Les Enquêtes du commissaire Van der Valk* nous fait découvrir la face obscure d'Amsterdam.
(Sur France 3 à partir du 23 août)

LE DOCU

Quand James Cameron parle de science-fiction avec Steven Spielberg, George Lucas ou encore Ridley Scott, cela donne la formidable série documentaire *Visionaries.*
(Sur Paris Première en août) **I.F.**

OCS/HBO

lettres d'automne
festival littéraire #30
montauban • tarn-et-garonne • occitanie
rencontres lectures en scène spectacles cinéma
expositions jeune public librairie du festival
10 – 29 novembre 2020
À la croisée des langues
Littératures françaises d'ici et d'ailleurs
... 30e festival
Une édition anniversaire exceptionnellement consacrée à l'œuvre et l'univers artistique de trois invités d'honneurs réunis autour d'une thématique.
... 3 chapitres
du jeudi 12 au dimanche 15 novembre
Léonora Miano
Afropéa, Grasset, 2020
Rouge impératrice, Grasset, 2019
La saison de l'ombre, Grasset, 2013 (Prix Femina)
du jeudi 19 au dimanche 22 novembre
Patrick Chamoiseau
Frères migrants, Seuil, 2017
La Matière de l'absence, Seuil, 2016
Texaco, Gallimard, 1992 (Prix Goncourt)
du jeudi 26 au dimanche 29 novembre
Mathias Énard
Le banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs, Actes Sud, 2020
Boussole, Actes Sud, 2015 (Prix Goncourt)
Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants, Actes Sud, 2010
... 20 jours, 200 rendez-vous
pour tous les publics
... 80 écrivains et artistes
... 20 lieux à Montauban
en Tarn-et-Garonne et en Occitanie
05 63 63 57 62
lettresdautomne.org
Festival organisé par Confluences rencontres littéraires
Ingrid Lamoque - design

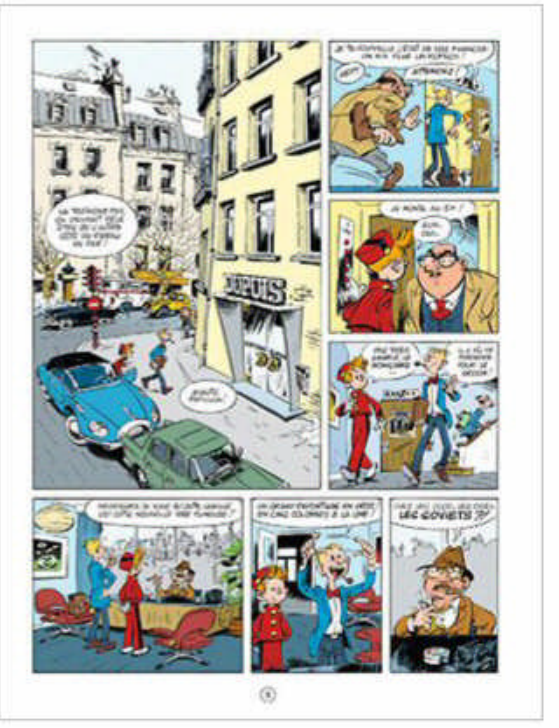
Spirou en temps de guerre froide : le groom voit rouge

Spirou contre « la vermine communiste » ? C'est le pitch délirant de cet album plus subversif qu'il n'en a l'air.

Après Tintin, c'est au tour d'une autre icône de la BD franco-belge, Spirou, de venir faire un tour en URSS dans un opus aussi spectaculaire que drôle. Rien ne va plus à Champignac : le comte a été enlevé par des agents du KGB tandis que Spip, l'écureuil, semble avoir été exposé à une onde qui l'oblige à pointer invariablement vers l'Est ! N'écoutant que leur courage, Spirou et Fantasio s'envolent pour l'Union soviétique afin de délivrer leur ami dont les connaissances en mycologie pourraient bien servir à construire une arme visant à répandre le gène du communisme dans le monde entier !

Multipliant les références (de Tchekhov à Pif en passant par Tintin), cette bande dessinée n'est pas à prendre au premier degré. Faussement naïve mais véritablement ironique, *Spirou chez les soviets* s'amuse à cultiver l'ambiguïté tant dans son imagerie que dans son intrigue délicieusement désuète.

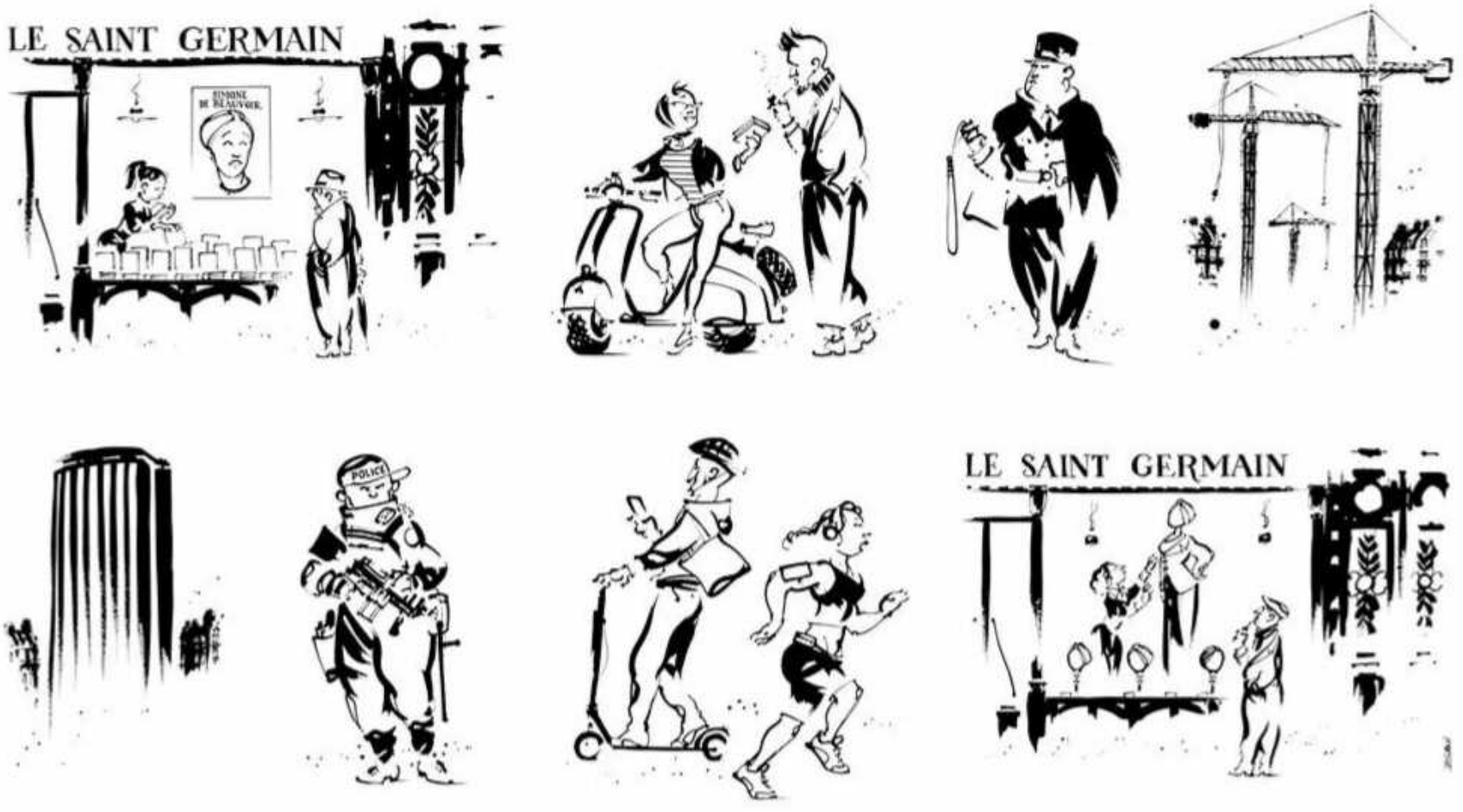
Derrière cet album à forte teneur en causticité, nous retrouvons Fred Neidhardt et Fabrice Tarrin, transfuges de *Pif Gadget* et du *Journal Spirou*, également passés par les revues *Psikopat* et *L'Écho des savanes*. Deux spécialistes du grand écart, donc, qui ont toujours su allier à la perfection humour et subversion. On retrouve ici le goût pour l'imposture de Fred Neidhardt, tandis que le dessin de Tarrin renvoie aux plus belles heures du *Journal Spirou*. Malicieux sans jamais être moqueur, *Spirou chez les soviets*, sous ses allures de madeleine proustienne, se savoure plutôt comme un fruit aigre, aussi doux à l'extérieur que corrosif à l'intérieur. Une BD de « sales gosses » mais nantie d'un amour infini pour ses héros et le caractère universel de leurs aventures. **Ilan Ferry**



★★★☆☆
SPIROU CHEZ LES SOVIETS,
FRED NEIDHARDT (SCÉNARIO),
FABRICE TARRIN (DESSIN),
56 P., DUPUIS, 12,50 €

Les classiques de Boll

La passion des livres et des écrivains croquée tous les mois par le dessinateur Boll. En septembre : « Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés. »



BOLL

Trafic d'influence

Les blogueurs littéraires accèdent enfin à la reconnaissance mais demandent une professionnalisation de leur métier.

Si l'essor des blogueurs date du début des années 2000, l'avènement des réseaux sociaux et notamment d'Instagram en 2010 a entraîné une importante redistribution des cartes. Influenceurs, « bookstagrammeurs » ou « booktubeurs » : tous sont devenus des acteurs majeurs du monde littéraire. Pourtant, si leur fonction s'est codifiée au fil des années, la professionnalisation de ces métiers n'en est encore qu'à ses prémices. Leur statut est aux antipodes de celui des influenceurs officiant dans le domaine de la mode ou du voyage, dont les rémunérations atteignent aujourd'hui des sommets.

C'est dans ce contexte que, ces dernières semaines, est réapparu sur les réseaux sociaux le hashtag #payetonblogueur, relayant un appel collectif mené par ces chroniqueurs littéraires 2.0 pour une reconnaissance de leur statut et une rémunération liée à leur activité, s'appuyant sur le marché américain pour étayer leurs revendications. Aux États-Unis, la tarification de la chronique est parfaitement intégrée alors qu'en France, pays du prestige littéraire, cela semble inenvisageable ?

Les influenceurs littéraires français pourront-ils un jour vivre de leur travail ? Alors qu'ils font émerger une façon inédite de promouvoir la lecture, le chemin paraît encore long… On perçoit néanmoins plusieurs signaux positifs. Au fil des années, des contacts privilégiés se sont noués entre ces nouveaux acteurs et les éditeurs, qui les intègrent désormais à toutes les opérations promotionnelles. Il y a des victoires symboliques, comme le succès impressionnant du Grand Prix des blogueurs littéraires lancé en 2017 par Agathe Ruga (Agathe the Book), et des victoires de fond comme l'ouverture progressive des comités de lecture des grandes maisons aux chroniqueurs les plus influents. La professionnalisation est donc en marche, ce n'est qu'une question de temps.

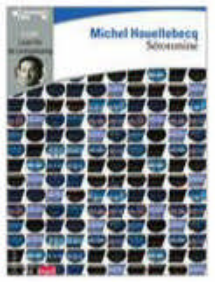
Léonard Desbrières

#PAYETONBLOGUEUR

Livres audio

LA CIVILISATION DU POISSON ROUGE
de Bruno Patino, lu par l'auteur
AUDIOLIB

Bruno Patino réussit à rendre compréhensibles les mécanismes d'une économie de l'attention qui nous transforme progressivement en poissons rouges. D'après des études menées par Google, ces vertébrés aquatiques auraient une durée maximale d'attention de huit secondes. La génération des *millennials*, à peine neuf…



SÉROTONINE
de Michel Houellebecq, lu par Louis-Do de Lencquesaing,
ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD

Depuis des années, de nombreux comédiens se sont frottés à la lecture des livres de Michel Houellebecq, avec plus ou moins de bonheur. Dans une interprétation bien dosée et habile, l'acteur et réalisateur Louis-Do de Lencquesaing prête sa voix à un narrateur désabusé et restitue magistralement la noirceur sans fond du dernier texte en date de l'écrivain.

LES MILLE ET UNE DÉFINITIONS DU THÉÂTRE
d'Olivier Py, lu par Elizabeth Mazev et Olivier Py
ACTES SUD AUDIO

Le directeur du Festival d'Avignon, Olivier Py, nous offre une lecture à deux voix de ce texte enlevé sur l'art de la scène et le spectacle vivant : celle de son auteur et celle de l'une de ses comédiennes emblématiques, dont le chœur réuni célèbre le théâtre éternel avec une conviction contagieuse.

Christophe Rioux

ET AUSSI…

LE COMPTE FACEBOOK
KERENN ELKAÏM

La journaliste, animatrice chevronnée de rencontres littéraires partout en France, s'est lancée, pendant le confinement, dans un projet ambitieux. Plusieurs fois par semaine, elle nous offre des entretiens savoureux avec certaines des plus belles plumes françaises et étrangères qu'elle publie sous forme de pastilles vidéo sur son compte Facebook puis sur YouTube. Intitulé « Sursis Story », ce programme nous a déjà fait vivre des moments littéraires précieux aux côtés de Cécile Coulon, Marc Dugain ou encore l'immense Colson Whitehead.

facebook.com/kerenn.elkaim

LE PODCAST
CONVERSATION DANS LE NOIR

Après Robert Laffont, c'est désormais au Masque de lancer son podcast. En plein confinement, cette maison d'édition historique du polar a inauguré un programme original. Une discussion intime entre Violaine Chivot, l'une des éditrices de la maison, et les auteurs qu'elle publie pour échanger autour du genre noir et plus particulièrement de la place des femmes dans une veine romanesque très masculine.

editions-jclattes.fr/le-masque

LE COMPTE INSTAGRAM
CLUB DE LECTURE

Un club de lecture résolument féministe qui s'empare de l'actualité et de la pop culture pour refaire le monde. Au programme, de nombreuses listes de lecture par thématiques et des hommages appuyés aux plus grandes écrivaines de notre temps.

toutestpolitique **L.D.**

« J'avais l'impression de vivre dans une dystopie »

Connu pour son humour grinçant, l'écrivain d'origine russe Iegor Gran avait déjà égratigné les ONG et les écologistes. Ce trublion publie aujourd'hui un bref essai autour de la crise du Covid-19, où tout le monde en prend pour son grade. Explications sans tabou.

À quel moment avez-vous décidé d'écrire sur la crise dite du Covid ?
Iegor Gran. Le 12 mars, lorsque j'ai appris que les écoles allaient être fermées. Il y avait là un symbole fort : la scolarité était moins importante que la crise sanitaire. Comme si on vivait quelque chose de l'ampleur d'une guerre nucléaire. L'exécutif – en France comme ailleurs – voulait jouer à la guerre, avec son lot de privations de liberté. C'est une sale maladie, oui, mais on en a vu d'autres. J'avais l'impression de vivre dans une dystopie.

Pourquoi les gens qui applaudissaient aux fenêtres vous ont-ils agacé ?
I.G. Il y avait d'abord le croque-mort Jérôme Salomon qui faisait chaque soir le décompte des disparus et, une heure après, on applaudissait par bonne conscience. On avait même des DJs amateurs qui mettaient de la musique à fond, comme s'il s'agissait d'une fête. Il ne faut pas s'étonner qu'à la fin du confinement, certains aient eu un coup de blues. C'était un spectacle sinistre, une farce cruelle. Être critique fait de vous au mieux un rêveur, au pire un affreux salaud à rééduquer ! Désolé, mais je n'avais pas l'impression de vivre dans le même univers.

Ces derniers mois sont-ils pour vous l'expression de tous les égoïsmes ?
I.G. Il n'y en avait que pour une seule maladie. J'ai un ami très atteint d'un autre mal dont on a stoppé la rééducation à cause de ça, devenant un estropié du Covid ! Aussi, quand j'entends certains privilégiés, dénués d'empathie, dire à ceux qui, en raison de cette crise, ont perdu leur emploi *« vous n'avez qu'à trouver une autre vocation », « c'est l'occasion de vous réinventer »* et autres *« vous n'avez pas d'économies »,* je suis très en colère… On va sûrement me dire que je suis réac, mais je m'en moque : je ne sais même pas ce que cela signifie.

Propos recueillis par Baptiste Liger

★★★☆☆
***CES CASSEROLES QUI APPLAUDISSENT AUX FENÊTRES*,**
IEGOR GRAN,
144 P., P.O.L, 13 €

Le four et l'ennui

Si la presse à sensation n'en a que pour le (premier) roman de son fils Raphaël, Jean-Paul Enthoven crée lui aussi l'événement, à sa manière. Avec une fiction érotique qui fera date dans l'histoire du kitsch.

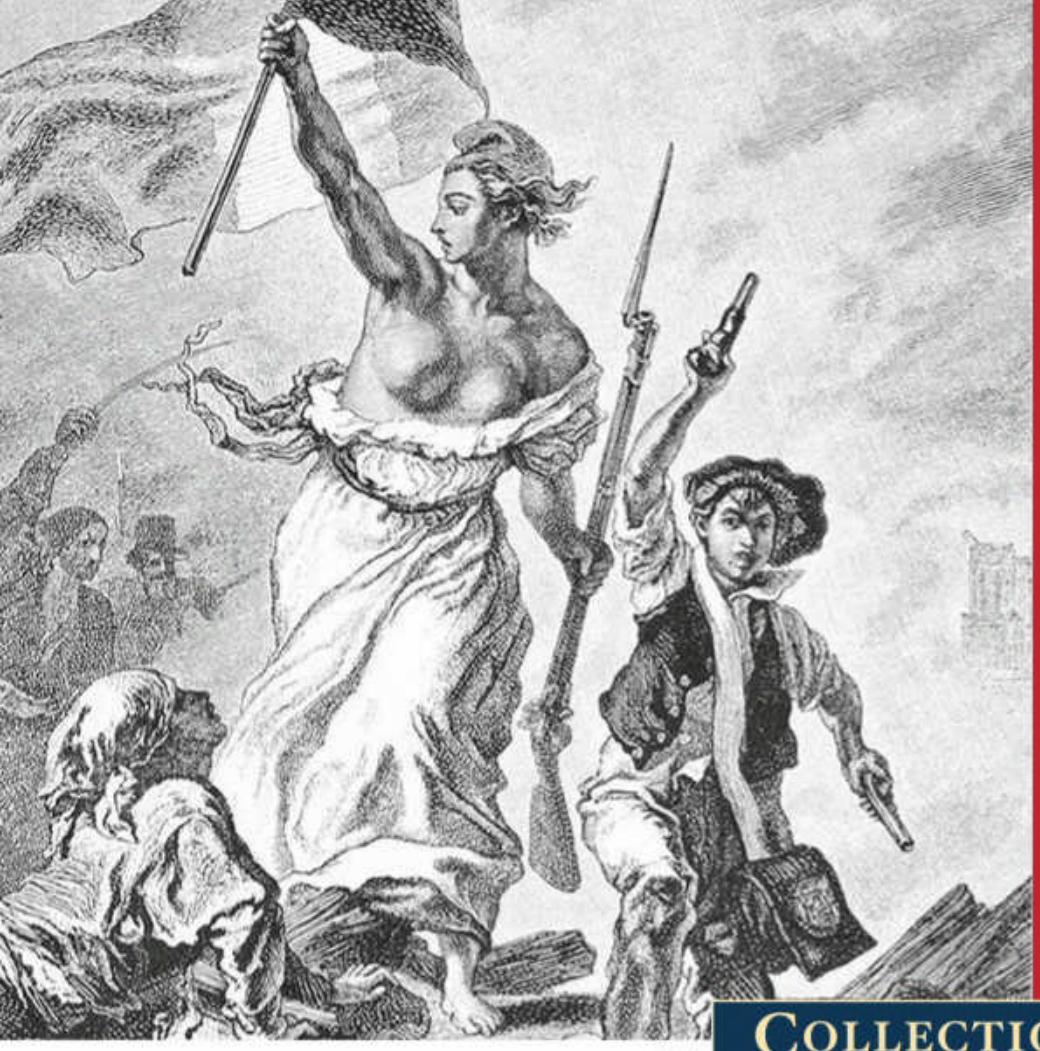
Prudentes, les éditions de l'Observatoire n'ont envoyé qu'au compte-gouttes les services de presse du *Temps gagné*, le premier roman (à clefs) de Raphaël Enthoven. Pour que le livre, classé *people*, ne soit pas éventé deux mois avant sa sortie ? On a pu malgré tout y avoir accès – enfin, à quelques pages… Enthoven fils dépeint ici son géniteur en snob sans filtre encore plus à côté de ses pompes qu'on ne le pensait – au sens strict, puisqu'on y apprend que, quand il fait chaud, Jean-Paul Enthoven écrit nu.

Pour ne pas contredire sa légende, ce dernier sort *Ce qui plaisait à Blanche*, une bluette sado-maso dont les héros passent le plus clair de leur temps déshabillés. Résumons l'affaire sans préliminaires : un mystérieux narrateur raconte comment, vingt ans avant, il était tombé sous l'emprise d'une riche chipie ténébreuse qui l'avait entraîné dans des orgies sexuelles entre Capri, Naples et Paris. Le résultat est un festival : Enthoven a l'impression de croiser Nabokov et Casanova mais on dirait Marc Dorcel qui essaierait d'adapter *Sodome et Gomorrhe*. L'auteur, pas peu fier, y voit « *à la fois une sarabande solaire et une danse macabre* ». Soyons plus francs : c'est un nanar, mais de première catégorie, de ceux qui vous font pleurer de rire et vous transportent au septième ciel. Impossible de rater ce porno à moulures qui se lit avec le même plaisir pervers que l'on prend à revoir entre amis *Le Jour et la Nuit* de Bernard-Henri Lévy. Un chef-d'œuvre d'humour involontaire dont Jean-Paul Enthoven était le coscénariste – tout est cohérent…

Louis-Henri de La Rochefoucauld

☆☆☆☆☆
***CE QUI PLAISAIT À BLANCHE*,**
JEAN-PAUL ENTHOVEN,
320 P., GRASSET, 22 €

JOHN FOLEY/P.O.L



« Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau »

La chanson de Gavroche,
Les Misérables.

COLLECTION HETZEL

VICTOR HUGO

L'œuvre immortelle et engagée du plus grand de nos écrivains

Une luxueuse collection des œuvres complètes de l'édition Hetzel avec les gravures originales et les ornementations au fer à dorer, accompagnée de livrets inédits sur Victor Hugo.

Une collection
Le Monde
présentée par **Érik Orsenna** de l'Académie française

LE VOLUME 4
+ LE LIVRET
9,99 €
SEULEMENT

ACTUELLEMENT EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
Et dès maintenant sur www.collection-victorhugo.fr

Visuel non contractuel RCS aB 533 671 095

Personne n'est innocent

En attendant de découvrir la rentrée théâtrale, plongeons-nous dans la lecture d'une pièce inédite de James Baldwin inspirée par un fait divers. Qui fait étrangement écho à notre actualité…

Il était né laid, pauvre et noir en 1924 à Harlem, dans une Amérique ségrégationniste où être noir signifiait être un citoyen de seconde zone. Mais le petit James Baldwin avait la foi, une passion inextinguible pour les livres et un talent fou pour l'écriture qu'il utilisa tous azimuts (romans, essais, poésie, nouvelles, théâtre) pour le mettre au service de la défense des droits civiques des Noirs américains, aux côtés de ses amis Martin Luther King et Malcolm X.

On pensait son œuvre – immense et devenue culte – entièrement traduite en français. Et voilà que La Découverte publie une pièce restée ici inédite. Écrite comme un cri de colère après l'assassinat du militant Medgar Evers par un suprémaciste blanc en juin 1963, *Blues pour l'homme blanc* a été inspirée à l'écrivain par le meurtre d'un adolescent de 14 ans, en 1955, dans le Mississippi. Située dans la ville imaginaire de Plaguetown, la pièce tourne autour de la mort d'un jeune Noir dont le seul tort fut de tenir tête à un commerçant blanc.

LES RACINES DU RACISME

Dense, rythmé par des flash-back, se déroulant sur trois actes – le premier, dominé par la présence des Noirs, le deuxième, par celle des Blancs, le troisième consacré au procès du commerçant –, le texte s'attache à montrer comment cette mort est survenue, ce qui l'a motivée et qui en est responsable. Baldwin s'exprime avec sincérité, intelligence et humanité. S'il condamne, parfois avec rage, il sait aussi se faire avocat de la défense, cherchant à comprendre les racines du racisme. La pièce, au souffle romanesque, a presque 50 ans ; on la croirait écrite aujourd'hui tant l'Amérique de 2020, celle qui a vu George Floyd agoniser sous le genou d'un policier, semble ne rien avoir appris des leçons de l'Histoire.

Dominique Poncet

★★★☆☆
BLUES POUR L'HOMME BLANC (BLUES FOR MISTER CHARLIE),
JAMES BALDWIN,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD COGEZ, 96 P., LA DÉCOUVERTE/ZONES, 14 €

Phénomène

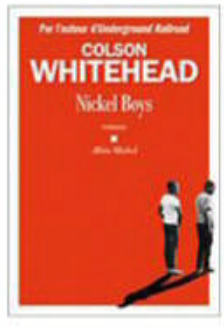
Colson Whitehead, bête de concours ?

L'écrivain peut se targuer d'avoir reçu le National Book Award et le Pulitzer (deux fois). Mais les « cumulards » des prix sont-ils si rares ?

Prodige des lettres, Colson Whitehead a reçu son second prix Pulitzer de la fiction en 2020 pour *Nickel Boys* (dont nous avons publié les bonnes feuilles dans notre livret d'été). Certes, l'histoire des jeunes Noirs Elwood et Turner et de leur passage dans une maison de correction méritait un prix : les décalages temporels du dernier tiers du roman et le rebondissement final sont bien l'œuvre d'un écrivain accompli. Avec cette deuxième couronne, Whitehead, 51 ans, rejoint le club des « cumulards du Pulitzer », aux côtés de Faulkner, Updike et Booth Tarkington. Rappelons que depuis 2017 et le doublé Pulitzer/National Book Award décroché par son livre *Underground Railroad*, l'Afro-Américain appartient aussi au club des auteurs ayant reçu ces deux récompenses pour un même roman – avec, outre Updike et Faulkner, Alice Walker, Bernard Malamud, Annie Proulx et Katherine Anne Porter.

Souvent comparés au Goncourt, le Pulitzer de la fiction et le National Book Award sont en fait bien différents. Lié à l'université de Columbia, le Pulitzer est décerné par un jury de dix-neuf membres issus des médias, de l'université ou des arts, élus pour trois ans – alors que nos dix jurés Goncourt, cooptés, siègent tant qu'ils le veulent. Quant au National Book Award, donné par un panel de gens du monde du livre (libraires inclus), il peut lui aussi se cumuler : Saul Bellow l'a même eu trois fois ! Le Goncourt, lui, n'est attribué qu'une fois dans une vie – et il faut être transformiste comme Romain Gary pour le recevoir deux fois. Par ailleurs, les cumuls de récompenses sont plus rares en France, sans doute parce que la concurrence entre prix y est plus rude. C'est ainsi que Michel Tournier, favori du Goncourt 1967 pour *Vendredi,* vit son éditeur, Gallimard, recevoir comme une catastrophe son prix de l'Académie française : elle le privait de Goncourt ! Qu'il obtiendra finalement trois ans plus tard à l'unanimité pour *Le Roi des aulnes*.

Alexis Brocas



★★★★☆
NICKEL BOYS (ID.),
COLSON WHITEHEAD,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 272 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

ALLAN WARREN/LA DÉCOUVERTE - MICHAEL LIONSTAR/ALBIN MICHEL

Les 10 livres les plus attendus de la rentrée

Nous vous l'annoncions dans notre précédente édition : la plateforme SensCritique et *Lire Magazine Littéraire* se sont associés cet été afin de connaître, en cette rentrée, les envies des lecteurs. Ainsi, vous avez pu vous prononcer ces dernières semaines sur le célèbre site en indiquant les ouvrages paraissant en août-septembre que vous vouliez impérativement découvrir. Voici donc les dix titres les plus attendus (dont vous avez pu apprécier, pour certains, les bonnes feuilles dans notre numéro d'été), selon un panel de plus de 2 000 participants :

- *Nickels Boys*, de Colson Whitehead (Albin Michel)
- *Buveurs de vent*, de Franck Bouysse (Albin Michel)
- *L'Intimité*, d'Alice Ferney (Actes Sud)
- *Ensemble, on aboie en silence*, de Gringe (HarperCollins)
- *Les Aérostats*, d'Amélie Nothomb (Albin Michel – voir encadré)
- *Comme un empire dans un empire*, d'Alice Zeniter (Flammarion)
- *Quichotte*, de Salman Rushdie (Actes Sud)
- *Ma vie de cafard*, de Joyce Carol Oates (Philippe Rey)
- *Les Abysses*, de Rivers Solomon (Aux forges de Vulcain)
- *Yoga*, d'Emmanuel Carrère (P.O.L)

Courant octobre, une rencontre sera organisée avec l'un des auteurs issu de cette liste. En attendant, vous pouvez toujours vous rendre sur SensCritique pour donner vos avis, les plus variés, sur tous les titres de la rentrée littéraire.

senscritique.com/livres/

AU FAIT, QU'EST-CE QU'UN « AÉROSTAT » ?

Si les spécialistes des objets volants connaissent bien ce mot, il n'est toutefois pas si courant d'usage. Ainsi, le titre du nouveau roman d'Amélie Nothomb fait-il référence à ce que le Larousse définit comme un « *appareil qui s'élève dans l'atmosphère, grâce à la légèreté spécifique du gaz dont il est rempli* ». Pour désigner un tel objet, on utilise plus volontiers les termes « ballon », « dirigeable » (ou les deux réunis), voire « zeppelin ». Mais s'il est question des aérostats au sens strict dans cet ouvrage, la romancière belge use d'un sens figuré : à savoir tout ce (et ceux) qui nous élève(nt), intellectuellement. **Baptiste Liger**

LES AÉROSTATS,
AMÉLIE NOTHOMB,
180 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €

RETROUVEZ
TOUS LES HORS-SÉRIES SUR
www.lire.fr

Suivez-nous sur

LiRE magazine littéraire
La passion des livres
et des écrivains

Festival du livre de Nice : place à l'aventure

La 25e édition de la manifestation azuréenne se déroulera du 18 au 20 septembre.

Si cette espèce n'est certes pas réputée dans la région, c'est pourtant une panthère des neiges qui sera à l'honneur de cette édition 2020. Ou presque : notre chroniqueur Sylvain Tesson, salué par le prix Renaudot l'an passé (et lauréat en 2014 du prix Nice Baie des Anges), présidera en effet le 25e Festival du livre de Nice, qui, logiquement, aura pour thème « L'aventure ». Celle-ci peut prendre bien des traits, entre grandes épopées, souvenirs de voyages, expéditions inattendues ou méditations bien plus intimes.

Ainsi, du 18 au 20 septembre, vous pourrez rencontrer plus de deux cents auteurs qui viendront dédicacer leurs ouvrages au Jardin Albert Ier. Du côté des romanciers, on peut d'ores et déjà signaler la présence de Tatiana de Rosnay, Diane Ducret, Frédéric Beigbeder, Franz-Olivier Giebsert (par ailleurs président du jury du prix Nice Baie des Anges) ou Daniel Picouly. Les amoureux des thrillers seront ravis de pouvoir croiser des artisans du genre comme Nicolas Beuglet ou l'Islandais Ragnar Jonasson. D'autres personnalités, auteurs de documents ou d'essais, seront également au rendez-vous, à l'image de Michel Onfray, Edgar Morin ou du professeur Didier Raoult, lequel nous rappellera qu'une épopée médicale peut se révéler une autre forme d'aventure…

Baptiste Liger

lefestivaldulivredenice.com
nice.fr

Picasso, le mot et l'image

« Lecteur avide d'images », le maître espagnol s'est essayé à la BD mais aussi à la poésie. Le musée Picasso lui consacre deux expositions, preuve qu'il reste tant à découvrir sur ce génie.

Pour sa réouverture, le musée Picasso crée l'événement avec non pas une mais deux expositions autour de l'œuvre foisonnante du génie de l'art moderne (1881-1973). Le rez-de-chaussée propose une immersion dans l'univers ludique de la bande dessinée, à laquelle le maître espagnol était attaché, au point de s'en approprier les codes, au gré de ses lectures. Il voue une passion aux *comic strips* américains du début du XXe siècle puis collectionne *Les Pieds nickelés* de Louis Forton, qui publie sa série dans la revue *L'Épatant*. Avant ses 13 ans, Pablo Picasso conçoit des petits journaux illustrés. Il adopte ensuite une construction d'images en séquences de manière à introduire un fil narratif, et découpe même ses feuilles numérotées en cases. Il ajoute aux vignettes des textes dans des phylactères, les banderoles ou bulles accueillant les paroles des personnages. Il influence les plus grands auteurs de BD, qui incrustent dans leurs planches ses motifs les plus célèbres et même sa propre figure. Il devient ainsi un thème récurrent chez Gotlib, Jean-Marc Reiser, Philippe Geluck, Art Spiegelman, Edgar P. Jacobs, Hergé et Enki Bilal.

***Portrait-charge de Jaime Sabartés*, 27 juin 1959.**

***Homme au chapeau de paille et au cornet de glace*, 30 août 1938.**

Au premier étage, changement d'ambiance avec lumière tamisée et scénographie minimaliste afin d'évoquer le goût pour l'écriture de l'artiste pluridisciplinaire, qui a produit plus de 340 poèmes entre 1935 et 1959. Le plus souvent, ils accompagnent un tableau pour expliquer le contexte de sa fabrication et développer le sujet abordé. Mais ils révèlent surtout la personnalité du virtuose qui y livre ses pensées comme dans un journal intime. À l'inverse, ses mots lui inspirent aussi des dessins et des peintures. Ami de Guillaume Apollinaire, Max Jacob, André Breton et Paul Éluard, il griffonne quotidiennement dans ses carnets, est publié dans la presse spécialisée. Ces émouvants manuscrits sont disposés pour la plupart à la verticale dans les vitrines, comme suspendus dans les airs.

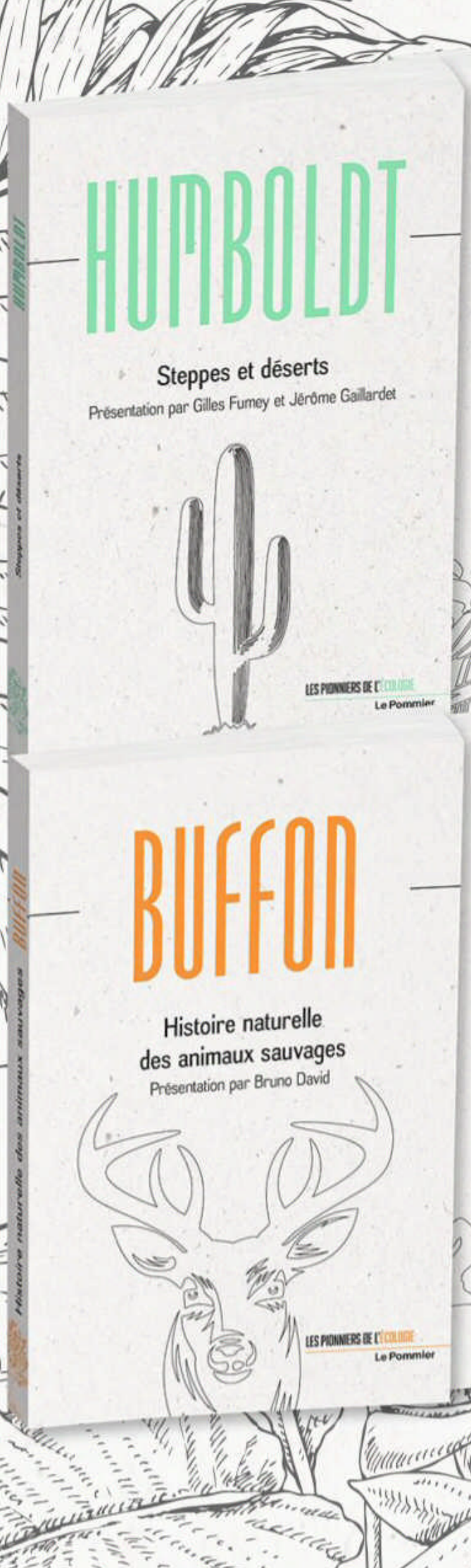
Gabrielle Martin

***PICASSO ET LA BANDE DESSINÉE. PICASSO POÈTE*, MUSÉE PICASSO,** (PARIS 3e). JUSQU'AU 3 JANVIER 2021.
museepicassoparis.fr

ADRIEN DIDIERJEAN/RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS)/SUCCESSION PICASSO 2020 - MATHIEU RABEAU/RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS)/SUCCESSION PICASSO 2020

LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

ILS ont OUVERT la VOIE



editions-lepommier.fr

Éditions Le Pommier

Rentrée littéraire

Julliard

© Rémy Gabalda

En librairie

Retrouvez la présentation des auteurs en vidéo sur la chaîne Youtube « Éditions Julliard »

21 / JOHN LE CARRÉ

CHRISTIAN CHARISIUS/DPA/LEEMAGE

John Le Carré

Si les diamants sont éternels, les espions le sont tout autant. Tout du moins dans la littérature. Ainsi, ceux de John Le Carré restent-ils parmi les plus savoureux et flegmatiques qui soient. Son dernier héros en date, le longiligne Nathaniel, est un « *citoyen britannique d'ascendance mêlée* ». Membre actif du Secret Intelligence Service britannique de longue date, le Bureau, monsieur a servi la Couronne sous une couverture de diplomate à l'étranger avant de rentrer à Londres. Le « monde du secret » n'a rien de mystérieux pour lui, heureux mari de Prudence et père de Steff, qui l'aime « *mais de haut* ». Désormais, il a en charge le Refuge, une station annexe du Service. Encore sportif à 47 ans, Nat pratique le badminton à l'Athleticus Club de Battersea, dont il est le secrétaire à titre purement honorifique. Un nouveau membre, Edward Stanley Shannon, va se révéler particulièrement coriace. Chercheur de son métier, Ed le pousse dans ses retranchements sur le court. Mais aussi sur le terrain de la politique, très remonté contre l'Angleterre du Brexit et l'Amérique de l'ère Trump. Ed va rapidement devenir pour Nat « *nom de code Delta* »…

L'auteur de *La Taupe* et du *Directeur de nuit* se montre ici plus rosse que jamais sur les faiblesses de son pays et de ses dirigeants. À 88 ans, John Le Carré n'a rien perdu de sa verdeur. À la grande joie des lecteurs. S'il est très loin des scores faramineux de Joël Dicker, Elena Ferrante ou Guillaume Musso, le Britannique passionne toujours les amoureux du genre. Début août, *Retour de service* s'était en effet écoulé à près de 70 000 exemplaires depuis sa parution, le 20 mai. De quoi patienter jusqu'à la sortie en salles de *Mourir peut attendre*, nouvelles tribulations d'un autre espion d'anthologie de Sa Majesté, James Bond. **Alexandre Fillon**

★★★★☆
***RETOUR DE SERVICE (AGENT RUNNING IN THE FIELD),* JOHN LE CARRÉ,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE) PAR ISABELLE PERRIN, 304 P., SEUIL, 22 €

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'ADELC – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 août 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Joël Dicker**	L'Énigme de la chambre 622	Fallois	Littérature
2	**Nicolas Sarkozy**	Le Temps des tempêtes	L'Observatoire	Essais/ documents
3	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t.1). Étés anglais	La Table Ronde	Littérature
4	**Elena Ferrante**	La Vie mensongère des adultes	Gallimard	Littérature
5	**Olivia Ruiz**	La Commode aux tiroirs de couleurs	Lattès	Littérature
6	**Stephenie Meyer**	Twilight (t.5). Midnight Sun	Hachette Romans	Polar/SF
7	**Anne Pauly**	Avant que j'oublie	Verdier	Littérature
8	**Leila Slimani**	Le Pays des autres	Gallimard	Littérature
9	**Jean-Christophe Rufin**	Le Flambeur de la Caspienne	Flammarion	Littérature
10	**Mr Tan & Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle (t.17). Karmastrophique !	Tourbillon	BD
11	**Mona Chollet**	Sorcières. La puissance invaincue des femmes	Zones	Essais/ documents
12	**Delia Owens**	Là où chantent les écrevisses	Seuil	Littérature
13	**Adèle Van Reeth**	La Vie ordinaire	Gallimard	Essais/ documents
14	**Akira Mizubayashi**	Âme brisée	Gallimard	Littérature
15	**Etienne Klein**	Le Goût du vrai	Gallimard	Essais/ documents
16	**Cyril Lignac**	Fait maison. N°1	La Martinière	Pratique
17	**Hubert & Zanzim**	Peau d'homme	Glénat	BD
18	**Jüne Plã**	Jouissance club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique
19	**Riad Sattouf**	Les Cahiers d'Esther (t. 5). Histoires de mes 14 ans	Allary	BD
20	**Tracy Chevalier**	La Brodeuse de Winchester	La Table Ronde	Littérature
21	**John Le Carré**	Retour de service	Seuil	Littérature
22	**J.-M. G. Le Clézio**	Chanson bretonne. L'enfant et la guerre	Gallimard	Littérature
23	**Pierre Lemaitre**	Miroir de nos peines	Albin Michel	Littérature
24	**Timothée de Fombelle**	Alma, le vent se lève	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
25	**Pierre Van Hove & Inès Léraud**	Algues vertes. L'histoire interdite	Delcourt	BD
26	**Mr Tan & Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle. Mortel un jour, mortel toujours !	Bayard Jeunesse	BD
27	**Virginie Grimaldi**	Et que ne durent que les moments doux	Fayard	Littérature
28	**Guillaume Musso**	La vie est un roman	Calmann Lévy	Littérature
29	**Camilla Läckberg**	Femmes sans merci	Actes Sud	Polar
30	**Bernard Minier**	La Vallée	XO	Polar
31	**Anna Hope**	Nos espérances	Gallimard	Littérature
32	**Franck Thilliez**	Il était deux fois...	Fleuve Noir	Polar
33	**Nastassja Martin**	Croire aux fauves	Verticales	Littérature
34	**Rebecca Lighieri**	Il est des hommes qui se perdront toujours	P.O.L	Littérature
35	**Connaissance des arts**	Connaissance des arts hors série. Christo	Connaissance des arts	Beaux arts
36	**Amanda Sthers**	Lettre d'amour sans le dire	Grasset et Fasquelle	Littérature
37	**Fabcaro**	Open bar (t.2). 2e tournée	Delcourt	BD
38	**Revue XXI**	Revue XXI n°51. Femmes, le travail à corps perdu	XXI	Essais/ documents
39	**Baptiste Morizot**	Manières d'être vivant	Actes Sud	Essais/ documents
40	**Sylvain Tesson**	La Panthère des neiges	Gallimard	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Valérie Perrin**	Changer l'eau des fleurs	LGF	Littérature
2	**Fabrice Caro**	Le Discours	Folio	Littérature
3	**Emmanuelle Bayamack-Tam**	Arcadie	Folio	Littérature
4	**Laetitia Colombani**	Les Victorieuses	LGF	Littérature
5	**Melissa Da costa**	Tout le bleu du ciel	LGF	Littérature
6	**Benoît Philippon**	Mamie Luger	LGF	Polar
7	**Maylis de Kerangal**	Un monde à portée de main	Folio	Littérature
8	**Svetlana Alexievitch**	La Supplication	J'ai lu	Littérature
9	**Rosella Postorino**	La Goûteuse d'Hitler	LGF	Littérature
10	**Valérie Perrin**	Les Oubliés du dimanche	LGF	Littérature

Rentrée littéraire

Julliard

© Géraldine Bruneel

En librairie

Retrouvez la présentation des auteurs en vidéo sur la chaîne Youtube « Éditions Julliard »

Rimbaud, deux fois maudit

Retour sur l'histoire de l'une de ses missives si prisées…

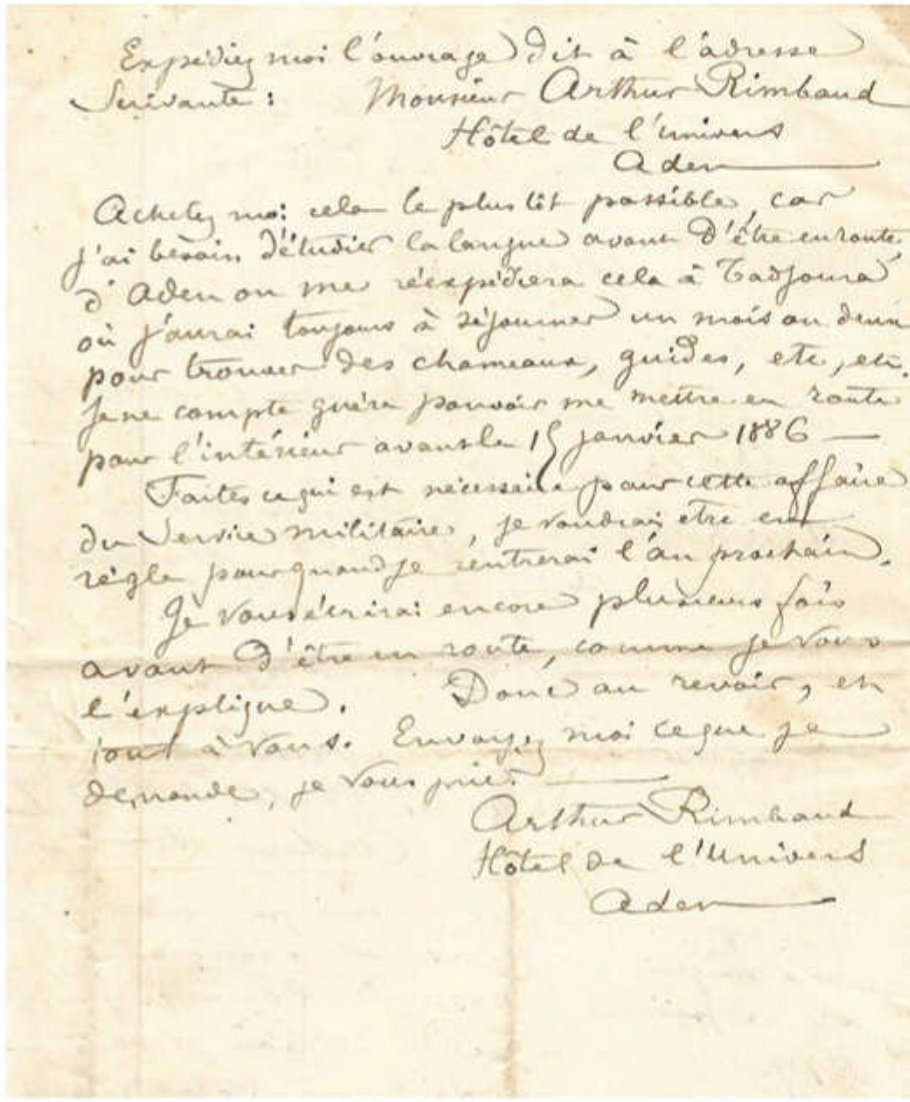
Les lettres de la main de Rimbaud sont un Graal pour les collectionneurs d'autographes. Alors que moins d'une dizaine se sont arrachées à prix d'or ces vingt dernières années, le Salon international du livre rare *[voir encadré]* offrira l'insigne privilège aux rimbaldiens de tout poil d'en présenter pas moins de deux sur le même stand, chacune datant de la période où l'homme aux semelles de vent, devenu marchand, avait depuis longtemps brûlé dans la Corne de l'Afrique ses vertes ambitions de poète et de voyant.

UNE ODYSSÉE DANTESQUE

C'est à la librairie Autographes des siècles que l'on doit ce petit miracle. Plus encore que cette missive clandestine d'avril 1888 où Rimbaud, soucieux, annonce à un ami explorateur son ultime départ d'Aden pour Harar – « *Inutile de parler de mon départ à qui que ce soit* », insiste-t-il afin de maintenir secret un énième et vague projet de vente d'armes –, la seconde lettre fait figure d'événement. Le 18 novembre 1885, le natif de Charleville y annonce à sa famille l'odyssée dantesque vers le royaume de Choa qu'il est sur le point d'entreprendre après avoir rompu son contrat avec Alfred Bardey. Fi des laborieuses séances de compte et de tri de cafés, de peaux et de babioles diverses que lui imposent ses patrons depuis cinq ans, place à l'aventure, au trafic dans l'inconnu, à la liberté libre et à l'indépendance retrouvée ! Et si Rimbaud se garde de mentionner l'objet de cette mission montée avec le Français Pierre Labatut (livrer à l'empereur Ménélik II une cargaison de 2 000 fusils et de 60 000 cartouches), le ton de ces quatre pages est celui de l'impatience, de la soif de danger et de l'ivresse de la fortune au bout du chemin.

« *Je vais faire une route terrible : il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par des déserts brûlants. Mais en Abyssinie le climat est délicieux* [...], *c'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer rouge.* [...] *À présent que cette affaire est en marche, je ne puis reculer.* » Si Rimbaud s'imagine au Choa « *le 15 mars* », mise sur un bénéfice de « *25 000 francs* » et se voit déjà saluer sa famille en France « *vers la fin de l'été* », c'est qu'il demeure toujours le voyageur ancien et le Poucet rêveur de ses 17 ans. Mais le trafiquant, toujours en quête de réalité rugueuse à étreindre, ne sait pas qu'il va vivre la saison en enfer de son existence africaine : bloqué un an sur la côte, escroqué par Ménélik et dépouillé par les créanciers de Labatut mort entre-temps, il sortira sans trésor et « *les cheveux absolument gris* » de deux années de désillusions. Restée dans le secret de la collection du pianiste Alfred Cortot durant soixante-dix ans, cette précieuse relique (120 000 euros) scande le lot de rêves et d'espoirs d'une vie entière placée sous le signe de l'infortune et rappelle que Rimbaud fut deux fois maudit, comme poète et comme trafiquant.

Vincent Malausa



Expédiez moi l'ouvrage dit à l'adresse
suivante : Monsieur Arthur Rimbaud
Hôtel de l'univers
Aden

Achetez moi cela le plus tôt possible, car
j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route.
d'Aden on me réexpédiera cela à Tadjoura
où j'aurai toujours à séjourner un mois au moins
pour trouver des chameaux, guides, etc, etc.
Je ne compte guère pouvoir me mettre en route
pour l'intérieur avant le 15 janvier 1886 —
Faites ce qui est nécessaire pour cette affaire
du service militaire, je voudrais être en
règle pour quand je rentrerai l'an prochain.
Je vous écrirai encore plusieurs fois
avant d'être en route, comme je vous
l'explique. Donc au revoir, et
tout à vous. Envoyez moi ce que je
demande, je vous prie.
Arthur Rimbaud
Hôtel de l'Univers
Aden

Une des lettres du poète, véritable pépite pour les bibliophiles.

AU BONHEUR DES COLLECTIONNEURS

Reporté en avril, le Salon international du livre rare se tient cette année du 18 au 20 septembre. Sous la nef du Grand Palais, c'est à un rendez-vous unique que sont conviés les amoureux des ouvrages les plus recherchés, les fous d'illustrations et de reliures d'art ou les passionnés d'autographes précieux. À la manière d'une bibliothèque idéale où se dévoilent des trésors ne s'offrant bien souvent qu'au regard – et aux mains – des collectionneurs les plus fortunés, l'événement couvre tous les champs du patrimoine bibliophile : livres et manuscrits comme s'il en pleuvait, démonstrations (avec l'atelier du livre d'art et de l'estampe de l'Imprimerie nationale) et même, cette année, une exposition spécialement concoctée par la Cinémathèque française, invitée d'honneur de cette édition. **V.M.**

salondulivrerare.paris

GÉRARD OBERLÉ

PETIT TRAITÉ CONJUGAL

UN MANUEL DE 1814 NOUS DÉVOILE QUATORZE POSITIONS POUR RÉUSSIR UN BON MARIAGE

Les boiteux ne doivent pas se marier entre eux. *« Il serait fâcheux que deux individus boitassent chacun d'un côté différent, et qu'en se donnant réciproquement le bras avec maladresse, l'un penchât continuellement à droite, tandis que l'autre pencherait à gauche. »* Ce judicieux précepte figure, avec d'autres instructions tout aussi pertinentes, dans un livre paru en 1814 sous le titre *La Paix des ménages, ouvrage propre à prévenir, empêcher et même arrêter tous divorces, querelles et chagrins domestiques*. Ce manuel est donné comme traduit de l'allemand d'un certain Goliath Werner, pasteur né en 1719. L'édition allemande, titrée *Bréviaire conjugal*, a été offerte au traducteur, Étienne Duval, par un ami qui avait rencontré l'auteur dans son village, où, presque centenaire, veuf de trois épouses, il coulait des jours heureux au milieu de trente familles dont chaque chef était son fils, petit-fils ou arrière-petit-fils.

Sous des apparences pédagogiques et morales, ce précis conjugal est en réalité une mystification désopilante. L'ouvrage est divisé en quatorze chapitres que l'auteur intitule « Positions » faisant allusion, non à des exercices de gymnastique génitale, version bavaroise du *Kamasutra*, mais aux différentes situations matrimoniales. Chacune est accompagnée d'anecdotes. Première position : jeune homme et vieille femme. *« Le jeune lierre ne presse-t-il pas amoureusement les vieilles souches des habitants de nos forêts ? »* Pour que ce type d'assemblage réussisse, *« la femme déjà flétrie par le temps, rose déjà moissonnée sur sa tige »,* doit sacrifier ses penchants aux goûts du jeune mari, sa raison à sa folie, sa sensibilité à son étourderie. *« La dame* […] *évitera l'éclat des étoffes de couleur rose ou bleue. Sans le vouloir, elle offrirait l'image d'une feuille morte au milieu d'un parterre. »*

Seconde position : vieux mari, femme jeune. La disproportion est résolue avec ce paradoxe : une fille de 20 ans épouse un homme de 60, soit trois fois l'âge de l'épouse. Vingt ans plus tard, elle aura 40 ans et le mari, 80. L'âge de l'époux n'est plus que le double de celui de sa moitié. Dix ans plus tard, la disproportion sera encore moindre. Les autres positions concernent les époux maltraités par la nature. Goliath, en bon chrétien, donne de charitables conseils à ceux que le hasard ou la nécessité auraient unis à un individu boiteux, bossu, bègue, sourd, borgne, muet, paralysé. Mari vif et femme frigide, mari tranquille et femme vive, mari joueur et femme ménagère, infidélités, disproportions d'intelligence et d'esprit, puissance maritale – un chapitre phallocratique en diable fustigeant les Amazones qui s'emparent momentanément du rôle des hommes et que l'auteur classe dans la catégorie des monstres. La dernière position traite des droits et privilèges de la femme dont je ne citerai qu'un précepte : *« Une infidélité de son mari ne l'autorise pas à l'imiter. »*

Un mot sur le véritable auteur de cette farce misogyne, Jules-Louis-Melchior Porthmann (1791-1820). En 1802, âgé de 11 ans, il publie des *Réflexions sur les dangers et la gloire attachés aux travaux littéraires*. À 20 ans, il reprend l'imprimerie paternelle ; à 23 ans, il offre *La Paix des ménages* aux futurs mariés ; à 29 ans, il meurt et son chef-d'œuvre tombe dans l'oubli. Je ne vois que Cactus Inébranlable, un belge éditeur licencié ès aphorismes corneculs et autres soutras, pour ressusciter ce drolatique farfadet. Visez leur catalogue, vous n'en reviendrez pas.

AUDREY SOVIGNET

Droit dans les Murmures

Carole Martinez

Depuis *Le Cœur cousu*, elle est considérée comme notre meilleure conteuse : Carole Martinez publie un nouveau roman, *Les Roses fauves*, qui devrait la confirmer dans ce statut. Nous sommes allés à sa rencontre, dans sa maison en Normandie. Et, contre toute attente, nous n'y avons pas croisé Barbe-Bleue…

Si la réalité était aussi féerique que la fiction, nous aurions rencontré Carole Martinez dans la forêt de Brocéliande. Le monde étant ce qu'il est, nous avons rendez-vous à la gare de Briouze, dans l'Orne. On est en juin et il fait un temps de Toussaint : il pleut. Alors qu'elle nous accueille sur le quai, la romancière commence par rire *: « Briouze, c'est sûr que ce n'est pas très sexy, comme nom… »* On la lance sur un sujet plus gai : connaît-elle le fantastique Ehpad Notre-Dame de Briouze, maison de retraite pour dames sise jadis dans un splendide couvent, et désormais mixte ? Carole Martinez n'en a jamais entendu parler mais, à la réflexion, n'exclut pas d'y finir ses jours. En attendant, elle nous prie de la tutoyer et fonce vers les Murmures, à un quart d'heure de voiture de là. Les Murmures ? C'est ainsi qu'elle a baptisé sa maison, achetée grâce au succès de son deuxième roman, *Du domaine des Murmures* (180 000 exemplaires vendus en grand format, plus de 300 000 en comptant les poches).

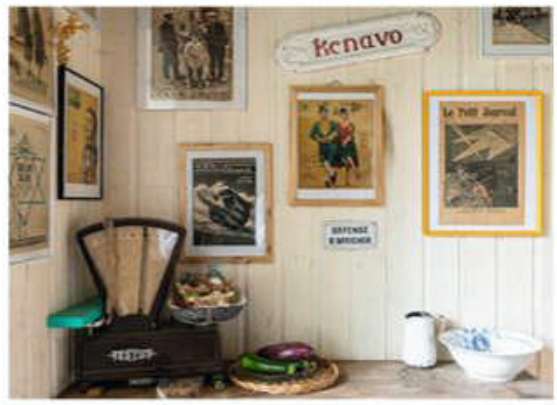
En arrivant, on tombe sur un hamac. S'y allonge-t-elle pour travailler décontractée, comme Frédéric Beigbeder, chez lui, au Pays basque ? Notre hôte ne semble pas comprendre ces mœurs sauvages : *« Je n'écris pas dehors. »* L'endroit est un ancien hameau : près de 2 hectares de terrain attaqués par des fougères contre lesquelles

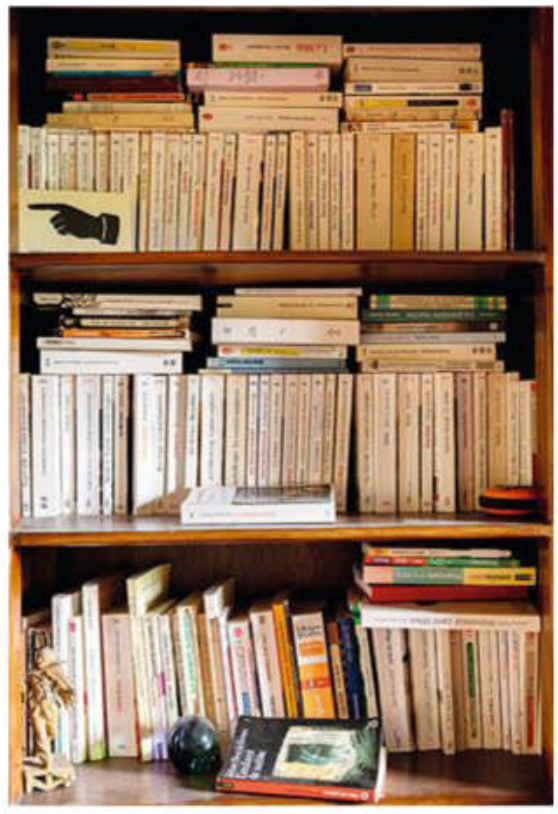
elle se bat vaillamment, une charmante longère chauffée au fioul, une piscine, des granges aménagées pour ses deux grands enfants et un corps de ferme qu'elle est en train de retaper. *« Mon rêve, c'est d'avoir deux chevaux et un poulailler »,* affirme celle qui hésite de plus en plus à lâcher son appartement d'Issy-les-Moulineaux pour s'installer ici à l'année. Preuve qu'elle n'en est pas loin, elle a créé un potager pendant le confinement. Comment combattre les limaces ? Notre photographe lui conseille de mettre des bols de bière, elle préfère le marc de café. Le débat fait rage. N'étant pas envoyé ici par le magazine *L'Ami des jardins,* on prend prétexte du crachin pour aller à l'intérieur et changer de sujet.

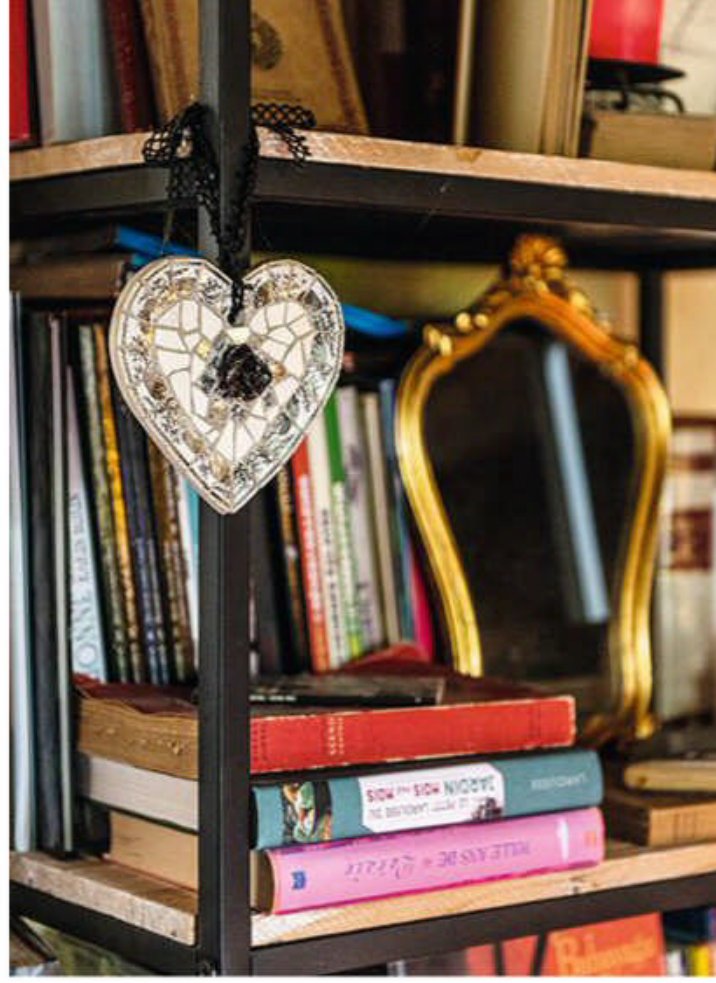
ÉLEVÉE DANS UN MONDE MERVEILLEUX

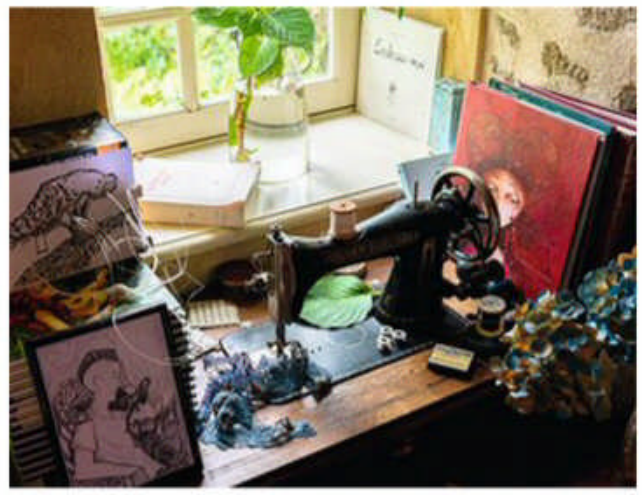
On entre directement par la cuisine, ce qui n'est pas anodin. Si le Martinez est le plus célèbre hôtel de luxe de la Croisette, Carole, elle, n'a pas grandi dans des palaces. Ses grands-parents étaient des pieds-noirs d'origine espagnole ayant déménagé à Paris en 1948 : *« Mon grand-père avait été élu meilleur soudeur d'Oranie, il faisait les câbles aux PTT – le week-end, il m'emmenait d'ailleurs en caravane à Beaulieu-Sainte-Assise, où les PTT avaient un camping. Quant à ma grand-mère, Nini, elle avait pris une loge de concierge boulevard du Montparnasse, dans l'immeuble où vivait le jeune Jean-Marie Rouart, à l'époque où il ratait son bac. »*

Pourquoi le futur académicien n'allait-il pas prendre des cours du soir chez Nini, qui n'était pas banale ? *« Elle était guérisseuse : quand tu avais une insolation, elle pouvait te sortir le soleil de la tête en te mettant une assiette d'eau sur le crâne. Sa loge, c'était surtout la cuisine. Quand elle n'était pas dans les escaliers, elle y passait sa vie à mélanger toutes les saveurs du bassin méditerranéen, influences espagnoles et arabes, couscous, paella, beignets italiens… Elle m'a élevée dans un monde magique, merveilleux, elle était pleine de superstitions et de croyances – elle ne jetait pas de sorts, mais elle aurait pu. C'est elle qui m'a parlé de Frasquita Carasco, notre aïeule andalouse dont j'ai raconté la vie épique, en la modifiant un peu, dans* Le Cœur cousu. *L'Espagne de ma grand-mère était imaginaire, elle s'en était inventé une carte intérieure. Quand je lui demandais de quel port était partie Frasquita pour traverser la Méditerranée à la rame, elle me répondait : Séville. Ça ne la dérangeait pas du tout que Séville ne soit pas au bord de la mer… »*









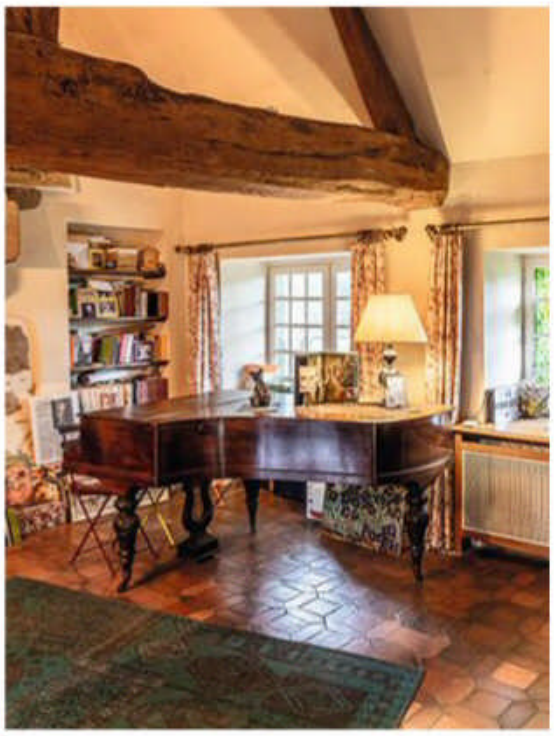
Dans sa longère, on trouve ici et là des livres et de vieux objets, dont une machine à coudre acquise dans une brocante, sans oublier des cœurs comme celui, ci-dessus, réalisé en mosaïque par sa belle-sœur.

Nous ayant préparé un plat de chez nous (un gâteau au chocolat), Carole Martinez nous invite à la suivre au salon avec le café. On remarque une sculpture en dentelle de son amie l'artiste Marjolaine Salvador-Morel, une vieille machine à coudre achetée dans une brocante locale et un cœur en mosaïque fait par sa belle-sœur : *« On m'en a offert, des cœurs, au moment du* Cœur cousu ! *J'en ai vraiment eu de toutes les sortes… »* Alors que l'on s'assoit sur le canapé rouge où elle écrit parfois quand la maison est vide, la transition est toute trouvée pour revenir sur son livre phénomène paru en 2007, l'année de ses 41 ans.

Avant de devenir romancière à succès, elle a été comédienne, serveuse, ouvreuse, photographe de plage et surtout professeure de français au collège, à Sarcelles pendant huit ans, puis à Issy-les-Moulineaux. Cela faisait quinze ans (quinze ans !) qu'elle traînait le manuscrit du *Cœur cousu*. Son mari l'avait poussée à prendre une année pour le mettre au propre. Signé chez Gallimard grâce au flair de Jean-Marie Laclavetine (découvreur entre autres de Muriel Barbery, David Foenkinos ou François-Henri Désérable), le livre sort en mars 2007 : presque aucun article, pas beaucoup plus de ventes. Deux mois plus tard, Carole Martinez reconnaît qu'elle a fait un flop et s'attelle à un nouveau texte pour sauver cet échec. Et puis fin mai, miracle : le bouche-à-oreille finit par prendre. *Le Cœur cousu* remonte peu à peu dans les meilleures ventes et, au bout du compte, elle se retrouve récompensée par neuf prix littéraires, dont le Renaudot des lycéens. Depuis, elle a cartonné avec *Du domaine des Murmures* et *La Terre qui penche*.

UNE CONTEUSE ASSUMÉE

Et si on allait voir son bureau ? On traverse une pièce à vivre où trône un piano qui était là quand elle a acquis la longère, et qu'elle a eu la flemme de bouger (son fils Noé y joue de temps en temps). Parmi les nombreux livres qui s'empilent ici et là,



En haut : sur l'une des poutres, le nom gravé a été utilisé pour l'un de ses personnages. En bas : le piano sur lequel s'exerce son fils Noé.

on remarque un Folio des *Contes choisis* d'Andersen et une belle édition de *Casse-Noisette*. Cette admiratrice de Juan Rulfo et García Márquez est-elle à l'aise avec l'étiquette de conteuse qui lui a été collée sur le front dès ses débuts ? *« C'est Jean-Marie Laclavetine qui m'a dit le premier que j'étais une conteuse. Le conte, c'est un genre modeste, qui vient de la tradition orale, du monde populaire, et j'avoue que j'ai beaucoup d'appétence pour ce genre, dont on peut faire ce qu'on veut et qui est universel – on retrouve les mêmes motifs partout dans le monde. Un bon conte t'accompagne de la naissance à la vieillesse, quand tu es grand-mère et que tu racontes des histoires à tes petits-enfants, comme le faisait ma grand-mère avec moi. Je ne sais pas si le genre est sous-estimé, et je m'en fiche : je n'ai pas d'autre ambition que d'être une conteuse. »*

On gravit les quelques marches qui mènent à sa chambre, où se trouve la table où elle compose ses romans, en y rêvassant au début, en s'y mettant plus sérieusement quand il faut terminer. On remarque une poutre sur laquelle l'architecte de la maison avait gravé son nom, ce qui avait inspiré à Carole Martinez un personnage de *La Terre qui penche : « Eh oui, quand tu écris, tu peux te nourrir de tes élèves, de tes enfants, mais tu peux aussi te nourrir d'une poutre ! »*

DU RÉALISME MAGIQUE À LA FRANÇAISE

Cette *« femme ballon »* qui a *« besoin de décoller »* sera l'un des auteurs en vue cet automne. De quoi parle son nouveau roman, *Les Roses fauves* ? D'une certaine Lola Cam, postière bretonne et boiteuse qui a chez elle une collection de cœurs cousus (on ne se refait pas) où ses ancêtres ont consigné leurs souvenirs. Elle ne les a jamais ouverts. Un jour, elle s'y colle, découvre un passé inconnu et entame dans le même temps une histoire d'amour avec un acteur doux dingue qui tourne dans la région un film sur la Première Guerre mondiale. Bref, c'est du pur Martinez : du réalisme magique à la française, une femme recluse et solitaire aux prises avec des histoires familiales plus ou moins légendaires. Serait-ce son thème de prédilection ? *« Je suis très attachée à cet imaginaire fabuleux, fantastique, que je tiens de ma grand-mère. Mais je me méfie en même temps de la filiation : on peut vouloir se séparer de la douleur et de la folie, des traumatismes des gens qui nous ont précédés et que l'on se trimballe comme des idiots de génération en génération. Personnellement, j'aimerais autant que ça ne m'atteigne pas… »*

En redescendant au salon, elle nous parle de son prochain projet, son arlésienne personnelle qui sera peut-être repoussée d'ici là par un autre manuscrit : une réécriture de l'histoire de Barbe-Bleue. Encore des femmes enfermées, et autant de fantômes. Et cette maison alors, les Murmures, est-elle hantée ? *« Les Mexicaines, elles, accueillent les anges. Quand leur époux est mort, il peut leur rendre visite. Ça ne pose de problème à personne. C'est une autre conception du monde, plus poétique. »* Sur ces dernières précisions, on croise Laurent, son mari : il est bien vivant, et en pleine forme.

De notre côté, il est temps de regagner la gare de Briouze. Aux petits soins, l'affable descendante de Frasquita nous emballe un morceau de gâteau au cas où on aurait un creux dans le train, ce qui nous donne l'impression étrange (mais pas désagréable) d'être un enfant que sa mère accompagne au départ en classe verte. Sur le chemin du retour, on a un seul regret : ne pas être venu un jour de cagnard. On aurait bien aimé que Carole Martinez nous tire le soleil de la tête.

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine Littéraire*

★★★☆☆

LES ROSES FAUVES, **CAROLE MARTINEZ,** 352 P., GALLIMARD, 21 €

Une sculpture de l'artiste Marjolaine Salvador-Morel trône sur la table du salon, où Carole Martinez s'installe pour écrire lorsque la maison est vide.

180 ÉCRIVAINS, 60 RENCONTRES, LECTURES, CRÉATIONS LITTÉRAIRES ET MUSICALES...

19-20 et 26-27 SEPT.
3-4 OCT. 2020

LIVRES DANS LA BOUCLE

FESTIVAL DU LIVRE GRAND BESANÇON

PRÉSIDENCE

Alice ZENITER
Prix Goncourt des Lycéens, Prix Landerneau des lecteurs
Prix littéraire Le Monde pour « L'Art de perdre »

INVITÉS

François BÉGAUDEAU
Annick COJEAN
Sandrine COLLETTE
Constance DEBRÉ
Irène FRAIN
Faïza GUÈNE
Eddy L. HARRIS
Irène JACOB
Serge JONCOUR
Yasmina KHADRA
Marie NIMIER
Daniel PICOULY
Jean ROLIN
Jean ROUAUD
Colombe SCHNECK
François VALLEJO
...

Littérature jeunesse
Anne-Laure BONDOUX
Vincent CUVELIER
Manon FARGETTON
Jean-Claude MOURLEVAT
...

TEMPS FORTS

Rencontres sur réservation : 03 81 87 86 75 (lundi au vendredi entre 13h et 18h)

LECTURES - CONCERTS - PERFORMANCES

Olivia RUIZ • concert littéraire : *La commode aux tiroirs de couleurs* **(18 sept.)**
Lola LAFON • lecture musicale : *Chavirer* **(19 sept.)**
Isabelle CARRÉ • lecture : *Du côté des Indiens* **(19 sept.)**
GRINGE • performance : *Ensemble, on aboie en silence* **(20 sept.)**
Barbara CARLOTTI • concert : *66 Révolution pop* **(3 oct.)**

LA DICTÉE

D'après un texte original de **Carole MARTINEZ** **(19 sept.)**

BANDE DESSINÉE

Concert dessiné de **Pierre-Henry GOMONT,** création inédite en musique : *La fuite du cerveau* **(26 sept.)**

L'UNIVERS DE...

Muriel BARBERY, **Carole MARTINEZ** **(19-20 sept.)**
Grégoire DELACOURT, Alexandre JARDIN, Simon LIBERATI, Véronique OLMI **(3-4 oct.)**

HOMMAGE À BORIS VIAN

J'irai cracher sur vos tombes : lecture par **Hippolyte GIRARDOT,** accompagné par l'**Orchestre Victor Hugo Franche-Comté** **(4 oct.)**

livresdanslaboucle.fr

L'auteure du *Deuxième Sexe* lisant une lettre, dans son appartement à Paris, en 1945.

AKG IMAGES/DENISE BELLON

SIMONE DE BEAUVOIR PORTRAIT TOTAL

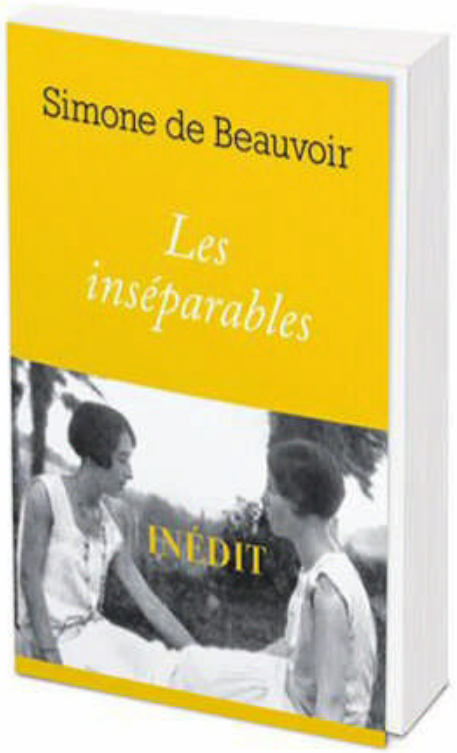
Il manquait une pièce au puzzle, la voici. Enfin. *Les Inséparables*, court roman inédit de Simone de Beauvoir, sort aux éditions de L'Herne. Une pièce importante pour comprendre la vie et les combats de celle que Sartre surnommera « Castor ». Point de Sartre dans ce livre, il n'est question que de Zaza, amour de jeunesse de la future philosophe. Une jeune femme attachante, au caractère affirmé, dont la mort prématurée ébranlera l'auteure. *« Le drame de Zaza est l'envers de la lutte pour l'émancipation menée par Simone de Beauvoir. Toutes les deux se sont battues, ensemble, pour devenir elles-mêmes. On perçoit de façon concrète, dans* Les Inséparables, *à quels insurmontables obstacles Zaza s'est heurtée. En un sens, elle a échoué parce qu'elle était exceptionnelle, dans un milieu où son désir d'accomplissement personnel était scandaleux, inadmissible. C'est pourquoi Simone de Beauvoir a toujours considéré que sa mort n'était pas un accident, elle emploie même l'expression de "crime spiritualiste" »*, écrit Sylvie Le Bon de Beauvoir, sa fille adoptive. Cette lutte explique sans doute la fascination toujours exercée par cette figure intellectuelle sur les adolescentes et les jeunes femmes qui la (re)découvrent, génération après génération. *« Penser, aimer, lutter et rire avec Simone de Beauvoir »,* promettait même au printemps *Oh, Simone !* le livre de la journaliste allemande Julia Korbik. Beauvoir écrivaine, philosophe, amoureuse, engagée, icône internationale, parfois incomprise… Tentons de reconstituer le puzzle de celle qui a accepté *« la grande aventure »* d'être elle-même.

Aurélie Marcireau

SOMMAIRE

Les Inséparables : morceaux choisis 42
Une femme amoureuse 44
Les échappées politiques 45
Retour en grâce d'une icône féministe 46
Les mots de Beauvoir 49
La liberté guidant sa pensée 50
Petite histoire du *Deuxième Sexe* 52
Le combat continue 56

« LES INSÉPARABLES » : MORCEAUX CHOISIS



LES INSEPARABLES, SIMONE DE BEAUVOIR, 176 P., L'HERNE, 14 €. EN LIBRAIRIES LE 7 OCTOBRE.

« *La tragédie de la mort de son amie Zaza* [Andrée dans le livre] *à 21 ans a terriblement marqué Simone de Beauvoir. Elle n'a eu de cesse de vouloir la ressusciter.* Les Inséparables *représente la cinquième tentative en ce sens* », explique Sylvie Le Bon de Beauvoir, fille de la philosophe, lors de notre entretien. Ce texte inédit, court et poignant, disponible en octobre aux éditions de L'Herne et dont voici, en avant-première, une sélection d'extraits, raconte un destin brisé qui en propulsera un autre. La dernière phrase des *Mémoires d'une jeune fille rangée* l'atteste : *« Ensemble nous avions lutté contre le destin fangeux qui nous guettait, et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. »*

Aurélie Marcireau

Andrée, une personnalité à part

(pages 35-36)

« Quelquefois Andrée me disait : "Je suis fatiguée de jouer." Nous allions nous asseoir dans le bureau de M. Gallard, nous n'allumions pas, pour qu'on ne nous découvrît pas, et nous causions : c'était un plaisir neuf. Mes parents me parlaient et moi je leur parlais, mais nous ne causions pas ensemble ; avec Andrée, j'avais de vraies conversations, comme papa le soir avec maman. Elle avait lu beaucoup de livres, pendant sa longue convalescence, et elle m'étonna, parce qu'elle avait l'air de croire que les histoires qu'ils racontaient étaient vraiment arrivées : elle détestait Horace et Polyeucte, elle admirait Don Quichotte et Cyrano de Bergerac, comme s'ils avaient existé en chair et en os. Touchant les siècles passés, elle avait aussi des partis pris décidés. Elle aimait les Grecs, les Romains l'ennuyaient ; insensible aux malheurs de Louis XVII et de sa famille, la mort de Napoléon la bouleversait. Beaucoup de ces opinions étaient subversives, mais vu son jeune âge, ces demoiselles les lui pardonnaient. "Cette enfant a de la personnalité", disait-on au collège.

Andrée rattrapait rapidement son retard, je la battais de justesse aux compositions et elle eut l'honneur de recopier deux de ses rédactions sur le livre d'or. Elle jouait si bien du piano qu'on la mit d'emblée dans la catégorie des moyennes ; elle commença aussi à prendre des leçons de violon. Elle n'aimait pas coudre, mais elle était adroite ; elle confectionnait avec compétence des caramels, des sablés, des truffes au chocolat ; bien que frêle, elle savait faire la roue, le grand écart, et toute espèce de culbutes. Mais ce qui lui prêtait à mes yeux le plus grand prestige, c'était certains traits singuliers dont je ne connus jamais le sens : quand elle apercevait une pêche ou une orchidée, ou si simplement on en prononçait devant elle le nom, Andrée frissonnait, ses bras se hérissaient de chair de poule ; alors se manifestait de la façon la plus troublante ce don qu'elle avait reçu du ciel et qui m'émerveillait : la personnalité. En secret je me disais qu'Andrée était sûrement une de ces enfants prodiges dont plus tard on raconte la vie dans les livres. »

La découverte du sentiment amoureux

(pages 40- 41)

« J'entrai dans la salle Sainte-Catherine et Andrée me sourit ; je souris aussi et je lui tendis la main :
— Depuis quand êtes-vous revenue ?
— Hier soir.
Andrée me regarda avec un peu de malice :
— Bien sûr vous étiez là le jour de la rentrée ?
— Oui, dis-je. Vous avez passé de bonnes vacances ? ajoutai-je.
— Très bonnes, et vous ?
— Très bonnes.
Nous disions des banalités, comme de grandes personnes ; mais je comprenais soudain, avec stupeur et joie, que le vide de mon cœur, le goût morne de mes journées n'avaient eu qu'une cause : l'absence d'Andrée. Vivre sans elle, ce n'était plus vivre. Mademoiselle de Villeneuve s'assit sur sa cathèdre et je me répétai : "Sans Andrée, je ne vis plus." Ma joie se mua en angoisse : mais alors, me demandai-je, que deviendrais-je si elle mourait ? Je serais assise sur ce tabouret, la directrice entrerait, elle dirait d'une voix grave : "Prions, mes enfants, votre petite compagne Andrée Gallard a été rappelée à Dieu la nuit dernière." Eh bien ! c'est simple, décidai-je, je glisserais de mon tabouret et je tomberais morte aussi. L'idée ne me faisait pas peur parce que nous nous serions aussitôt retrouvées aux portes du ciel. »

LE VIDE DE MON CŒUR, LE GOÛT MORNE DE MES JOURNÉES N'AVAIENT EU QU'UNE CAUSE : L'ABSENCE D'ANDRÉE

Le départ qui entraîne la fin

(pages 159-160)

« Pour Andrée, ce départ est un déchirement. Si quelqu'un doit en pâtir, pourquoi faut-il que ce soit elle ?
— Andrée et moi nous avons la vie devant nous et la certitude que plus tard nous serons heureux : nous pouvons bien nous sacrifier un moment à ceux qui n'ont rien, dit Pascal avec un peu d'irritation.
— Elle souffrira plus que vous, dis-je.
Je regardai Pascal avec hostilité :
— Elle est jeune, oui, ça veut dire qu'elle a du sang dans les veines, elle veut vivre…
Pascal hocha la tête :
— C'est aussi une des raisons pour lesquelles il est sans doute préférable que nous nous séparions, dit-il.
Je fus interloquée.
— Je ne comprends pas, dis-je.
— Sylvie, par certains côtés vous êtes en retard sur votre âge, me dit-il sur le ton qu'avait jadis l'abbé Dominique quand il me confessait. Et puis vous n'avez pas la foi : il y a des questions qui vous échappent.
— Par exemple ?
— L'intimité des fiançailles, ce n'est pas facile à vivre pour des chrétiens. Andrée est une vraie femme, une femme de chair. Même si nous ne cédons pas aux tentations, elles nous seront sans cesse présentes : ce genre d'obsession est en soi-même un péché.
Je me sentis rougir. Je n'avais pas prévu cet argument et je répugnai à l'envisager.
— Puisqu'Andrée est prête à prendre ce risque, ce n'est pas à vous de décider pour elle, dis-je.
— Si, c'est à moi de la défendre contre elle-même. Andrée est si généreuse qu'elle se damnerait par amour.
— Pauvre Andrée ! tout le monde veut faire son salut. Et elle a tant envie d'être un peu heureuse sur cette terre !
— Andrée a plus que moi le sens du péché, dit Pascal. Pour une innocente histoire enfantine, je l'ai vue se ronger de remords. Si nos rapports devenaient plus ou moins troubles, elle ne se le pardonnerait pas.
Je sentis que j'étais en train de perdre la partie ; mon angoisse me donna des forces :
— Pascal, dis-je, écoutez-moi. Je viens de passer un mois avec Andrée : elle est à bout. Physiquement, elle s'est un peu rétablie, mais elle va de nouveau perdre l'appétit et le sommeil, elle finira par tomber malade. Elle est à bout moralement : vous imaginez dans quel état elle devait être pour s'entailler le pied avec une hache ?
D'une traite, je récapitulai ce qu'avait été la vie d'Andrée depuis cinq ans. Le déchirement de sa rupture avec Bernard, sa déception en découvrant la vérité du monde dans lequel elle vivait, la lutte menée contre sa mère pour avoir le droit d'agir selon son cœur et selon sa conscience ; toutes ses victoires étaient empoisonnées par le remords et dans le moindre de ses désirs elle soupçonnait un péché. Au fur et à mesure que je parlais, j'entrevoyais des abîmes qu'Andrée ne m'avait jamais dévoilés mais que certaines de ses paroles m'avaient fait pressentir. Je prenais peur et il me semblait que Pascal devait être effrayé lui aussi.
— Chaque soir pendant ces cinq années, elle a souhaité mourir, dis-je. Et l'autre jour elle était si désespérée qu'elle m'a dit : Dieu est contre moi ! »

Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, en août 1939.

UNE FEMME AMOUREUSE

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, couple le plus célèbre de l'intelligentsia française, ont multiplié les frasques sentimentales et sexuelles. Un compagnonnage amoureux et philosophique qui fit quelques victimes collatérales.

Dès l'été 1930, après leurs vacances en Corrèze, Simone de Beauvoir est convaincue que *« plus jamais il ne sortirait de* [sa] *vie »*. « Il », c'est Jean-Paul Sartre, *« le plus laid, le plus sale, mais le plus gentil et le plus suprêmement intelligent de la bande »* de normaliens rencontrée un an plus tôt pour préparer l'« agreg ». C'est le premier homme de sa vie. Il est *« chaleureux, vivant en tout sauf au lit »,* écrira-t-elle plus tard, au point que *« peu à peu, ça nous parut inutile, voire indécent, de coucher ensemble ».*Qu'importe, puisqu'il y a le *« pacte »* conçu par son « Poulou » : leur amour, *« nécessaire »,* restera primordial mais non exclusif d'amours *« contingentes »,* qui irrigueront l'œuvre du « Castor ». Il faudra attendre l'historienne Hazel Rowley pour en connaître les victimes collatérales.

La première fut Olga Kosakiewicz, *« la petite Russe »,* élève de terminale à la rentrée scolaire 1931. Beauvoir, plus attirée par les hommes, cachera toute sa vie sa bisexualité. Sartre tentera de séduire Olga avant de se rabattre sur sa sœur Wanda. Ces petits arrangements en « famille » seront la norme. Six ans plus tard, la lycéenne Bianca Bienenfeld s'éprend de sa prof de philo, qui enseigne désormais au lycée Molière, à Paris. Lorsqu'elle entre à la Sorbonne, la *« Grande Sartreuse »* lui conseille de rencontrer Sartre pour un *« point de philosophie »,* qui se terminera à l'hôtel. La jeune fille a le sentiment que, dans l'acte sexuel, l'auteur de *La Nausée* veut *« brutaliser quelque chose en* [elle], *mais aussi en lui-même, poussé par une impulsion destructrice ».* En 1993, elle publiera un témoignage à charge : *« Simone de Beauvoir puisait dans ses classes de jeunes filles une chair fraîche à laquelle elle goûtait avant de la refiler, ou faut-il le dire plus grossièrement, de la rabattre sur Sartre. »*

LES LIAISONS DANGEREUSES

Il y a du Mme de Merteuil/Valmont chez Simone et Jean-Paul. Mais sous le cynisme percent la sensibilité, la jalousie et la mesquinerie. Simone sait être une grande amoureuse. En 1947, elle fait la connaissance, à Chicago, de l'écrivain Nelson Algren, alors âgé de 37 ans. Grand, athlétique, arborant de faux airs d'Arthur Miller, il pratique la boxe et boit sec. Leur liaison transatlantique intermittente durera dix-sept ans. En 1952, elle rencontre aussi un jeune intellectuel entré au comité de rédaction des *Temps modernes*, Jacques Lanzmann, 26 ans, futur réalisateur de *Shoah* : leur amour durera sept ans. Parfois, le couple Beauvoir-Sartre craque. Elle explose et fond en larmes, quand lui s'absente dans un abattement silencieux. En 1964, elle lui confiera : *« C'est bien stupide que nous ayons à nous jeter chacun de notre côté dans un tas d'emmerdements quand nous étions si heureux ensemble. »*

Juste avant de mourir, le 15 avril 1980, *« le cher petit être »* lâche : *« Je vous aime, mon petit Castor. »* La femme de lettres le rejoindra six ans plus tard dans son caveau, au cimetière du Montparnasse. Au doigt, elle portera l'anneau de son amant américain, ultime pirouette de l'auteure de *Pour une morale de l'ambiguïté.* **Emmanuel Hecht**

RIALLAND COLL. S. LE BON DE BEAUVOIR./F.HANOTEAU/GALLIMARD

LES ÉCHAPPÉES POLITIQUES

Opposée à la droite et à la domination bourgeoise, elle a aussi défendu la cause communiste et anticolonialiste. Avec toujours pour horizon son combat de prédilection, celui pour le droit et la liberté des femmes.

Simone et Jean-Paul sont assis dans un bateau, tout de blanc vêtus, turban compris. Debout, derrière eux, à la barre et *puro* au bec, le *barbudo* Castro qui les a emmenés à Ciénaga de Zapata, la plus grande zone humide des Caraïbes : un millier d'espèces de plantes, deux cents d'oiseaux, trente de reptiles. Quelques jours plus tard, ils assisteront au meeting où le photographe Alberto Korda prendra le fameux cliché de Guevara coiffé de son béret. Il s'en est fallu de peu pour que le Che, la « Grande Sartreuse » et son « cher petit vous autre » réunis n'ornent les tee-shirts du monde entier. Nous sommes en mars 1960 et Sartre fait un reportage pour *France Soir* : seize articles où il comparera le Lider Maximo à Jean de la Croix, et son compère argentin à *« l'homme le plus parfait de notre époque ».* Le titre de ce feuilleton : « Ouragan sur le sucre ».

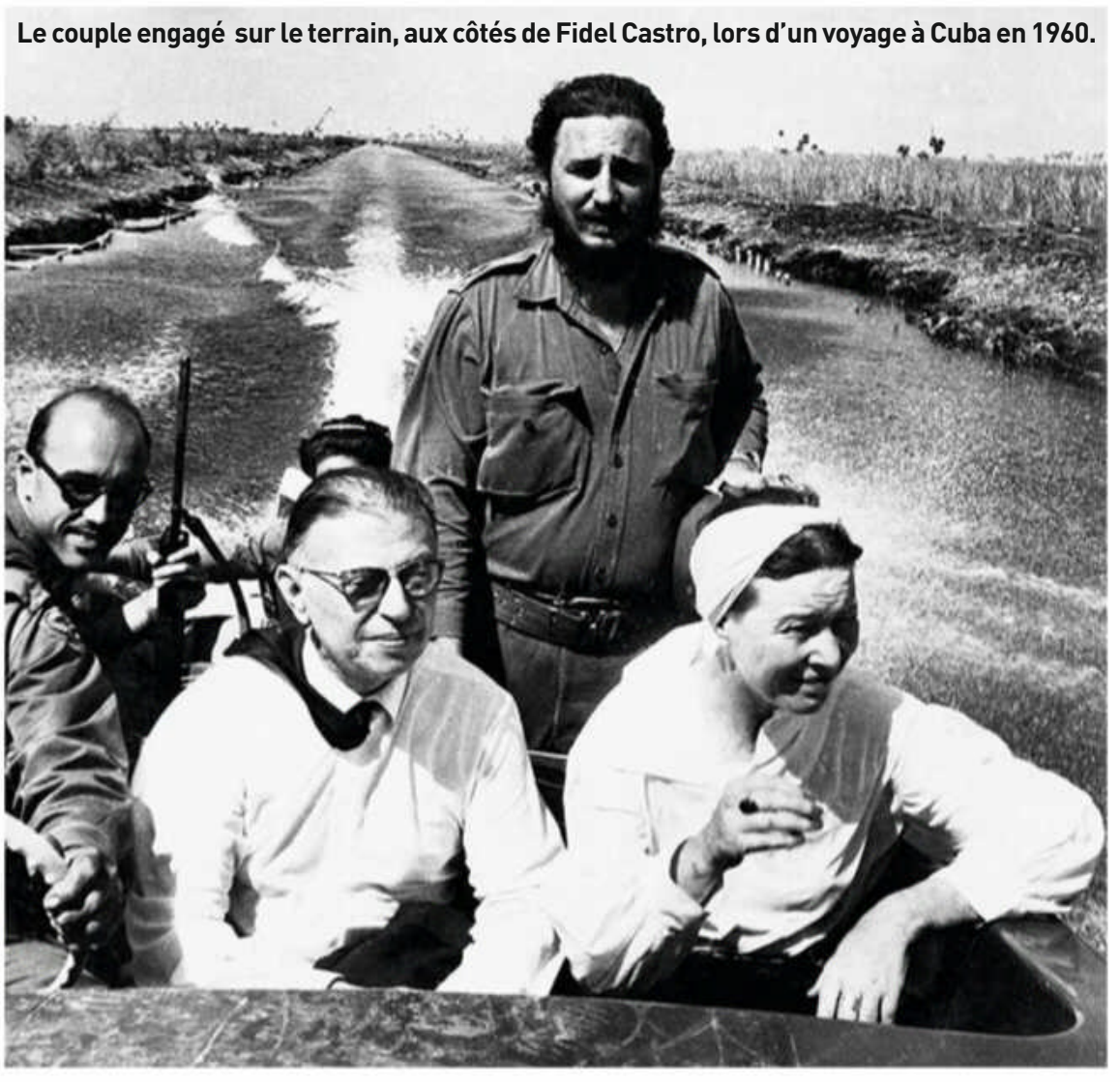
« À GAUCHE, TOUTE ! »

En politique, Beauvoir a une seule ligne : *« À gauche, toute ! » « La vérité est une, l'erreur multiple. Ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme »,* assène la prof de philo. La politique n'a jamais été la tasse de thé de l'ex-jeune fille de la moyenne bourgeoisie issue des « deux France », père voltairien et mère catholique. La guerre civile espagnole, qui avait vu s'étriper la gauche et la droite intellectuelles – Brasillach, Bernanos, Hemingway, Malraux, Orwell… –, lui a été indifférente. L'Occupation l'a surtout marquée pour les désagréments matériels. Son Goncourt (1954), *Les Mandarins*, traitera certes de l'échec politique du programme de la Résistance et du retour de la *« domination bourgeoise ».* Mais il s'agit d'abord d'un texte autobiographique sur l'entre-soi germanopratin, d'où émergent les personnages Henri Perron et Robert Dubreuilh, inspirés respectivement par Camus et Sartre.

« Compagne de route », elle l'est d'abord de son « cher petit homme » (1,53 mètre) dans ses tribulations en URSS et dans le tiers-monde. Elle soutient le FLN pendant la guerre d'Algérie, Hanoï contre la politique américaine au Vietnam, les manifestants de Mai-68. Plus Sartre a la vue qui baisse, plus il s'enferre dans le gauchisme. Il soutient le groupuscule maoïste La Gauche prolétarienne, et vend à la criée *La Cause du peuple*. Il parraine le quotidien *Libération* première version. Et justifie l'attentat palestinien contre les athlètes israéliens aux Jeux olympiques de Munich de 1972. Il rend visite en prison, en décembre 1974, au chef de la Fraction armée rouge Andreas Baader, avant de passer sous la coupe du maoïste furieux Benny Lévy, qui bientôt troquera le *Petit Livre rouge* pour le *Talmud*.

ENGAGEMENT ORIGINEL

Simone de Beauvoir suit-elle encore véritablement Sartre ? Avec le temps, elle est revenue à son engagement originel : le féminisme. Le 5 avril 1971, *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde* publient « la liste des 343 Françaises qui ont le courage de signer le manifeste "Je me suis fait avorter" ». Il ne s'agit pas d'encourager les femmes à choisir l'avortement, mais de *« leur permettre de subir cette opération dans les meilleures conditions physiques et morales ».* Parmi les signataires, Catherine Deneuve, Marguerite Duras, Jeanne Moreau, Marina Vlady. La boucle est bouclée. Vingt-deux ans plus tôt, elle provoquait un scandale en publiant *Le Deuxième Sexe.* Cet hymne à la liberté des femmes dénonçait les poncifs sur l'éternel féminin et s'attardait sur la *« sensibilité vaginale »* et le *« spasme clitoridien »,* au grand dam de François Mauriac s'étranglant contre une telle *« ignominie ».* **E.H.**



Le couple engagé sur le terrain, aux côtés de Fidel Castro, lors d'un voyage à Cuba en 1960.

PICTURES FROM HISTORY/BRIDGEMAN IMAGES

RETOUR EN GRÂCE D'UNE ICÔNE FÉMINISTE

Par Manon Garcia*

Plus de trente ans après sa mort, l'auteure du *Deuxième Sexe* est devenue incontournable dans l'évolution de la pensée féministe. Un temps passés sous silence, ses textes émancipateurs et engagés sont aujourd'hui réhabilités par les débats contemporains – de la question raciale au port du voile. Analyse.

Alors que Simone de Beauvoir a longtemps été perçue en France comme la disciple de Jean-Paul Sartre et une sorte de relique dépassée du féminisme, depuis deux ans, la réception de son œuvre commence à changer : ses *Mémoires* ont été publiés dans La Pléiade et son nom a – enfin ! – été ajouté à la liste des philosophes au programme des classes de terminale.

DE L'UNIVERSALISME À L'INTERSECTIONNALITÉ

Le caractère central de son travail sur la pensée féministe est mis en avant par certaines théoriciennes féministes – dont je fais partie – alors qu'il avait été relativement passé sous silence depuis les années 1970. « Momone » apparaissait appartenir à la vieille école, une école qui espérait imiter les hommes au lieu d'être radicalement féministe, et incarnait le symbole de ce féminisme de la « deuxième vague » (qui commence par la publication du *Deuxième Sexe* et se focalise sur la nécessité de libérer les femmes de l'oppression qu'elles subissent, notamment dans le foyer et leur travail domestique). Lequel prenait son expérience de femme, blanche et bourgeoise comme l'alpha et l'oméga de l'expérience vécue par toutes les autres à travers le monde.

Beauvoir a été assimilée au féminisme dit « universaliste », tel que l'incarne Elizabeth Badinter par exemple, par opposition à celui dit « intersectionnel ». Cette identification, erronée, a conduit certains à discréditer ce dernier, Beauvoir l'ayant elle-même rejeté. Elle a aussi convaincu

Sartre et Beauvoir lors d'une manifestation silencieuse « contre le racisme » pendant la guerre d'Algérie, le 1er novembre 1961 place Maubert à Paris.

AFP

une partie des féministes qui, sans même la lire, avancent que le féminisme beauvoirien ne peut être utile à leurs luttes. Contre cette lecture, je voudrais montrer que la philosophe propose un féminisme universaliste, certes, mais qu'elle veut inclusif, antiraciste, anticolonialiste, anticapitaliste, donc proche des engagements des féministes intersectionnelles contemporaines.

De quelque manière que l'on aborde ses écrits, Simone de Beauvoir ne peut être lue comme une féministe intersectionnelle. Le terme d'« intersectionnalité » a été introduit par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw en 1989 afin que le droit prenne en compte la multiplicité des identités et des sources d'oppression. Crenshaw compare la situation des femmes noires à celle d'un piéton qui traverserait un carrefour et se ferait renverser sans que l'on puisse déterminer avec certitude quelle voiture est responsable de l'accident. Elle ajoute que, souvent, les discriminations interagissent d'une manière telle que la discrimination dont elles souffrent n'est pas simplement l'addition de celle vécue par les hommes noirs et de celle infligée aux femmes blanches. Elle en conclut qu'il est nécessaire de penser comment plusieurs oppressions peuvent interagir et produire une oppression spécifique qui ne soit pas une simple addition d'oppressions. Beauvoir n'est pas une féministe intersectionnelle avant l'heure dans la mesure où, précisément, elle ne s'interroge pas sur l'intersection possible des oppressions et semble toujours penser que *le* Noir, *le* Juif et, dans une moindre mesure, *le* prolétaire sont des hommes, et que les femmes dont elle étudie l'oppression ne sont ni noires, ni juives, ni prolétaires.

THÉORICIENNE DE L'OPPRESSION SEXISTE

Pour autant, Beauvoir est loin de partager avec les universalistes contemporaines l'idée que les analyses de l'oppression raciale ou de l'oppression de classe ne concernent pas le féminisme. Au contraire. Elle n'a cessé, tout au long de sa vie et de son œuvre, de répéter que la lutte pour l'émancipation des femmes est inséparable de celle contre le système capitaliste et doit se faire parallèlement. Contre l'idée d'une émancipation individuelle, elle affirme clairement, par exemple dans la conclusion du *Deuxième Sexe,* que seule une évolution de la société tout entière vers des idéaux socialistes pourra mettre un terme à l'oppression des femmes.

Richard Wright, grand écrivain de la cause des Noirs et proche de la philosophe, à Paris en 1950.

Les luttes antiracistes et anticoloniales tiennent aussi une place de choix dans sa vie et son œuvre : c'est à partir de ses lectures sur l'oppression des Noirs aux États-Unis qu'elle construit sa théorie féministe ; son engagement contre la guerre d'Algérie sera, à ses yeux, l'autre grand combat politique de sa vie. En 1945, Beauvoir s'attelle au projet d'un livre qui examinerait la condition féminine. En 1946, elle passe plusieurs mois à lire tout ce qu'elle trouve sur le sujet

LA LUTTE POUR L'ÉMANCIPATION DES FEMMES EST INSÉPARABLE DE CELLE CONTRE LE SYSTÈME CAPITALISTE

à la Bibliothèque nationale. Elle interrompt ses recherches en 1947, et part quatre mois aux États-Unis pour y donner des conférences. Elle y retrouve l'écrivain Richard Wright, rencontré à Paris en 1946, dont elle a lu *Native Son*, *Black Boy* et a publié d'autres textes dans *Les Temps modernes*. Alors qu'elle est marquée par l'ampleur des inégalités raciales constatées tout au long de son voyage, Wright lui conseille la lecture d'*An American Dilemma : The Negro Problem and Modern Democracy*, somme encyclopédique dirigée par le Suédois Gunnar Myrdal, et de *Caste and Class in a Southern Town* de John Dollard. Il l'initie au concept, développé par le grand sociologue noir W. E. B. Du Bois, de « double conscience » : dans son autobiographie, *Les Âmes du peuple noir*, Du Bois décrit l'expérience aliénante faite par les Africains-Américains d'être vus constamment à travers les yeux de la société blanche et raciste. À son retour à Paris, Beauvoir, dans sa correspondance, est formelle : ses lectures sur le racisme outre-Atlantique et sur l'expérience qu'en font les Noirs l'ont conduite à repenser complètement ce qui allait devenir *Le Deuxième Sexe*. Elle y voit une théorie de l'oppression raciale mais aussi de l'expérience qui en découle, matériau qu'elle va prendre comme modèle pour construire sa propre théorie de l'oppression vécue par les femmes et de l'expérience qu'elles en font.

Cette place centrale donnée aux analyses du racisme est manifeste dans *Le Deuxième Sexe*, où l'oppression féminine est régulièrement comparée à l'oppression subie par les Noirs américains, les Juifs et les prolétaires. L'affinité profonde entre la théorisation de l'oppression raciale et •••

DOMINIQUE BERRETTY/RAPHO/GAMMA

••• celle de l'oppression sexiste n'échappera pas, d'ailleurs, à Frantz Fanon qui, comme le montre le philosophe Matthieu Renault, se réapproprie dans *Peaux noires, masques blancs* l'existentialisme de Beauvoir et décrit ce qu'il appelle *« l'expérience vécue du Noir »* sur le modèle de la partie du *Deuxième Sexe* consacrée à *« l'expérience vécue »* des femmes. L'engagement antiraciste et anticolonialiste de la femme de lettres se manifeste aussi en actes avec sa mobilisation active contre la guerre d'Algérie, notamment via son implication dans la défense de Djamila Boupacha, jeune Algérienne proche du FLN arrêtée, torturée et violée par des militaires français.

LA TENTATION DE SOUMISSION

Le féminisme de Beauvoir est indissociable de son anticapitalisme, de son antiracisme et de son anticolonialisme, mais il est également universaliste. Pour la philosophe, il est nécessaire de combattre spécifiquement l'oppression des femmes, cette lutte ne devant pas être diluée dans une lutte générale contre toutes les formes d'oppression. Elle croit aussi que tous les êtres humains ont en commun la liberté, et donc qu'il existe une façon universelle de vivre une vie morale pour exercer cette liberté.

Pour autant, il y a fort à parier que Beauvoir serait à tout le moins perplexe devant la thèse, qui semble partagée par bon nombre de féministes « universalistes » aujourd'hui, selon laquelle on ne peut être féministe que si l'on est absolument *contre* le voile islamique, quel qu'il soit, où qu'il soit porté, quelle que soit la volonté des femmes qui le portent – au risque d'être, sinon, complices de l'oppression des femmes en Iran, en Arabie saoudite. La romancière convoque à plusieurs reprises l'image orientaliste de la femme musulmane dans un harem comme symbole d'une oppression maximale.

L'IMAGE ORIENTALISTE DE LA FEMME MUSULMANE DANS UN HAREM COMME SYMBOLE D'UNE OPPRESSION MAXIMALE

Son analyse de l'oppression féminine, cependant, la conduit avant tout à mettre en lumière la tentation de soumission à l'homme qui est au cœur de la féminité. Mouvement qui concerne aussi bien l'actrice hollywoodienne qui travaille à être un objet séduisant, la femme au foyer portée à régner en maîtresse sur son intérieur pour oublier son oppression, ou encore la femme du professeur d'université qui croit participer à une œuvre intellectuelle en effectuant des recherches pour son mari. Elle montre l'ambiguïté de ces positions : l'actrice est un objet de désir mais en tire du pouvoir, le pouvoir de la femme au foyer est restreint au domicile mais y est absolu. La soumission des femmes est complexe parce qu'elle est à la fois la marque de leur oppression et, parfois, un calcul rationnel pour se ménager un espace de relative liberté. Si elle ne prend pas cet exemple, anachronique par rapport à la période où elle écrit, on imagine bien comment Beauvoir pourrait, aujourd'hui, voir dans le choix du port du voile une de ces situations ambiguës et l'interpréter à la fois comme la marque d'une domination masculine qui oblige les femmes à se couvrir et les rend responsables du désir masculin, mais aussi comme une forme de résistance à l'injonction faite aux femmes de rendre leur corps visible et disponible au regard masculin. Plutôt que de discréditer par principe les raisons avancées par ces femmes de porter leur voile, Beauvoir y verrait certainement une tentative d'arrangement individuel avec la situation, injuste, dans laquelle la domination masculine place les femmes.

Car l'universalisme beauvoirien n'est pas individualiste, il ne croit pas que l'initiative individuelle puisse véritablement lutter contre les structures sociales oppressives. En 1972, elle confiait ainsi au philosophe Francis Jeanson : *« Il y a des quantités de fausses interprétations de mon féminisme. Seulement, celles qui sont fausses à mes yeux, ce sont celles qui ne sont pas radicalement féministes : on ne me trahit jamais quand on me tire vers le féminisme absolu. »* Ni intersectionnelle avant l'heure, ni universaliste à la Badinter, Beauvoir est avant tout radicalement féministe.

Gisèle Halimi et l'Algérienne Djamila Boupacha (à droite), qui fut torturée par des militaires français, et que Simone de Beauvoir a ardemment défendue (avril 1962).

AFP

*** Manon Garcia est philosophe, actuellement *junior fellow* à l'université de Harvard. Spécialiste de la philosophie de Simone de Beauvoir, elle est l'auteure d'*On ne naît pas soumise, on le devient* (Flammarion, 2018).**

LES MOTS DE BEAUVOIR

Extraits du numéro du *Magazine littéraire* paru en janvier 2008, voici quelques concepts autour de la vie et de l'œuvre de cette grande intellectuelle dont on célébrait alors les 100 ans de la naissance.

LIBERTÉ ET NÉCESSITÉ

Ce couple conceptuel forme l'horizon des questions posées par l'existentialisme et au-delà par les philosophes qui conçoivent leur œuvre autour des années 1950. Ce thème traverse l'ensemble du travail de Beauvoir et pas seulement les écrits philosophiques, à tel point qu'on peut peut-être dire, comme certains n'ont pas hésité à le faire, que *Le Deuxième Sexe* prolonge et dépasse sur cette question le traitement qu'en faisait Sartre dans *L'Être et le Néant.*

CASTOR

Ce surnom, traduction de l'anglais, fut donné à Beauvoir par René Maheu à l'époque où elle fit la connaissance des trois normaliens Nizan, Maheu et Sartre. *Beaver* = Beauvoir. *« Les castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur »,* lui expliqua un jour René Maheu à la Bibliothèque nationale.

AMOUR NÉCESSAIRE/AMOURS CONTINGENTES

C'est sous ce qualificatif qu'est souvent désigné le « pacte » amoureux que Sartre proposa à Beauvoir au début de leur relation. Même s'il s'agit d'une conception de jeunesse à laquelle l'intellectuelle cessa rapidement de se référer et si les récentes publications de sa correspondance avec Nelson Algren ou Jacques-Laurent Bost révèlent ce que put avoir d'erroné cette idée d'amours contingentes, il n'en reste pas moins que le couple devint un mythe dans le monde des lettres et dans la société française de l'époque. Beauvoir emploiera plus tard le terme « gémellité » pour définir sa relation avec Sartre.

SEXE

Le sexe n'est pas traité par Beauvoir contre les tenants de la morale traditionnelle dans une volonté de choquer mais dans une perspective anti-essentialiste destinée à montrer que le plaisir sexuel dépend non seulement de données physiologiques mais également des milieux sociaux, voire de la morale politique. La recherche de la philosophe débouche sur la formulation d'une conception égalitaire de l'homme et de la femme.

FEMME

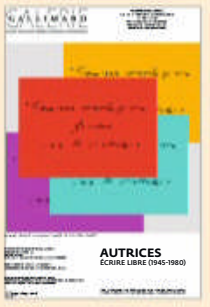
La conception de Beauvoir sur l'existentialisme, qui place chacun devant le choix de s'assumer comme liberté, la conduit à reconnaître l'existence de situations où ce choix est impossible. C'est ce qui caractérise à ses yeux la condition de la femme à son époque. Beauvoir dénonce une définition biologique de la femme par la reproduction et la maternité ainsi que le conditionnement social dont elle est une victime parfois consentante. Celle-ci doit lutter contre cette oppression et reconquérir la possibilité de s'affirmer comme sujet au côté de l'homme.

Perrine Simon-Nahum

UNE INFLUENCEUSE AU MUSÉE

Pour la réouverture de la Galerie Gallimard, une exposition autour des grandes écrivaines de la seconde moitié du XXe siècle permet de découvrir la manière dont Simone de Beauvoir a inspiré ses contemporaines.

Lorsqu'on est écrivaine en devenir, la découverte de l'œuvre de Beauvoir est une double prise de conscience. De son vivant, l'inspiratrice elle-même a soufflé sur les braises de vocations littéraires dont elle était à l'origine. On le découvre dans les manuscrits et lettres originaux de l'exposition présentée à la Galerie Gallimard début septembre, où Beauvoir tient une place centrale. Non seulement dans les reproductions manuscrites d'extraits de *La Force des choses* ou de *Tout compte fait*, mais aussi via les échanges épistolaires avec son éditeur, Gaston Gallimard. Beauvoir a ainsi recommandé le premier roman de Violette Leduc, *L'Asphyxie,* à Camus et rédigé la célèbre préface de *La Bâtarde*. En 1974, elle a également confié à son éditeur le projet de création d'une collection féministe. Beauvoir écrivait aussi à Annie Ernaux, qui, à son sujet, confiait dans son journal en 1990 : *« Sans doute ne serais-je pas tout à fait, sans elle, sans l'image qu'elle a été au long de ma jeunesse et de mes années de formation, ce que je suis… »* Elle n'est pas la dernière. **Eugénie Bourlet**



AUTRICES, ÉCRIRE LIBRE (1945-1980), DU 9 SEPTEMBRE AU 17 OCTOBRE 2020, GALERIE GALLIMARD, PARIS

COLLECTION SLB

LA LIBERTÉ GUIDANT SA PENSÉE

Par Kate Kirkpatrick*

Les écrits de jeunesse de cette éternelle disciple de Sartre nous éclairent sur le parcours et les fondements de la philosophie beauvoirienne, esquissant, bien avant l'heure, les contours de l'existentialisme.

Lorsque Simone de Beauvoir arriva aux États-Unis pour son troisième séjour, son passeport indiquait *« conférences »* comme motif de voyage.

« Sur quoi ? lui demanda le douanier.

— La philosophie, répliqua-t-elle.

— Quelle philosophie ? » [1]

Le numéro du *Vogue* américain daté de mars 1947 présentait Beauvoir comme *« le disciple principal de la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre »*. Pour *Le Petit Larousse,* quarante ans plus tard, elle était toujours *« disciple et compagne de Sartre, et féministe ardente »*. Au cours du XXe siècle, Simone de Beauvoir est devenue mythique, que ce soit comme « Notre Dame de Sartre », la grande prêtresse de l'existentialisme et de l'amour nécessaire, ou en tant qu'auteure du *Deuxième Sexe*, l'icône audacieuse du féminisme. Dans l'un ou l'autre mythe, elle est le héraut d'une nouvelle liberté. En revanche, elle n'est quasiment jamais célébrée comme philosophe ayant elle-même repensé sa propre conception de la liberté, dans sa dimension personnelle et politique. Philosophe qui a tenté de vivre cette liberté parce qu'elle croyait que, *« en vérité, il n'y a pas de divorce entre philosophie et vie. Toute démarche est un choix philosophique »*, écrit-elle dans *L'Existentialisme et la sagesse des nations*.

Cependant, grâce aux documents redécouverts récemment, il est maintenant possible de suivre le développement de sa philosophie, notamment son origine précoce et indépendante. Les écrits de jeunesse de Beauvoir soulignent qu'avant sa rencontre avec Jean-Paul Sartre en 1929, les thèmes qui ont été désignés plus tard comme « sartriens » l'intéressaient déjà.

Lectrice avide depuis son enfance, Beauvoir découvre, au lycée, Alfred Fouillée, philosophe du XIXe siècle qui s'est opposé à la conception de la liberté de Rousseau, selon lequel « *l'homme est né libre et partout il est dans les fers* ». Pour Fouillée, au contraire, *« on ne naît pas libre, on le devient »*. La liberté est pour lui une *idée-force*, une idée qui a le pouvoir de façonner l'évolution d'un individu, qui lui permet de choisir ses propres valeurs.

> « IL N'Y A PAS DE DIVORCE ENTRE PHILOSOPHIE ET VIE. TOUTE DÉMARCHE EST UN CHOIX PHILOSOPHIQUE »

La jeune Beauvoir choisit d'étudier la philosophie mais rejette le genre philosophique qui donne la priorité aux grands systèmes de métaphysique aux dépens de l'illumination de la vie et du vécu. Lisant Henri Bergson à l'âge de 18 ans, elle s'inspire de sa description de la façon dont la littérature peut *« déchirer la toile intelligemment tissée de notre moi conventionnel »*. Alors qu'en étudiant d'autres philosophes, elle a *« l'impression d'assister à des constructions plus ou moins logiques, ici enfin c'est la réalité palpable que je touche et je retrouve la vie »* (*Cahiers de jeunesse,* 16 août 1926).

L'IMPOSSIBLE AFFIRMATION DE SOI

Elle a vu, dans sa vie et celle de son amie Zaza, que les femmes ne partagent pas la liberté concrète, ce soi-disant droit acquis dès la naissance par les hommes. Avant son 20e anniversaire, après avoir lu Maurice Blondel et l'injonction nietzschéenne – *« Deviens ce que tu es »* –, Beauvoir commence l'écriture d'un roman qui retrace la prise de conscience par une femme de la possibilité de choisir sa vie. Mais comment pouvait-elle être maîtresse de son destin alors que tant de choix lui étaient interdits ? Dans ses notes pour ce roman, elle a écrit : *« L'acte est l'affirmation de nous-même. »* Mais comment est-ce possible ? Le soi existe-t-il *avant* l'acte ? Ses *Cahiers de jeunesse* répondent : *« C'est par la décision libre seulement, et grâce au jeu des circonstances que le moi vrai se découvre »* (CJ, 6 mai 1927).

Plus d'une décennie avant que le mot « existentialisme » ne soit inventé, Beauvoir a distingué deux parties de l'existence humaine, qui ressemblent aux catégories sartriennes de *L'Être et le Néant* (CJ, 5 novembre 1926). À partir de 1927, elle conclut que l'on devient libre en partie par un travail sur soi : *« Chez moi, un choix n'était jamais fait, mais toujours se faisait, il se répète chaque fois que j'en prends conscience. »* (CJ, 6 mai 1927). De plus, elle a découvert un problème philosophique qui la préoccupera pendant des décennies, même

Simone de Beauvoir avec ses élèves du lycée Montgrand à Marseille, où elle enseigna de 1931 à 1943.

si elle ne publiera rien à ce sujet avant *L'Invitée* (1943) : *« Le thème est presque toujours cette opposition de moi et de l'autre que j'ai sentie en commençant de vivre »* (CJ, 10 juillet 1927).

Pourquoi, donc, a-t-elle écrit dans *La Force de l'âge* : *« Je ne me considérais pas comme un philosophe ? »* Pourquoi a-t-elle dit à la philosophe américaine Margaret Simons : *« Sartre est philosophe et moi je ne le suis pas.* […] *J'ai construit une œuvre littéraire*[2] » ? Sur la base de ces commentaires, plusieurs féministes ont imputé à Beauvoir certains péchés mortels du féminisme : a-t-elle diminué ses propres réalisations ? A-t-elle conclu que la place d'une femme était d'être une disciple ?

ENTRER DANS LE VÉCU DES AUTRES

Souvent, ces objections se concentrent de manière disproportionnée sur certains passages de ses *Mémoires*, avec pour effet d'accuser Beauvoir d'avoir rejeté la philosophie plutôt que de s'être opposée à une façon de philosopher. Après tout, dans *La Force de l'âge,* elle a également écrit : *« Comment se résigne-t-on à être le disciple de quelqu'un ? Il m'est arrivé, plus tard, de consentir, par intermittence, à jouer ce rôle. Mais j'avais au départ trop d'ambition intellectuelle pour m'en contenter. Je voulais communiquer ce qu'il y avait de l'originel dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter. »*

Avant la parution des essais philosophiques de Beauvoir, *L'Invitée* a inspiré la théorie sartrienne du temps et influencé la métaphysique d'intersubjectivité de Maurice Merleau-Ponty. Mais à partir de 1941, Beauvoir a rejeté l'attitude philosophique qui soutenait ce livre. Dans *La Force de l'âge,* elle décrit sa conversion de l'apolitisme de sa jeunesse à sa vision historique et politique. On peut regarder le monde comme un spectateur, en revanche c'est de la mauvaise foi de ne pas reconnaître que nos choix constituent le monde pour les autres.

Elle voulait inventer un monde dans lequel les valeurs des femmes seraient mises en avant, où elles pourraient aussi devenir libres. Beauvoir a développé une morale existentialiste et une philosophie de la littérature basées sur la valeur de la liberté. Selon elle, la littérature aurait la capacité de nous inviter à laisser nos préjugés et à entrer dans le vécu des autres. Celle-ci pourrait ainsi nous mener à un travail d'introspection, éveillant des possibilités méconnues jusqu'alors. Dans son analyse des mythes de la féminité dans *Le Deuxième Sexe,* elle a relevé cette impossibilité pour les femmes de se choisir librement. Pourquoi les hommes sont-ils invités par Socrate à se connaître eux-mêmes, quand il est attendu des femmes de connaître et servir les besoins des autres ? Pourquoi était-il contre-nature qu'un homme se soumette à un autre homme, et contre-nature pour une femme de ne pas être soumise ?

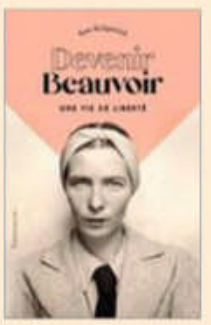
Que Simone de Beauvoir soit philosophe dépendra de la façon dont on répond à la question du douanier : « Quelle philosophie ? » Mais il faut également se demander : « Quels intérêts cela sert-il qu'elle soit – ou non – une philosophe ? »

*** Kate Kirkpatrick est philosophe, spécialiste de Simone de Beauvoir. Elle enseigne à l'université d'Oxford.**

1. Simone de Beauvoir, *La Force des choses,* dans *Mémoires,* Gallimard, La Pléiade, t. I, p. 1096.
2. Voir Christine Daigle, "Beauvoir: réception d'une philosophie", dans *Horizons philosophiques,* 2006, p. 63.

LA PHILOSOPHE RÉVÉLÉE

« *Comment Beauvoir est devenue elle-même.* » C'est l'objet de *Devenir Beauvoir,* la biographie signée par Kate Kirkpatrick. S'appuyant sur de nouvelles sources et documents (correspondance avec Lanzmann et cahiers de jeunesse), la professeure de philosophie d'Oxford s'intéresse à Beauvoir philosophe. *« Pendant presque tout le XXe siècle, et même au XXIe, on n'a pas reconnu Beauvoir comme une philosophe à part entière. »* Et pourtant, c'est bien sa philosophie, développée dès sa jeunesse et différente de celle de Sartre, qui l'a conduite à mener la vie que nous lui connaissons. Elle interroge également la relation autant amicale qu'amoureuse que la professeure de philo entretenait avec l'auteur des *Mots.* Un livre incontournable. **A.M.**



DEVENIR BEAUVOIR,
KATE KIRKPATRICK,
540 P.,
FLAMMARION,
26 €. EN LIBRAIRIES
LE 28 OCTOBRE.

JOHN CAIRNS/FLAMMARION - TALLANDIER BRIDGEMAN IMAGES

PETITE HISTOIRE DU « DEUXIÈME SEXE »

Par Jean Montenot

Avant de devenir la bible du féminisme contemporain, *Le Deuxième Sexe* était avant tout une analyse des différentes formes prises par l'aliénation des femmes. Un formidable outil de démystification au service non seulement de leur liberté mais aussi de celle de l'être humain en général.

Plus qu'aucune autre de ses œuvres, *Le Deuxième Sexe* a consacré Simone de Beauvoir comme philosophe – bien qu'elle se soit souvent défendue de l'être au sens où, à ses yeux, Sartre l'était éminemment – et comme l'une des principales figures du féminisme au XXe siècle. Au-delà de l'incipit célèbre du second tome qui en résume la thèse – *« On ne naît pas femme, on le devient*[1] *»* –, retour sur le contenu et les circonstances de publication d'un livre substantiel qui a profondément influencé la condition des femmes.

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, photographiés ici en 1945.

UN MONDE MASCULIN

Simone de Beauvoir raconte, dans *La Force des choses* (1963), les faits qui ont présidé, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, à la conception du *Deuxième Sexe*. Quand elle en commence la rédaction en octobre 1946[2], elle vient d'achever *Tous les hommes sont mortels,* un roman publié en décembre de la même année. Puis elle a rassemblé en un essai philosophique intitulé *Pour une morale de l'ambiguïté* trois articles de réflexions précédemment parus dans *Les Temps Modernes,* revue qu'elle a fondée avec Sartre, Leiris et quelques autres. Elle y esquisse les contours d'une *« morale en situation ».* Il s'agit alors de diffuser ce qu'on a fini par appeler, en dépit des réticences de Sartre sur cette désignation, les principes de l'existentialisme.

Celle qu'on surnomme, sans grande bienveillance, « la grande Sartreuse » ou « la grande prêtresse de l'existentialisme » s'est fait un nom dans le sillage du philosophe. Mais elle n'a pourtant pas le tempérament d'un épigone, aussi projette-t-elle de s'engager dans la rédaction d'un autre essai, plus personnel : *« J'avais envie de parler de moi.* […] *Je m'avisai qu'une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi être femme ?*[3] *»* Elle en discute avec Sartre et conclut dans un premier temps : *« Pour moi, ça n'a pour ainsi dire pas compté. » « Tout de même vous n'avez pas été élevée de la même manière qu'un garçon : il faudrait y regarder de plus près. »* Cette remarque de Sartre provoqua comme un déclic : *« Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin, mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon.* […] *J'abandonnai le projet d'une confession personnelle pour m'occuper de la condition féminine dans sa généralité »* (FC). Le livre, qui sur une suggestion de Jacques-Laurent Bost allait s'appeler *Le Deuxième Sexe,* est né de ce renoncement (provisoire) à un projet autobiographique et de cette révélation.

UNE RÉDACTION PAR ÉTAPES

C'est donc presque par hasard que Simone de Beauvoir s'est attelée à traiter de la question féminine : *« J'ai dit comment ce livre fut conçu : presque fortuitement.* […] *Je m'étais mise à regarder les femmes d'un œil neuf et j'allai de surprise en surprise. C'est étrange et c'est stimulant*

BRIDGEMANIMAGES/LEEMAGE

de découvrir soudain, à quarante ans, un aspect du monde qui crève les yeux et qu'on ne voyait pas : […] *ces dissemblances* [entre hommes et femmes] *sont d'ordre culturel et pas naturel »* (FC).

À vrai dire, la rédaction du livre fut plus chaotique que ne pourrait le laisser penser sa construction. Achevé en juin 1949, *Le Deuxième Sexe* n'a pas été écrit d'une seule traite. Il a fallu compter avec les interruptions dues aux trois voyages que Simone de Beauvoir fit aux États-Unis – le troisième comprenant une excursion au

IL FAUT ROMPRE AVEC L'IDÉE QUE LA FEMME NE PEUT EXISTER QUE COMME L'AUTRE PAR RAPPORT À L'HOMME

Mexique et au Guatemala – et les six mois nécessaires à la rédaction des impressions de ces séjours : *L'Amérique au jour le jour.* Lors du premier voyage, elle fait la rencontre de l'écrivain chicagoan Nelson Algren. C'est l'occasion d'une relation amoureuse, charnelle et passionnelle très intense. La lecture de son abondante correspondance avec Algren, parue après la mort de Simone de Beauvoir, permet non seulement d'en prendre la mesure, mais encore de suivre les étapes de la gestation du *Deuxième Sexe.*

UNE ÉTUDE SÉRIEUSE

Le premier tome est achevé en décembre 1948 et remis à l'éditeur en janvier de l'année suivante pour paraître en juin 1949. Comme des sortes de poissons-pilotes, des chapitres en sont publiés dans *Les Temps modernes* tout au long de l'année 1948 auxquels s'ajoutent, durant 1949, des extraits du second tome, qui paraît en novembre. Ainsi, en mai 1948, on a pu lire une première mouture de son *« étude sur la femme et les mythes »* (FC). Claude Lévi-Strauss y pointe quelques inexactitudes. Avertie par Leiris, Simone de Beauvoir se rend chez l'anthropologue, qu'elle connaissait depuis un stage d'agrégation, et lit attentivement la thèse qu'il était en train de terminer. Dans ce qui allait devenir *Les Structures élémentaires de la parenté*, elle trouve la confirmation de son *« idée de la femme comme* autre *»* et une critique de la fausse image que l'on pouvait alors se faire du matriarcat : Lévi-Strauss montre en effet *« que le mâle demeure l'être essentiel, jusqu'au sein de ces sociétés matrilinéaires qu'on dit matriarcales »* (FC).

Quand bien même *Le Deuxième Sexe* visait à produire un changement décisif dans la représentation qu'on se faisait alors de la condition féminine, il a avant tout été conçu comme une œuvre sérieuse, solidement documentée, presque universitaire. Ouvert aux influences les plus diverses, le propos puise des arguments dans des disciplines aussi variées que la biologie, l'anthropologie, la sociologie, la psychanalyse, l'ethnologie, la littérature ou l'histoire.

LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Sans être dogmatique, la perspective adoptée par Simone de Beauvoir repose sur un parti pris philosophique. L'auteure ne s'en cache guère. Ses réflexions ont pour assise la conception sartrienne de la liberté et la morale qu'elle fonde : *« La perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste.* […] *Chaque fois que la transcendance retombe en immanence, il y a dégradation de l'existence en "en soi", de la liberté en facticité ; cette chute est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée, elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression ; elle est dans les deux cas un mal absolu »* (DS, I).

Simone de Beauvoir et Nelson Algren, en 1948.

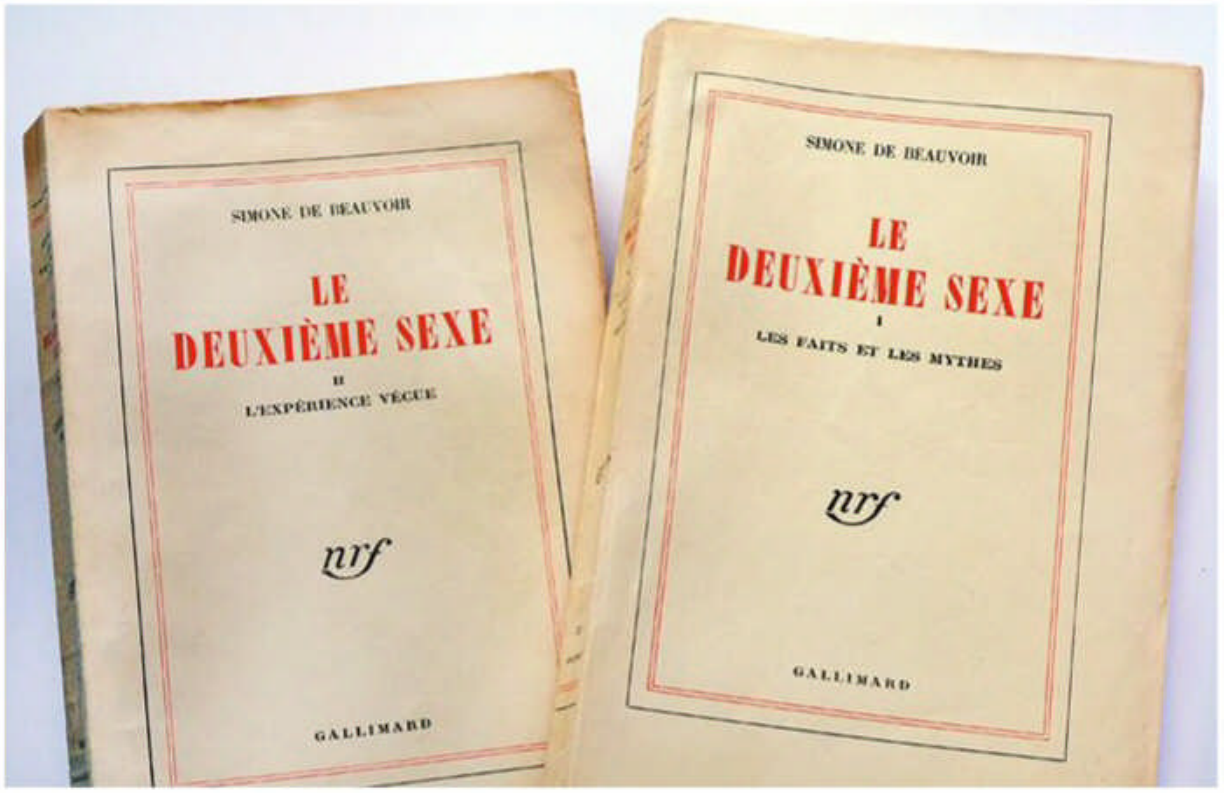
Tout le problème tient à ce que les femmes, pour des raisons rien moins que naturelles, voient leur existence comme engluée dans l'immanence, condamnées à vivre en deçà de la possibilité de se choisir librement. Elles doivent ainsi renoncer à leur transcendance, autrement dit à leur capacité à se dépasser, à aller au-delà des déterminismes auxquels l'oppression masculine les a le plus souvent assignées : être une petite fille et une jeune fille dont le destin normal consiste à devenir épouse et mère… *« Or, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre :* ●●●

LE CHOIX DU TITRE

Simone de Beauvoir a longtemps hésité sur le titre à donner à son étude sur la condition féminine. Elle a fini par arrêter son choix entre la rédaction du premier tome et celle du second. Elle s'en explique dans *La Force des choses : « Comment l'appeler ? J'y rêvai longtemps avec Sartre.* Ariane, Mélusine *: ce genre de titre ne convenait pas puisque je refusais Les mythes. Je pensais à* L'Autre, La Seconde : *ça avait déjà servi. Un soir, dans ma chambre, nous avons passé des heures avec Sartre à jeter des mots, Sartre et moi. Je suggérai* L'Autre sexe ? *Non. Bost proposa :* Deuxième Sexe, *et, réflexion faite, cela convenait tout à fait. Je me suis mise alors à travailler d'arrache-pied au tome deux. »* Elle le raconte de manière plus directe dans une lettre adressée à Nelson Algren : *« Mon essai s'appellera* Le Deuxième Sexe. *En français ça sonne bien, parce qu'on appelle toujours les homosexuels le "troisième sexe" sans mentionner que les femmes viennent en second, et non simplement à égalité avec les hommes, la hiérarchie reste sous-entendue. »* Le livre sera dédicacé à Jacques-Laurent Bost.

J.M.

COLL. S. LE BON DE BEAUVOIR. PHOTO F. HANOTEAU/ÉDITIONS GALLIMARD



Couvertures de l'édition originale, tomes I et II, publiée en 1949 chez Gallimard.

••• *on prétend la figer en objet, et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours comme l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle »* (DS, I).

LA FIGURE DE L'AUTRE

Il s'agit donc de montrer que la femme est, tout autant que l'homme, un sujet et une conscience libres. Pour cela, il faut rompre avec l'idée (fausse) qu'elle ne peut exister que comme l'Autre par rapport à l'homme : *« Elle n'est rien d'autre que ce que l'homme en décide, ainsi on l'appelle le "sexe", voulant dire par là qu'elle apparaît essentiellement au mâle comme être sexué : pour lui, elle est sexe, donc elle l'est absolument. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu ; elle est l'Autre »* (DS, I).

De plus, cette altérité est en elle-même porteuse d'une inégalité inapparente dont certaines langues portent la trace : *« Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français "les hommes" pour désigner les êtres humains »* (DS, I). Il en résulte une sorte de déséquilibre structurel qui fait que le masculin passe pour la norme du féminin : il est esprit et intellect, elle est corps et matière. *« Il y a un type humain absolu qui est le type masculin. La femme a des ovaires, un utérus ; voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité ; on dit volontiers qu'elle pense avec ses glandes. L'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des hormones, des testicules. Il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit appréhender dans son objectivité, tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie : un obstacle, une prison »* (DS, I).

Il reste à démonter les mécanismes de cette soumission qui se pare des mystères artificiellement créés d'une nature prétendument féminine, et à montrer comment le constat d'une différence physiologique des sexes a servi à fonder une hiérarchie. La mise en lumière de ces mécanismes entraîne aussi une prise de conscience, condition même de la neutralisation de leurs effets : c'est en comprenant les causes le plus souvent cachées de l'oppression que l'on se met en position de s'en libérer.

LES FAITS ET LES MYTHES

Le Deuxième Sexe s'attelle à la question « qu'est-ce qu'une femme ? » en suivant un plan clairement indiqué, presque scolaire. Le premier tome, « Les faits et les mythes », est une sorte d'état des lieux de la condition féminine. Une première partie intitulée ironiquement « Destin » s'attache à un examen de ce que la biologie, la psychanalyse et le matérialisme historique, autrement dit le marxisme, ont à dire sur la physiologie, le psychisme et la situation économique de la femme. En examinant les spécificités de la physiologie depuis les formes peu différenciées d'organismes unicellulaires jusqu'aux mammifères, on ne saurait trouver aucune justification naturelle du destin profondément aliéné de la femelle humaine. *« C'est là la conclusion*

LETTRES À ALGREN, TOME III DU « DEUXIÈME SEXE » ?

Réquisitoire rigoureux contre l'oppression masculine, *Le Deuxième Sexe* a été écrit par quelqu'un qui ne s'est jamais senti inférieur ou en conflit avec les hommes. *« Au départ, les hommes furent pour moi des camarades et non des adversaires »,* lit-on dans *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Ce que confirme une lettre à Algren *: « Jamais je n'ai souffert d'être une femme, parfois même je m'en félicite »* (2 janvier 1948). Contrairement aux insinuations de certains détracteurs, *Le Deuxième Sexe* n'est donc pas le livre d'une femme aigrie, délaissée ou sexuellement frustrée. C'est plutôt l'inverse puisque sa relation avec Nelson Algren est contemporaine de sa rédaction. À lire la correspondance avec l'amant américain, parue en 1997, on est surpris de la voir s'exprimer avec l'ingénuité d'une adolescente énamourée et ce d'autant plus qu'Algren est d'un caractère plutôt « machiste ». Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est comme si elle faisait l'expérience paradoxale d'une aliénation volontaire au moment même où elle écrit pour l'émancipation des femmes. Julia Kristeva a proposé de voir dans ces lettres un tome III du *Deuxième Sexe,* où se dévoilerait le moteur secret qui animerait profondément la philosophe. Elle se fera même enterrer avec la grosse bague en argent mexicaine qu'Algren lui avait offerte. Moins sans doute une réhabilitation *post mortem* du mariage honni que le signe concédé que cet homme avait particulièrement compté. **J.M.**

GUSMAN/LEEMAGE

la plus frappante de cet examen : elle est de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée, et celle qui refuse le plus violemment cette aliénation ; en aucune l'asservissement de l'organisme à la fonction reproductrice n'est plus impérieux ni plus difficilement accepté : crises de la puberté et de la ménopause, "malédiction" mensuelle, grossesse longue et souvent difficile, accouchement douloureux et parfois dangereux, maladies, accidents sont caractéristiques de la femelle humaine : on dirait que son destin se fait d'autant plus lourd qu'elle se rebelle contre lui davantage en s'affirmant comme individu » (DS, I).

« CE QUE L'HUMANITÉ A FAIT DE LA FEMELLE HUMAINE »

La critique des théories freudiennes et marxistes sur la féminité, alors dominantes, fournit l'occasion de récuser le primat accordé par Freud au phallus et de rejeter l'idée qu'une simple comparaison anatomique puisse faire naître chez la petite fille un sentiment d'infériorité. Et s'il faut reconnaître au matérialisme historique le mérite de critiquer toute idée d'une essence féminine « transhistorique », on ne saurait se satisfaire des explications que Engels et Bebel donnent des raisons de l'aliénation féminine.

Ensuite, la section « Histoire » dresse un panorama de la condition féminine en Occident depuis les hordes primitives jusqu'à la situation présente : *« Il s'agit de savoir comment en elle la nature a été reprise au cours de l'Histoire ; il s'agit de savoir ce que l'humanité a fait de la femelle humaine »* (DS, I). Enfin, dans la section intitulée « Mythes » (version remaniée des textes parus dans *Les Temps modernes*) est abordée la manière dont les hommes projettent leurs peurs et leurs désirs, leurs craintes et leurs espoirs forgeant ainsi un visage ambivalent de la femme à travers toute une série de figures idéalisées qui, en retour, pèsent sur la liberté de celle-ci. Simone de Beauvoir fait montre enfin de ses indéniables talents de critique littéraire en analysant le mythe féminin chez des auteurs aussi divers que Montherlant, D.H. Lawrence, Claudel, Breton et Stendhal, ce dernier se distinguant des autres en cela qu'il est le seul à considérer la femme comme sujet.

Le second tome, « L'expérience vécue », traite de manière concrète de l'enfance, de l'adolescence, du mariage, de la maternité, de la maturité et enfin de la vieillesse de la femme. *« On ne naît pas femme, on le devient »,* autrement dit, il n'y a pas de destin imposé ni par l'anatomie ni par la société qui puisse justifier qu'on programme son existence par une série de procédés censés dresser les femmes à des fins qu'elles ne se sont pas choisies. Il en va ainsi de l'instinct maternel, mythe fabriqué et construction sociale visant à cantonner la femme aux tâches ménagères – ce qui est aussi une manière détournée de lui refuser l'accès à l'espace public.

LA LIBÉRATION À VENIR

Beauvoir analyse enfin ce qu'elle appelle des *« attitudes de mauvaise foi »,* soit des manières pour certaines femmes de tenter de sortir de leur aliénation en se la masquant : celle de la « narcissiste » (amour de soi), de l'amoureuse (amour de l'autre) et de la mystique (amour de Dieu). Sa critique de l'institution du mariage, qui *« transforme en droits et devoirs ce qui doit être fondé sur un élan spontané »* (DS, II), le présente comme un sûr moyen de tuer tout amour. En dépit de ce qu'en dit Balzac dans *Physiologie du mariage,* l'amour conjugal n'est qu'une invention bourgeoise du XIXe siècle. Bref, il est *« une institution originellement pervertie »* (DS, II).

C'est, pour l'essentiel, cette seconde partie qui a fait scandale. On lui a reproché la description crue (pour l'époque) de l'initiation à la sexualité de la femme, sa manière de dédiaboliser l'homosexualité féminine dans un chapitre intitulé « La lesbienne » et qu'il s'agit de comprendre comme *« une attitude* choisie *en situation, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée »* (DS, II), ou encore de prôner l'avortement. Ce parfum de scandale a aussi été l'un des biais paradoxaux grâce auquel *Le Deuxième Sexe* a rempli son objectif bien au-delà, sans doute, des espérances de son auteure. *« Si mon livre a aidé les femmes, c'est qu'il les exprimait, et réciproquement elles lui ont conféré sa vérité. Grâce à elles, il ne scandalise plus »* (FC). Les femmes lui doivent sinon tout, du moins beaucoup.

Jean Montenot

1 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (DS), Gallimard/Folio Essai, 1986.
2 Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique (1947-1964),* lettre datée du 24 mai 1947, Gallimard/Folio, 1999.
3 Simone de Beauvoir, *La Force des choses* (FC), Gallimard / Folio, 1972.

DOUCEUR DES CRÉPUSCULES

À l'instar de Simone de Beauvoir, son inspiratrice, Laure Adler invite son lecteur à un voyage au bout de la nuit pour mieux apprivoiser la vieillesse.

Idée déprimante, anxiogène même. La vieillesse fait peur dans une société qui ne sait que faire de ses aînés sinon les cacher au fond des Ehpad. Malgré les réticences de son entourage, Laure Adler se lance dans une réflexion sur le crépuscule de la vie. *La Voyageuse de nuit* n'est pas un essai savant mais « *un vagabondage amoureux au pays de la littérature et de la poésie* » fait de rencontres et de visites dans des lieux associés à la retraite. Les mots de l'auteure sont apaisants. Les phrases s'écoulent comme un long fleuve aux abords de son embouchure maritime. Les bouillonnants torrents de la jeunesse sont loin. Comme Paul Nizan avant elle, Laure Adler proclame qu'elle ne laissera « *jamais dire que vingt ans est le plus bel âge de la vie* ». C'est vrai qu'il faudrait en finir avec cette escroquerie ! De sa belle prose puissante et poétique, la romancière invite à une réflexion collective sur ce que nous souhaitons pour nos séniors et notre propre vieillesse. Rendant de nouveau hommage au Castor, elle finit en citant *La Vieillesse : « Moi, je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même. »*

Virginie Girod

LA VOYAGEUSE DE NUIT,
LAURE ADLER,
224 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 16 SEPTEMBRE.

LE COMBAT CONTINUE

Quatre femmes de lettres nous parlent de leur découverte et de l'importance – dans leur vie, leur écriture et leurs luttes – de Simone de Beauvoir, grande inspiratrice et modèle pour toute une génération d'auteures engagées.

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

GENEVIÈVE BRISAC

« Elle osait simplement être elle-même »

« "*Si la question des femmes est si oiseuse, c'est que l'arrogance masculine en a fait une querelle*", avançait Simone de Beauvoir. Je répète cette si bonne phrase comme un mantra. *"La bataille, la bataille"*, comme disait Henri Michaux. Quel fardeau, quel boulet ! Ça ne changera donc jamais ? Pourquoi faut-il encore, encore et encore mener les mêmes combats, mille fois gagnés, mille fois perdus, et parfois pire ? La "bataille" a souvent réussi à faire oublier quelle femme libre, vivante, géniale et gonflée était Simone de Beauvoir. C'est qu'elle fut souvent et durement calomniée, haïe comme haïssent les racistes et les sexistes, souvent les mêmes, sans autre raison précisément que son appartenance au deuxième sexe. Elle déteste les femmes, disait ma mère, qui la détestait je ne sais pourquoi. Elle déteste les enfants. Une égoïste. Elle est froide. Elle est sèche. Et sa voix. Si vilaine. Elle osait simplement être elle-même. Une femme curieuse, courageuse et lucide. A-t-on jamais dit d'un intellectuel pour le décrédibiliser (quel vilain mot) qu'il était égoïste et doté d'une vilaine voix ? Non, on ne le dit pas. »

Dernier livre paru : *Sisyphe est une femme* (L'Olivier/Les Feux)

DANIELLE SALLENAVE

« Séparatisme ? Communautarisme ? Nullement : lire Simone de Beauvoir ! »

MANTOVANI © GALLIMARD/OPALE

« J'ai lu *Le Deuxième Sexe* à 20 ans, et je n'ai jamais oublié le choc de cette lecture : l'émancipation des femmes passe par le refus de laisser le donné physiologique dicter leur destin. "La femme" n'existe pas, il y a "des femmes" soumises à une universelle domination, mais qui se décline dans des situations historiques particulières. Quand le livre paraît en 1949, les enjeux majeurs sont les droits civils et politiques, l'égalité dans la famille, la maternité choisie et non subie. Le combat se poursuit, pour l'égalité salariale, la réalisation d'un universel longtemps confisqué. Aujourd'hui, ce qui est en première ligne, ce sont les situations concrètes de femmes discriminées du fait de leur couleur ou de leur appartenance ethnique, réelle ou supposée. Séparatisme ? Communautarisme ? Nullement : lire Simone de Beauvoir ! "Noire" doit se comprendre non comme une essence, ou une identité naturelle, mais comme une série de constructions sociales spécifiques, remontant au passé esclavagiste et colonial. »

Dernier livre paru : *Jojo, le Gilet jaune* (Gallimard) ; à lire également sur Simone de Beauvoir : *Castor de guerre* (Gallimard).

IRÈNE FRAIN

« Toutes les femmes peuvent se reconnaître dans cette passion »

« J'ai banalement connu Beauvoir au lycée. Ma prof de philo était ultra-douée : en une heure de cours, elle nous a convaincues de lire au plus vite *Le Deuxième Sexe* et *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*. L'un et l'autre m'ont exaltée. J'ai aussitôt emprunté *La Force des choses* à la bibliothèque municipale. Des années plus tard, je suis allée aux États-Unis enquêter sur sa liaison avec Nelson Algren : elle avait craint que cet épisode n'altère sa légende de féministe intransigeante. En réalité, il rend Beauvoir plus humaine. Toutes les femmes peuvent se reconnaître dans cette passion. Et ce déchirement tragique ne nuit en rien au génie de l'essayiste : c'est l'énergie secrète qui nourrit *Le Deuxième Sexe*. »

PATRICE NORMAND/LEEXTRA VIA LEEMAGE

Dernier livre paru : *Un crime sans importance* (Seuil)

GENEVIÈVE FRAISSE

« Un acte subversif dans l'histoire de la philosophie »

« Derrière les tomes de ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir dit la philosophie. Son assurance textuelle est un soutien. Telle une vigie, elle guette les idées qui viennent déborder le classique *Deuxième Sexe*. Elle écoute plus qu'elle n'énonce ce qu'elle sait ou est censée savoir. Je reconnais la distance philosophique déjà observée chez certains intellectuels de mon enfance. Cette distance permet de dire "le féminisme, ça pense". Elle fait de la question des sexes une expérience philosophique, plus même, un acte subversif dans l'histoire de la philosophie. »

BASSO CANNARSA/OPALE VIA LEEMAGE

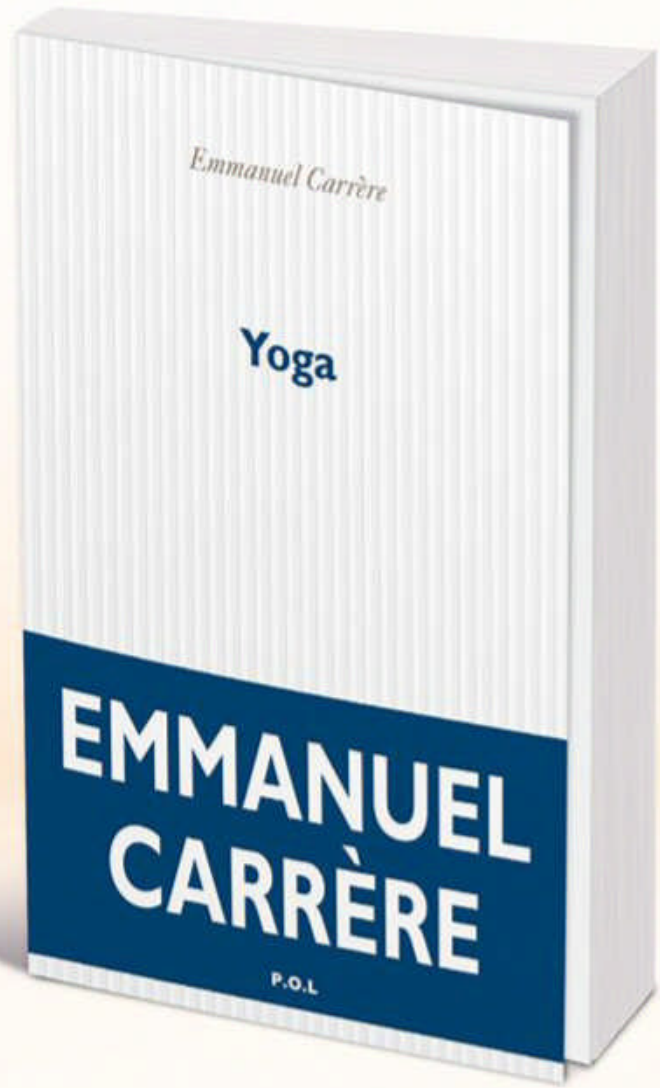
Dernier livre paru : *Féminisme et Philosophie* (Gallimard)

Propos recueillis par Manon Houtart

Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

OFFRE EXCEPTIONNELLE
1AN
49€
SEULEMENT



MAGWEN

+ EN CADEAU

LE ROMAN DE EMMANUEL CARRÈRE
Yoga

C'est l'histoire d'un livre sur le yoga et la dépression. La méditation et le terrorisme. L'aspiration à l'unité et le trouble bipolaire. Des choses qui n'ont pas l'air d'aller ensemble, et pourtant : elles vont ensemble.

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE
(10 numéros) + ***Yoga*** pour 49 € seulement au lieu de ~~91 €~~.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément, *Yoga* au prix de 22 € et chaque numéro de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE au prix unitaire de 6,90€.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

OMLML488

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18 RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

L'IMPORTANT, C'EST LA ROSE

Depuis *L'Élégance du hérisson*, ses millions de lecteurs n'ignorent rien de sa fascination pour le Japon et sa culture millénaire. Muriel Barbery, que la renommée a confortée dans son désir de discrétion, n'avait pourtant jamais consacré de livre au pays qui a changé sa vie. Jusqu'à ce roman, *Une rose seule*, qui signe aussi son départ de Gallimard. Pour Actes Sud. Rencontre entre ombre et lumière.

Cela devait être un petit livre illustré sur les chats*, c'est devenu un changement d'adresse. Me voici au Japon, ou presque, dans l'immeuble du 15e arrondissement où les éditions Actes Sud ont emménagé récemment. Muriel Barbery, la plus japonaise des romancières françaises, m'attend dans une salle de réunion plutôt désertée par ces temps agités. On m'avait mis en garde : c'est une personne réservée, avec laquelle il faut marcher sur des œufs à défaut de marcher sur un hérisson, exercice qui peut provoquer d'épineux problèmes de communication si l'on insiste sur sa *success story* inattendue. Le hérisson qui a causé sa gloire et sa fortune la hérisserait. Et cela se comprend : depuis, d'autres livres, plus puissants, ont vu le jour sous sa plume.

LE JACKPOT DU « HÉRISSON »

Et pourtant, non, cette « nippophile », comme cette femme à la fois attentive et détendue se définit en ma présence, ne refuse d'aborder aucun sujet, même si notre rencontre est essentiellement liée à son nouveau roman, *Une rose seule*. Le premier à être publié sous les couleurs d'Actes Sud après quatre parutions chez Gallimard, dont le fameuse *L'Élégance du hérisson,* vendu à 1,3 million d'exemplaires, record absolu dans cette collection, loin devant les immarcescibles *L'Étranger, Belle du Seigneur* et autres œuvres. Ne parlons même pas des chiffres faramineux en format poche et de ceux enregistrés à l'étranger… Muriel Barbery va décevoir ceux qui imaginaient, derrière ce transfert, des sommes colossales et pourquoi pas des claquements de porte.

Non, la raison est beaucoup plus simple : la romancière aime changer d'air. Hier au Japon puis aux Pays-Bas, deux pays dans lesquels elle a vécu et les seuls où, curieusement, *L'Élégance du hérisson* n'a pas du tout marché, ce qui l'amuse. Aujourd'hui, la Touraine balzacienne, où elle a posé ses valises aux côtés de son second mari, le guitariste de jazz Sébastien Lanson, et tout récemment, professionnellement parlant, de la rue Sébastien-Bottin à l'avenue de Saxe. Cette femme posée aux mots précis, qui peut rapidement glisser vers le rire complice, cette discrète volontiers volubile lorsqu'elle se sent en confiance, s'explique : *« Je suis toujours aussi proche de Jean-Marie Laclavetine, mon éditeur historique chez Gallimard, qui est devenu un grand ami et que j'ai bien sûr tenu au courant de mon souhait de bouger. J'avais besoin d'un regard neuf. Il comprend très bien. »*

À la question de savoir si lui pesait l'attente de certains, chez Gallimard, d'un nouveau jackpot, Muriel Barbery ne nie pas : *« Oui, j'imagine qu'à la tête du groupe, ils rêvaient d'un* Hérisson *bis, mais je n'ai jamais eu l'intention de leur donner un livre semblable. Si je déteste quelque chose, c'est bien de reproduire les mêmes schémas. Je suis très heureuse d'avoir écrit* L'Élégance du hérisson, *mais quand je le relis, je trouve qu'il manque de maturité. Je corrigerais bien des choses, mais le désir n'est plus là. Pour se plonger dans une réécriture, il faut le feu sacré. »*

> DANS SA VIE COMME AVEC SES ÉDITEURS, LA ROMANCIÈRE AIME CHANGER D'AIR

L'EXPÉRIENCE JAPONAISE

Cette romancière frugale, qui ne se met à sa table de travail que lorsque la nécessité du livre apparaît (seulement cinq romans en vingt ans), ne cesse d'expérimenter des formes radicalement différentes. *« Les choses se métabolisent très lentement,* confie-t-elle, *je ne suis pas maîtresse du processus. Si un livre n'est pas vital pour moi, je ne poursuis pas car je ne vois pas en quoi il le serait alors pour un éditeur ou les lecteurs. »* Jean-Marie Laclavetine ajoute : *« Muriel fait partie des auteurs très importants de ma carrière, non seulement par le destin exceptionnel de son deuxième livre mais aussi par ce qu'elle dégage. Elle possède une forme de sagesse qui lui a permis de ne pas se laisser déborder par le destin miraculeux du* Hérisson. *Muriel a toujours été très prudente dans la façon d'exposer son image. Elle a vécu son immense succès de façon très calme sans en subir les inconvénients, et puis elle a cette chance de ne pas se prendre au sérieux tout en prenant très au sérieux l'écriture. Je me souviens qu'elle me disait :* "J'ai gagné à la loterie, mais je ne suis pas un grand écrivain. *L'Élégance du hérisson* n'est pas un grand livre." *Cette modestie est une vertu extrêmement rare dans le métier. »*

Peut-être la forme plus épurée, plus essentielle, du petit dernier, *Une rose seule,* est-elle le signe d'une nouvelle maturité. Aller à l'os cette fois-ci, comme si la leçon du Japon était enfin imprimée en elle, comme si l'expérience japonaise

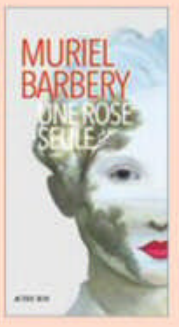
BOYAN TOPALOFF/ACTES SUD

L'EMPIRE DES SIGNES

Muriel Barbery nous entraîne sur les pas de Rose, invitée à se rendre au Japon à la mort de son père. La découverte de ce pays, de ses paysages, sera l'occasion pour l'héroïne d'une rencontre avec elle-même.

Certains romans prétendent nous expliquer la société, la politique, le monde, traversés qu'ils sont par des courants d'air, passant à côté des choses essentielles. Celui de Muriel Barbery est de ceux dont le projet est modeste en apparence, aussi discret qu'un peu de thé dans un bol en raku ou qu'une feuille d'érable rouge découpée sur un jour d'automne traversé de mélancolie. *Une rose seule* sème pourtant une poignée de questions dont aucun de nous ne peut faire l'économie. Rose, une botaniste française, apprend que son père, un Japonais jusqu'alors inconnu, vient de mourir. Elle doit se rendre à Kyoto pour prendre connaissance du testament.
C'est le vertige. Confrontée au pays de l'étrangeté, redevenue soudain analphabète face aux idéogrammes et à sa souffrance, elle vacille. Sayoko, une mystérieuse femme de chambre, Paul, l'assistant empathique, un chauffeur, une Anglaise sage, un poète sont autant de parents de substitution. Ils la guident dans le labyrinthe, de temple en jardin, de maison de thé en gargote et en cimetière, à la rencontre de la culture de son père, de l'autre côté du miroir. Solitude, perception de l'inintelligible mais aussi de la beauté universelle, appartenance au socle de ce qui nous rend humain, c'est-à-dire l'ontologique opacité de nos origines, ce récit joue sur nos peurs et nos défis intimes. Haru, originaire des montagnes de Takayama, enfant d'un torrent glacé devenu marchand d'art audacieux et charismatique, a disparu avec ses mystères. Il lègue à sa fille un chemin de possibles pavé de mousses et de jardins zen patiemment ratissés, de vieilles lanternes, de dissimulations, de devinettes. Ce n'est pas un hasard si le chemin est déroulé au milieu des temples. Rose entreprend le pèlerinage que nous faisons tous un jour, à la recherche de nous-même. Ce Kyoto-là est un théâtre où se croisent et s'aiment ceux qui ont souffert, le *hortus conclusus* des cloîtres médiévaux, où la terre, les axes, les horizons sont la représentation des données spirituelles du monde et, partant de là, du passage énigmatique de l'homme sur la Terre. Tel un lavis onirique de l'artiste chinois Shitao dont Rose serait l'auteure, ce récit de la construction de soi se déploie avec grâce, dans cet empire des signes dont Barthes nous dit qu'il est le pays de l'écriture. Rythmé par la poésie sensible d'Issa et le langage des fleurs, parmi les arbres, les pierres et la présence des esprits, *Une rose seule* est un petit miracle qui chuchotera à l'oreille de chacun de nous.

Patricia Reznikov



★★★☆☆

UNE ROSE SEULE,
MURIEL BARBERY,
158 P., ACTES SUD, 17,50 €.

avait influencé son écriture. *« J'ai vécu presque deux ans au Japon, à Kyoto. La première fois que je s'y suis allée, c'est grâce à la petite avance financière du* Hérisson *accordée par Jean-Marie et qui correspondait, selon mon souhait, à la somme exacte que me coûteraient le voyage et le séjour. Je pensais que de cette première expérience extraordinaire sortirait un livre, mais je n'y étais jamais parvenue et, là, tout est sorti très vite. »* Quelque chose s'était soudain métamorphosé en elle, un obstacle s'était levé, à son grand étonnement.

SUR LES TRACES D'UN FANTÔME

Kyoto, le grand amour de sa vie en termes d'éblouissement esthétique, avec son agrégation de jardins et de temples confinant souvent au sublime, là où se lisent des vérités cachées sur l'âme, sert de toile de fond à la quête d'une jeune Française partie sur les traces d'un fantôme, ce père japonais inconnu et qui semble prendre âme et corps au cours de ces journées particulières passées entre émerveillement, sensation d'être face à l'incompréhensible et puissance magnétique des lieux. *« Je pense qu'il est impossible de concevoir plus grande beauté créée par l'homme. La configuration de ces jardins, de cette architecture invite à un voyage intérieur jouant sur le vide et le plein, l'imperfection et la perfection. »*

Un idéal à la fois métaphysique et esthétique insurpassable pour cette agrégée de philosophie marquée par la découverte de Spinoza et de Lucrèce, et qui posséda un temps une maison à Kyoto. Rose, son héroïne, ne visite pas le Japon, elle est visitée par tant de splendeurs, comme transpercée, une certitude que partage Bertrand Py, le directeur éditorial des éditions Actes Sud : *« Rose, comme Muriel, ne voient pas les jardins, ce sont les jardins qui voient en elles. »* Bertrand Py ne connaissait rien de celle qui est venue le trouver il y a quelques mois pour lui proposer un petit livre illustré sur les chats qui, finalement, se fera ailleurs. *« Muriel,* m'assure-t-il, *fait partie de ces auteurs qui savent que l'imaginaire ne peut rivaliser avec le fourmillement du monde. Elle sait que la littérature est l'art de l'intériorité, l'art de créer des formes pour en rendre compte, et non pas forcément raconter des histoires échevelées. L'immense succès du* Hérisson *a été un joyeux malentendu : il l'a libérée de la contingence économique en lui permettant de parcourir le monde et de publier à son rythme, mais je ne pense pas que l'on ait encore mesuré la finesse et la profondeur de son écriture. Muriel est beaucoup plus une littéraire qu'une raconteuse de comédies. »*

CROIRE À L'INVISIBLE

Cette fille unique de professeurs de lettres qui confesse, sans vouloir s'étendre, avoir vécu *« une enfance très heureuse et très sombre entre ombre et lumière »,* avait d'abord choisi la voie plus abrupte de la philosophie, qu'elle a enseignée un temps. De son attirance précoce pour l'imaginaire reste le souvenir d'un premier recueil de textes regroupés à l'âge de 12 ans, que son père avait relié, mais *Le Bateau* a disparu dans le naufrage des nombreux déménagements successifs, conséquences des affectations professionnelles de ses parents. La bougeotte… *« Au bout de vingt ans de totale liberté, dont j'ai bien profité, j'aimerais faire autre chose,* glisse-t-elle. *Donner des cours en ateliers d'écriture me tente. »* Apprendre aux autres à transformer la noirceur en beauté, une beauté choquante, violente,

BOYAN TOPALOFF/ACTES SUD

douce. Refuser la routine qui anesthésie le courage des marges.

Soudain, un signe, posé dans les rayonnages derrière elle, comme une évidence : un album sur Kyoto du poète et critique d'art franco-libanais Salah Stétié. *« Un ami disparu depuis peu. Un immense poète, un maître de l'invisible habité par un puissant rapport poétique au monde qui lui permettait d'en percevoir d'autres souffles. »* Nous ouvrons le livre comme si nous étions soudain là-bas. Muriel Barbery me montre les branches sculptées par l'homme. Les feuilles épilées à la pince de bambou. Je voyage avec elle de pavillon en jardin, de temple en sous-bois, de bosquet en mare. *« Je crois à l'invisible,* me souffle cette athée. *Il y a une forme d'esprit qui nous échappe parce que nous sommes limités dans notre perception des choses. Certains lieux nous font effleurer une forme d'esprit inconnu. Quelle est-elle ? Je n'en ai aucune idée. »*

KYOTO, LE GRAND AMOUR DE SA VIE, LÀ OÙ SE LISENT DES VÉRITÉS CACHÉES SUR L'ÂME

UN ÉTERNEL RETOUR AUX SOURCES

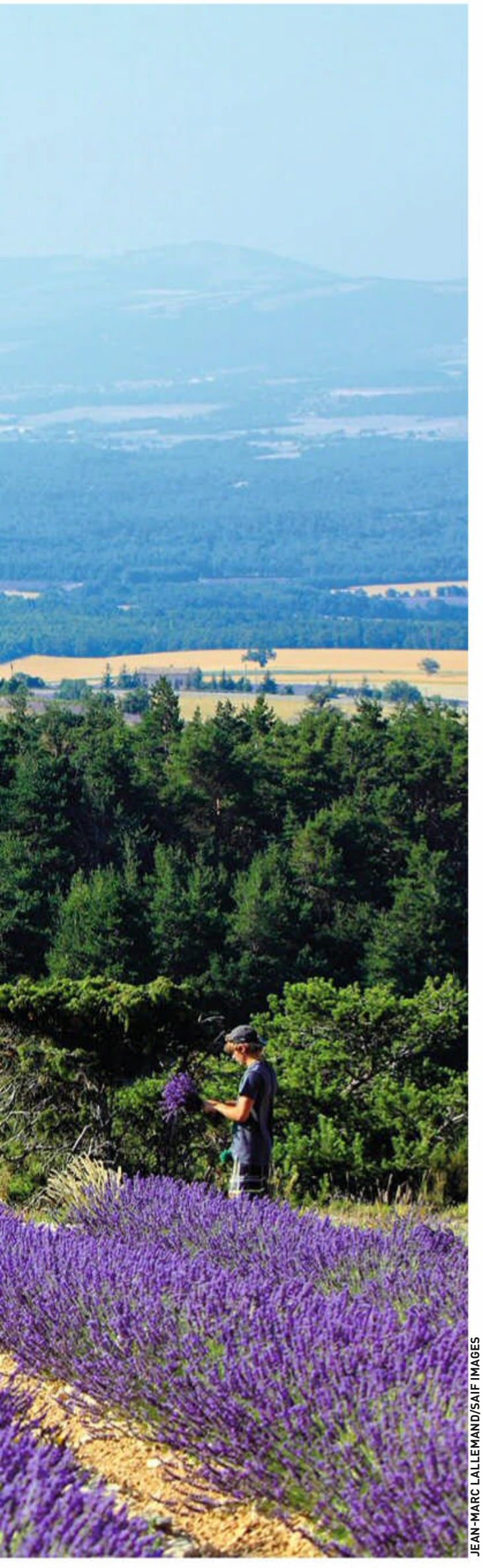
Muriel Barbery vit près des rives de la Vienne, dans cette Touraine aux ciels clairs caressés de grands arbres frémissants. Non loin de ses amis Jean-Marie Laclavetine et Jean-Baptiste Del Amo, tourangeaux d'adoption comme elle, et avec lesquels elle parle de livres qu'elle aime, ceux de Marie NDiaye ou d'Alice Ferney, par exemple, ceux de Jean-Baptiste Del Amo dont elle admire *Règne animal* et des siens lorsqu'on tient absolument à en savoir plus.

Jean-Baptiste Del Amo voit leur relation comme un partage, *« celui de l'envie d'écrire des textes qui nous engagent vraiment. Muriel est désormais à la recherche de quelque chose de plus tendu, de plus ramassé, qui puisse s'inscrire dans la continuité de ce qu'elle avait fait avant et qui soit en même temps nouveau. Elle a pour habitude de rédiger un plan très détaillé de ses textes sur un immense tableau ; la forme est très importante pour elle. »* Ses mots habités d'une grande beauté poétique filent, pareils à des éclats de lucioles.

Je l'imagine dans la nuit, tandis que son mari guitariste joue peut-être *Fly Me to the Moon,* siroter un verre de vin de Loire, *« regarder les étoiles »* en la compagnie de ses quatre chartreux bien aimés – Ocha, Mizu, Kirin et Petrus –, et se perdre jusqu'au Japon, où elle retournera une fois la pandémie matée. Un éternel retour aux sources éclairantes de l'existence. *« La vie se termine mal pour chacun de nous, comme vous le savez sans doute »,* observe-t-elle en éclatant de rire ; avant d'ajouter : *« mais en attendant, on fait tout pour qu'il y ait le plus de lumière possible ».* Mieux vaut voyager plein d'espoir qu'arriver au but, affirme la sagesse japonaise. Lumière et ombre. Ombre et lumière. Toujours.

Fabrice Gaignault

**Les Chats de l'écrivaine*, de Muriel Barbery, illustré par Maria Guitart, à paraître le 4 novembre aux éditions de l'Observatoire.



JEAN-MARC LALLEMAND/SAIF IMAGES

QUE MA TERRE DEMEURE

De retour sur les étals en cette rentrée, la littérature dite « de terroir », souvent méprisée par la critique, est une tradition solidement ancrée en France qui, au-delà des productions labellisées, a livré de nombreux chefs-d'œuvre.

« *À aucune époque, quand il s'était loué chez les autres, il n'avait fouillé la terre d'un labour si profond : elle était à lui, il voulait la pénétrer, la féconder jusqu'au ventre.* » La métaphore est sans nuance. Avec *La Terre,* Émile Zola écrit en 1887 l'un de ses romans les plus controversés. Le portrait qu'il dresse de la paysannerie à la fin du XIXe siècle est impitoyable : âpres au gain, prêts à tout pour devenir propriétaires, violents, cédant à des pulsions sexuelles incontrôlables, ses paysans sont plus proches de l'animal que de l'homme.

LA CAMPAGNE, ENTRE ODE À LA SOLIDARITÉ ET PEINTURE D'UNE HUMANITÉ FRUSTE

La violence du livre choque. Celui-ci donne à voir une campagne dure, brutale, livrée aux penchants les plus bas, une image présente, plus tard, chez les écrivains américains Erskine Caldwell, Charles Williams ou même William Faulkner, mais aussi bien avant chez d'autres auteurs français.

Balzac avait ainsi saisi l'intérêt porté à la vie paysanne dans la France du XIXe siècle, mais ne terminera jamais *Les Paysans,* publié à titre posthume en 1855. George Sand avait, elle, donné une image plus « charmante » de son Berry natal. Dans *La Mare au diable* (1846), *François le Champi* (1848) ou *La Petite Fadette* (1849), elle montre une nature bienveillante, écrin idéal pour un monde vertueux fait de grâce et de tolérance. Tout ce qui s'écrit sur la campagne oscille entre ces deux extrêmes : peinture d'une humanité abrutie de travail et d'alcool et se laissant aller à ses plus vils instincts ou célébration nostalgique de modes de vie oubliés et d'une solidarité que l'individualisme a mis à mal.

Dans *La terre qui meurt* (1898), René Bazin décrit un domaine qui ploie sous les difficultés, avant de ressusciter grâce au valet qui en reprend les rênes. Le drame de la désertification des territoires pointe déjà. Louis Pergaud livre d'émouvants récits de nature tels *De Goupil à Margot* (1910, pour lequel il décroche le prix Goncourt) et *Le Roman de Miraut* (1913). L'amour des animaux s'y oppose à la cruauté des humains. Pergaud dessine, au travers de la fraternisation avec les bêtes, une société idéale, tandis que celle des hommes va bientôt se perdre dans la Grande Guerre, à laquelle, fervent pacifiste, il s'opposera avec vigueur. Ironie du sort : il est porté disparu en avril 1915 lors de la bataille des Éparges, dans la Meuse.

LA BEAUTÉ DE L'INUTILE

La première moitié du XXe siècle est marquée par le plus grand auteur « régionaliste » de son époque : Jean Giono. Celui-ci domine ses condisciples, aussi talentueux soient-ils, de son talent et de son génie. Auteur d'un très bel essai sur Virgile, il y dépeint une campagne à la fois mythologique et réelle. Dans la même veine, son chef-d'œuvre reste *Que ma joie demeure* (1935). Il y suit la vie d'une communauté fondée par un pâtre qui débarque sur un plateau isolé et fait découvrir à ses habitants la joie, au sens mystique et bernanosien du terme. Cette joie passe par une union profonde avec la nature et ses éléments, par

Jean Giono dans son jardin à Manosque, entre 1955 et 1962.

la beauté de l'inutile, le bonheur du travail en commun, la simplicité des désirs et la façon de les satisfaire. Même si la tragédie finit par assombrir cette vie rêvée, Giono lui aura permis d'exister pleinement. *« Les hommes, au fond, ça n'a pas été fait pour s'engraisser à l'auge, mais ça a été fait pour maigrir dans les chemins, traverser des arbres et des arbres, sans jamais revoir les mêmes. »* La communauté apparaît comme un paradis, alors que Giono décrit en un court et somptueux passage le dur labeur du montagnard descendu dans la plaine louer ses services. Marcel Pagnol marche en mode mineur sur les traces de son aîné, qu'il adapte plusieurs fois au théâtre et au cinéma avant de signer le diptyque *L'Eau des collines*, qui voit le monde rural refuser de se mêler aux gens de la ville et tomber dans son propre piège.

Marcel Aymé, qui se qualifiait de *« petit provincial cornichon »,* développe de son côté, depuis *La Table-aux-Crevés* (1929) jusqu'à *La Vouivre* (1943), une série de romans paysans dont le plus fameux demeure *La Jument verte* (1933), des œuvres qui dépeignent avec humour une vie de village rancie, parfois gagnée par le surnaturel. On retiendra aussi *Gaspard des montagnes,* truculente fresque auvergnate d'Henri Pourrat (1922-1931) et, un peu plus tard, de 1957 à 1961, le remarquable *Pain noir,* tétralogie de Georges-Emmanuel Clancier qui, en imaginant le destin d'une paysanne du Limousin entrée à l'usine, fait se rencontrer le monde des paysans et celui des ouvriers. Les amateurs plus sentimentaux se régaleront des aventures de Nans le Berger, l'un des héros du cycle *Les Desmichels* (1937-1942) de Thyde Monnier, où l'on s'attache à l'histoire d'un domaine provençal. Notons que la télévision, toujours en quête de sagas, est prompte à puiser dans ce vivier. La plupart des ces fresques rurales font d'ailleurs l'objet d'adaptations en feuilletons, dont la plus notable est celle du *Pain noir* par Serge Moati en 1975.

PAROLES DE CONTEURS

Avec la télévision s'ouvre aussi le temps des conteurs. Invités par Bernard Pivot à *Apostrophes,* où ils rencontrent un grand succès, les écrivains chantant la nature ouvrent la voie à une écologie chaleureuse. Maurice Genevoix, qui obtient le prix Goncourt en 1925 avec *Raboliot* – évocation de la vie d'un braconnier –, va se faire une spécialité de l'observation attendrie de ses amies les bêtes. Le même talent de conteur illumine les descriptions que fait Henri Vincenot de sa Bourgogne natale et mène *La Billebaude* (1978), récit d'une enfance tournée vers la terre et la chasse, au triomphe. Triomphe que connaît Pierre-Jakez Helias en flirtant entre romanesque et ethnologie dans *Le Cheval d'orgueil* (1975), histoire d'une enfance bretonne sur laquelle se rue la France entière. Bernard Clavel, lui, accompagne ses héros depuis la Franche-Comté (avec la série historique *Les Colonnes du ciel*, 1976-1981) jusqu'au Canada, où l'aventure du pionnier et du défricheur prend une saveur particulière (*Le Royaume du Nord*, 1983-1989).

LA VAGUE RÉGIONALISTE

Cet intérêt très fort pour les régions va trouver une recette et une école. L'école, c'est celle de Brive. Fondée en Corrèze dans les années 1970 autour de l'éditeur Jacques Peuchmaurd, elle regroupe des auteurs souvent identifiés à une région (Denis Tillinac, Michel Peyramaure, Yves Viollier…) et qui attirent un public nombreux tout en suscitant chez les critiques au mieux un silence poli. Contrairement à des plumes réputées plus « littéraires » comme Pierre Bergounioux, Richard Millet ou, évidemment, Pierre Michon, le succès de cette vague régionaliste, portée par les triomphes commerciaux de Claude Michelet (*Des grives aux loups,* 1979) et de Christian Signol (*La Rivière Espérance,* 1990), est tel que des écrivains de genre embrassent celui-ci : ainsi, Michel Jeury, grand nom de la SF française, livre

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

une série périgourdine avec *L'Année du certif* (1995), quand Pierre Pelot, passé par le western, la science-fiction et le polar, offre le magnifique *C'est ainsi que les hommes vivent* (2003), qui se déroule dans ses Vosges natales au XVIIe siècle.

Aujourd'hui, deux collections se partagent cette manne. Lancée en 1976 par Jeannine Balland aux Presses de la Cité, « Terres de France » accueille une littérature où chaque livre se veut porté par une région. En 2009, sa créatrice rejoint Calmann-Lévy, suivie par nombre de ses auteurs, et imagine

LE ROMANESQUE SE MÊLE À L'OBSERVATION DE L'ÉVOLUTION DES MENTALITÉS

« France de toujours et d'aujourd'hui », une collection très proche de la précédente. « Terres de France » continue aux « Presses », tandis que la seconde a été rebaptisée « Territoires » peu de temps avant le décès, le 17 avril dernier, de son éditrice. Ces collections, dont l'auteur le plus notable est l'Auvergnat Jean Anglade, reposent souvent sur l'exaltation nostalgique du « bon vieux temps » et une revalorisation des métiers disparus. Elles parviennent aussi, dans le meilleur des cas (Gilbert Bordes, Emmanuelle Friedmann, Hervé Jaouen entre autres), à mêler le romanesque à l'observation quasi ethnographique de l'évolution des mentalités.

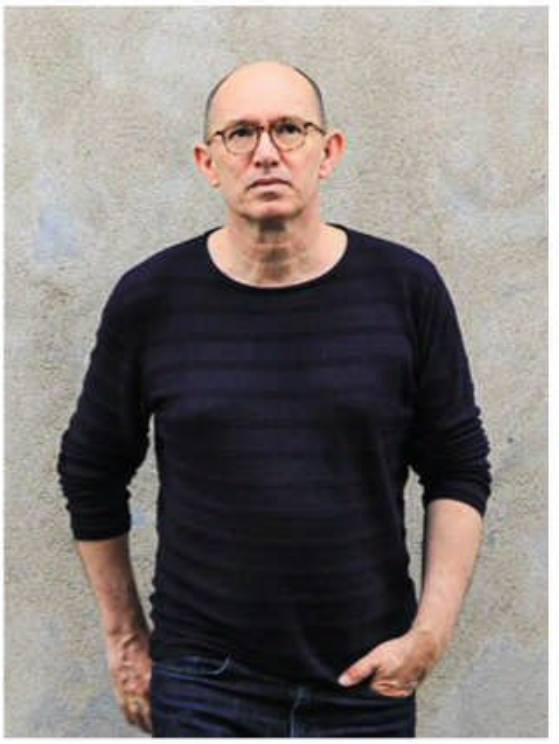
Sans doute pour contrebalancer cette vision bucolique, le polar français a parfois réinvesti la campagne comme lieu d'habitation de paumés divers et autres exclus sociaux : *L'Été en pente douce* (Pierre Pelot, 1980), *Canicule* (Jean Vautrin, 1982), *Né d'aucune femme* (Franck Bouysse, 2019) donnent assez peu envie de tout plaquer pour acheter un petit bout de ferme. La vague écologiste qui a gagné la France lors des élections municipales fera-t-elle faire au genre un nouveau bond en avant ?

Hubert Prolongeau

DR/MINUIT

TROUBLE-FÊTE AU VILLAGE

Avec ce huis clos rural suffocant, Laurent Mauvignier signe l'un des romans marquants de cette rentrée littéraire.



Est-ce un roman noir caché sous une couverture blanche – comme se le demanderont les lecteurs lorsque la violence s'invitera soudain dans ses pages ? Ou un exercice de virtuosité formelle déployé dans un cadre rural et criminel ? Comme bien des livres de Laurent Mauvignier, *Histoires de la nuit* est un monde en soi, qui obéit à ses règles propres. Le temps y est une glaise, compactée ou étirée par l'auteur selon les besoins de l'action. Les voix des protagonistes s'y succèdent et se croisent, parfois sans s'entendre. À la fin, certains secrets ne seront qu'à moitié révélés et un mystère restera tu, mais cela n'est pas grave : le roman est assez généreux en détails pour que l'on puisse combler ces blancs à sa guise.

Histoires de la nuit est bien un texte portant la griffe Minuit – marqué par un travail sur la langue dans la lignée du nouveau roman qui pourrait n'être que sa propre fin. Et, en même temps, un de ces thrillers qui se lisent au galop, comme si ses personnages étaient réels et que leur vie dépendait de notre assiduité. C'est que Mauvignier, avec ses phrases serpentines – car longues, collant au sujet et ondulant d'une précision à l'autre –, aura su les rendre réels à nos yeux. Comme il rend palpable le décor du hameau des Trois filles seules où se déroule l'action, ramassée sur un jour et une nuit. Voici le père, Bergogne, agriculteur, large carrure et lourds complexes : au début du roman, il part en ville acheter un ordinateur pour l'anniversaire de sa femme et épancher sa frustration auprès d'une prostituée. Deux gestes qui disent l'ambivalence de son mariage avec Marion. Lui est né ici, elle vient d'ailleurs et semble plus mystérieuse, avec cette beauté qui paraît l'encombrer. De toute évidence, Marion a un passé. Elle a aussi une fille, Ida, dont on se dit vite qu'elle doit être le ciment de ce couple mal assorti. Lequel héberge par ailleurs une artiste, Christine, dont les œuvres auront leur part à jouer quand le roman mutera, et passera de la peinture d'une famille rurale croquée sur le vif à un sidérant huis clos sous tension avec armes blanches et armes à feu.

UNE RURALITÉ ÉTERNELLE

Impossible d'évoquer cet épisode sans tout révéler de ce roman de 640 pages, dont 500 de suspense. Mais il est permis d'évoquer ce qui en ressort : la peinture de deux France et de deux façons d'être au monde. L'une qui s'inscrit dans la continuité d'une ruralité éternelle tout en s'efforçant de s'accommoder de la modernité – le grand corps maladroit de Bergogne dit les difficultés de cette position. Et une autre, déracinée, soumise aux injonctions reptiliennes de l'ego et aux injonctions matérialistes de l'époque. Au-delà de la fracture, on retiendra le talent de Laurent Mauvignier pour réconcilier le noir et le blanc, la recherche formelle et le suspense, et pétrir tous les matériaux, qu'ils soient réputés nobles ou triviaux, pour forger ce récit de fait divers architecturé comme une cathédrale.

Alexis Brocas

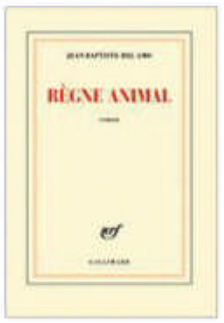
★★★★★

HISTOIRES DE LA NUIT,
LAURENT MAUVIGNIER,
640 P., MINUIT,
24 €

GÉNÉALOGIE D'UN GENRE LITTÉRAIRE

Terre nourricière ou au contraire mère du dérèglement, toile de fond pour les comédies burlesques ou les intrigues policières d'où peut surgir le fantastique, voire la sauvagerie primale : au jeu des sept familles du roman rural, la campagne apparaît comme le lieu de tous les possibles.

FAMILLE FRANCE PÉRIPHÉRIQUE



Il est courant d'opposer la France des métropoles et des banlieues à la France périphérique, celle des villes moyennes et des campagnes. Occultée dans les médias, cette dernière intéresse de nombreux romanciers soucieux de décrire le monde contemporain dans une perspective balzacienne. Tandis que les uns, comme Nicolas Mathieu ou Thomas Flahaut, se penchent sur les rejetons de la classe ouvrière dans les régions désindustrialisées, d'autres regardent du côté de la paysannerie, durement touchée par la mondialisation. À l'heure où la France perd chaque année 2 % de ses exploitations agricoles, la ferme continue d'inspirer la littérature, qu'il s'agisse de décrire la cruauté de l'élevage intensif (*Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo), l'attachement des familles paysannes à leur terre (*Une bête au paradis* de Cécile Coulon) ou les nouveaux conflits entre agriculteurs et écologistes (*Ceci est ma ferme,* du Néerlandais Chris De Stoop). Au-delà des rudesses du métier, la paysannerie intéresse également les romanciers comme classe, avec ses mœurs, ses coutumes et son fonctionnement patriarcal, comme dans *Tombeau de Raoul Ducourneau* de Bruno Lafourcade.

FAMILLE PAYS PERDU

Cousine de la famille France périphérique, la famille Pays perdu, qui emprunte son nom au titre d'un récit de Pierre Jourde, envisage la ruralité sous un angle non pas tant sociologique ou politique qu'esthétique, comme conservatoire d'une manière de vivre, d'habiter le monde, de s'inscrire dans l'histoire d'un pays dont la population n'est devenue majoritairement citadine qu'au siècle dernier. En découlent des récits contemplatifs, empathiques et soignés, attentifs aux décors, aux mœurs, aux traditions immémoriales, à la transmission, à la grandeur des gens humbles. C'est ce qui permet de rapprocher les œuvres, si singulières par ailleurs, de Pierre Michon (*Vies minuscules*), Pierre Bergounioux (*Miette*, poignante épopée d'une famille paysanne au XX^e^ siècle) et Marie-Hélène Lafon (*Joseph*), tous trois issus des terroirs auvergnats et limousins (Michon est creusois, Bergounioux, corrézien, Lafon, cantalienne). Citons aussi Richard Millet (*La Gloire des Pythre*), influencé par Jouhandeau, et plus lointainement Pierre Jourde, quand il écrit sur le Cantal (sa grandiose célébration de l'estivade, dans *La Première Pierre)*.

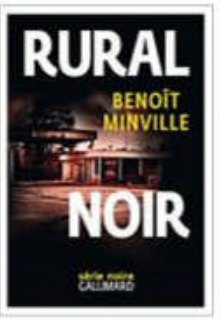
FAMILLE APOCALYPSE NOW

Quand l'apocalypse viendra et que la nourriture manquera dans les villes, on n'aura plus d'autre choix que de fuir dans les campagnes, à la recherche d'un refuge. De nombreux survivalistes s'y préparent déjà…
Le thème de la ruralité nourricière et du retour salvateur à la terre, antithèse des villes artificialisées promises à l'écroulement, nourrit depuis plusieurs décennies une riche veine de romans dystopiques à la J.G. Ballard (*Le Feu de Dieu* de Pierre Bordage, du nom d'une ferme du Périgord devenue bunker survivaliste autonome), mais aussi des rêveries existentielles dans la tradition de Rousseau ou Thoreau, où la ruralité affiche son silence et ses rythmes adoucis comme remèdes au vacarme et à la trépidation de la ville (*Ma vie dans les monts* d'Antoine Marcel).
La renaissance, dans cette littérature du retour à la nature, passe non seulement par la reprise de la culture maraîchère et de l'élevage, mais aussi par la redécouverte émerveillée des puissances de la forêt, symbole de vie régénérée (*Et toujours les Forêts*, de Sandrine Collette) ou barrière protectrice contre les menaces angoissantes du monde extérieur (*Le Mur invisible* de Marlen Haushofer).

FAMILLE GUSTALIN

La ruralité a toujours été un fabuleux décor pour les comédies burlesques, avec ses personnages hauts en couleur, ses querelles intestines (l'immortel *Clochemerle* de Gabriel Chevallier), sa gastronomie rugueuse et ses traditions improbables. Marcel Aymé fait un peu office de père tutélaire pour cette veine typiquement hexagonale de la comédie de mœurs rurale, mélange de satire et de tendresse, avec des romans tels que *Gustalin*, *La Table-aux-Crevés* ou encore *La Vouivre*, dans lequel il restitue à merveille le parler rustique et les mœurs vigoureuses des paysans jurassiens. Cette ancienne tradition de burlesque campagnard et de loufoquerie champêtre, dont la truculence résonne aujourd'hui au théâtre chez les Bodin's, possède en littérature d'excellents continuateurs en la personne de Joël Egloff (*Edmond Ganglion & fils*), Franz Bartelt (*Ah, les braves gens !*) ou Serge Joncour (*Vu*, *L'Écrivain national*).

FAMILLE RURAL NOIR



La ruralité est investie de nos jours par les auteurs de polars, à rebours du cliché qui associe toujours le genre policier à la ville, en oubliant au passage la tradition américaine du *country* noir. Benoît Minville a récemment affiché la couleur en intitulant *Rural noir* son roman sur les trafics et violences à l'orée du Morvan, tandis qu'Antonin Varenne a situé ses *Battues* dans la Creuse. Toutes les régions agricoles peuvent à présent s'enorgueillir d'avoir fourni un décor d'intrigue policière, de la Beauce (*Canicule* de Jean Vautrin) au Berry (*Choc Berry Blues* de Luc Fori) en passant par le Limousin (*Aller simple Paris-Corrèze* de Marie Wilhelm), les forêts de la Gironde (*Prendre les loups pour des chiens* d'Hervé Le Corre) ou la Lozère (*Sous la neige, nos pas* de Laurence Biberfeld). On y retrouve bien sûr les habituels crimes sexuels ou crapuleux, mais aussi des formes de criminalité nouvelles liées aux drogues dures, qui témoignent des progrès de la toxicomanie dans les campagnes.

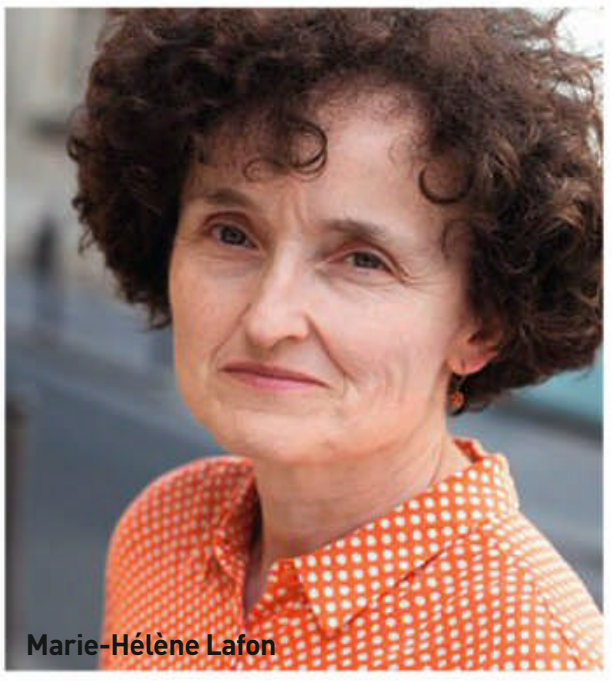
FAMILLE BÊTE DU GÉVAUDAN

La campagne profonde, la ruralité lointaine sont des terres idéales pour le surgissement du fantastique, sous la forme de fantômes, de monstres ou d'animaux. Le mythe de la Bête du Gévaudan résonne encore dans l'imaginaire contemporain, aux confins des légendes locales, de l'horreur et du folklore. Si l'on songe bien sûr d'abord aux œuvres classiques d'Henri Pourrat ou de Claude Seignolle, on trouve aussi des résurgences de cette veine dans la littérature contemporaine, mettant en scène toutes sortes d'animaux singuliers : le hibou hybridé de chat (*Chafouine* d'Alain Galan), le chien et le loup (*Chien-loup* de Serge Joncour), l'auroch (*L'animal et son biographe* de Stéphanie Hochet), sans compter les griffons et autres créatures du bestiaire médiéval dont le basilic, auquel Olivier Dubouclez a consacré une *Histoire*. La ruralité estici synonyme de mystère, elle fait signe vers les puissances sauvages et le dérèglement, défiant la science, les certitudes et classements des hommes.

FAMILLE REDNECK

La ruralité a plusieurs facettes : salvatrice et accueillante, elle peut se montrer aussi inhospitalière, voire meurtrière. Tel est le cas lorsqu'on l'associe à l'archaïsme, au repli sur soi, à l'arriération, voire à une certaine dégénérescence vers la sauvagerie primale. Resurgit alors l'opposition entre civilisation et barbarie, état social et état de nature, la ruralité impliquant le rebasculement de l'une dans l'autre. Le scénario type de la descente aux enfers rurale a été codifié par James Dickey dans son roman *Délivrance*, adapté au cinéma par John Boorman : une bande de citadins s'aventurent dans une nature qu'ils croient domestiquée, mais l'expédition tourne au drame… Le cinéma d'horreur s'est approprié ce filon avec le sous-genre *redneck* (les « cous rouges », désignation péjorative pour les populations rurales du sud des États-Unis), pastiché chez nous par Olivier Bruneau dans son roman *Dirty Sexy Valley*. Liée aux thèmes de l'Éden perverti, de la nature ensauvagée qui dévore ses visiteurs en libérant leurs instincts, cette veine est plutôt propre à la littérature américaine, avec des romans tels que *Le Clan* de William Kuhns ; elle a tout de même été explorée chez nous par quelques écrivains comme Régis Rivald, dont Éric Dussert a exhumé récemment *Les Gens de la clairière*.

Bernard Quiriny


Marie-Hélène Lafon

Serge Joncour

« LA VIE À LA CAMPAGNE EST UNE CHRONIQUE SANS FIN »

Ce sont les silences aussi bien que les histoires de famille qui inspirent Marie-Hélène Lafon et Serge Joncour pour raconter leur région natale. Nous les avons rencontrés.

L'une a quitté son « pays » il y a quarante ans, mais l'a campé dans la majorité de ses livres. Aujourd'hui professeure agrégée de lettres classiques en région parisienne, Marie-Hélène Lafon revendique écrire sur une *« ligne de tension »* qui relie son Cantal natal à la capitale. L'autre, né à Paris, revient plusieurs fois par an dans le département dont toute sa famille est originaire : le Lot. Serge Joncour a, lui, écrit des romans sur la campagne, les terres, la nature et les hameaux assez tardivement. En pointillé depuis *L'Écrivain national* (2014), ces thèmes nourrissent ses deux dernières fictions. Avec *Histoire du fils,* l'écrivaine raconte, façon puzzle, les secrets d'une lignée et d'une famille, nous faisant pour cela visiter quelques recoins de son *« pays perché, pays perdu »,* entre Chanterelle et Aurillac, Figeac ou Saint-Céré – et Paris, un peu. Dans *Nature humaine,* l'auteur de *Chien-loup* orchestre trente ans d'histoire locale, nationale, familiale, environnementale. Un roman qui débute pendant la canicule (celle de la sécheresse de 1976) et s'achève lors de la tempête qui a sévi en décembre 1999. Marie-Hélène Lafon, Serge Joncour : deux trajets littéraires contemporains et complémentaires. *Lire Magazine Littéraire* a croisé leurs deux voix.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire des livres sur le monde rural ?

• **Marie-Hélène Lafon.** Quand j'ai commencé à publier, il y a vingt ans, j'ai écrit sur le monde paysan pour des raisons qui tenaient à une nécessité personnelle forte. J'ai vite compris que j'étais assignée à résidence : la résidence agricole et paysanne, qu'il faut différencier de la résidence rurale.

• **Serge Joncour.** Je suis arrivé à ce genre dans un second temps. J'ai en quelque sorte une double nationalité littéraire. [sourire]

Comment distinguez-vous le roman régionaliste du roman rural ou paysan ?

• **M.-H.L.** Il n'y a jamais eu d'ambiguïté entre ces trois catégories, pourtant assez proches. Et ce, en raison de la langue. Car ce qui fait la différence, c'est la matière même de la langue écrite. Très souvent, dans le roman régionaliste, excepté les écrivains qui font disparaître les frontières entre ces trois formes – le maître absolu étant Charles-Ferdinand Ramuz *[écrivain et poète suisse, 1878-1947]*, sans oublier Henri Pourrat –, vous avez une langue sage, bien peignée, en bon français, où chacun se reconnaît. Ce n'est pas ainsi que je conçois le travail sur la langue. J'ai besoin de la malaxer et de la façonner pour déplacer la ligne d'horizon. C'est ça, la grande différence.

Le roman rural met en exergue l'importance de la terre, qui renvoie aussi bien à la nature, à l'écologie, qu'à la propriété, mais aussi à la nation ou au droit du sol…

• **S.J.** Ma famille, du côté de ma mère comme de mon père, est composée de journaliers, soit des paysans sans terre, des ouvriers agricoles. Je suis le seul à *« être en ville »*. Pour autant, je n'ai pas quitté cet univers puisque je leur rends souvent visite. Quand j'y retourne, ce n'est pas à la campagne que je vais, c'est « à la nature » avant tout. N'ayant pas de préjugés, j'accompagne aussi bien mon beau-frère pour chasser le blaireau que mon neveu, devenu bûcheron. Cette immersion me permet de ressentir ce qui se dégage des lieux. Dans la France des années 1970, quand on évoquait l'exode rural, on le faisait de façon un peu légère, alors que c'était d'une violence inouïe.

J.-L. PAILLE/BUCHET-CHASTEL - JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION

On ne saisit pas forcément la douleur que cela a provoqué. Moi, je l'ai sentie très tôt.

• **M-H.L.** Le mot « terre » et la notion de retour à la terre sont connotés de manière très particulière en France. Tous mes livres ont été écrits sur une sorte de ligne de tension qui suivrait la voie ferrée entre la gare de Neussargues-Moissac *[dans le Cantal]* et la gare d'Austerlitz *[à Paris]*. Cette ligne ferroviaire est définitivement ma ligne de tension d'écriture. Je me déplace et fais des acrobaties autour d'elle. C'est tellurique.

• **S.J.** Ma ligne de fracture, c'est local/mondial. La nature y est toujours présente. La terre a un côté animiste, un animisme païen : on vit à son contact, on en ressent les forces qui l'animent. Dans mes romans, la nature et la terre sont toujours attaquées, par des bestioles par exemple – ce fut le cas dans ma région il y a dix ans, avec la pyrale du buis qui a décimé la plupart des arbustes. On pourrait aussi parler de la tuberculose bovine, du chancre du platane… Cette nature-là est comme une mer menacée et menaçante, avec des habitants tels des marins regroupés au milieu. C'est aussi cela, la terre.

Comment rendre compte de la ruralité de votre enfance ou de vos ancêtres ?

• **M-H.L.** Personnellement, je suis entièrement construite de cette histoire-là. Elle me traverse. Je me nourris de récits familiaux, d'un mot qui a pu être dit, d'un objet, d'une scène vécue ou racontée. Ces éléments macèrent, pour devenir mon matériau. Je ne fais aucune recherche documentaire, je ne me base sur aucun écrit, seulement sur une mémoire orale. Un récit par bribes, parce que ce sont des villages où l'on se tait davantage qu'on ne parle, surtout quand il s'agit des histoires de famille. Mais le silence, le manque et l'absence fabriquent du roman.

• **S.J.** Je m'inspire de souvenirs personnels, de scènes vécues en famille ou dans le village. Ça peut être au sujet de poteaux téléphoniques (les « pour », les « contre ») quand j'étais enfant, aujourd'hui un sujet hautement concret et politique avec l'apparition de la 5G. Ce qui m'intéresse est cette plongée dans le réel. Tel un brocanteur, je recycle ce réel : un accident de voiture par-ci, un gars parti vivre avec une autre femme par-là. Je me saisis de tout. La vie à la campagne est une chronique sans fin. Par exemple, là où je vais, dans le Lot, il n'y a plus de café. Les gens se retrouvent chez mes parents, dans leur maison en bas du hameau. Je suis spectateur de leurs conversations. Parfois, je chope un truc, j'écoute de façon active, je demande des renseignements. Et c'est là que j'ai les détails. Je suis un agent dormant…

On évoque souvent la ruralité en termes démographiques, sociologiques, voire cadastraux. Quelle valeur revêt alors le récit romanesque ?

• **M-H.L.** Plonger dans l'intime n'a de sens que si cela permet d'atteindre une sorte d'universel. Intime et universel se rejoignent. Et transcendent le fameux « millefeuille administratif » qu'est la France, avec la nécessité de nuancer son approche. Le roman peut venir à cet endroit précis. Comme une écoute intime extrêmement fine, qui permet de proposer une vision large, ouverte, essentielle et universelle sur une façon d'être au monde. Qui ne relève pas de la querelle de clocher ni du sentiment d'appartenance.

• **S.J.** J'aborde cela de façon terre à terre, justement. Par exemple, dans mon livre, je choisis de poser la question de la création de l'autoroute A20, qui traverse la vallée du Tréboulou, telle que je l'ai vécue dans les années 1980. Une autoroute restée pendant vingt ans à l'état de projet, ouverte depuis 2002. Je confronte l'un des personnages, un fermier, à ce choix : rester enclavé ou saisir l'opportunité de gagner de nouveaux partenaires commerciaux grâce à un trafic autoroutier accru… Le politique s'invite dans l'histoire. Dans un monde à la fois local et global.

Propos recueillis par Hubert Artus

★★★☆☆

***NATURE HUMAINE,* SERGE JONCOUR,** 400 P., FLAMMARION, 21 €

★★★★☆

***HISTOIRE DU FILS,* MARIE-HÉLÈNE LAFON,** 176 P., BUCHET-CHASTEL, 15 €

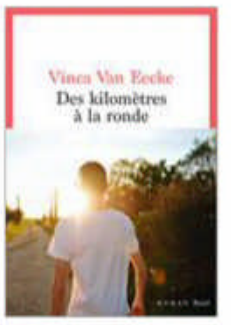
ET AUSSI…

★★★☆☆

***BUVEURS DE VENT,* FRANCK BOUYSSE,** 400 P.,ALBIN MICHEL, 20,90 €

Le Gour noir, vallée imaginaire peuplée d'*« âmes dociles »*, se vide de sa conscience religieuse alors qu'une araignée géante tisse sa toile dans l'usine appartenant, comme toute la vallée, au très cynique Joyce. Tenant son pouvoir de sa seule possession, ce tyran dirige ce qui pourrait s'apparenter à une dictature libérale, où les femmes ont à choisir entre devenir esclaves de leur mari et une mise au ban de la société. Ainsi Mabel, jeune femme mystérieuse et envoûtante, transgresse-t-elle les mœurs, s'adonne au libertinage. Ses trois frères lancent à sa recherche, alors que s'ouvre une enquête policière autour d'une mort mystérieuse. Société de surveillance, écologie, condition féminine, spiritualité… Si les thèmes de *Buveurs de vent* pourront sembler familiers au lecteur, la critique sociale se trouve déplacée vers un ailleurs poétique, plus ou moins habitable. Le résultat en est délicieusement déroutant.

Simon Bentolila



★★★☆☆

***DES KILOMÈTRES À LA RONDE,* VINCA VAN EECKE,** 240 P., SEUIL, 18 €

Son nom tient ici en une lettre : L. Un village d'un millier d'âmes, *« vacillantes pour la plupart »*, qui ne compte pas plus *« d'une douzaine de commerces dont la moitié se targuait de la licence IV »*. L'endroit est aussi anonyme qu'universel. Quelques années après l'avoir quitté, la narratrice se souvient de sa « bande » : Jimmy, José, Buddy, Chuck, Reno, Laurène. Des 103 Peugeot, des courses de Caddie en pleine nuit. Scènes de joie, péchés d'adolescence. Et puis, donc, elle est partie. Des souvenirs très précis qui nous valent un récit d'apprentissage vif et entraînant. *Des kilomètres à la ronde* est un ouvrage sépia sur la ruralité des années 1990-2000. Une géographie de la mémoire vive, une voix aussi douce que radicale. À 45 ans, Vinca Van Eecke a fort bien mûri son premier roman. **H.A.**

SYLVAIN TESSON

LE SEIGNEUR A SES BERGERS

Souvent, le voyageur se voit sommé d'exposer ses motifs. Pourquoi êtes-vous parti ? lui demande-t-on. Ne saviez-vous donc point que le malheur de l'homme vient de n'avoir pas su rester dans sa chambre ? Les réponses fusent. Elles sont variables. Elles sont variées. Pour le plaisir, dit l'un, pour l'aventure dit l'autre, pour l'inconnu dit un troisième, parce qu'*« ailleurs est un mot plus beau que demain »* (ça, c'est de Paul Morand).

Dans les années 1970, Werner Herzog avança un autre mobile. Il proposa d'offrir la substance de son propre voyage à une personne aimée. Un jour de 1974, le cinéaste germano-magmatique se mit en marche de Munich à Paris. Il venait d'apprendre que son amie Lotte Eisner était malade. Il allait lui faire don de sa randonnée, lui consacrer ses pensées, lui dédier chaque étape arrachée à l'hiver. Il y en a qui apportent des fleurs. Lui déposerait au pied de la mourante sa guirlande de kilomètres. De ce raid physique et mental, il écrivit un beau petit récit, âpre, bizarre, tortueux, aussi baroquement orné que ses films : *Sur le chemin des glaces*. C'est le journal d'une marche propitiatoire et sacrificielle. Un offertoire qui ressemble à une procession de conjuration vaudou. Herzog décrit tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense : « *Tant de choses passent dans la tête de celui qui marche.* » Un jour, il arrive au chevet de son amie. Pour Lotte Eisner, il a marché pas à pas : *« Elle savait que j'étais de ceux qui marchent, et, partant, sans défense. »* Ils sont merveilleux, ces Teutons. Ils ont des rudesses de Barbares et des sophistications de Japonais.

Trois siècles avant Werner Herzog, un autre Allemand se livre à une marche du même ordre. En 1705, Jean-Sébastien Bach, âgé de 20 ans, décida de quitter à pied la ville d'Arnstadt et de rejoindre Lübeck, distante de 400 kilomètres. Bach venait d'apprendre que le compositeur Buxtehude y vivait. Il admirait infiniment Buxtehude depuis qu'il avait eu entre les mains la partition de la cantate *Membra Jesu Nostri*. Bach avait reconnu dans les mesures de son aîné l'écriture d'un ambassadeur de Dieu. Il décida de convertir son admiration en randonnée oblative. En d'autres termes, il irait à pied rendre visite à Buxtehude, qu'il ne connaissait pas.

Dans une langue très brûlante, très ardente, inspirée sans doute par les sifflantes des oratorios et les éruptions des orgues, Simon Berger, romancier de 23 ans, imagine la randonnée de Bach dans un livre très réussi, fort spirituel, et passablement herzogien, *Laisse aller ton serviteur.* Quel premier roman ! Quelles images ! Quelle charmante fugue ! Jean-Sébastien Bach part. Il traverse les forêts. Il marche dans la neige. Il se moque du froid. Il se fait détrousser. Il s'en fiche puisqu'il va vers l'étoile : *« Insondable légèreté de cet esprit en liesse. »* Comme Herzog, Bach est porté par l'offrande qu'il adresse. Il avance, par les grèves et par les champs, par les rêves et par les chants, pour la gloire de Dieu, la beauté des cantates, la noblesse du silence et la grandeur de la solitude. Simon Berger invente les étapes, multiplie les tableaux qui ressemblent à l'hiver immense et minutieux des peintures flamandes. Il imagine la rencontre finale entre Bach et Buxtehude, la conversation des deux maîtres. La visite est réussie. La rencontre imprévue est féconde.

Enseignement de Bach : on a toujours raison de se mettre en mouvement. Simon Berger a saisi là une très belle occasion de prouver que la dévotion, l'admiration, l'amour, se passent de mots quand on peut les écrire, pas à pas, sur le ruban des routes et quand on marche *« vers l'accomplissement d'une grande promesse »*.

★★★☆☆
SUR LE CHEMIN DES GLACES, **WERNER HERZOG**, 122 P., PAYOT, 9,89 €

★★★★☆
LAISSE ALLER TON SERVITEUR, **SIMON BERGER**, 112 P., JOSÉ CORTI, 14 €

AUDREY SOVIGNET

CAHIER CRITIQUE

LES LIVRES DE VOTRE RENTRÉE

72

UNE HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ
SELON MARIE-ÈVE THUOT

76

ÉRIC REINHARDT,
ÉCRIVAIN CONNECTÉ

86

LES HÉRITIÈRES
DE TONI MORRISON

112

CHURCHILL
UNE VIE HORS NORME

ISABELLE LAFONTAINE - F.MANTOVANI - UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE - PETER HURLEY - NINA SUBIN - EMMA TRIM

Marie-Ève Thuot

L'AMOUR EXISTE ENCORE

Par Baptiste Liger

Quelques-uns des meilleurs textes de la rentrée littéraire sont signés de romancières québécoises, qui n'ont pas peur d'affronter de gros sujets. Avec, pour meilleure illustration, les débuts fracassants de Marie-Ève Thuot, qui, avec *La Trajectoire des confettis*, nous propose une fresque aussi ambitieuse qu'audacieuse sur la sexualité.

Un simple prénom, parfois utilisé en patronyme, suffit à symboliser un malentendu, une différence culturelle. Ainsi, lorsque l'on parle de Céline, certains songent naturellement à la plume abrasive de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*, quand d'autres pensent instantanément à la voix démonstrative de l'interprète de *Pour que tu m'aimes encore*. Entre Louis-Ferdinand le scandaleux et l'extravagante Madame Dion, il y a un monde, un océan aussi. Toujours est-il que, si dans l'Hexagone les chanteuses québécoises sont plébiscitées depuis des décennies (Diane Tell, Diane Dufresne, Fabienne Thibeault, Isabelle Boulay, Lynda Lemay sans oublier, donc, Céline Dion…), il n'en va pas de même pour les écrivaines. Ou, tout du moins, dans les mêmes proportions.

Bien sûr, l'histoire littéraire nous rappelle que certaines romancières ont connu un succès, et même des prix : Gabrielle Roy et Anne Hébert avaient reçu le Femina, Marie-Claire Blais le Médicis, sans oublier le Goncourt attribué en 1979 à Antonine Maillet pour *Pélagie-la-Charrette*. On pourrait aussi évoquer, dans des registres très variés, les succès de librairie de Denise Bombardier, Nelly Arcan, Kim Thuy (qui avait reçu le prix RTL-*Lire*), Andrée A. Michaud ou Anne Robillard.

Il y a ainsi, de l'autre côté de l'Atlantique, une indéniable vitalité littéraire – et, même s'il faut savoir faire abstraction des questions de genre, il se trouve qu'elle est en grande partie féminine. La rentrée 2020 est en la preuve éclatante, avec plusieurs ouvrages aussi étonnants qu'enthousiasmants *[voir encadrés]*, et en premier lieu le premier roman de Marie-Ève Thuot, *La Trajectoire des confettis*. Une fresque ô combien singulière de plus de six cents pages, dont l'ambition, le panache, l'audace et les qualités de narration devraient faire méditer plus d'un comité de lecture dans les maisons d'édition parisiennes…

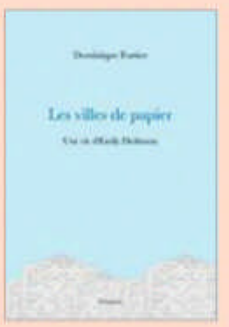
SI J'ÉTAIS UN HOMME

Lorsqu'on parle du Québec en assumant les clichés, on en revient de toute manière toujours à Gilles Vigneault, le célèbre barde de *Gens du pays* et son fameux refrain entêtant : « *Gens du pays, c'est votre tour/De vous laisser parler d'amour/Gens du pays, c'est votre tour/De vous laisser parler d'amour.* » Et, dans le cas de Marie-Ève Thuot, ce sera plus précisément de sexe, de sexualité – et plus si affinités. Mais gare aux malentendus : *La Trajectoire des confettis* n'a rien d'une romance vaguement érotique, d'une fiction porno racoleuse. On songerait davantage à une sorte de *Cartographie des nuages*

LE VOYAGE IMMOBILE

Entre le roman et l'essai, une magnifique évocation de la vie d'Emily Dickinson signée Dominique Fortier.

La littérature est, par essence, une affaire de cartographie, comme nous le rappelle le titre du nouvel ouvrage de la Québécoise Dominique Fortier, *Les Villes de papier*. Comprenez ces cités inventées de toutes pièces et dessinées, décrites sur papier. Il ne s'agit pas de la seule image forte de ce très beau livre, entre le roman et l'essai littéraire, qui revient sur la vie quasi monacale de la poétesse Emily Dickinson (1830-1886). Mais s'il est ici question de lieux (Amherst, Boston, Mount Holyoke…), c'est une vie que Dominique Fortier essaie de reconstituer par petites touches, et aussi bien dans le quotidien que dans l'esprit, les voyages ou tourments intérieurs de l'Américaine. C'est ainsi tout un imaginaire qui, au fil des pages, se trouve subtilement restitué, dans une langue d'une grande élégance. Outre quelques ouvertures autobiographiques inattendues, on retiendra aussi un bel attachement aux végétaux, comme si le livre voulait être, au fond, un herbier à part entière… **B.L.**



★★★★☆

LES VILLES DE PAPIER. UNE VIE D'EMILY DICKINSON, **DOMINIQUE FORTIER,** 208 P., GRASSET, 18,50 €

ISABELLE LAFONTAINE/SEUIL

LES ÂMES BRISÉES

Dans une autofiction terrible sur l'inceste, Marie-Pier Lafontaine répond à la monstruosité par la littérature.

Elle a jappé, donné la balle, roulé sur le dos, léché sa patte – bien plus encore. Sa sœur a fait de même. Et le maître, c'était leur père. Le tout avec une mère qui « *participe à l'inceste* ». Les années vont passer et la narratrice constatera que les choses, au fond, se sont répétées : « *Les hommes m'aiment, m'ont toujours aimée, comme on aime une chienne. À quatre pattes. La langue sortie.* » C'est par la littérature que la Québécoise Marie-Pier Lafontaine a répliqué à cette terrible expérience, bien réelle, avec cette brève et insoutenable autofiction intitulée *Chienne*. Des phrases sèches et brutales, des pages qui se résument parfois à quelques mots, des pensées fulgurantes pour celle qui, au fond, n'a plus « *peur du viol* » depuis qu'elle se sent réduite à n'être qu'un « *corps maltraité* ». L'universalité de cette souffrance, pourtant très personnelle, se substitue aux logiques d'identification de la fiction. Ici, la narratrice ne croit en rien mais aspire à être crue, rejouant les abus de son enfance, comme preuve d'une réalité vivante. Une façon comme nulle autre de s'assurer qu'elle a survécu.

Camille-Élise Chuquet (avec B.L.)

★★★☆☆

CHIENNE, **MARIE-PIER LAFONTAINE**, 128 P., LE NOUVEL ATTILA, 16 €

ISABELLE LAFONTAINE/SEUIL

(le livre de David Mitchell, qu'on connaît aussi sous le titre *Cloud Atlas*) mâtinée de Michel Houellebecq avec un je-ne-sais-quoi de Joyce Carol Oates. Autant dire qu'il y a pire pedigree…

Au fond, on pourrait avoir affaire à une fresque familiale, comme il y en a tant. Au bar Chez Hélie, où il concocte les cocktails les plus étonnants, Xavier est troublé par une certaine Oscara – à moins que cette mythomane patentée ne s'appelle Fanny, Raphaëlle, Cléopâtre ou autrement –, expérience déstabilisante pour celui qui, depuis une quinzaine d'années, a rejoint le cercle des abstinents. Ses frères, eux, sont à l'opposé de ce mode de vie. Zack forme avec Charlie un couple libertin très épanoui (très ouvert, aussi… À l'image du petit-cousin de celle-ci, Bastien, qui a épousé sa propre tante !). Quant à Louis, il préfère la monogamie (encore que…), mais enchaîne les conquêtes et refuse de s'attacher. Il y a aussi leur demi-frère, Justin, qui tente de faire cohabiter sa fille – qui, à 8 ans, va être attirée par l'ovariohystérectomie ! – et sa nouvelle compagne, vétérinaire amoureuse des chats. Mais *La Trajectoire des confettis* va dépasser la seule période contemporaine, en remontant à la toute fin du XIXe siècle, avec le pasteur William dont la lecture de la Bible et la pratique du sermon n'ont rien de conventionnel. On plongera également dans un futur proche, avec la description des desseins d'une obscure secte extinctionniste revendiquant *« la Revanche des berceaux »*.

> UNE SORTE DE « CLOUD ATLAS », MÂTINÉ DE HOUELLEBECQ AVEC UN JE-NE-SAIS-QUOI DE JOYCE CAROL OATES

On ne pourra certainement pas reprocher à Marie-Ève Thuot de ne pas avoir vu les choses en grand, pour cet énorme premier roman, écrit en… quatre mois ! « *Je suis intéressée de façon générale par les changements de mentalité qui s'opèrent à travers l'histoire* », précise cette jeune quadragénaire montréalaise. « *La sexualité est peut-être le sujet qui a connu le plus de bouleversements au cours du dernier siècle – émancipation des femmes,*

révolution sexuelle, développement des moyens de contraception, médicalisation de l'avortement, etc. L'indépendance de la sexualité par rapport à la procréation a provoqué des changements dans les relations hommes-femmes et dans la condition humaine dont il est difficile de mesurer l'ampleur. Ces changements me fascinent, et le roman me semble un genre tout désigné pour les explorer. » Puis elle ajoute : « *Écrire de la fiction me permet de mettre en scène des cas limites, marginaux, hors norme, et ainsi de mettre en question les tabous tout comme les normes desquelles ces cas s'écartent. Le roman, en offrant la possibilité de juxtaposer ou de confronter les points de vue des personnages, me semble le genre tout désigné pour cette exploration.* »

J'AURAIS VOULU ÊTRE UN(E) ARTISTE

Admiratrice de Michel Houellebecq, mais aussi de Virginie Despentes, Dostoïevski et Milan Kundera (son maître), cette primoromancière a assurément compris que la fiction est, au-delà de sa richesse thématique, une affaire de narration. Pour ne pas dire de composition – elle a d'ailleurs suivi des études de musicologie, avant de bifurquer vers la littérature. Les trames, multiples, se superposent ici avec une impressionnante fluidité, et donnent à cette fresque un côté feuilletonesque salvateur sans que jamais l'auteure ne tombe dans la démonstration trop aisée.

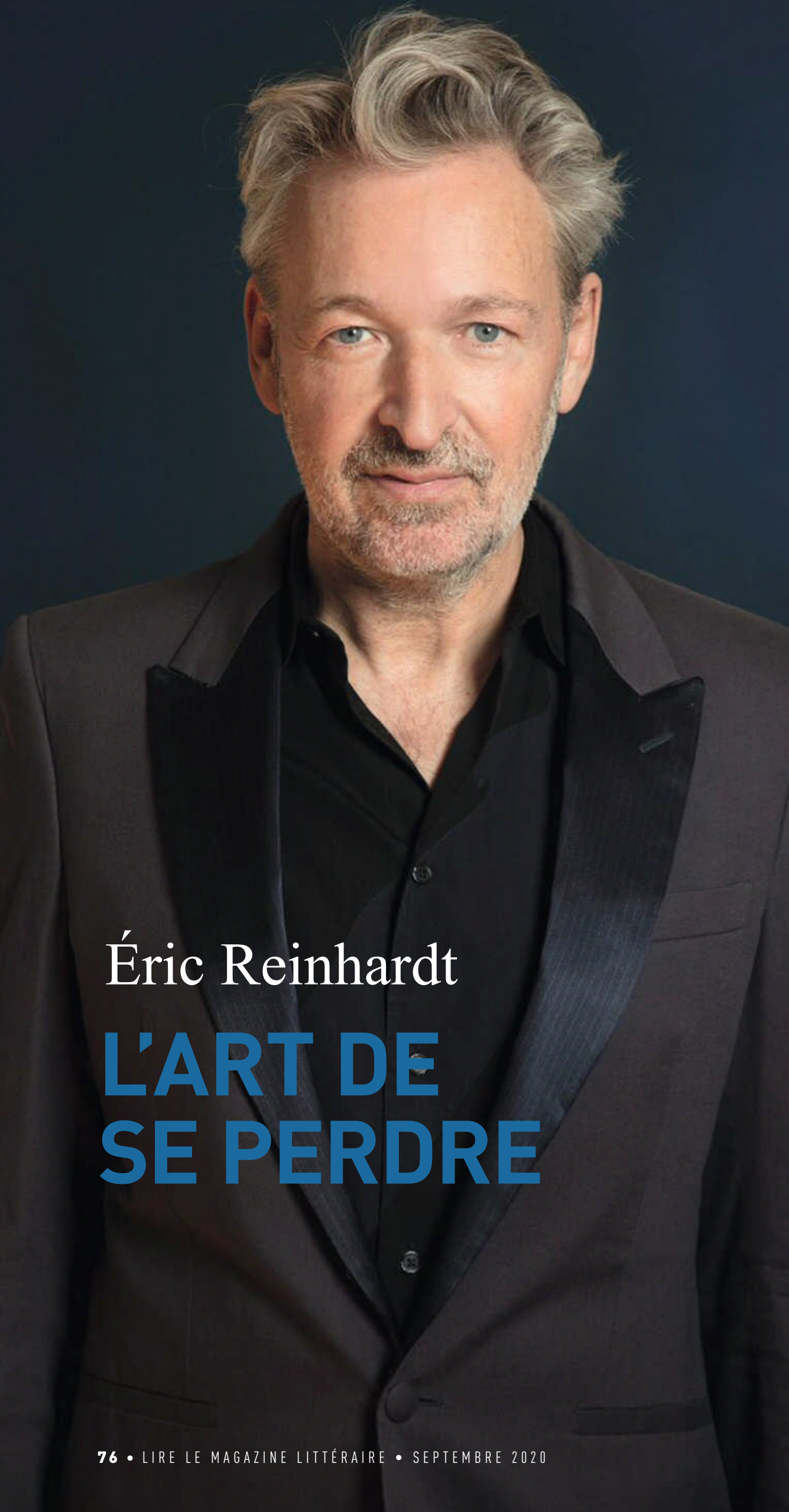
La Trajectoire des confettis surprend de chapitre en chapitre, dérange, fascine et montre déjà une saisissante maîtrise littéraire. Que l'on a hâte de retrouver, en particulier lorsque Marie-Ève Thuot évoque son nouveau projet – un roman choral mêlant théâtre d'Euripide, libido féminine et hermaphrodisme… Obsédée ? Assurément. Mais, après tout, pas plus que Céline Dion, lorsqu'elle clame : *« Je deviendrai ces autres/Qui te donnent du plaisir/Vos jeux seront les nôtres/Si tel est ton désir »*… **B.L.**

★★★★★

LA TRAJECTOIRE DES CONFETTIS,
MARIE-ÈVE THUOT,
624 P., SOUS-SOL, 22,90 €

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*



Éric Reinhardt

L'ART DE SE PERDRE

Après trois ans de silence, l'écrivain se livre à un vibrant plaidoyer contre des élites nationales dépassées. Et fait l'éloge du hasard, comme promesse de chance et de bonheur.

Vous aussi, vous en avez soupé des romans minimalistes qui n'utilisent qu'une seule voix pour ne parler que d'un sujet, et qui, à force de distanciation, finissent par se ressembler tous, à la façon des meubles d'une même gamme Ikea ? Alors n'hésitez pas à plonger dans les beautés biscornues de ces *Comédies françaises* – l'antithèse des romans où rien ne dépasse – et dans l'inspiration vertueusement polymorphe d'Éric Reinhardt ! Vous y verrez une rareté française : un excellent auteur capable de prendre des risques.

Salué dès son premier livre (*Demi-sommeil*, 1998), Éric Reinhardt, 55 ans, est un habitué des sauts périlleux littéraires : chacun de ses romans est l'occasion d'une petite réinvention de son art. Parfois, il se rate (*La Chambre des époux* dont les murs dégoulinaient de gluances sentimentales). Souvent, il donne envie d'applaudir *(Cendrillon, Le Système Victoria)*. Ajoutons que son romantisme porté en bandoulière fait de lui un anachronisme vivant – d'ailleurs, il persiste et signe dans *Comédies françaises* en donnant corps à un Dimitri, 27 ans, journaliste *« amoureux du hasard »* et des rencontres qu'il provoque lorsqu'il le veut bien. Et quand tant de livres se fondent sur un argument minuscule, Reinhardt multiplie les pistes.

LES DÉRIVES DE L'ENTRE-SOI

Comédies françaises raconte la trajectoire de Dimitri, à la poursuite d'une inconnue croisée dans la rue, mais aussi comment le peintre surréaliste Max Ernst libéra peut-être l'inspiration de Jackson Pollock, ou encore le monumental ratage de l'Internet français (oui, Internet fut d'abord une invention bien de chez nous, à laquelle nos décideurs de l'époque ont préféré le Minitel, à la suite de manipulations également bien de chez nous). Le roman délivre un plaidoyer furieux contre les élites nationales, que la fin viendra tempérer. Une vraie salade de fruits ? Pas du tout : ce sont les coulisses du monde que

F. MONTOVANI/ED. GALLIMARD - AUDREY SOVIGNET

Reinhardt entend nous dévoiler. Les hasards électifs qui décident des amours. Les rencontres qui entraînent une révolution des arts. Les jeux de réseaux qui conduisent un président à prendre une décision contre l'intérêt de son pays. Ce que personne ne voit mais que tout le monde subit.

POUR ALEXANDRA, ENFANT DE SON TEMPS, « RIEN N'A DE SENS, TOUT EST ARBITRAIRE »

Rembobinons le fil de la narration : Dimitri, 27 ans, journaliste à l'AFP et néanmoins romantique, sort d'un restaurant madrilène quand il est foudroyé par l'apparition d'une belle androgyne. Il la perd, la recroise à Paris, la perd à nouveau – ne vous inquiétez pas, il finira par la retrouver. Dimitri a une confidente, Alexandra, qui envisage l'amour de façon plus concrète *(« Le gars, en me baisant, il avait perdu ses poils ! »)*. Entre la langue crue d'Alexandra et le style de Reinhardt – libre, mais reposant sur des fondations classiques –, le lecteur a droit d'emblée à un bel effet de contraste. Lequel souligne l'abîme entre les deux pensées : Alexandra, enfant de son temps, estime que *« rien n'a de sens, que tout est arbitraire »*. Dimitri, enfant de Reinhardt, croit que, parfois, le hasard *« se retourne en chance »*. Le livre lui donnera raison, pas de la façon dont il l'attend.

Puis le roman fait demi-tour vers le passé de Dimitri et la France giscardienne de ses parents, *« paradis perdu »* – la suite montrera cependant que c'est dans cet éden mou que notre âpre présent prend racine. On redécouvre Dimitri en brillant élève prêt à tout larguer pour faire du théâtre et, à cette occasion, Reinhardt analyse brillamment le désarroi des jeunes élites contemporaines : *« Plus on étudie, plus on acquiert de savoir, plus on est affamé de pensée, et moins paraissent appropriés à notre exigence intellectuelle les métiers (tels qu'ils sont envisagés aujourd'hui) auxquels on peut avoir accès, au débouché de ces études. »* Dimitri, lui, deviendra, un peu fortuitement, *« lobbyiste junior »*, mais restera d'extrême gauche (autre paradoxe bien de notre temps). Ce premier métier permet au roman d'aborder ce qui deviendra son sujet principal : *« le puant remugle de l'entre-soi politico-économique »*. Lequel sera traité de front quand Dimitri, devenu journaliste par défaut, se lance dans une enquête sur le ratage de l'Internet français – métonymie d'un échec national général ? Entre-temps, le livre nous aura aussi parlé des surréalistes, qui semblent obséder tout autant le personnage et l'auteur.

Histoire d'amour, de l'art, de France, du salariat… Reinhardt n'a pas besoin d'amplifier les échos : ses thèmes résonnent naturellement. Par ailleurs, il a le don pour investir les savoirs techniques. Sous sa plume, la consternante affaire de l'Internet français devient un thriller qui finit mal, avec son héros (Louis Pouzin, brillant inventeur sans amertume, que Reinhardt a à coup sûr cuisiné), son méchant (un grand patron florentin à souhait, donc typiquement français), son Ponce Pilate idiot (Valéry Giscard d'Estaing).

UN INCORRIGIBLE ROMANTIQUE

De même, avec un humour féroce, il nous montre comment feu nos surréalistes, par dédain de ce qui ne venait pas d'eux, ont favorisé l'émergence de l'art américain. Il y avait là matière à un traité sur l'art bien français de se tirer une balle dans le pied.

Mais si ces *Comédies françaises* peuvent se lire comme un roman du désarroi national, Reinhardt n'est pas Houellebecq. Chez lui, la chair n'est pas toujours blette, au contraire, et ses personnages ne sont pas tous voués au désastre : ainsi le père de Dimitri, ex-salarié méprisé, qui s'épanouit soudain en s'inventant un métier grâce à Internet ! Si l'époque est navrante, si ses entortillements accouchent de nos échecs, on peut encore croire en l'humain et en l'amour, nous assure ce roman, comme une consolation. Au fond, Reinhardt a raison de défendre le romantisme : par les temps qui courent, c'est une pensée qui sauve.

Alexis Brocas

★★★★☆
COMÉDIES FRANÇAISE
ÉRIC REINHARDT,
480 P., GALLIMARD, 22 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

BELLE ÎLE-DE-FRANCE

Le statut de grand voyageur n'empêche pas les envies de proximité. Y compris pour les Parisiens. Aragon écrivait pourtant, dans *Aurélien : « Cela n'a pas de sens de marcher le long de la Seine. Après il faut revenir. On est bien avancé. »* S'il a parcouru le globe, Jean Rolin connaît toutefois bien l'Hexagone. Les ports, mais aussi Paris et ses alentours (relisez *La Clôture*). Le projet de son nouveau livre ? *« Mener sur les berges de la Seine, entre Melun et Mantes, des reconnaissances aléatoires, au fil des saisons, dans un désordre voulu. »* Avec, pour emblème et *« pivot de ce dispositif »*, le pont de Bezons, donnant son titre à cet ouvrage, lequel va muter au fil des pages… On se promène ainsi avec plaisir dans le 7-7, le 9-3 et autres départements limitrophes, en compagnie d'un Jean Rolin nonchalant. Chers à l'écrivain, les oiseaux ne manquent pas – des cygnes, des vanneaux huppés, sans oublier un pigeon décapité. On s'amusera des tribulations gastronomiques de notre homme, tiraillé entre un McDo, un Courtepaille et un Chick'n Grill halal, et quelques aventures piquantes (citons les menaces d'un étrange homme *« à la planche »* et l'achat contestable de deux jeans à moins 70% !). Si *Le Pont de Bezons* ne manque pas d'humour, il montre aussi une certaine mélancolie, avec l'évocation d'une vieille histoire de famille, du côté de Carrières-sous-Bois. Preuve que nos vies sont toujours ancrées dans les terres.

★★★☆☆
LE PONT DE BEZONS,
JEAN ROLIN,
240 P., P.O.L, 19 €

Diane Meur

L'ÉCRITURE EN MOUVEMENT

La femme de lettres et traductrice belge questionne notre monde à bout de souffle dans un roman percutant, un pamphlet jubilatoire où le cynisme et la bonne conscience des nantis rencontrent la détresse des plus vulnérables.

Elle nous avait accoutumés aux sables légendaires de l'Antiquité *(Les Villes de la plaine,* 2011*)*, aux querelles religieuses et linguistiques du Saint-Empire romain germanique *(La Vie de Mardochée de Löwenfels écrite par lui-même,* 2002*)* ou aux embrasements politiques et sociaux du XIXe siècle (*Les Vivants et Les Ombres,* 2007), mais c'est à l'extrême contemporain que Diane Meur puise l'inspiration de son dernier roman. Tandis qu'un grand reporter accueille chez lui un réfugié à la seule fin de tirer un livre de leur cohabitation, les camarades d'un atelier d'écriture s'emploient à la rédaction collective d'une *Critique de la déraison capitaliste*… Jusqu'à ce que les deux histoires se télescopent – que l'ex-compagnon de l'une se révèle l'amant de l'autre, que la tante de celui-ci croise la route de celui-là et que l'éditeur du troisième embauche l'amie du premier, selon un emboîtement aussi jubilatoire que dans un roman-feuilleton d'Eugène Sue.

TROUVER SA PLACE

Pourtant, c'est d'un sentiment de désarroi qu'est né *Sous le ciel des hommes.* En 2018, Diane Meur se sent *« obsolète »,* tant dans son métier d'écrivain que dans celui de traductrice. L'époque cultive l'immédiateté, les urgences climatiques, sanitaires et humanitaires se multiplient, et consacrer plusieurs mois au même texte semble l'occupation d'un autre temps. Mais l'écrivain décèle bientôt des *« schémas de domination »* et une forme de *« matraquage idéologique »* derrière ce sentiment partagé de désuétude.

Elle décide alors de prendre la plume pour *« reconquérir sa liberté »* et rappeler aux lecteurs, selon une fidèle habitude, qu'il *« suffit parfois de dire non pour commencer à remonter le courant ».* D'un côté, l'envie de se défouler dans un pamphlet la taraude ; de l'autre, il y a cette idée d'histoire déjà ancienne d'un écrivain désabusé bousculé par l'irruption d'un migrant. S'ensuivent alors seize mois de *« tuilage »* intenses pour faire tenir ensemble les deux projets : une tâche à la fois *« très amusante »* et *« monstrueusement difficile »,* achevée dans le contexte déconcertant du confinement.

Dans la cité de deux mille habitants où vit la normalienne, à Paris, le passage est constant ; le rythme, épuisant, et la pression de l'actualité, décuplée. *« Quand on écrit sur le contemporain, on peut vite se laisser emporter par l'impression que tout change sans arrêt. Mais c'est souvent de la poudre aux yeux. »* De fait, si le roman se situe dans le grand-duché imaginaire d'Éponne – lequel mêle des réminiscences d'atmosphère praguoise, de bateaux stambouliotes et de paysages lacustres suisses –, les thèmes qu'il brasse demeurent d'un brûlant à-propos : consumérisme débridé, racisme ordinaire, course stérile à l'innovation, étiolement de la pensée et monstruosité d'un système où l'humain lui-même se révèle surnuméraire. Pas question cependant d'asséner cette parole politique *: « Je voulais montrer des personnages en train de penser. Qui tâtonnent, échangent, se contredisent. Écrire sur l'émancipation d'une manière dogmatique n'aurait aucun sens ! »*

LA FICTION COMME RÉPONSE

Le résultat est un roman aussi fluide que percutant, où la mise à nu grimaçante de nos infrastructures socio-économiques n'enlève rien au plaisir d'une narration par ricochets, enlevée et truffée d'humour. À cela s'ajoute la passionnante trouée que ce *Ciel des hommes* ouvre sur le métier d'écrire et la génétique du texte. Comme elle invitait scribes, biographes et mémorialistes dans ses précédents romans, Diane Meur met ici en scène les atermoiements d'un journaliste, la pensée en mouvement d'apprentis pamphlétaires et la dextérité synthétique d'une rewriteuse, Sonia Bège. Un personnage dont l'écrivain n'avait d'abord *« pas soupçonné l'épaisseur »* et qui, pourtant, lui ressemble comme jamais aucun autre : à la fois humble, insoumise, réservée et piquante, passionnée de linguistique et infiniment douée pour se glisser dans la peau et la pensée d'autrui.

Camille Thomine

★★★★☆

***SOUS LE CIEL DES HOMMES,* DIANE MEUR,** 340 P., SABINE WESPIESER, 22 €

MARCO CASTRO//ED. SABINE WESPIESER

Les illusions perdues

Antoine Rault livre une fresque chorale sur la génération X, entre idéaux et soif de pouvoir.

Le jeu de mots s'impose : dérouler le fil d'aussi grandes ambitions est un projet littéraire pour le moins… ambitieux. Armé d'une moulinette satirique où tout passe, l'auteur de *La Danse des vivants* prévient : *« Tous les personnages de ce roman sont inspirés de personnes réelles »,* avant d'ajouter, prudent : *« mais tous sont imaginaires ».*

MATHIEU GENON/OPALE/LEEMAGE/ED. ALBIN MICHEL

Bref, la ressemblance de certains avec des personnalités publiques ne pourra échapper au lecteur. Une étudiante boursière dans un prestigieux lycée parisien, Sonia, échappant de peu à un mariage forcé, se fait la confidente de la fille d'un ogre d'extrême droite, et embrasse en même temps qu'elle une carrière politique. Thomas regrette sa province natale. Ce lecteur introverti comprend mal cette jeunesse dorée qu'il côtoie. Plus loin, un aspirant écrivain épouse sa prof de théâtre… Par ailleurs, certaines exogamies ambitieuses réussissent.

Montrant un idéal républicain qui connaît ses limites, *De grandes ambitions* est une fresque générationnelle des années 1980 à 2000 non dépourvue de bons sentiments. Le charismatique Marc fabrique de faux décodeurs Canal +, avant de rentrer dans les services secrets et de saisir le boom d'Internet. Aux yeux de la haute, il reste un parvenu. Mais l'esprit de revanche n'est qu'un sentiment parmi d'autres exprimé sous cette plume emphatique, où tendresse et ironie ne sont jamais très loin. Dépassant les clichés à craindre, ces personnages aux gros ego séduisent en ce qu'ils nous ressemblent. Tour à tour, ils forcent l'admiration, la détestation, mais ne laissent jamais indifférents.

Simon Bentolila

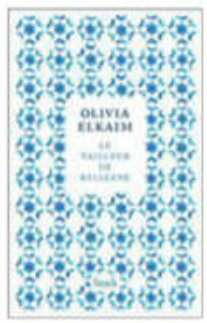
★★★☆☆

***DE GRANDES AMBITIONS,* ANTOINE RAULT,** 592 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

Terres d'exil

Naturalisés Français par le décret Crémieux de 1870, déchus de leur nationalité française durant la Seconde Guerre mondiale, puis *« amputés de leur terre natale »* lors de son indépendance en 1962, les Juifs d'Algérie ont dû *« doublement s'assimiler, en tant que pieds-noirs et en tant que Juifs ».* C'est en tout cas les mots de l'auteure concernant ses grands-parents, Viviane et Marcel Elkaim. Elle revient sur le destin de sa famille et, au travers de leur figure, sur l'histoire de ceux qui furent naguère des « Juifs indigènes ». Marcel, le fameux tailleur de Relizane, se fait enlever par les fellagas, puis accuser de trahison par les siens. À tort ?

Olivia Elkaïm soulève la question de savoir comment l'on peut souffrir de tragédies vécues par ses ancêtres, et sublime cette mélancolie secrète que couvent parfois les descendants de Juifs d'Algérie. S'appuyant sur une solide enquête, elle livre, avec *Le Tailleur de Relizane,* une sorte de madeleine imaginaire à la fleur d'oranger. **S.B.**



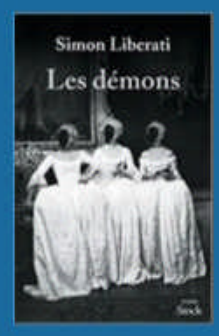
★★☆☆☆

***LE TAILLEUR DE RELIZANE,* OLIVIA ELKAIM,** 352 P., STOCK, 20,90 €

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN DE SIMON LIBERATI ?

Sur la photo couleur sépia, la statue du Printemps semble décapitée. S'agit-il d'un défaut de tirage ou la métaphore du destin des Tcherepakine, ces descendants de Cosaques échoués dans un pavillon menaçant et en ruine à l'orée de la forêt de Fontainebleau ? Enfants chéris de la fortune, Alexis, Taïné et Serge traînent leur insolente beauté d'événements mondains en concerts parisiens jusqu'à cette nuit du printemps 1967 où leur berlinette percute un camion : Serge est tué, Taïné, à la beauté préraphaélite, défigurée. Privé de son frère et de sa sœur, Alexis s'abandonne dans les bras d'inconnus, sous le regard de Donatien, pièce rapportée de la fratrie, sorte de *« Cocteau yé-yé »* ayant ses entrées chez Morand ou Aragon. Au retour de Taïné après une convalescence à New York, un nouveau trio se forme et entame une course folle entre Paris, Cannes et Bangkok, avec pour seule ambition renouvelée de *« vivre la grande vie ».*

Nostalgique d'une époque évanouie, Simon Liberati n'a pas fini de raviver le Saint-Germain de Proust et les sixties décadentes. *« On dirait un livre de vieux »,* médirait-on à l'instar d'Alexis, le plus jeune mais pas le moins cruel de ses *Démons,* si l'on voulait être méchant. Mais ce serait facile et injuste tant la grâce de la plume le dispute au charme obscène de cette fratrie maudite dont les frasques fascinent, outre le lecteur, Truman Capote, Andy Warhol, Tennessee Williams et bien d'autres spectres emportés dans cette flamboyante valse avec la mort. **Laëtitia Favro**



★★★★☆

***LES DÉMONS,* SIMON LIBERATI,** 342 P., STOCK, 20,90 €

Petite bombe à retardement

Dans la veine de son premier livre, Thomas Flahaut creuse à nouveau le sillon du roman social, à travers le récit d'une jeunesse désœuvrée.

Temps d'ardeur, d'orage et d'effervescence, l'été s'impose comme la plus décisive des saisons. L'an dernier, c'est Victor Jestin qui nous le rappelait dans son premier roman, *La Chaleur*. Cette année, c'est Thomas Flahaut, autre jeune et brillant auteur, qui a pris le relais. Pour Thomas, sa sœur jumelle Louise et leur ami d'enfance Mehdi, les *Nuits d'été* signent un retour aux origines : aux terrains vagues et aux montagnes obscures du Doubs ; à la présence, entière et sans paroles, de leurs proches, mais aussi à l'usine suisse, véritable œil du cyclone de toute existence dans cette région lisière. Alors que Mehdi y travaille chaque été et que Louise y nourrit une thèse sur les ouvriers frontaliers, Thomas vient le temps d'un intérim s'y oublier dans le fracas des machines.

Car l'été est aussi le temps des déflagrations : abandon des études que l'on a ratées, ruptures amoureuses qui ramènent à la source ou brouilles familiales quand les non-dits éclatent. Au travers de ce trio de personnages aussi faillibles qu'attachants, frontaliers par l'âge comme par la géographie, Thomas Flahaut interroge le poids des héritages : celui du sol natal, des espoirs parentaux, des complexes de classe et de ce monde ouvrier qui n'en finit plus de se dégrader.

Camille Thomine

★★★☆☆

LES NUITS D'ÉTÉ,
THOMAS FLAHAUT,
224 P., L'OLIVIER, 18 €

Oiseaux migrateurs

Miguel Bonnefoy brosse avec brio le destin tourmenté d'une famille, du Jura jusqu'au Chili.

La légende familiale raconte que l'aîné des Lonsonier a débarqué à Valparaíso avec 30 francs en poche et un pied de vigne en souvenir de son Jura natal. Une famille s'est alors enracinée à Santiago du Chili, dans une maison témoin des moments de joie comme des drames. Des trois fils Lonsonier, Lazare est le seul à survivre aux tranchées, ne devant son salut qu'à la main tendue d'un soldat allemand originaire, comme lui, du Chili, qui devait, trente ans plus tard, revenir le hanter. Margot, la fille de Lazare, combattra à son tour aux côtés des Alliés mais depuis le ciel et son *« oiseau de métal »,* destinée dès sa naissance dans la volière maternelle à devenir l'une des premières figures féminines de l'aviation. Son union avec un fantôme surgi du passé donnera naissance au révolutionnaire Ilario Da, emporté comme ses aînés et malgré lui dans le tourbillon de l'Histoire.

Dans cette fresque aussi haletante qu'audacieuse, Miguel Bonnefoy entrelace la destinée de personnages hauts en couleur à celle de leurs pays d'origine entre Europe et Amérique. Aux traditions mapuches se mêlent l'héritage propre aux déracinés et l'attachement viscéral à une terre tantôt accueillante, tantôt meurtrière, dont la sève est le sang de ceux qui l'habitent.

Laëtitia Favro

★★★☆☆

HÉRITAGE,
MIGUEL BONNEFOY,
256 P., RIVAGES,
19,50 €

Comme un rêve éveillé

Plastiquement, voici le plus beau livre de la rentrée. Le texte est orné de dessins et collages réalisés à partir de gravures du XIXe siècle. Avec leurs légendes à la Plonk & Replonk, ils sont si drôles – en plus d'être splendides – qu'on pourrait ne lire le livre que pour eux. Mais le texte aussi vaut le voyage, c'est le cas de le dire. *Ce qu'ici-bas nous sommes* se compose des souvenirs d'un explorateur, un pastiche de récit ethnographique. Le narrateur a découvert, en Libye, une société recluse qu'il décrit sans omettre aucune étrangeté. Il se trouve en effet que tout y est absurde, d'où une avalanche de gags pince-sans-rire. Exemple, les portes : *« Par une bizarrerie qui rapproche la ville des cités grecques de l'Antiquité, toutes les portes des maisons s'ouvrent vers l'extérieur. »* On frappe donc avant de sortir. Les sourds, dans la rue, portent un casque… En regard, le collage d'un indigène casqué de métal : « Sourd parfaitement protégé. »

Ces inventions irrésistibles, mélangées à des thèmes issus de la science-fiction ou du fantastique, donnent un magnifique livre-objet, ludique, poétique, érudit, ingénieux, qui porte haut l'art du détournement et fait honneur à l'imagination de l'auteur.

Bernard Quiriny

★★★★☆

CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES,
JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS,
288 P., ZULMA, 20 €

PATRICE NORMAND/RIVAGES

Chair payée

Chez Lola Lafon et Éric Laurrent, les femmes se brûlent les ailes sous les feux de la rampe.

Le corps des femmes, son exploitation. Deux romans et deux regards nous y ramènent en cette rentrée. Lola Lafon nous conte une histoire de petites danseuses de 13 ans. *Chavirer* se déroule dans les années 1980. Cléo vit à Fontenay, rêve de scène et pratique la danse. Une femme charmante qui assiste aux cours lui promet la bourse d'une fondation imaginaire et la livre à un réseau d'hommes de pouvoir où, moyennant des déjeuners chics et des caresses, on lui fait miroiter un statut d'élue. Bientôt, elle devient recruteuse à son tour. Son quotidien est alors fait de répétitions et de mensonges, de glissements vers la honte, son corps poussé dans ses retranchements, ses rêves devenant l'instrument de la domination. Des décennies plus tard, alors qu'elle a vécu la vie d'une danseuse de revue, Cléo n'en finit pas de s'interroger sur sa culpabilité d'autrefois et cette fameuse zone grise du consentement. Un appel à témoins tente de faire la lumière sur cette chaîne de responsabilités, ce système de recrutement entre les victimes elles-mêmes, toutes issues de familles dysfonctionnelles dans des banlieues populaires. Un roman-enquête, compassionnel et incarné.

GLOIRE ÉPHÉMÈRE

Dans *Une fille de rêve,* Éric Laurrent nous déroule la vie fantasmée de Nicky Soxy, une jeune femme dont les rêves de reconnaissance passent par les revues de charme, la chirurgie esthétique, les émissions de divertissement, la prostitution. Ce sont les années Bains Douches, celles de La Cinq de Berlusconi et de la chute du Mur. L'impétrante a pour amant un critique en vue de *Libération* et vit dans un triangle constitué par la rue Béranger, Saint-Germain-des-Prés et la rue du Bourg-l'Abbé. Puis vient la chute. La Vénus de Botticelli devient celle de Willendorf. Elle vit un ultime amour avec un amant atteint du sida. Le lecteur attentif retrouvera des références à des romans précédents, une intertextualité efficace, une écriture élégante, de l'humour. Nicky, papillon métamorphosé pour plaire, est traitée comme un objet esthétique, ce qu'elle est. La lecture du roman sera différente, sans doute, selon qu'on est un homme ou une femme. Faut-il avoir nécessairement, comme Balzac, de l'empathie pour ces courtisanes, ces scintillantes et tristes libellules ?

Patricia Reznikov

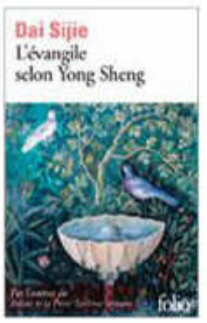
★★★☆☆
CHAVIRER,
LOLA LAFON,
352 P., ACTES SUD, 20,50€

★★☆☆☆
UNE FILLE DE RÊVE,
ÉRIC LAURRENT,
256 P., FLAMMARION, 18 €

LYNN S.K./ACTES SUD - ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

RAYON POCHES

★★★★☆
***L'ÉVANGILE SELON YONG SHENG,* DAI SIJIE,**
496 P., FOLIO, 7,50 €

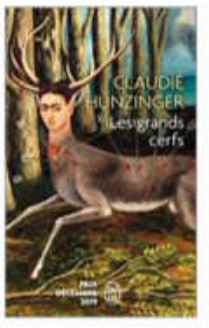


Dai Sijie rapporte, avec un lyrisme dépouillé, l'histoire de son grand-père, le premier pasteur chinois de Putian. Né d'un père charpentier comme le Christ, Yong Sheng, dont le nom évoque le son et la parole, se livre à une interprétation biblique et symbolique de sa propre vie. Le roman révèle les teintes bouddhiques de la pensée chrétienne et la résilience quasi messianique du héros pour affronter les dérives totalitaires de la République populaire de Chine.

★★★☆☆
***BACCHANTES,* CÉLINE MINARD,**
112 P., RIVAGES POCHE, 7 €

Trois braqueuses aussi loufoques que lucides se livrent à de joyeuses bacchanales dans un bunker de l'armée britannique, abritant une collection de vins d'exception estimée à 350 millions de dollars. En restituant le monde dionysiaque théorisé par Nietzsche, Céline Minard célèbre la corporalité de l'existence, dans l'extase précédant les grandes tragédies. Alors qu'un typhon se prépare autour de la baie de Hongkong, le romanée-conti coule à flots dans la cave la mieux protégée du monde.

★★★☆☆
***LES GRANDS CERFS,* CLAUDIE HUNZINGER,**
224 P., J'AI LU, 7,10 €



Sa vie dans les Vosges a inspiré de nombreux romans à l'écrivaine et artiste Claudie Hunzinger. Fascinée par la tribu de cerfs qui entoure sa ferme, Pamina apprend à observer la nature auprès de Léo, photographe animalier. À mesure qu'elle découvre ces animaux sacrés et l'architecture de leurs bois, le monde de la chasse et la politique de l'ONF révèlent toute leur insensibilité. L'auteure nous rappelle que, selon Lucrèce, massacres et beauté se forment dans le même alphabet.

Camille-Élise Chuquet.

UN DÉBUT À TOUT

La rentrée littéraire a, elle aussi, son lot de « petits nouveaux » (voir aussi page 72). De la satire sociale aux quêtes initiatiques en passant par l'exploration des mythes en terre provençale, cinq premiers romans ont retenu notre attention.

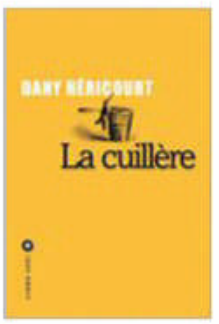
DANY HÉRICOURT

BEAUNE TO BE ALIVE

Soigner son ultime phrase, c'est important. Peter, hôtelier frileux, expire après avoir dit ça : *« Je file indubitablement vers l'âge où l'on dort en chaussettes. »* Nous sommes au pays de Galles en 1985, et sa fille Seren, 18 ans, se tient à côté de son lit de mort. Elle pourrait faire comme Paul Léautaud dans *In memoriam* : veiller le père défunt et raconter sa vie en se moquant de lui. Moins désinvolte, elle est frappée par un détail : que fait cette cuillère en argent dans la dernière tasse de thé de Peter ? Renseignements pris, elle semble venir de Bourgogne. Convaincue que cela cache quelque chose, Seren file vers Beaune cuillère en poche. Une fois l'héroïne arrivée dans la région au volant d'une vieille Volvo, tout lui paraît enivrant : les bizarreries de la langue française, les personnages pittoresques qu'elle croise sur sa route, les châteaux dont elle fait le tour.

Avec *La Cuillère,* Dany Héricourt signe une virée initiatique à travers la Bourgogne. Cette enquête est aussi une quête personnelle – d'où est-ce que je viens ? Quel sens donner à ma vie ? Sans rien dévoiler, disons juste que Seren finit par rencontrer une vieille dame qui lui donnera un sacré scoop… À certains égards, par sa délicatesse et sa drôlerie, le récit de la Galloise peut rappeler les livres de deux illustres Britanniques : *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie,* de Laurence Sterne, et *Voyage avec un âne dans les Cévennes,* de Stevenson. *La Cuillère* montre que Dany Héricourt a d'autres mystères dans sa ménagère. Vivement qu'elle remette le couvert.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★☆

LA CUILLÈRE,
DANY HÉRICOURT,
240 P.,
LIANA LEVI,
19 €

FRANCESCA SERRA

GÉNÉRATION DÉCONNECTÉE

Il y a cet âge, l'adolescence, où l'on commence à se brûler les ailes. On réalise tôt, parfois, qu'on est un peu court, alors on fait comme si, et on apprend à se surpasser autrement. C'est ce qui va arriver à Garance Sollogoub, 15 ans, jusque-là fille sans histoires de la petite ville balnéaire et fictive d'Ilarène, dans le Sud-Est de la France. Une année scolaire charnière (2015-2016) balayée par des vents fous, justifiant les près de cinq cents pages du premier roman de Francesca Serra.

Pour commencer, voilà qu'un concours de mannequins fait étape ici. Garance est favorite car elle est, comme sa mère, professeure de danse appréciée, d'une *« beauté racée »*. Provoquant les jalousies au sein du cercle d'adolescents qu'elle a intégré. Un soir, elle tombe dans un piège. Et après avoir tout fait pour être vue, elle va disparaître.

L'auteure raconte la façon dont les *millennials* ne vivent qu'au travers des réseaux sociaux, décortiquant les mécanismes d'aliénation à Snapchat, Facebook et Instagram. À cette strate narrative s'y ajoutent une autre, qui décrit les lieux, et aussi la mère, Ana Sollogoub. Nous réservant des passages sur la féminité, la maternité, l'autorité, la transmission avec une écriture élégante et ultraréaliste. Enfin, une dernière lame nous prend au col, car la fuite de Garance nous mène au cœur du véritable sujet de ce récit quasi expérimental : le droit à l'image et le droit à l'oubli. Bien que souffrant de quelques longueurs, *Elle a menti pour les ailes* est porté par une force centrifuge ahurissante et une variation de langues remarquable.

Hubert Artus

CÉLINE NIESZAWER/ANNE CARRIÈRE - FRANCK BELONCLE/LEEXTRA/LIANA LEVI

★★★☆☆

ELLE A MENTI POUR LES AILES,
FRANCESCA SERRA,
480 P.,
ANNE CARRIÈRE,
21 €

OLIVIER MAK-BOUCHARD

LÉGENDES PROVENÇALES

Le mur en pierre de monsieur Sécaillat abrite d'étranges vestiges au fond du jardin. Quelque part entre les cerisiers qui fleurent bon le Sud de la France se trouvent des tessons de poteries et une figure féminine taillée dans le calcaire, au fond d'une source inviolée. Pour le narrateur, c'est une brèche qui s'ouvre entre le mont Ventoux et la Sainte-Victoire. Bien avant que la Renaissance ne désenvoûte l'Histoire, le mistouflon et la cabro d'or gambadaient dans la montagne pendant que druides et paysans pistaient la rabasse à la pleine lune. Si, comme le pense Yeats, *« la responsabilité commence dans les rêves »,* rien d'étonnant à ce que le narrateur entende la voix de la divinité minérale qui lui demande de protéger son environnement et son patrimoine.

Dans le sillage de Bosco et de Giono, le premier roman d'Olivier Mak-Bouchard réveille les origines mythiques du Luberon.

Le Dit du Mistral nous rappelle combien il est important d'autonomiser nos mythes et d'en oublier les auteurs, pour réenchanter le monde. Comme la palette chromatique de Cézanne inspirée des temps géologiques, le récit de la naissance du mistral exhale le vent de liberté qui souffle sur la Provence. **Camille-Élise Chuquet**

★★★★☆

***LE DIT DU MISTRAL,* OLIVIER MAK-BOUCHARD,** 360 P., LE TRIPODE, 17 €

LE TRIPODE - AUDREY DUFER/L'OBSERVATOIRE

MAUD SIMONNOT

ÉTOILES CONTRAIRES

Célian ne retient pas les jours de la semaine mais connaît les planètes du système solaire par cœur. Sur l'île suédoise de Ven, Mary lui trouve un environnement à la mesure de son intelligence complexe.

Dans le somptueux palais d'Uraniborg, financé par Frédéric II, Tycho Brahe cartographia les étoiles et mit fin à la croyance antique de l'immuabilité du ciel. *L'Enfant céleste* nous entraîne sur les traces de cet astronome danois du XVIe siècle – un voyage inoubliable que mère et fils entreprennent en quête d'eux-mêmes. Abîmée par une rupture douloureuse, Mary doit comprendre que rien ne reste, pas même le chagrin. Au détour d'une promenade, un érudit leur apprend que de nombreux points communs relient Tycho Brahe à l'intrigue d'*Hamlet*.

Dans ce système de signes, porté par un premier roman sensible et pénétrant, Maud Simonnot nous apprend que l'aventure d'une vie n'est pas la recherche d'un ailleurs, mais la possibilité d'habiter pleinement le monde. **C.-E.C**

★★★☆☆

***L'ENFANT CÉLESTE,* MAUD SIMONNOT,** 170 P., L'OBSERVATOIRE, 17 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR SALE BOURGE de Nicolas Rodier

UN TITRE CULOTTÉ

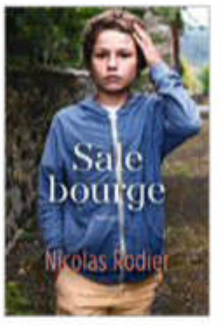
Tapageur ou astucieux ? Les avis seront partagés sur le titre choc du premier roman de Nicolas Rodier. Il n'est certes pas le premier à afficher une injure en couverture, mais les autres fonctionnent plutôt sur le mode indirect *(Les Brutes, Sauvageons, La Fabrique des salauds, etc.)* ou humoristique (les « connasses » chères à la *chick-lit*). En tout cas, ce titre a le mérite de planter le décor : une famille BCBG de Versailles, qui a le culte du statut social et des apparences mais beaucoup de choses à cacher.

UNE SATIRE GRINÇANTE

Bourge, le narrateur l'est bel et bien : rejeton d'une famille catholique rigide, il est l'aîné de six enfants. Chez ces gens-là, on respecte scrupuleusement les convenances, on fréquente les écoles privées, on se méfie des mésalliances comme de la peste. Dans le secret du foyer, on punit les mômes à coups de trique et on fait preuve à leur égard d'une forme de cruauté mentale. *Sale bourge* brosse le portrait saisissant d'une famille dysfonctionnelle, dans un univers social fossilisé.

UN RÉCIT SUBTIL ET POIGNANT

Bien que le sujet prête à la caricature, Nicolas Rodier propose un roman juste, sobre et subtil, écrit en courts chapitres qui sont autant de petits tableaux dramatiques, tels des Polaroid enchaînés. La confession du narrateur, homme faible et attachant auquel la notion du juste et de l'injuste n'a pas été transmise, a quelque chose d'extrêmement émouvant, de même que le portrait de son frère dépressif. Derrière le titre criard, un roman tout en finesse. **Bernard Quiriny**



★★★☆☆

***SALE BOURGE,* NICOLAS RODIER,** 224 P., FLAMMARION, 17 €

(IM)POSTURE DE L'ENGAGEMENT

Les avis sont partagés sur la fresque politique d'Alice Zeniter. Portrait saisissant de la gauche française divisée ou pensum qui se prend trop au sérieux, à vous de juger.

LE TABLEAU VIVANT D'UNE ÉPOQUE

Voilà dix ans qu'elle s'est révélée littérairement. Publié en mars 2010, *Jusque dans nos bras* était un roman de politique et d'amour sur la France des années Sarkozy. Depuis, l'auteure a nourri une œuvre qui a abordé différents espaces, à différents moments des XXe et XXIe siècles, montant toujours en puissance. C'est à cette aune qu'on appréciera son dernier livre, *Comme un empire dans un empire,* qui constitue une nouvelle porte d'entrée possible dans le travail d'Alice Zeniter, déjà récompensée par plusieurs grands prix.

Le roman met en scène deux personnages. Antoine, originaire de Bretagne, issu d'un milieu modeste et devenu attaché parlementaire d'un député socialiste en 2011. Six ans plus tard, il est tel le parti qui l'emploie : ses vérités de toujours tanguent, prises dans les mutations des générations et des paradigmes. L'autre protagoniste, elle, est bien plus sombre, et représente une autre forme de mutation : L. Cette initiale, c'est tout ce que l'on saura de son prénom. Elle appartient à la première génération Internet, celle des modems 56k, mais aussi des premiers hackers. Proche d'Anonymous, elle a vu certaines personnes de son entourage se faire arrêter, à commencer par son amant, Elias.

L. est du monde « du dedans », des écrans, des réseaux. Lui veut rester dehors, rencontrer les gens, les manifestants, faire de la politique concrète. Elle doit se faire discrète, voire absente. Il veut marquer les esprits. Pour cela, il va avoir besoin de L. et de ses connaissances, lui qui travaille sur un projet de loi sur la cyberdéfense. Le rapprochement est inévitable. Chacun se désire, chacun se défend, chacun est une citadelle, mais ils vont finir par se trouver. C'est ici l'un des premiers mérites de Zeniter : une progression qui va piano, mais qui s'achève en de grands mouvements. La narration est fluide, à même d'épouser la vie de ses personnages, leur contexte, de dépeindre clairement les mutations économiques et idéologiques, ce qui est particulier comme ce qui est universel (les idées, la politique, les grandes causes). *Comme un empire dans un empire* est le tableau vivant d'une époque. Un roman qui raconte et qui témoigne.

Hubert Artus

UN PRÊCHI-PRÊCHA LOURDEMENT DIDACTIQUE

Il y a un détail amusant à la page 119 de *Comme un empire dans un empire* : Antoine, le héros, quitte une fille parce qu'elle cite Boris Cyrulnik à chaque crise. On tient là le seul trait d'esprit d'un pensum qui nous a fait comprendre que si nous n'avons pas divorcé, c'est grâce à ce choix judicieux : avoir épousé quelqu'un qui ignore jusqu'à l'existence des livres d'Alice Zeniter. Soyons sérieux deux secondes, puisque la romancière l'est (hélas) plus que quiconque : son Antoine, un assistant parlementaire déçu par le socialisme, est encore plus terne que certains responsables politiques bien réels (à vous de deviner…). Quant à son personnage féminin, une hackeuse sinistre dont le petit copain est en prison, on se demande pourquoi elle nous explique à longueur de pages ce qu'est Internet. Pour éclairer, sans doute, les lecteurs qui ne retrouvent plus leur exemplaire de « *L'Informatique pour les nuls* » ?

Si Balzac revenait sur Terre, il serait probablement consterné par ses héritiers : au lieu de révéler l'envers de notre époque, ceux-ci en déroulent les lieux communs dans un prêchi-prêcha lourdement didactique – pavé sans aucune grâce, effroyablement académique et démonstratif, *Comme un empire dans un empire* ferait passer Karine Tuil pour Virginia Woolf. Le monde est méchant mais, heureusement, il y a la résilience – comme quoi l'auteure aime bien Cyrulnik ! À la fin de son roman, elle envoie Antoine et la hackeuse se remonter le moral dans un phalanstère en Bretagne. Là-bas, tout le monde danse. C'est beau. Ne reste plus qu'à planter des arbres et à inviter Zaz. Oui, celle qui chantait : *« Je veux de la joie, de la bonne humeur »* – soit ce qui manque terriblement au dernier Zeniter.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★★☆ / ☆☆☆☆☆

COMME UN EMPIRE DANS UN EMPIRE, **ALICE ZENITER,** 400 P., FLAMMARION, 21 €

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

VOIX SANS ISSUE

Chloé Delaume montre une certaine bienveillance pour une masculinité qu'elle dit pourtant dénoncer, Oscar Lalo laisse un sourire se dessiner sur nos lèvres alors que son sujet est des plus tragique, tandis que Julia Kerninon tente tant bien que mal de camper un personnage de femme, qui lui résiste. Trois romans sur lesquels on peut faire l'impasse…

CHLOÉ DELAUME

Extension du domaine de la nunuche

Pour quelqu'un qui se revendique d'avant-garde, Chloé Delaume a quelques trains de retard : elle semble découvrir en 2020 ce sur quoi Houellebecq écrit depuis 1994, à savoir que la prétendue libération sexuelle a créé un désordre amoureux où les femmes sont perdantes. À sa place, Zola titrerait sûrement : « Au malheur des dames ».

Ainsi, *Le Cœur synthétique* met en scène Adélaïde, une attachée de presse *« juste nunuche »* qui, à 46 ans, plaque son compagnon pour chercher l'homme de sa vie. Ça ne marchera pas avec Martin, un bobo impuissant. Ce qui est très amusant, c'est que l'héroïne finit paradoxalement par déplorer une certaine vacuité de l'homme moderne et regretter le mâle dit « à l'ancienne ». Mais au-delà des préférences amoureuses et des valeurs sociétales, le problème est ici avant tout littéraire : le livre se complaît dans une psychologie de collégienne, avec un style qui, derrière les afféteries, va de pair. À propos de cette bluette *arty*, l'éditeur évoque pourtant un roman *« porté par une écriture magnifique »*. C'est comme ceux qui essaient de se faire passer pour plus beaux qu'ils ne sont sur leur profil Tinder : méfiance…

L.-H.L.R.

☆☆☆☆☆

LE CŒUR SYNTHÉTIQUE, **CHLOÉ DELAUME,** 208 P., SEUIL, 18 €

OSCAR LALO

Du manque à la pelle

La narratrice de *La Race des orphelins,* 76 ans, a été conçue pendant la guerre dans un *Lebensborn* allemand. Dans son journal, elle ressasse l'horreur d'avoir un nazi pour géniteur. Le sujet est lourd, mais le style d'Oscar Lalo, ampoulé à l'extrême, l'est ici plus encore. Extraits : *« Ma petite enfance est un nuage de cendres qui me cache le soleil » ; « Je sais qu'on dit "voir le jour" mais mon enfance est une nuit » ; « Je dois labourer de ma plume le sillon de votre naissance dans une terre maternelle sans substrat » ; « Ma vie ressemble à un point d'interrogation sans phrase. »*

Sans substrat, sans phrase, l'auteur aime bien tout ce qui manque. *« Ma piscine sans eau,* écrit-il aussi, *c'est parce que je suis obligée de sortir d'un liquide amniotique qui n'existe pas. »* Mais son vrai point fort, ce sont les paronomases. *« Je suis née de ce vase communicant. Je suis née de cette vase communicante. » « Naître coupable et n'être coupable, ça sonne pareil. » « Pour ne pas que ça se reproduise. Pour ne pas que ça me reproduise. »* Dépassé par un sujet ô combien sensible et douloureux, Lalo s'enlise dans un traitement inapproprié et, dès lors, son roman devient une sorte d'Almanach Vermot, tenant la corde pour la palme du roman le plus involontairement drôle de la saison. Un comble.

Bernard Quiriny

☆☆☆☆☆

LA RACE DES ORPHELINS, **OSCAR LALO,** 288 P., BELFOND, 18 €

JULIA KERNINON

Inconsistance intime

Liv Maria est l'amante, l'épouse et la mère ; elle se rêve en femme libre mais ne semble exister que par ses rencontres avec des hommes jalonnant un roman dont l'héroïne s'étiole plus qu'elle ne prend corps. C'est d'autant plus regrettable quand, entre les lignes, se dessine un thème aussi captivant que celui de la coexistence en tout individu de multiples facettes, et quand on connaît le talent de l'auteure pour construire des personnages forts, complexes. L'intimité est une matière que Julia Kerninon sait malléer, mais qui cette fois lui résiste. L'intrigue est pourtant tirée au cordeau, avec ce qu'il faut de prolepses et de paraphrases pour que le lecteur ne se perde pas dans un scénario multipliant facilités et rebondissements attendus, les fins de chapitres se réduisant souvent à des « teasings » ratés.

Outre ces maladresses, quelques images *(« Elle avait plongé tête la première dans l'eau fraîche du cœur de Flynn »)*, questions rhétoriques *(« Peut-on vraiment aimer quelqu'un sans en faire son professeur ? »)* et effets de ralenti *(« Ce sol qui s'approche a l'air très dur. Je me demande si ça va faire mal »)* laissent perplexes. L'auteure a tenté des pas de côté et une irrévérence formelle qui redonnent du souffle – mais insuffisamment – à un ensemble hélas trop corseté.

Laëtitia Favro

★☆☆☆☆

LIV MARIA, **JULIA KERNINON,** 320 P., L'ICONOCLASTE, 19 €

TROIS FEMMES PUISSANTES

Avec ces trois auteures, la rentrée se place sous le signe des destins afro-américains. Et féminins. Dans une certaine filiation avec Toni Morrison, disparue il y a un an, leurs voix sonnent particulièrement juste, au moment où la question raciale est au cœur des débats.

La postérité d'un auteur n'attend pas le nombre des années. Ainsi, il y a un peu plus d'un an – soit le 9 août 2019 –, Toni Morrison nous quittait à l'âge de 88 ans. Au-delà des hommages et de la reconnaissance d'une œuvre ô combien importante, la romancière saluée par le prix Nobel de littérature est devenue, au fil du temps, un modèle pour toute une génération d'auteurs marqués par des textes comme *Jazz, Beloved* ou *Paradis*. Cette influence trouve sans doute une très belle illustration dans la rentrée française 2020, qui nous fait découvrir les nouveaux livres de quelques plumes afro-américaines talentueuses, assumant volontiers cet héritage. Attardons-nous, à ce titre, sur trois romancières particulièrement emblématiques*.

Révélée en 2017 avec son premier roman, *No Home,* Yaa Gyasi nous offre un *Sublime royaume* digne de son titre. Une histoire de femmes, familiale mais aussi spirituelle, portée par Gifty, une Américaine d'origine ghanéenne – comme l'auteure – qui doit recueillir chez elle sa mère, dépressive. La narratrice voit alors remonter des souvenirs jusqu'alors enfouis, qui constituent le récit : l'émigration des parents (juste avant sa naissance en Alabama), l'enfance, l'école, les études. Et surtout, la mort du frère, dont la mère ne s'est jamais remise. Gifty dut composer avec la tradition familiale très religieuse et des facultés personnelles qui l'ont menée à travailler dans la recherche biologique pour un laboratoire à Stanford, en Californie. Sa confession, à laquelle s'ajoutent des bribes de son journal intime de jeunesse, est l'occasion de donner sa propre version de l'histoire familiale. Avec lyrisme, et sans pathos sur le racisme

PETER HURLEY /THE VILCEK FOUNDATION - NINA SUBIN/PRESSES DE LA CITÉ - EMMA TRIM/ED. AUTREMENT

ambiant ou les déterminismes contre lesquels elle a dû se battre.

LA GÉNÉRATION D'APRÈS LA LUTTE

La figure du père se trouve quant à elle dans *Baisers parfum tabac,* de Tayari Jones, qui soigne sa première phrase : *« Mon père, James Witherspoon, est bigame. »* Tels sont les mots de Dana Lynn. Cette fille illégitime, *« deuxième choix pour tout »,* raconte ainsi comment elle grandit auprès d'une mère célibataire, et en l'absence d'un père pourtant vivant. Puis le roman donne voix à l'autre sœur, Chaurisse Witherspoon, dont la mère n'avait que 14 ans quand elle rencontra celui qu'elle épousa, le fameux

LE RÉCIT DE LA CAUSE NOIRE, LYRIQUE ET SUBVERSIF, SE DÉPLOIE EN LIGNES DE FRACTURE

bigame. Mais les circonstances de cette union lèvent le voile sur une histoire moins heureuse. Les deux parties du roman ne se contentent pas de montrer les facettes complémentaires des deux sœurs. Elles font entrer en écho des destins dont les solitudes se chevauchent. Situé dans les années 1980, le récit dit aussi beaucoup sur la génération d'après la lutte pour les droits civiques, et sur la manière dont celle-ci considère la précédente, ceux qui se sont battus, et ceux qui se sont laissé exploiter.

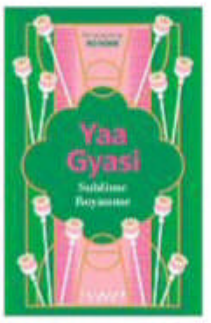
UNE DIMENSION UNIVERSELLE

Mères, filles, sœurs sont aussi au cœur de *L'Autre Moitié de soi,* deuxième roman de Brit Bennett – qui connaît un fort engouement outre-Atlantique depuis sa parution en juin (100 000 exemplaires écoulés en un mois et demi, droits acquis par HBO, etc.). Tout commence à Mallard, petite ville (fictive) de Louisiane où les habitants noirs s'efforcent, depuis un siècle et génération après génération, d'éclaircir leur couleur de peau en épousant des Blancs. La ligne de sang est celle des jumelles Vignes, Desiree et Stella : *« Les jumelles étaient nées à la fois bénies et maudites. Par leur mère, elles avaient hérité d'une ville entière ; par leur père, d'un nom voué au malheur. »* Adolescentes, elles avaient fugué. Plus de dix ans après, en 1968, Desiree revient sur ces terres. À son bras : une petite fille, Jude. Une voix narrative omnisciente nous balade entre 1968 et 1986, au travers de six parties qui cassent la chronologie pour retracer le destin des deux sœurs. Brit Bennett propose ici une belle galerie de portraits, et s'attache à de nombreuses questions : le racisme, la violence familiale, le mirage hollywoodien, le conservatisme des années 1960, la superficialité des métropoles et l'ennui dans les petites villes isolées. Le récit de la cause noire, lyrique et subversif, se déploie en lignes de fracture.

Surtout, Brit Bennet – comme Yaa Gyasi et Tayari Jones – met la femme au centre de leurs propos, en tant qu'être plus qu'en tant que Noire. Et, à partir de ces vies, signe un conte à la portée universelle. Les leçons de Toni Morrison ont bien été retenues.

Hubert Artus

* On citera également *Les Abysses* de Rivers Salomon (Aux forges de Vulcain), *Nickel Boys* de Colson Whitehead (Albin Michel – voir page 28), sans oublier une autre figure tutélaire, de la même génération que Toni Morrison, à savoir Maya Angelou avec *Rassemblez-vous en mon nom* (Notabilia), issu de son cycle autobiographique.

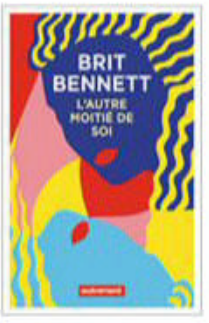


★★★★★

***SUBLIME ROYAUME (TRANSCENDENT KINGDOM),* YAA GYASI,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE DAMOUR, 374 P., CALMANN-LÉVY, 20,90 €

★★★☆☆

***DES BAISERS PARFUM TABAC (SILVER SPARROW),* TAYARI JONES,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE LALECHÈRE, 376 P., PRESSES DE LA CITÉ, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.



★★★★☆

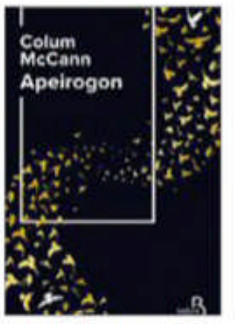
***L'AUTRE MOITIÉ DE SOI (THE VANISHING HALF),* BRIT BENNETT,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE LALECHÈRE, 480 P., AUTREMENT, 22,90 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

FRAGMENTS DE LA VIE DES GENS

Quel plaisir égale celui de découvrir un auteur qui vous plaît ? Celui de retrouver un auteur qui vous a déçu ! Avec *Les Saisons de la nuit*, paru en 1998, un grand écrivain était né. Puis Colum McCann eut du succès et continua à produire de bons livres mais sans renouer avec les audaces de ses débuts. Jusqu'à cet *Apeirogon,* livre expérimental dont seul le titre est abscons. McCann s'y collette avec le conflit israélo-palestinien et un vieux problème littéraire : comment inscrire notre réalité aux mille facettes dans la forme linéaire d'un roman ? La modernité y a répondu depuis longtemps : en créant des structures fragmentées et en multipliant les points de vue. McCann y ajoute une idée en montrant combien chacun des éléments de ce monde se relie à sa totalité. Le roman parle donc d'abord de Bassam, le Palestinien, et de Rami, l'Israélien – tous deux ont perdu une fille dans le conflit et sont convaincus que la paix passera par le dialogue. Mais aussi de la contenance en litres des piscines (pas innocent, quand les Palestiniens paient l'eau quatre fois plus cher que les colons), des manuscrits de la mer Morte, des oiseaux, de Siméon l'ascète, des nombres amicaux… Tous ces éléments résonnent entre eux pour faire entendre la clameur d'un monde israélo-palestinien à la fois *« infini »* et *« dénombrable »,* à l'image de la figure géométrique qui donne son titre au livre. À la fin, le lecteur a l'impression que McCann a trouvé la solution à la quadrature du cercle.



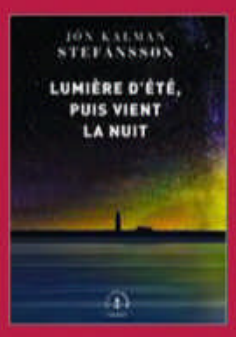
★★★★★

***APEIROGON (ID.),* COLUM MCCANN,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR CLÉMENT BAUDE, 508 P., BELFOND, 23 €

AUDREY SOVIGNET

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN DE JÓN KALMAN STEFÁNSSON

Initialement paru en 2005 en Islande, *Lumière d'été, puis vient la nuit* précède *Entre ciel et terre,* qui nous fit connaître Jón Kalman Stefánsson en France. Il est sidérant de voir combien l'Islandais était alors déjà en pleine possession de ses moyens. On le suit dans un village au bout du monde et au bord d'un fjord. Ici, loin de Reykjavik, ni église ni cimetière. Des pavillons, des maisons, des immeubles. La coopérative et la salle des fêtes sont toujours là, comme le bureau de poste tenu par une curieuse dame qui distille les ragots. L'atelier de tricot a, lui, fermé ses portes. On peut acheter de l'alcool deux fois par semaine pendant une heure et demie en prévision des beuveries du samedi soir. Les habitants ont l'habitude des longs hivers et des étés à l'éternelle lumière. Ils ont appris à composer avec les esprits, les fantômes et les coups de sang, conscients que la folie peut s'emparer des âmes à tout moment. Chez Jón Kalman Stefánsson, tout peut arriver. Un père recommande à son fils de ne pas laisser les ombres l'enfermer. Un cavalier est désarçonné par la vue d'une beauté rousse. Un garçon a la peau si claire qu'il brille *« comme une ampoule électrique dans le noir ».* Un homme se met à rêver en latin, se change en astronome et sacrifie tout pour sa vision. L'auteur distille la beauté et la violence avec une force poétique, une nouvelle fois impressionnante. **Alexandre Fillon**



★★★★☆

LUMIÈRE D'ÉTÉ, PUIS VIENT LA NUIT (SUMARLJÓS, OG SVO KEMUR NÓTTIN), **JÓN KALMAN STEFÁNSSON,** TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 320 P., GRASSET, 22,50 €

Par la crasse de Dieu

Avec un goût prononcé pour le malaise et un talent littéraire indéniable, Marieke Lucas Rijneveld prend un malin plaisir à secouer la littérature mondiale.

Prenez garde quand vous implorez les dieux. Vos vœux les plus coupables pourraient bien être exaucés. C'est le point de départ de *Qui sème le vent,* premier roman choc de la révélation littéraire mondiale de la rentrée : l'écrivain néerlandais Marieke Lucas Rijneveld. Alors que Jas, la narratrice de son perturbant récit, se voit injustement privée de sortie et regarde son frère Matthies s'éloigner fièrement, elle conjure le Tout-Puissant, folle de rage, de précipiter sa mort. Un souhait funeste qu'elle regrettera toute sa vie. Quelques instants plus tard, Matthies est emporté dans un tragique accident.

La suite n'est que le long râle d'une famille endeuillée, anéantie par la douleur et la colère. Dans un milieu rural où les émotions doivent être enfouies pour ne pas empiéter sur le dur travail de la ferme, les non-dits s'accumulent et rongent peu à peu la cellule familiale. Jas surtout, perd pied dans un monde qui l'a précipitée sans coup férir dans l'âge adulte. Coincée entre, d'un côté, ses désirs naissants et sa soif de liberté et, de l'autre, un quotidien de labeur et les carcans religieux qui contraignent les siens, elle va essayer tant bien que mal de surmonter sa culpabilité.

ENGAGEMENTS ET COMBAT CONTRE LA NORMALITÉ

Avec ce livre et à seulement 29 ans, Marieke Lucas Rijneveld est d'ores et déjà considéré comme la nouvelle étoile de la littérature mondiale. Sans pour autant jamais renier ses engagements et son combat contre la normalité. Fille de naissance, il a souhaité à l'adolescence ajouter le second prénom Lucas à son patronyme pour signifier au monde sa non-binarité et son intention de ne pas rentrer dans les carcans imposés par nos sociétés. Né dans une famille dévote jusqu'à la bigoterie, il a, comme sa narratrice, été élevé dans la peur de la punition divine et a connu la douleur inexprimable de perdre un frère alors qu'il n'était qu'un enfant. Son premier roman est de ceux qui sont autobiographiques jusqu'au malaise, de ceux qui, sans pudeur, sans gêne et sans égard pour autrui mettent des mots durs, âpres, sales sur les tabous les plus enfouis. À tel point que, plus d'un an après la publication, sa mère est, parmi ses proches, la seule à avoir souhaité se plonger dans le livre.

Qui sème le vent est dérangé et dérangeant, porté par une voix enfantine aussi cruelle que lucide. Dans un décor glaçant, Marieke Lucas Rijneveld déploie une écriture organique et corrosive, explorant le roman d'apprentissage dans ce qu'il a de plus salissant. Une entrée en littérature fracassante. **Léonard Desbrières**

★★★★★

QUI SÈME LE VENT (DE AVOND IS ONGEMAK), **MARIEKE LUCAS RIJNEVELD,** TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR DANIEL CUNIN, 288 P., BUCHET-CHASTEL, 20 €

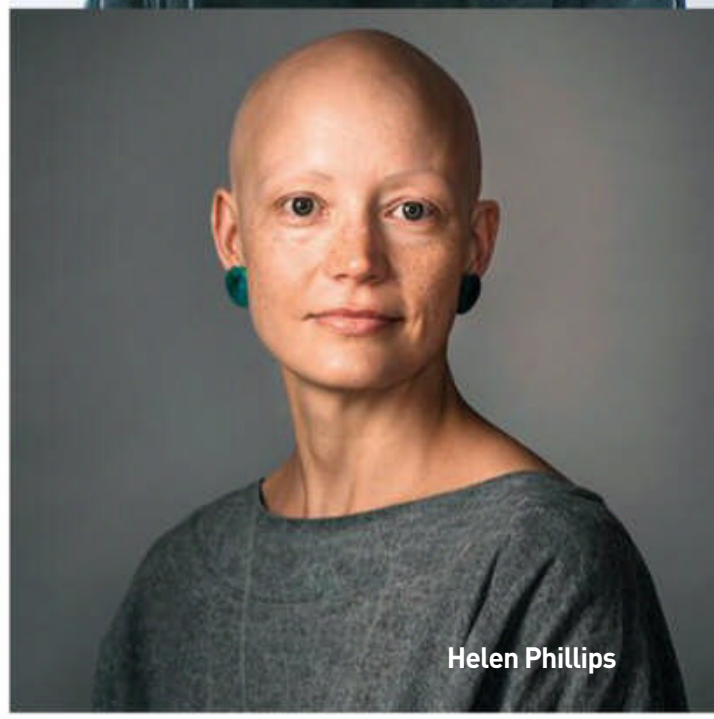
JP PAGA/GRASSET - JOUK OOSTERHOF/BUCHET CHASTEL

Lucy Ellmann
Helen Phillips

DES VIES À LA DÉRIVE

Deux femmes, deux destins – un roman fou, l'autre à peine moins. Le fait que ces textes soient traduits par Claro, docteur ès folies littéraires, devrait sonner à l'oreille du lecteur comme un avertissement : le confort est une prison.

Lucy Ellmann


Helen Phillips

Les Lionnes de Lucy Ellmann a, en premier lieu, tout de l'œuvre alchimique : la transmutation d'une existence apparemment banale (une femme au foyer de l'Ohio rumine ses pensées en cuisinant des tartes) en une spectaculaire odyssée intime de mille cent pages. Un univers intérieur réduit à une phrase unique, sans cesse redynamisée par une locution obstinée, « le fait que » – *« le fait que personne dans le Maryland ne vous aidera si vous tombez en panne », « le fait que Stacy veut les mêmes chaussures de rando que Kanye West », « le fait qu'au début, on croyait que les mammouths étaient carnivores »*. L'intrigue ? La vie comme elle va, triviale, diffractée, agitée de petits riens tragi-comiques… jusqu'à la révélation finale. La langue ? Une pensée sans repos, procédant par digressions, associations d'idées et, parfois, sauts quantiques : on songe, inévitablement, au monologue de Molly Bloom clôturant l'*Ulysse* de Joyce, dont le père de l'auteure était un éminent spécialiste.

UN MONDE DIFFRACTÉ

La narratrice a ses obsessions : ses quatre enfants, sa mère partie trop tôt, la nature menacée, le cancer dont elle a réchappé, celui qui frappe son pays (Donald Trump), les sigles, les mythes, Laura Ingalls, l'Amérique d'antan et celle qu'on lui vend à la place, bourrée jusqu'à la gueule de fusillades, de polluants et de mensonges, *« le fait que je ne comprends pas trop à quoi rime tout ça »*. Percluse de doutes et d'angoisses, vibrionnant, aussi, d'espoirs fragiles, cette *housewife* pas tout à fait *desperate* ressasse son passé et tremble pour l'avenir cependant que, dans les montagnes alentour, une femelle couguar rôde à la recherche de ses petits (les seuls passages « classiques » du livre, interrompant la torrentielle logorrhée, comme si la fiction – le privilège sacré des bêtes – reprenait enfin ses droits).

Impossible domestication d'un esprit en proie aux affolements du siècle, minutieuse cartographie d'un monde en phase de désagrégation avancée, *Les Lionnes* se révèle, au fil des pages, une expérience addictive et puissamment gratifiante. L'Everest, peut-être, mais accessible en sandales : seul, ici, compte le souffle.

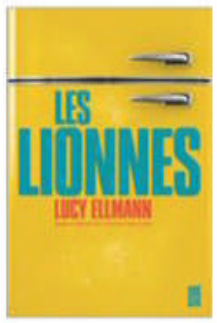
CRITIQUE DE LA RAISON PURE

La Femme intérieure, d'Helen Phillips, adopte un dispositif *a priori* inverse. Des chapitres courts, une narration tendue, une histoire (de) dingue. Molly (encore une), qui travaille comme paléobotaniste, exhume non loin de chez elle une bible parlant de Dieu au féminin. Les curieux se pressent, son petit monde bouillonne. Une nuit, alors que son mari est en déplacement, quelqu'un s'introduit chez elle : une personne portant un masque de cerf. Retranchée avec ses deux jeunes enfants, la jeune femme frémit ; et, quand l'étranger lui révèle son vrai visage, c'est tout ce qu'elle croyait savoir du monde qui, brusquement, vole en éclats. Qu'est-ce que le « moi » ? Pouvons-nous nous en remettre à une réalité indivisible ?

Chez Molly, le vertige existentiel le dispute à un questionnement terre à terre : est-elle une bonne mère ? Sous ses atours de thriller fantastique, *La Femme intérieure* est une parabole sur la responsabilité et le poids du temps. Là où la narratrice des *Lionnes* se coule à l'intérieur d'elle-même, la jeune femme, en toute inconscience, s'offre à un sortilège contraire. Ni l'une ni l'autre, en tout cas, ne refuse le combat. Le quotidien comme champ de bataille métaphysique… **Fabrice Colin**

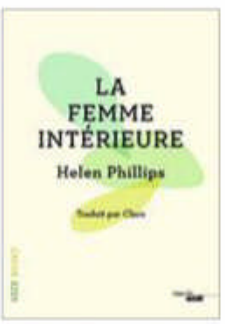
★★★★★

LES LIONNES (DUCKS, NEWBURYPORT),
LUCY ELLMANN,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLARO, 1152 P., SEUIL, 27 €



★★★☆☆

LA FEMME INTÉRIEURE (THE NEED),
HELEN PHILLIPS,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLARO, 416 P., CHERCHE-MIDI, 22 €



DAVID BARRY/CHERCHE MIDI - AMY JORDISON/LE SEUIL

RAYON POCHES

★★★★★

***LA FABRIQUE DES SALAUDS,* CHRIS KRAUS,**
1104 P., 10/18, 10,20 €

Il est lâche, opportuniste, amoureux. Ainsi Konstantin Solm est-il devenu tour à tour nazi, agent soviétique, ami avec la CIA et collaborateur du Mossad. *La Fabrique des salauds*, sidérant et romanesque en diable, retrace, sur une cinquantaine d'années, la vie pour le moins mouvementée de ce « Koja », inspiré d'un personnage réel. Chris Kraus éclaire un pan du XXe siècle et se place à mi-chemin entre Jonathan Littell et John Le Carré. Passionnant.

★★★★☆

***POURQUOI JE DÉTESTE LES ENFANTS,* ROBERT BENCHLEY,**
144 P., POINTS, 5,90 €

Petit prix, petit format (10x15) mais qui permet de (re)découvrir un grand auteur, Robert Benchley, journaliste, chroniqueur et surtout humoriste tendance W.C. Fields – grinçant et adepte du non-sens. Ou, pour rester en France, une sorte de Vialatte vachard. *Pourquoi je déteste les enfants* est un vade-mecum sur l'art et la manière d'éduquer les jeunes enfants, notamment ceux qui mangent du mortier. Rien n'est à prendre au pied de la lettre, soyez rassurés, mais ces textes courts et très peu corrects sont un ravissement.

★★★★☆

***LAWRENCE D'ARABIE. LE DÉSERT ET LES ÉTOILES,* FLORA ARMITAGE,** 480 P., POINTS, 8 €

Sur la couverture, l'homme a un faux air de Peter O'Toole. Ça tombe bien, c'est lui qui l'interprète dans le film qui porte son nom : *Lawrence d'Arabie*. Un monument romanesque comme le fut T.E. Lawrence, officier britannique qui prit fait et cause pour les luttes arabes au Moyen-Orient à la veille de la Première Guerre mondiale. Flora Armitage raconte avec passion et précision la vie de l'auteur des *Sept Piliers de la sagesse*, qui navigue entre réalité et fiction, ombre et lumière, fantasme et engagement. **Éric Libiot**

Féminin pluriel

Première écrivaine noire à remporter le Man Booker Prize, l'Anglo-Nigériane Bernardine Evaristo déploie tout son art de la narration dans un superbe roman polyphonique.

Chaque chapitre de *Fille, femme, autre* prend pour titre un prénom et, à mesure que nous lisons, une branche de plus s'ajoute à cet arbre luminescent qu'est le roman de Bernardine Evaristo. À la faveur d'une écriture et d'une narration magnétiques que l'auteure a voulues expérimentales, ce sont ainsi douze personnages – onze femmes et Morgan, de genre neutre – qui prennent vie. Presque toutes nées en Angleterre, enfants dont les parents et grands-parents sont d'origine africaine ou caribéenne, Amma, Yazz, Carole, Penelope, Hattie et les autres se rejoignent par-delà les lieux et les époques. L'une est la fille, la mère, la grand-mère ou l'amie de l'autre. La plus jeune a 17 ans, la plus âgée 93 ans.

Au milieu des contours de leur quotidien et de leur passé, leur personnalité s'exprime. Chacune évolue à sa manière, portée par ses convictions, malgré le racisme, la discrimination et le machisme. Dans cette fiction rythmée par les hauts et les bas d'existences très différentes, Bernardine Evaristo aborde tour à tour les questions de classe, d'éducation, de sexualité, de vieillissement, sans manquer de célébrer entre les lignes la force des relations humaines. Car à la fin, *« il s'agit d'être ensemble »*. **Juliette Savard**

★★★☆☆

***FILLE, FEMME, AUTRE (GIRL, WOMAN OTHER),* BERNARDINE EVARISTO,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANÇOISE ADELSTAIN, 480 P., GLOBE, 22 €

La loi de la junte

Victimes consentantes de la fameuse déformation professionnelle, les traducteurs se retrouvent souvent, au moment d'écrire, sur les traces des écrivains auxquels ils ont consacré leur vie. Le Brésilien Samir Machado de Machado n'échappe pas à la règle. Traducteur d'Arthur Conan Doyle, il rend, avec *Tupinilândia*, un hommage appuyé au créateur du légendaire Sherlock Holmes.

Mais c'est dans la lignée du *Monde Perdu,* livre culte qui inspira le *Jurassic Park* de Steven Spielberg, que s'inscrit son ambitieux et ébouriffant premier roman. Au cœur de la forêt amazonienne, dans un lieu coupé du monde appelé Tupinilândia, un industriel mégalo décide de créer un gigantesque parc d'attractions pour célébrer le Brésil. Mais le jour de l'inauguration, un groupe armé boucle le parc, prend quatre cents personnes en otage et disparaît des radars. Trente ans plus tard, un archéologue part sur les traces de ce fiasco et découvre l'impensable. Au milieu des vestiges du parc, une colonie fasciste, directement sortie d'un roman d'Orwell, s'est développée dans le plus grand secret.

Avec une imagination débordante, l'auteur s'empare du roman d'aventures pour mieux déconstruire ses clichés. Derrière une fiction à grand spectacle se dévoile une réflexion saisissante sur le nationalisme. Un texte qui résonne avec force à l'heure où la bêtise despotique de Jair Bolsonaro règne sur le Brésil. **Léonard Desbrières**

★★★★☆

***TUPINILÂNDIA (ID.),* SAMIR MACHADO DE MACHADO,**
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR HUBERT TÉZENAS, 512 P., MÉTAILIÉ, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

JENNIE SCOTT/ED. DU GLOBE

La mémoire dans les gènes

Catalin Mihuleac s'attaque à l'un des plus grands tabous de l'histoire roumaine à travers l'itinéraire de deux familles.

Qui sait narrer l'histoire d'un produit d'occasion comme un slogan le revendra au prix du vintage : la famille Bernstein a su faire sienne cette vérité cardinale du XXIe siècle, puisqu'elle doit sa fortune aux fripes américaines qu'elle écoule par conteneurs entiers jusqu'à Iaşi, en Roumanie, où Sânziana gère leurs affaires. Devenue Suzy et immigrée à Washington, elle intègre le clan en épousant Ben. Irrévérencieuse et pragmatique, elle se fond à merveille dans la culture familiale, mais les grands conteurs que sont les Bernstein restent étrangement peu diserts sur leur passé européen. Le récit de Suzy s'entremêle avec celui des Oxenberg. Ils durent leur fulgurante ascension sociale aux doigts de fée de Jacques, pionnier de la césarienne et coqueluche de la bourgeoisie chrétienne jusqu'au début des années 1940.

Pour évoquer le pogrom de Iaşi dans *Les Oxenberg & les Bernstein* – secret honteux devenu mensonge d'État où convergent les destins des deux familles –, le savoir-faire de Catalin Mihuleac consiste à échapper aux facilités d'un roman vintage. D'une rare liberté, son travail de mémoire est tour à tour satirique, érudit, horrifique et poignant. Un coup de maître.

Antoine Faure

★★★★☆

LES OXENBERG & LES BERNSTEIN (OXENBERG & BERNSTEIN), **CATALIN MIHULEAC,** TRADUIT DU ROUMAIN PAR MARILY LE NIR, 304 P., NOIR SUR BLANC, 22 €

C'est pas sorcier

Maniaques et asociaux, les scientifiques font toujours de bons personnages de fiction. Chilien venu des Pays-Bas, Benjamín Labatut met en scène, dans *Lumières aveugles,* les grands savants du siècle dernier, de Niels Bohr à Einstein en passant par de Louis de Broglie ou Fritz Haber, le brillant chimiste à l'origine des gaz toxiques de la Première Guerre mondiale.

Au-delà du thème des applications indésirables de la science pure, Labatut offre une belle galerie de portraits (le mathématicien Grothendieck, inratable), quelques scènes fort romanesques sur la rivalité entre savants, et de nombreuses envolées lyriques sur la beauté des équations, comme celle de Schrödinger avec ses *« crêtes et vallées voyageant dans un royaume hautement abstrait »*. Mi-livre d'histoire, mi-roman, ces *Lumières* éblouissent.

Bernard Quiriny

★★★☆☆

LUMIÈRES AVEUGLES (UN VERDOR TERRIBLE), **BENJAMÍN LABATUT,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI) PAR ROBERT AMUTIO, 224 P., SEUIL, 20 €

Création en marche

Au gré de ses déambulations, Antonio Muñoz Molina donne à voir un monde en ébullition, convoquant ceux qui l'ont inspiré.

Le nouveau livre d'Antonio Muñoz Molina est tout en démesure. L'auteur de *Séfarade* a vu large. Le voici qui enregistre le tourbillon du monde d'aujourd'hui. Consigne le désordre et le bruit de la rue, les slogans, les publicités de cosmétiques, de voyages et de voitures de luxe.

Nous sommes au siècle de Donald Trump et du Brexit, où des personnes déguisées en clown diaboliques terrorisent les passants. Muñoz Molina écoute avec les yeux et les oreilles. Il se promène dans Madrid en juin, un volume de Montaigne dans son sac à dos. La littérature, les écrivains, les poètes et les peintres l'obsèdent. Le lecteur entend ici parler de Thomas de Quincey, en mouvement dans les rues de Londres et Liverpool, écrivant son journal avec frénésie ; d'Edgar Allan Poe dont *« l'imagination est aussi incongrue dans son propre pays que sa vie inadaptée et désastreuse »* ; de Walter Benjamin, qui collectionnait les jouets et les livres pour enfants. Une proposition littéraire à saisir d'urgence.

Alexandre Fillon

★★★★☆

UN PROMENEUR SOLITAIRE DANS LA FOULE (UN ANDAR SOLITARIO ENTRE LA GENTE), **ANTONIO MUÑOZ MOLINA,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ISABELLE GUGNON, 528 P., SEUIL, 24 €

DR/ED. NOIR SUR BLANC

Enrique Vila-Matas

ARTISAN DU FAUX-SEMBLANT

Pour l'écrivain espagnol, tout est fiction. Tel un prestidigitateur qui nous aurait faussement dévoilé ses secrets, il joue à nouveau à brouiller les frontières entre vie et littérature.

Les Parisiens qui fréquentaient le Quartier latin vers 1974 ont peut-être croisé un jeune Espagnol au regard ténébreux, qui griffonnait à la terrasse des cafés en prenant une mine de conspirateur. Logé dans une chambre de bonne appartenant à Marguerite Duras, il écrivait un roman intitulé *La Lecture assassine*, une comédie noire pleine de livres, d'écrivains, d'imposteurs et de faussaires, avec une pointe de fantastique.

L'imposture, Enrique Vila-Matas connaissait déjà bien. À Barcelone, où il avait fait ses gammes dans la revue *Fotogramas,* il bidonnait des interviews de Noureev ou Anthony Burgess, si inquiet à l'idée de se faire prendre qu'il a fini par se licencier lui-même, comme il dit. Il n'a pas encore 30 ans, mais tout son univers est constitué, avec quelques thèmes clés qu'il explorera jusqu'à aujourd'hui : la frontière entre fiction et réalité, l'omniprésence de la littérature, les doubles, la dissimulation, l'imposture (titre d'un de ses romans) donc, la disparition volontaire, le fait que nous sommes tous les écrivains de notre propre vie, avec une tendance plus ou moins avouée à jouer des rôles.

À partir d'*Abrégé d'histoire de la littérature portative*, qui le fait connaître en 1985, il fixe son esthétique, reconnaissable entre toutes : des romans inclassables, mélanges de fiction, d'essai et d'autobiographie, farcis de citations et hantés par les écrivains, lesquels sont les dieux de son Olympe et de ses vrais personnages. Tous ses livres seront désormais dominés par une ou plusieurs figures tutélaires : Hemingway dans *Le Mal de Montano*, Joyce dans *Dublinesca*, Robert Walser dans *Docteur Pasavento*, etc. Maniaque des classements et des concepts, il range ses écrivains favoris par groupes, sous des étiquettes fantaisistes – les *bartlebys*, ceux qui n'écrivent plus, les *shandys*, joyeux drilles inventifs dans la lignée de Sterne…

L'EFFACEMENT POUR HORIZON

Ces références érudites font le bonheur des *happy few* et des universitaires, qui se régalent à chercher l'intertextualité dans son œuvre. En découle un côté « écrivains pour écrivains » qui n'empêche pas Vila-Matas de séduire un vaste public, notamment en Amérique latine – il est très apprécié au Mexique – et en France, où il a reçu le prix Médicis étranger et la Légion d'honneur. Bien que toujours ludique, cet élitisme explique aussi pourquoi les bookmakers anglo-saxons, tout en le citant régulièrement parmi les lauréats possibles du Nobel, n'ont jamais vraiment cru à ses chances, avec des cotes bien inférieures à celle des éternels J.C. Oates ou Murakami. On se délecte, pourtant, à imaginer quel canular il concocterait en guise de discours, dans la lignée de Dylan dont il est fan (l'un de ses livres s'intitule *Air de Dylan*) ; à moins que le Nobel lui donne envie de disparaître pour de bon, suivant son vieux fantasme d'effacement volontaire.

Ce n'est pas pour rien qu'il voue un culte à Walser, le poète en marge dans son asile d'Herisau, et surtout à Pynchon, archétype de l'écrivain invisible, auquel il aime s'identifier – dans *Docteur Pasavento*, il priait un réceptionniste d'hôtel de lui transférer *« tous les appels destinés au Dr Pynchon »* ! Pynchon est de nouveau présent – si l'on peut dire – dans *Cette brume insensée*, son dernier roman en date traduit par André Gabastou : le livre tourne autour d'une figure directement inspirée de l'auteur de *V.*, Rainer, un Espagnol émigré à New York, où il a connu un immense succès de romancier avant de se retirer de la vie sociale. Son frère Simon, demeuré en Espagne, l'a aidé à construire son œuvre en lui fournissant des citations littéraires – il en connaît des milliers, pour

MANUEL OUTUMURO/ACTES SUD

toutes les circonstances de la vie, empruntées aux auteurs les plus chics. « *Les citations m'aidaient très souvent à me tirer d'affaire*, dit-il, *c'était mon unique bien* »

UN PEU COMÉDIEN, UN PEU CABOTIN, PRINCE DE L'IRONIE ET DES APHORISMES OBSCURS

– toute ressemblance avec Vila-Matas n'est évidemment pas fortuite. Outre Pynchon, une autre figure traverse le texte : Georges Perec, autre homme de lettres fétiche de Vila-Matas. Le titre, tiré d'un poème de Queneau, est cité par Perec dans *W…* Impossible à résumer – et donc vila-matassien en diable –, *Cette brume insensée* chemine sur la ligne de crête habituelle des livres du Catalan, quelque part entre le roman, l'essai et l'introspection.

UN GÉNIAL COMPILATEUR

On y redécouvre sa posture typique, un peu comédien, un peu cabotin, prince de l'ironie, jamais à court d'une référence littéraire, prodigue en aphorismes impénétrables. Son style emberlificoté fait la part belle aux adjectifs inattendus – « *un fragment implacable de Beckett* » –, aux images improbables – « *ce dont j'avais besoin à ce moment-là était de prendre des forces dans la mélancolie* » –, et bien sûr aux citations, tellement tissées dans le texte qu'elles deviennent indiscernables. C'est à se demander, en fait, si Vila-Matas est l'auteur de ses livres, ou s'il n'est pas plutôt un génial compilateur. À moins que ce soit la même chose, vu qu'un écrivain qui cite une phrase en devient *ipso facto* l'auteur : « *Je suis incapable de citer autre chose que mes propres mots*, dit Wallace Stevens cité par Vila-Matas, *quelle que soit la personne qui les a écrits.* » Ces paradoxes vous tournent la tête ? C'est normal ; c'est même un peu le but du jeu. Accrochez-vous donc, au moment d'entrer dans le labyrinthe, à cette devise-boussole consolante, tirée d'un autre roman de Vila-Matas, *Mastroianni-sur-Mer* : « *Ne rien comprendre est une porte qui s'ouvre.* »

Bernard Quiriny

★★★★☆

CETTE BRUME INSENSÉE (ESTA BRUMA INSENSATA),
ENRIQUE VILA-MATAS,
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ANDRÉ GABASTOU, 254 P., ACTES SUD, 21,80 €. EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

Cherokee, toujours

Tiffany McDaniel signe un beau roman d'initiation au style poétique sis dans les contreforts des Appalches. Avec une jeune héroïne mémorable.

Les montagnes, comme l'identité des individus, dépassent les frontières. Il en va ainsi des Appalaches, que se partagent les États-Unis et le Canada. C'est là-bas – enfin, côté américain – que vit Betty. « *J'avais les yeux de mon père, et désormais aussi j'avais la souffrance de ma mère* », constate-t-elle. Pour survivre à sa rude vie de fille de couple mixte dans l'Ohio des années 1960, cette adolescente écrit les drames de la famille Carpenter d'une plume lyrique et douloureuse, avant de les enterrer au fond du jardin. Douée d'une rare empathie et d'un sens aigu de l'observation, elle met à nu les âmes qui la côtoient.

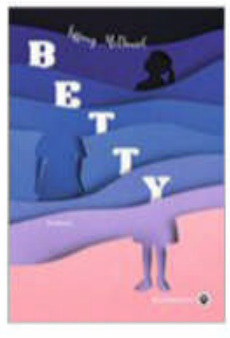
Au fil des ans, Betty comprend ainsi comment son père cherokee, dont elle est la préférée, s'emploie à enjoliver le réel à grand renfort de bienveillance et d'histoires à dormir debout, inspirées des légendes de son peuple. Et pourquoi sa mère dépressive, à qui elle ressemble si peu, la malmène à ce point. Inséparable de ses deux sœurs aînées, elle apprend d'elles le prix à payer pour devenir une femme ; auprès de ses frères, elle découvre la candeur et la duplicité infinies des hommes. Au-delà d'une maison remplie de blessures enfouies ou à vif, l'univers de Betty s'étend à la nature luxuriante alentour et à la ville de Breathed, où les Carpenter font figure de marginaux. Les traits typés de la « *petite Indienne* », comme la surnomme son père, l'y exposent aux discriminations ordinaires.

Les contreforts des Appalaches décrits par l'Américaine Tiffany McDaniel semblent intemporels, tant les éléments de contexte historique sont ténus : à un téléviseur ou un camion près, il pourrait s'agir du XIXe siècle comme des années Kennedy ou Johnson. Dans l'intervalle, les mentalités locales n'auront guère évolué. Les valeurs cherokees qui imprègnent l'éducation des filles Carpenter, tels le matriarcat et l'écologie, brillent en comparaison et nourrissent leur révolte.

L'auteure a dédié *Betty* à sa propre mère, dont il porte le nom. Un imposant récit d'émancipation à la première personne, dans une langue poétique et sincère, où le pouvoir des mots transforme son héroïne et bouleverse le lecteur.

Antoine Faure

JENNIFER MCDANIEL/GALLMEISTER



★★★★☆

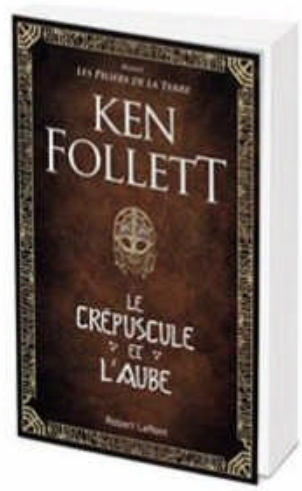
BETTY (ID.),
TIFFANY MCDANIEL,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE, 720 P., GALLMEISTER, 26,40 €

Ken Follett

LE CRÉPUSCULE ET L'AUBE

C'était il y a tout juste trente ans : *Les Piliers de la Terre* paraissait en France et consacrait le talent de Ken Follett. Le premier tome d'une trilogie qui allait devenir un phénomène planétaire. Plus de 25 millions d'exemplaires vendus, des adaptations en série et en jeux vidéo et, surtout, une communauté de passionnés qui scrutent cette cathédrale de papier dans les moindres recoins. Alors forcément, quand, à l'automne dernier, Ken Follett en personne annonçait la parution d'un préquel à sa trilogie culte, il signait pour ses lecteurs le début d'un compte à rebours insoutenable. Après des mois d'attente, l'heure est aujourd'hui à la délivrance. L'intrigue du *Crépuscule et l'Aube* se déroule deux siècles avant la trilogie originelle. Nous sommes en l'an 997, à la fin du haut Moyen Âge, les Anglais font face à une série de raids vikings qui plongent le pays dans la panique. Edgar, le constructeur de bateaux revanchard, Ragna, la jeune noble normande insoumise, Aldred, le moine idéaliste, Wynstan, l'évêque assoiffé de pouvoir : tous tentent d'exister dans le chaos. Avec une plume toujours aussi virevoltante, Ken Follett revient à Kingsbridge et nous conduit aux portes des *Piliers de la Terre*. Une nouvelle pierre à son édifice littéraire où l'amour se mêle à la mort et où l'héroïsme se mesure à l'ambition et à la trahison. Une fois encore, l'écrivain gallois nous offre le meilleur de la grande littérature populaire.

Léonard Desbrières



LE LIVRE

***LE CRÉPUSCULE ET L'AUBE (THE EVENING AND THE MORNING)*, KEN FOLLETT,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR C. ARNAUD, J.-D. BRÈQUE, O. DEMANGE, D. HAAS, 928 P., 24,50 €. COPYRIGHT ROBERT LAFFONT. EN LIBRAIRIES LE 17 SEPTEMBRE.

OLIVIER FAVRE AND WEST STOW ANGLO-SAXON VILLAGE (CROP)/ROBERT LAFFONT

Bio express

1978

Ken Follett connaît un premier succès en librairies avec *L'Arme à l'œil*, qui reçoit l'année suivante le prix Edgar-Allan-Poe récompensant le meilleur roman policier de l'année. Cet ouvrage deviendra, en 1980, le premier texte de l'auteur traduit en français.

1990

Un an après sa sortie en Grande-Bretagne, *Les Piliers de la Terre* paraît en France en deux volumes intitulés *Ellen* et *Aliena*. Le succès est immédiat et immense. Deux autres tomes suivront : *Un monde sans fin* (2008) puis *Une colonne de feu* (2017).

2010

L'auteur inaugure sa nouvelle trilogie, consacrée cette fois au monde contemporain. *La Chute des géants*, le premier tome, nous plonge au cœur de la Première Guerre mondiale. Il sera suivi de *L'Hiver du monde* en 2012 et d'*Aux portes de l'éternité* en 2014.

I.

Jeudi 17 juin 997

Il n'était pas facile de rester éveillé toute la nuit, constata Edgar, même si c'était la plus importante de votre vie.

Il avait étalé sa cape sur les roseaux qui jonchaient le sol et s'était allongé dessus, vêtu d'une tunique de laine brune qui lui descendait aux genoux. C'était le seul vêtement qu'il portait en été, de jour comme de nuit. En hiver, il s'enveloppait dans sa cape et se couchait près du feu. Mais là, il faisait chaud : le solstice d'été était dans une semaine.

Edgar connaissait bien les dates. La plupart des gens devaient s'informer auprès des prêtres, qui tenaient des calendriers. Le frère aîné d'Edgar, Erman, lui avait demandé un jour : « Comment peux-tu savoir quel jour tombe Pâques ? », et il lui avait répondu : « C'est le premier dimanche qui suit la première pleine lune après le vingt et unième jour de mars. Ça va de soi. » Il n'aurait pas dû ajouter « Ça va de soi », car Edgar n'avait pas apprécié la pique et lui avait flanqué un coup de poing dans le ventre. Cela remontait à plusieurs années, au temps où Edgar était petit. Il était grand maintenant. Il aurait dix-huit ans trois jours après le solstice. Ses frères ne le frappaient plus.

Il secoua la tête. Il risquait de s'assoupir s'il laissait son esprit vagabonder. Il chercha une position inconfortable et se coucha sur son poing pour s'obliger à rester éveillé.

Il se demanda s'il devrait encore attendre longtemps.

Tournant la tête, il regarda autour de lui à la lueur du feu. Sa maison ressemblait à presque toutes celles du bourg de Combe : des murs en planches de chêne, un toit de chaume et un sol de terre battue partiellement recouvert de roseaux coupés sur les berges du fleuve voisin. Elle n'avait pas de fenêtres. Au milieu de l'unique pièce, un carré de pierres entourait le foyer. Au-dessus du feu était posé un trépied de fer auquel on pouvait suspendre une marmite et dont les pieds projetaient des ombres filiformes sur la face inférieure du toit. Des vêtements, des ustensiles de cuisine et des outils de construction navale étaient accrochés à des pitons fichés un peu partout dans les murs.

Edgar n'aurait pas su dire combien d'heures s'étaient déjà écoulées, parce qu'il avait pu lui arriver de céder au sommeil, plus d'une fois peut-être. Au début de la nuit, il avait écouté les bruits du bourg qui s'apprêtait à dormir : deux ivrognes beuglant une chansonnette obscène, les accusations hargneuses d'une scène de ménage dans une maison voisine, le claquement d'une porte et les aboiements d'un chien et puis, quelque part tout près, une femme qui sanglotait. Mais à présent, il n'entendait plus que la douce berceuse des vagues sur une plage abritée. Il tourna les yeux vers la porte, espérant distinguer des rais de lumière révélateurs sur son pourtour, mais l'obscurité était totale. Cela signifiait que la lune s'était couchée et que la nuit était bien avancée, ou bien que le ciel était couvert, ce dont il ne pouvait rien conclure.

Il n'entendait plus que la douce berceuse des vagues sur une plage abritée

Les autres membres de sa famille étaient allongés autour de la pièce, près des murs où la fumée était moins dense. Ses parents étaient couchés dos à dos. Il leur arrivait de se réveiller en pleine nuit et de s'étreindre, chuchotant et s'agitant à l'unisson avant de se laisser retomber, pantelants ; mais pour le moment, ils dormaient à poings fermés et Pa ronflait. Erman, l'aîné des frères du haut de ses vingt ans, était couché près d'Edgar tandis qu'Eadbald, le cadet, s'était réfugié dans un angle. Edgar entendait leurs respirations régulières et paisibles.

Enfin, la cloche de l'église sonna.

Il y avait un monastère à l'autre bout de la ville et les moines avaient mis au point une méthode pour mesurer le temps durant la nuit : ils confectionnaient de grands cierges gradués qui leur indiquaient l'heure en se consumant. Une heure avant l'aube, ils sonnaient la cloche, puis se levaient pour chanter matines.

Edgar ne se leva pas tout de suite. Le son de la cloche avait pu déranger Ma, qui ne dormait jamais que d'une oreille. Il lui laissa le temps de replonger dans un profond sommeil. Enfin, il se mit debout.

En silence, il ramassa sa cape, ses souliers et sa ceinture à laquelle était accroché un poignard dans son fourreau. Il traversa la pièce pieds nus en contournant les meubles – une table, deux tabourets et un banc. La porte s'ouvrit sans bruit : Edgar avait graissé les gonds de bois la veille en les enduisant d'une généreuse couche de suif de mouton.

Si quelqu'un se réveillait et lui adressait la parole, il expliquerait qu'il sortait pisser en espérant qu'on ne remarquerait pas les souliers qu'il tenait à la main.

Eadbald poussa un grognement. Edgar se figea. Son frère s'était-il réveillé ou avait-il simplement marmonné dans son sommeil ? Impossible de le savoir. Mais Eadbald était le plus soumis de ses frères ; comme Pa, il préférait éviter les ennuis. Il ne ferait pas d'histoires.

Edgar sortit et referma précautionneusement la porte derrière lui.

La lune était couchée, mais le ciel était dégagé et les étoiles éclairaient la plage. La maison était séparée de la laisse de haute mer par un chantier naval. Pa était charpentier de marine et ses trois fils travaillaient avec lui. Comme Pa était bon artisan mais piètre homme d'affaires, c'était Ma qui prenait toutes les décisions financières ; elle se chargeait notamment des calculs délicats, nécessaires pour

établir le prix d'un ouvrage aussi complexe qu'un bateau ou un navire. Quand un client cherchait à marchander, son père était toujours prêt à céder, mais sa mère l'obligeait à tenir bon.

Edgar jeta un regard vers le chantier tout en laçant ses souliers et en bouclant sa ceinture. Il n'y avait qu'une embarcation en construction, une barque qui permettrait de remonter le fleuve à la rame. À côté d'elle étaient rangées d'importantes et précieuses réserves de bois, les troncs fendus en moitiés et en quarts, prêts à être façonnés pour donner naissance aux différentes parties d'un bateau. À peu près une fois par mois, toute la famille partait en forêt pour abattre un chêne à maturité. Pa et Edgar commençaient, équipés chacun d'une hache à long manche qu'ils maniaient tour à tour dans un mouvement de balancier pour détacher avec précision un coin du tronc. Puis ils se reposaient, laissant Erman et Eadbald prendre le relais. Une fois l'arbre abattu, ils l'ébranchaient puis le flottaient sur le fleuve jusqu'à Combe. Ils devaient payer, évidemment : la forêt appartenait au représentant local du roi, le thane Wigelm, auquel la plupart des habitants de Combe payaient une redevance, et il réclamait douze pennies d'argent par arbre.

En plus du tas de bois, le chantier abritait un fût de goudron, un rouleau de corde et une meule. Le tout était gardé par un chien à l'attache, Grendel, un mastiff noir au museau gris, trop âgé désormais pour faire grand mal à d'éventuels voleurs mais encore capable de donner l'alerte en aboyant. Grendel resta silencieux, observant Edgar avec indifférence, la tête posée sur ses pattes avant. Edgar s'accroupit et lui caressa la tête.

« Au revoir, mon vieux chien », murmura-t-il et Grendel remua la queue sans se redresser.

Le chantier abritait aussi une embarcation terminée, qu'Edgar considérait comme la sienne. Il l'avait construite lui-même d'après un plan original inspiré d'un navire viking. Edgar n'avait jamais vu de Vikings en chair et en os – ils n'avaient pas attaqué Combe depuis qu'il était né –, mais deux ans auparavant, une épave s'était échouée sur la plage, vide et noircie par le feu, sa figure de proue en forme de dragon à demi fracassée, rejetée sans doute sur la grève à l'issue de quelque bataille. Edgar était resté bouche bée devant sa beauté mutilée : les courbes gracieuses, la longue proue ophidienne et la coque effilée. Il avait été particulièrement impressionné par la grande quille en saillie qui courait sur toute la longueur du bateau et qui – avait-il compris après mûre réflexion – lui conférait la stabilité permettant aux Vikings de traverser les mers. La barque d'Edgar en constituait une version miniature, équipée de deux rames et d'une petite voile carrée.

Edgar savait qu'il était doué. Il était déjà meilleur constructeur de bateaux que ses frères aînés et ne tarderait pas à dépasser leur père. Il savait intuitivement comment les formes s'assemblaient pour donner naissance à une structure équilibrée. Quelques années auparavant, il avait surpris Pa en train de dire à Ma : « Erman apprend lentement et Eadbald apprend vite, mais Edgar semble comprendre avant même que les mots ne franchissent mes lèvres. » C'était vrai. Certains hommes pouvaient prendre un instrument de musique dont ils n'avaient jamais joué, une flûte ou une lyre, et en tirer une mélodie au bout de quelques minutes. Edgar possédait cet instinct avec les bateaux, avec les maisons aussi. Il annonçait : « Cette barque gîtera à tribord » ou « Ce toit fuira », et il avait toujours raison.

Il détacha alors sa barque et la poussa jusqu'à l'eau. Le frottement de la coque sur le sable fut étouffé par le bruissement des vagues qui se brisaient sur le rivage.

Un petit rire aigu le fit sursauter. À la lueur des étoiles, il aperçut une femme nue allongée sur la plage, un homme au-dessus d'elle. Edgar les connaissait sans doute, mais leurs visages n'étaient pas très distincts et il se détourna promptement, préférant ne pas savoir qui ils étaient. Il les avait surpris en plein rendez-vous galant, illicite sans doute. La femme paraissait jeune et l'homme était peut-être marié. Le clergé avait beau désapprouver de telles pratiques, les gens ne suivaient pas toujours ses instructions. Ignorant le couple, Edgar mit son bateau à l'eau.

Edgar n'avait jamais vu de Vikings en chair et en os – ils n'avaient pas attaqué Combe depuis qu'il était né

Il se retourna vers la maison familiale avec un pincement au cœur, se demandant s'il la reverrait un jour. C'était la seule où il se rappelait avoir vécu. Il savait, parce qu'on le lui avait raconté, qu'il était né dans une autre ville, à Exeter, où son père avait travaillé pour un maître charpentier de marine ; la famille avait déménagé quand Edgar n'était encore qu'un bébé pour s'établir à Combe, où Pa avait monté sa propre entreprise avec une unique commande de bateau à rames ; Edgar n'en gardait cependant aucun souvenir. C'était l'unique foyer qu'il connaissait, et il le quittait pour toujours.

Il avait eu de la chance de trouver un emploi ailleurs. Les affaires avaient ralenti depuis la reprise des attaques vikings contre le sud de l'Angleterre quand Edgar avait neuf ans. Le commerce et la pêche étaient des activités dangereuses quand les pillards rôdaient dans les parages. Il fallait être courageux pour acheter des bateaux.

Trois embarcations étaient mouillées dans le port, constata-t-il à la lumière des étoiles : deux

harenguiers et un navire marchand franc. Une poignée de bateaux plus modestes, destinés à la navigation fluviale ou côtière, avaient été remontés sur la plage. Il avait participé à la construction d'un des harenguiers. Mais il se rappelait un temps où il y avait toujours au moins une dizaine de bateaux au port.

Il sentit une brise fraîche du sud-ouest, le vent dominant sur ce littoral. Son bateau était équipé d'une voile – petite, parce qu'elles coûtaient très cher : une femme mettait quatre ans à en fabriquer une de grandes dimensions destinée à un navire de haute mer. Mais Edgar pouvait s'en passer pour la courte traversée de la baie. Il se mit à ramer, ce qui ne le fatiguait guère. Il était musclé comme un forgeron, à l'image de son père et de ses frères. Toute la journée, six jours par semaine, ils maniaient la hache, l'herminette et la vrille, façonnant les virures de chêne qui formaient les coques. C'était un dur labeur qui endurcissait les hommes.

Il avait le cœur en joie. Il était parti. Et il allait retrouver la femme qu'il aimait. Les étoiles brillaient, la plage scintillait, blanche sous le ciel et quand ses rames brisaient la surface de l'eau, les rouleaux d'écume étaient comme ses cheveux retombant sur ses épaules.

Son vrai nom était Sungifu, mais on l'appelait le plus souvent Sunni, et il n'y avait pas au monde deux femmes comme elle.

En passant, il regarda les installations situées en bord de mer, pour l'essentiel les lieux de travail de pêcheurs et d'artisans : la forge d'un étameur qui fabriquait des équipements de marine à l'abri de la rouille, le terrain tout en longueur où un cordier tissait ses cordages et l'énorme four d'un fabricant de goudron qui produisait, grâce à la combustion de bûches de pin, la substance poisseuse avec laquelle les charpentiers de marine étanchéifiaient leurs ouvrages. Le bourg paraissait toujours plus vaste vu de l'eau : il comptait plusieurs centaines d'habitants, dont la plupart vivaient, directement ou indirectement, de la mer.

Edgar porta le regard de l'autre côté de la baie, vers sa destination. L'obscurité l'aurait empêché de voir Sunni même si elle avait été là, ce qui n'était pas le cas, il le savait, car ils avaient convenu de se retrouver à l'aube. Mais il ne pouvait s'empêcher de garder les yeux rivés sur l'endroit où elle ne tarderait pas à apparaître.

Âgée de vingt et un ans, Sunni était de plus de trois ans l'aînée d'Edgar. Elle avait attiré son attention un jour qu'il était assis sur la plage à observer l'épave viking. Il la connaissait de vue, bien sûr – il connaissait tous les habitants de ce petit bourg –, mais il ne l'avait pas vraiment remarquée jusqu'alors et ne savait rien de sa famille. « As-tu été rejeté à terre avec l'épave ? lui avait-elle demandé. Tu étais tellement immobile que je t'ai pris pour un bois flotté. » Elle devait avoir beaucoup d'imagination pour tenir un tel discours de but en blanc, avait-il songé immédiatement, et il lui avait expliqué pourquoi les lignes de ce navire le fascinaient, assuré qu'elle comprendrait. Ils avaient bavardé pendant une heure et il était tombé amoureux d'elle.

Quand elle lui avait avoué qu'elle était mariée, il était déjà trop tard.

Il avait le cœur en joie. Il était parti. Et il allait retrouver la femme qu'il aimait. Les étoiles brillaient, la plage scintillait

Son mari, Cyneric, avait trente ans. Elle en avait quatorze quand elle l'avait épousé. Il possédait un petit troupeau de vaches, et Sunni s'occupait de la laiterie. Astucieuse, elle faisait gagner beaucoup d'argent à son mari. Ils n'avaient pas d'enfants.

Edgar n'avait pas tardé à apprendre que Sunni détestait Cyneric. Toutes les nuits, après la traite du soir, il allait se saouler à la Taverne des Marins. Pendant ce temps, Sunni pouvait filer dans les bois retrouver Edgar.

Désormais, ils n'auraient plus besoin de se cacher. Ils allaient s'enfuir, mettre les voiles. On avait proposé à Edgar un emploi et une maison dans un village de pêcheurs à vingt-cinq lieues de là sur la côte. Il avait eu de la chance de trouver un charpentier de marine qui embauchait. Edgar n'avait pas d'argent – il n'en avait jamais : sa mère prétendait qu'il n'en avait pas besoin –, mais ses outils étaient en sécurité dans un meuble de rangement qu'il avait aménagé à l'intérieur de son bateau. Ils commenceraient une vie nouvelle.

L'INFO EN PLUS

Après l'écriture, la musique est l'autre grande passion de Ken Follett. Pendant des années, le romancier est même monté sur scène avec son groupe *Damn Right I Got the Blues*, qu'il a fondé au début des années 1990 avec des amis et son fils Emanuele. L'auteur à succès y jouait de la basse et chantait. *« Cela me détend,* confessait-il, *l'exercice de la musique est spontané, tout le contraire de l'écriture. »* Malheureusement, le groupe s'est séparé il y a deux ans après la mort tragique de son fils des suites d'une leucémie foudroyante.

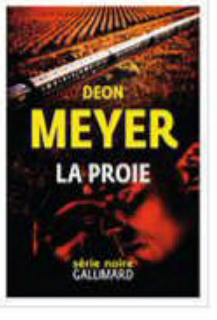
Reprise de sévices

Après un détour par le post-apocalyptique (*L'Année du lion*, 2017), le Sud-Africain Deon Meyer revient au polar solide, politique et haletant.

La Proie est un titre qui dit vrai – un des deux héros en est une, et le restera le long de ses tribulations entre Bordeaux, Paris et Amsterdam –, mais il aurait pu aussi bien être au pluriel, tant il n'y a ici que des proies… Dès la première scène, d'ailleurs, une femme est attaquée par une bande de jeunes. À Bordeaux, en pleine nuit. Sauvée in extremis par un homme qui passait par là : Daniel Darret, un ancien combattant de la branche militaire de l'ANC (le parti au pouvoir en Afrique du Sud depuis 1994), un peu rouillé et qui vit dans la clandestinité. Il n'a peur que d'une chose : que son passé le rattrape. Évidemment, c'est ce qui arrive quand on vient lui demander d'éliminer une sommité de l'État sud-africain au cours d'une visite officielle. Avec une date limite : le 3 septembre. Même date butoir pour l'autre héros du livre : Benny Griessel. Ce jour-là, il a prévu de demander en mariage celle qui partage sa vie chaotique depuis cinq ans. Sa hantise : qu'elle hésite. Griessel est un enquêteur récurrent chez notre auteur, on le retrouve avec son collègue Vaughn Cupido et leur cheffe à la Direction des enquêtes criminelles prioritaires, la colonelle Mbali Kaleni. Des superflics (les « Hawks ») qui doivent enquêter sur un suicide mal maquillé. Dans les deux intrigues, nous sommes à un mois du fameux jour J.

Le récit devra réunir ces deux trames, on s'en doute. Mais le diable d'écrivain parvient à surprendre et à tromper son lecteur en jouant tour à tour avec sa patience, ses nerfs et son humour. Dans son intrigue sud-africaine, il (mal)traite l'envers de la nation arc-en-ciel et la corruption omniprésente. Son intrigue européenne est du pur roman de tueur, de barbouze, avec des scènes et des dialogues maniés à la plume-mitraillette.

Hubert Artus



★★★☆☆
LA PROIE (PROOI), **DEON MEYER**, TRADUIT DE L'AFRIKAANS PAR GEORGES LORY, 576 P., GALLIMARD/ SÉRIE NOIRE, 18 €

Équipée sauvage

Alessandro Robecchi signe un polar dans la veine du *giallo* italien, qui ne manque pas d'ironie.

C'est écrit sur la couverture : *Ceci n'est pas une chanson d'amour*. Effectivement, ce roman au titre sibyllin n'a rien d'une bluette, mais joue dans la cour du polar transalpin entre *giallo*, enquête policière, étude de mœurs et comédie. Chandler, Westlake et Scarbanenco imprègnent ce récit qui ne se prend pas pour un Prix Nobel, qui ne s'attache pas aux détails réalistes mais qui s'amuse à fabriquer une bonne intrigue, comme dans une série B au cinéma.

Le point de départ est classique : Carlo Monterossi, producteur de téléréalité à succès, est victime d'une tentative d'assassinat alors qu'il est pris de remords face aux excès de ses émissions qui fricotent avec les poubelles. L'une est-il lié avec l'autre ? Peut-être. Mais pas forcément. Et que dire de ce campement de gitans attaqué par un crétin vénal et des tueurs professionnels qui s'en mêlent. L'un est-il lié avec les autres ? Peut-être. Mais pas forcément. Il y a aussi des doigts coupés enfoncés en des endroits qui rendent bien réelles des expressions parfois métaphoriques, une hackeuse lesbienne, un journaliste de terrain et une ville, Milan, grouillante en surface et inquiétante en dessous.

C'est bien emballé, et bien traduit, surtout drôle, tendance humour noir. Alessandro Robecchi, amateur de Bob Dylan, souvent cité, prend régulièrement le parti de commenter son propre récit, parfois son propre style ou les clichés des intrigues policières. Il serait dommage que l'auteur s'arrête en si bon chemin.

Éric Libiot

★★★★☆
CECI N'EST PAS UNE CHANSON D'AMOUR (QUESTA NON È UNA CANZONE D'AMORE), **ALESSANDRO ROBECCHI**, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PAOLO BELLOMO ET AGATHE LAURIOT DIT PREVOST, 424 P., L'AUBE NOIRE, 21,90 €

Jeu de dupes

Voici un thriller apparemment sans victime. Jude, une ado métis surnommée « Marilou », a disparu. Elle est montée dans une petite berline « *en forme de pot de yaourt* », et on ne l'a plus revue. L'enquête patine. Cindy entre en scène. Elle a 14 ans, elle est « *bizarre* », et vit seule avec ses deux grands frères, au cœur d'une Pennsylvanie miséreuse. Fascinée par Bernadette, la mère de Jude, elle commence à rôder autour de chez elle. Jusqu'au basculement. « *C'est toi, chérie ? – Oui, j'ai dit.* » Un jeu malsain s'engage, dangereux, subjuguant. Mais qui ment à qui ? Roman gothique de haute tenue, porté par une écriture flamboyante, *Marilou est partout* surprend et émerveille presque à chaque page

Fabrice Colin

★★☆☆☆ ***MARILOU EST PARTOUT (MARILOU IS EVERYWHERE)***, **SARAH ELAINE SMITH**, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HELOÏSE ESQUIE, 470 P, SONATINE, 21 €

DR/GALLIMARD

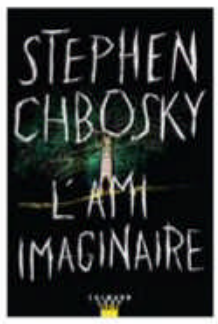
Fantastique

Effroyable patelin

Une mère, son fils, une forêt. Stephen Chbosky entraîne son lecteur dans un cauchemar éveillé, un chaos fiévreux dont on ne sort pas indemne.

« *La mère de Christopher [7 ans et demi] lui a expliqué qu'elle a choisi Mill Grove car c'est une petite ville sûre.* » Fuyant un ex violent, Kate Reese voudrait repartir de zéro avec son fils. Quoi de mieux qu'un bled paumé de Pennsylvanie pour se faire oublier ? Las ! très vite, le récit bascule : un étrange nuage, des pleurs d'enfant, « *tout devient noir* », Christopher disparaît.

Stephen Chbosky surprend. Il y a plus de vingt ans, il nous offrait *Le Monde de Charlie,* émouvant succès de littérature jeunesse. Avec *L'Ami imaginaire*, pavé horrifique façon Stephen King, il opère un virage radical. Il est question d'un « *gentil monsieur* », d'une horrible « *femme qui siffle* », d'une cabane dans les arbres, d'un squelette exhumé, d'un univers parallèle et, bien sûr, d'une bande de gamins téméraires. Au-delà de l'hommage au maître de Portland, l'auteur révèle des talents de conteur hors pair, et déploie une fantasmagorie fiévreuse rappelant aussi, çà et là, les meilleures heures de *Stranger Things*. Pourquoi bouder son plaisir ? **F.C.**



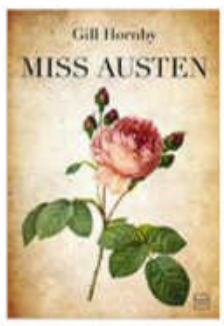
★★★★☆
L'AMI IMAGINAIRE (IMAGINARY FRIEND),
STEPHEN CHBOSKY, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH,
752 P., CALMANN LÉVY NOIR, 23,90 €.

Romance

Austen mini

Mars 1840. Cassandra Austen séjourne à Kintbury afin de mettre la main sur la correspondance que sa défunte belle-sœur et amie, Eliza Fowle, entretenait avec Jane Austen. Convaincue du talent de Jane et de l'intérêt que susciterait la révélation de l'existence des lettres, elle redoute que la divulgation des pensées intimes de sa sœur bien-aimée ne ternisse son image et ne révèle les secrets de la famille Austen. Immergée dans leur lecture, elle replonge en 1795…

Dans *Miss Austen*, la Britannique Gill Hornby imagine la vie de ces sœurs, avec délicatesse et sensibilité, et lève le voile sur l'un des personnages centraux de la vie de Jane : Cassandra. Âmes sœurs, partageant un esprit éclairé et un regard critique sur la société. Heureuses d'affronter les aléas de l'existence ensemble, sans désir de mariage ni de maternité. Deux femmes libres. Une fiction biographique qui ravira les inconditionnels « fleur bleue » d'*Orgueil et Préjugés*. **Marie Lechevalier**



★★☆☆☆
MISS AUSTEN, **GILL HORNBY**,
384 P., HAUTEVILLE, 19,50 €.

le soleil,
la mer,
mon
libraire

#tousenlibrairie

LIBRAIRIES
INDÉPENDANTES

avec le soutien de : Sne Syndicat national de l'édition · OCULTURE · LONSDALE ARCHITECTURE & RETAIL

Fresque adolescente

L'âge bête à la faveur des réseaux sociaux a inspiré Julien Dufresne-Lamy et Charlotte Erlih, qui signent le premier tome d'une tétralogie dont on suit les jeunes héros au fil des saisons.

« *Tu étais si jolie aujourd'hui.* » Signé Y. Pas de réponse. Deuxième tentative habilement préparée (pas plus d'un message par semaine). « *Je t'imagine tout le temps. Ça ne suffit pas. Tu es l'inimaginable.* » Pour May, ces messages anonymes publiés sur Instagram sont gentiment inquiétants, mais aussi flatteurs et excitants. Élue la plus populaire du lycée, elle n'a pas hésité à relater les faits à son groupe, se retrouvant depuis au cœur des spéculations. Entre ceux qui la mettent en garde et ceux qui l'envient, May maîtrise avec classe sa rentrée. En outre, Néo, son frère jumeau, n'est enfin plus dans la même classe. Une correspondance se met en place, les chapitres alternent la voix des jumeaux et celle du ou de la mystérieux(se) Y.

En 2020, les interactions sont désormais indissociables des réseaux sociaux. Charlotte Erlih et Julien Dufresne-Lamy l'ont totalement intégré à leur récit. Cela sert toujours l'intrigue romanesque et participe à un jeu littéraire. Réduire ce texte à un roman sur les réseaux sociaux serait néanmoins une erreur. Difficile de le lâcher tant les personnages existent ! L'évolution de la relation entre May et Néo apporte aussi une belle réflexion sur la gémellité. *Darling#automne* est le début d'une fresque. *#hiver #printemps* et *#été* arriveront au fur et à mesure de l'année. Dans le prochain, Néo et May seront toujours présents mais incarneront des personnages secondaires. Julien Dufresne-Lamy publie parallèlement un roman de littérature générale. On y retrouve son talent d'explorateur des facettes de l'adolescence. Dans *Mon père, ma mère, mes tremblements de terre*, Charlie raconte la transition de son père, des perruques planquées à la prise des « *cachetons anti-darons* », sous forme d'un flash-back depuis l'hôpital où l'opération capitale est en cours. L'humour et l'amour chers à cette famille n'édulcorent jamais ce douloureux chamboulement.

Raphaële Botte

★★★★☆

***DARLING #AUTOMNE,* JULIEN DUFRESNE-LAMY** ET **CHARLOTTE ERLIH,** 368 P., ACTES SUD JUNIOR, 16 € (DÈS 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

★★★☆☆

***MON PÈRE, MA MÈRE, MES TREMBLEMENTS DE TERRE,* JULIEN DUFRESNE-LAMY,** 256 P., BELFOND, 17 € (DÈS 13 ANS)

À contre sens

Une « *merveille de bébé cheval* » vient de naître dans l'élevage des O'Hara. À quelques jours de l'anniversaire de Sarah, la fille des propriétaires, quel cadeau ! Mais imaginez la jument rouge de honte quand tout le monde découvre que son petit tant admiré galope… à l'envers ! Il se retrouve vite affublé du doux nom d'O'Contraire. Le président de l'Académie Goncourt, Didier Decoin, publie pour la première fois une histoire pour les jeunes lecteurs écrite il y a quelques années déjà. Ce texte malin et rythmé montre joliment que la singularité est une force. Les illustrations colorées d'Alexandra Huard emportent le lecteur dans les collines irlandaises verdoyantes. **R.B.**

★★★☆☆

***O'CONTRAIRE,* DIDIER DECOIN** ET **ALEXANDRA HUARD,** 48 P, ROBERT LAFFONT, 14 € (DÈS 7 ANS). EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

Avancer sur un fil

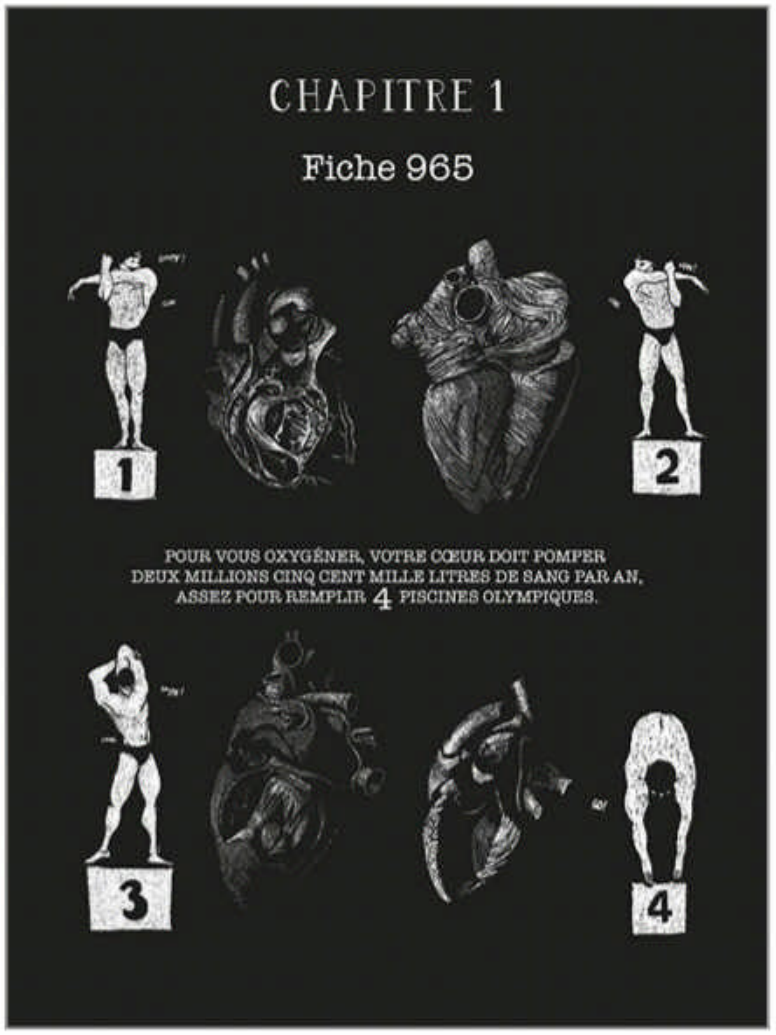
Voici Saul, Rachel et Temple. *L'Âge des possibles* est le leur. Saul et Rachel font ensemble leur *rumspringa*. Les voilà à Chicago, loin de leur famille, pour décider si oui ou non, ils souhaitent se marier et poursuivre leur vie en appliquant les règles de la communauté amish. Dans les rues de la même ville, Temple aussi s'est mise en danger. L'adolescente angoissée a quitté sa contrée et l'épicerie rassurante de ses parents pour rejoindre sa sœur. Ce trio improbable se rencontre, s'entraide, savoure de nouveaux plaisirs, et surtout avance vers les lendemains. Marie Chartres (*Comme un feu furieux, Les Nuits d'Ismaël,* etc.) décrit la relation de Saul et Rachel avec émotion et justesse. Sa délicatesse se glisse partout comme les « *fantômes de mots* », ces mots jamais prononcés ni par Saul, ni par Rachel, mais que tous les deux entendent.

R.B.

DR/ACTES SUD- ACTES SUD

★★★★★

***L'ÂGE DES POSSIBLES,* MARIE CHARTRES,** 238 P.,L'ÉCOLE DES LOISIRS, 15 € (DÈS 13 ANS)



★★★★☆

***INCROYABLE !,* ZABUS** (SCÉNARIO) ET **HIPPOLYTE** (DESSIN), 200 P., DARGAUD, 21 €

Héros malgré lui

Sous couvert de situations burlesques et porté par un scénario pour le moins fantaisiste imaginé par Zabus et servi par le trait d'Hippolyte, cet album nous parle de différence et de la difficulté de trouver sa place.

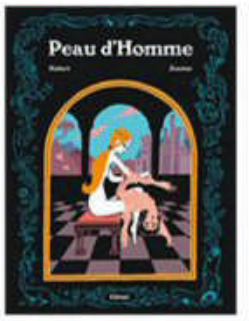
« *Jean-Loup est un gamin un peu bizarre qui, du haut de ses 11 ans, s'est égaré entre son arrêt de bus et le cosmos.* » Le ton est donné, qui va à l'essentiel par des chemins détournés. Le lieu est circonscrit – la Belgique du début des années 1980, avec son couple royal comme on n'en fait plus.

Le héros *d'Incroyable !,* de Zabus et Hippolyte est, lui, beaucoup moins facile à définir. Une des clés d'interprétation de ce drôle de petit bonhomme nous sera donnée page 53, révisée par la page 153 : ne comptez pas sur moi pour vous en dire plus. Sachez seulement que « chez les Beaugens » (on pense à la chanson de Brel : « Chez ces gens-là »), *« On est président ! On gagne de l'argent ! »* et que Jean-Loup n'a envie ni de gagner de l'argent, ni de se suicider – autre activité récurrente dans la famille. Pour le reste, on vous laisse découvrir comment une peau de banane, des majorettes et des manifestants permettent à notre héros d'arriver à l'heure à la gare, comment il va faire pipi à côté du roi Baudouin – qui, lui, ne peut pas –, ou encore comment la comète 1983TX581 va l'aider à retrouver le chemin de sa maman, à laquelle il va pouvoir révéler pourquoi les êtres humains ne sont pas restés au stade d'ours léchant les parois de leurs grottes.

Oui, voilà un scénario sinon incroyable – on peut penser qu'il existe beaucoup de Jean-Loup à travers le monde –, du moins rare dans les parages de la bande dessinée, où le seul sujet sérieux est l'avenir de la planète et le seul genre légitime, la dystopie. Il est vrai que l'histoire utopique de Jean-Loup nous parle aussi de l'avenir de la planète. **Pascal Ory**

★★★★☆

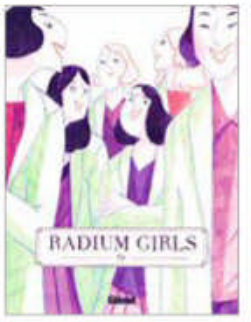
***PEAU D'HOMME,* HUBERT** (SCÉNARIO) ET **ZANZIM** (DESSIN), 160 P., GLÉNAT, 27 €



L'idée est audacieuse : dans l'univers corseté – c'est le mot – du Moyen Âge, une jeune fille à marier se voit discrètement offrir par sa marraine une peau d'homme. Sa vie en est transformée, et, de proche en proche, celle de son entourage puis celle de toute la ville, qui ressemble beaucoup à la Florence des Médicis – et de Savonarole. La fable est jubilatoire, la leçon de liberté des sexes et du sexe, démontrée avec brio. Le dessin, dans le style propre aux enluminures, impose une évidence aimable, qui contraste avec la radicalité du propos. **P.O.**

★★★☆☆

***RADIUM GIRLS,* CY,** 136 P.,DARGAUD, 22 €



États-Unis, années 1920. De jeunes ouvrières sont embauchées pour peindre à la main des montres luminescentes : épatant. Le détail qui tue : la luminescence est obtenue par le recours au radium. Les « Radium girls », promises à une mort prématurée, seront à l'origine d'une nouvelle législation sur les maladies professionnelles. Mais, entre-temps, toutes mourront. Le dessin de Cy, jeune artiste douée, réussit à rendre moderne cette tragédie au moyen d'un crayonné simple, dans une sorte de gaieté funèbre. **P.O.**

★★★☆☆

***LE REPAS DES HYÈNES,* DUCOUDRAY** (SCÉNARIO) ET **ALLAG** (DESSIN), 150 P., DELCOURT/MIRAGES, 19,99 €. EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

Adrien Ducoudray entre dans le jeu d'un mythe africain, celui de ces entités effrayantes que sont les Yébans, *« coincés entre notre vie et celle des esprits »,* et nous invite à suivre la pérégrination d'un petit garçon déluré et d'une hyène gigantesque, jusqu'aux portes de l'Enfer. Plus encore que la signification complexe de ce voyage initiatique, on se laisse séduire par la splendeur graphique des formes et des couleurs que Mélanie Allag puise dans son inconscient. **P.O.**

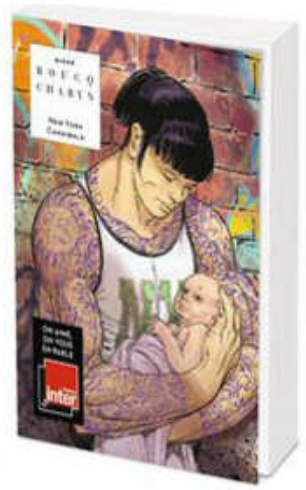
Boucq & Charyn

NEW YORK CANNIBALS

Six ans après *Little Tulip*, François Boucq et Jerome Charyn* se retrouvent et continuent un chemin commencé avec *La Femme du magicien*, en 1986. Ils se retrouvent d'autant plus que *New York Cannibals* raconte des personnages déjà croqués par les auteurs. Ainsi de l'héroïne, Azami, devenue en cette année 1990 sergent dans la police new-yorkaise, et de son père adoptif, Pavel, alias Paul, ancien mafieux devenu tatoueur, élevé dans un goulag où il côtoie la violence et apprend à se battre. À New York, Paul aspire au repos et Azami rêve d'être mère quand elle ne met pas la main sur des braqueurs. Mais le passé ressurgit en la personne de Nadya, ancienne maîtresse de Pavel à l'époque soviétique, morte à ses yeux, aujourd'hui bien vivante et à la tête d'une organisation criminelle. Elle oblige son ancien amant à travailler pour elle, et Azami à franchir la ligne blanche alors que la ville cache dans ses entrailles des adeptes du cannibalisme et des trafiquants d'organes. Boucq et Charyn n'ont rien perdu de leur talent pour décrire les bas-fonds d'une grosse pomme bouffée au moisi et des personnages épais, charnus, vivants, bons ou mauvais, qui flirtent chacun avec leur part animale dans une ambiance de roman noir que l'on peut retrouver chez les plus grands du genre, tels Joseph Wambaugh ou Kent Anderson.

Éric Libiot

*À noter aussi la parution du nouveau roman de Jerome Charym, *Avis de grand froid* (Rivages).



LE LIVRE

NEW YORK CANNIBALS, BOUCQ (DESSIN) & CHARYN (SCÉNARIO), 160 P., 35 €. COPYRIGHT LE LOMBARD.

L'info en plus

Le couple Boucq et Charyn fait partie de la « génération *(À Suivre)* », du nom du magazine de BD édité par Casterman, qui publia les grands auteurs des années 1980-1990 ayant porté le neuvième art sur l'autel de la reconnaissance : Tardi, Pratt, Manara, Comès, Sokal, Bilal, Cestac, Blutch, Servais...

Bio express

François Boucq

Grand Prix de la ville d'Angoulême en 1998, il est né à Lille en 1955. Son dessin est à la fois extravagant et réaliste ; extravagant quand l'auteur raconte, dessin et scénario, les aventures métaphysiques de Jérôme Moucherot, réaliste quand il travaille avec Charyn ou Alexandro Jodorowsky pour la série *Bouncer.* Il a illustré plusieurs couvertures de San-Antonio.

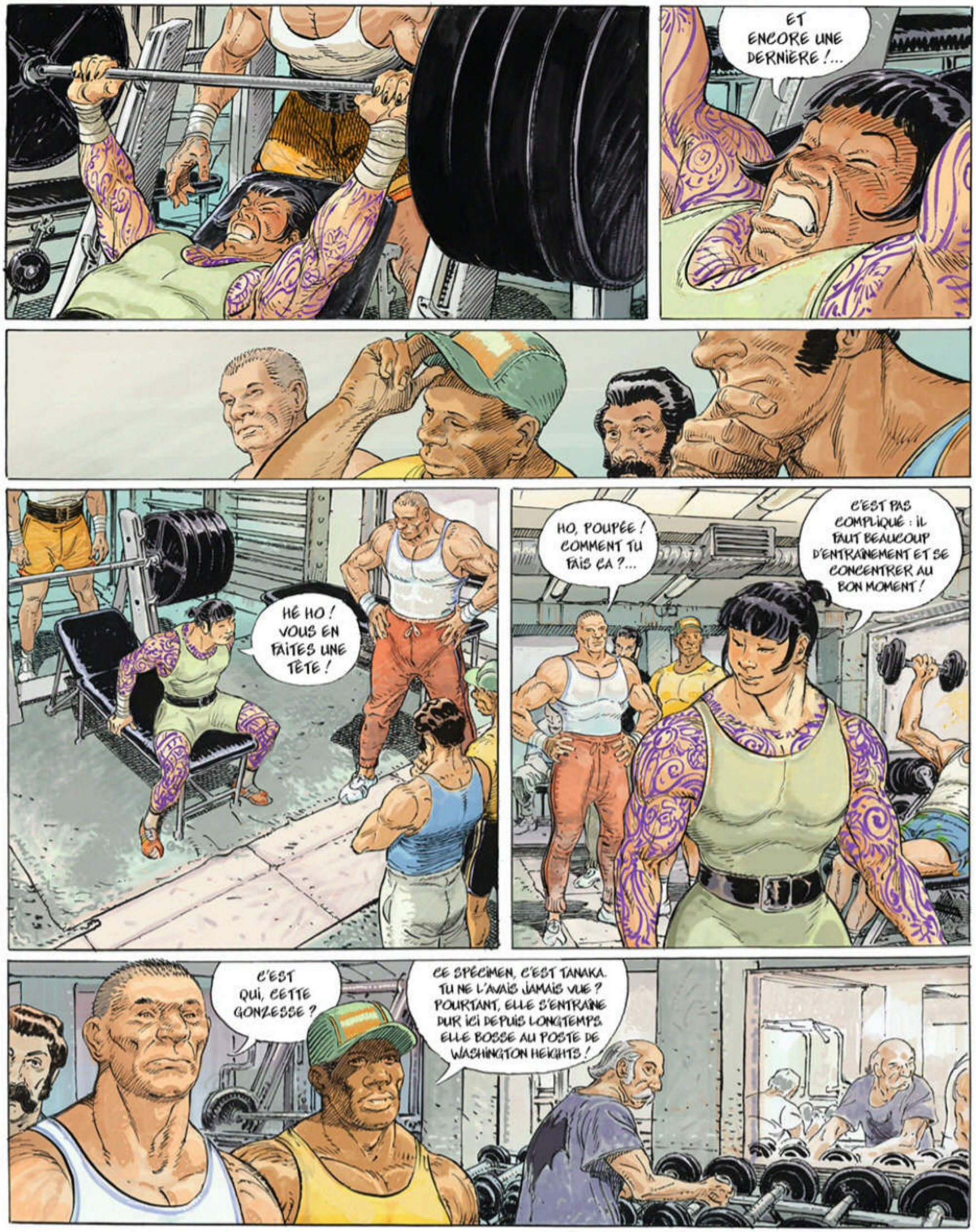
Jerome Charyn

L'écrivain new-yorkais, né dans le Bronx en 1937, est le père littéraire de l'un des plus beaux personnages du polar, Isaac Sidel, flic incorruptible (*Zyeux-Bleus*) bientôt en campagne pour la vice-présidence des États-Unis (*Citizen Sidel*). Il est l'auteur d'une vingtaine de romans, hors la saga Sidel, souvent nourris de cinéma, et, côté BD, a travaillé avec Loustal, Denis ou Muñoz.

LE LOMBARD / FRED KIHN - LE LOMBARD / JÖRG MEYER

NEW YORK 1990
ONE WAY
MOLASSE HALL
EH, MERDE ! JE PEUX PAS. J'ABANDONNE. PFFF...!
TU NOUS AS HABITUÉS À BIEN MIEUX QUE ÇA !
MAIS C'EST PAS GRAVE, TU DOIS ÊTRE DANS TA MAUVAISE PÉRIODE ! MA FEMME, C'EST PAREIL.

C'EST ÇA, ALLEZ-Y, LES MECS, MARREZ-VOUS !...
NE LE PRENDS PAS MAL ! IL N'Y A PAS DE HONTE À AVOIR UNE BAISSE DE FORME. EN PLUS, PERSONNE N'A RÉUSSI CETTE CHARGE !
JE PEUX ESSAYER ?
À TOI DE JOUER... JE T'AURAI AU MOINS CHAUFFÉ LA PLACE.
MERCI.


ET ENCORE UNE DERNIÈRE !...
HÉ HO ! VOUS EN FAITES UNE TÊTE !
HO, POUPÉE ! COMMENT TU FAIS ÇA ?...
C'EST PAS COMPLIQUÉ : IL FAUT BEAUCOUP D'ENTRAÎNEMENT ET SE CONCENTRER AU BON MOMENT !
C'EST QUI, CETTE GONZESSE ?
CE SPÉCIMEN, C'EST TANAKA. TU NE L'AVAIS JAMAIS VUE ? POURTANT, ELLE S'ENTRAÎNE PUR ICI DEPUIS LONGTEMPS. ELLE BOSSE AU POSTE DE WASHINGTON HEIGHTS !

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR GEORGE ELIOT

ELLE FAISAIT PLEURER PROUST

Henry James et D.H. Lawrence louaient son talent. En 1934, Virginia Woolf qualifiait *Middlemarch* de « *premier roman moderne* ». Quant à Proust, il écrivait dans sa correspondance : « *Deux pages du* Moulin sur la Floss *me font pleurer* », et citait son nom dans *La Recherche*. Si nos voisins anglais reconnaissent en George Eliot l'une des écrivaines majeures de leur panthéon littéraire, son œuvre semble en France tombée dans l'oubli – un oubli que la parution prochaine, dans la Bibliothèque de la Pléiade, de deux de ses grands romans permettra peut-être de réparer.

ELLE A RADIOGRAPHIÉ LA SOCIÉTÉ VICTORIENNE

Lire ou relire George Eliot, c'est s'offrir une promenade buissonnière dans l'Angleterre victorienne à la rencontre de personnages forts, dont la peinture psychologique, d'une finesse remarquable, alterne avec des rebondissements dignes des meilleurs romans-feuilletons. Mêlant aux destins individuels l'histoire collective, l'auteure avait l'intuition que l'identité d'une personne se définissait d'abord par rapport à un groupe, une identité collective – une idée foncièrement novatrice pour l'époque.

ELLE ÉTAIT MODERNE

Comme l'indique Mona Ozouf dans son essai consacré à « *l'autre George* » (Gallimard, 2018), la romancière partageait les grandes théories du XIXe siècle (darwinisme, positivisme, foi dans le développement et le progrès), thèmes qui imprègnent son œuvre. La « petite sœur » de George Sand faisait par ailleurs preuve, comme son aînée, d'un féminisme discret et vantait les mérites de l'amour durable et les vertus de la lenteur. **Laëtitia Favro**

★★★★★

MIDDLEMARCH (ID.)
PRÉCÉDÉ DU ***MOULIN SUR LA FLOSS (THE MILL ON THE FLOSS),***
GEORGE ELIOT, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ALAIN JUMEAU ET SYLVÈRE MONOD, 1 680 P., LA PLÉIADE, 63 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

Dans la bataille

Plus qu'une série d'articles, c'est un dialogue avec l'Histoire que propose François Mauriac dans son *Bloc-notes.* Celle des lettres et celle de la politique française. Visionnaire et intraitable.

En 1952, les jeunes provocateurs regroupés autour de Roger Nimier, ceux qu'on appela les « Hussards », demandaient à François Mauriac de collaborer à leur revue, *La Table ronde*. C'est ainsi que l'académicien et récent Prix Nobel « *entra dans la bagarre* » avec son *Bloc-notes*. Commencé à droite, le combat se poursuivit dans *L'Express*, hebdomadaire de centre gauche de Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, puis dans les colonnes, plus conservatrices, du *Figaro littéraire* jusqu'en 1970, année de la mort de l'écrivain.

Ces revirements n'étaient qu'apparents. Quitte à choquer son propre camp, Mauriac défendait inlassablement des valeurs humaines qui dépassaient tout cadre politique. Porté par le besoin de frotter son catholicisme aux rugosités de l'Histoire, il condamna la torture en Algérie, plaida pour l'indépendance du Maroc, puis, de l'ensemble des pays d'Afrique du Nord ; il célébra aussi la pensée du grand homme de gauche que fut Mendès France tout en restant d'une fidélité exemplaire à de Gaulle.

Œuvre séculière d'un croyant en constante communication avec l'invisible, *Le Bloc-notes* concilie intelligence polémique, franchise et beau style : c'est une œuvre à part entière. L'âme et la révolte y marchent de concert et prennent même un essor inattendu chez un écrivain qui avait commencé sa carrière au début du siècle, dans la France de Barrès et de Proust.

LA VOCATION DE L'ABSOLU

Avec jubilation et malice, Mauriac brouillait les frontières de la pensée politique, comme il effaçait l'antagonisme traditionnel entre journalisme et littérature. Inscrivant l'actualité dans le courant plus vaste de sa pensée, constamment poète et romancier, il poursuivait et approfondissait une vocation dédiée à l'absolu. Ce « *dialogue avec l'Histoire* », pour reprendre l'expression de Jean Lacouture, eut un impact réel sur l'opinion publique de son temps. Il marqua la sensibilité française et joua un rôle dans le dénouement de la guerre d'Algérie et l'histoire du régime gaulliste.

À la fois confession et combat au jour le jour, *Le Bloc-notes* nous révèle un Mauriac en état d'urgence, généreux, attentif aux autres et d'une liberté exemplaire. Même si le monde a changé depuis 1970, cet engagement dénué d'opportunisme, cette énergie spirituelle qui n'hésite jamais à se mettre en danger, font du *Bloc-notes* un livre plus que jamais d'actualité. **Serge Sanchez**

★★★★☆ ***LE BLOC-NOTES,***
FRANÇOIS MAURIAC,
2 VOLUMES DE 1 344 P. CHACUN, T 1 (1952-1962), T 2 (1963-1970), ROBERT LAFFONT, 32 € PAR VOLUME.

AGIP/BRIGEMAN IMAGES

Le seigneur des anneaux

Revisitant sa dépression après la sortie des *Disparus* et sa relation avec son père explorée dans *Une odyssée*, Daniel Mendelsohn se livre à une réflexion sur la littérature et son métier d'écrivain.

« *Le cinéma est une maison pour les images qui n'ont plus de maison* », selon la formule du critique Serge Daney. La lecture de *Trois anneaux* de Daniel Mendelsohn fait revenir à l'esprit cette parole si l'on veut bien la faire pencher du côté des livres. Cela donnerait : *« La littérature est une maison pour les mots qui n'ont plus de maison. »* Sous-titré *Histoires d'exil,* le nouvel essai de l'Américain déploie tout un casting d'apatrides, de réfugiés, d'égarés. Ulysse, mascotte des vagabonds, mène cette petite troupe. On pense bien évidemment au personnage d'Homère chaque fois que l'auteur mentionne, comme un refrain, la phrase : *« Un étranger arrive dans une ville inconnue au terme d'un long voyage. »* Mais *« ce pourrait être n'importe quel homme de ce dernier demi-siècle : un Syrien un Bosniaque, un Kurde, un Angolais, un Ougandais. Quelques décennies plus tôt, c'aurait pu être un Juif, un affable citoyen d'Europe centrale. »* Cet errant pourrait aussi bien être *« un écrivain se lançant dans l'écriture d'un nouveau livre ».* Soit Daniel Mendelsohn lui-même.

Trois anneaux est beaucoup de choses à la fois. C'est une macédoine littéraire : un peu de commentaires de *L'Odyssée,* quelques fragments intimes comme lorsque l'auteur évoque une croisière effectuée avec son père peu de temps avant sa mort et, enfin, beaucoup d'érudition. Ce qui lie tous ces éléments : la difficulté d'écrire après la publication d'un livre à l'ambition quasi écrasante. Après avoir terminé *Les Disparus,* ample essai sur les victimes de la Shoah au sein de sa famille, Daniel Mendelsohn confesse avoir été frappé par une dépression. Pour en sortir, il a *« commencé à caresser l'idée d'écrire quelque chose sur les classiques grecs »*. L'idée de boucles narratives ou d'un récit en anneaux lui trotte dans la tête. Les plus grands livres seraient ainsi construits. *L'Odyssée,* bien sûr. Tout comme *À la recherche du temps perdu, Télémaque...*

Mais se pencher sur un sujet purement littéraire permet-il vraiment *« de tourner la page sur les histoires angoissantes »* qui hantent l'écrivain ? Au contraire, voilà que celles-ci refluent. La littérature ne tourne pas le dos au monde. Pourtant Mendelsohn entrevoit *« les possibilités "optimistes" d'un récit – c'est-à-dire la possibilité d'insérer d'infinies digressions dans une histoire donnée, un enchaînement potentiellement infini de petits cercles concentriques imbriqués dans un plus grand anneau »*. Au cœur de la tristesse du monde, on peut donc construire des anneaux, comme des petites maisons, pour toutes les histoires, les mots et les personnes qui n'en ont plus.

Pierre-Édouard Peillon

★★★☆☆
TROIS ANNEAUX. HISTOIRES D'EXIL (HOW TO READ THE CLASSICS)
DANIEL MENDELSOHN,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ISABELLE D. TAUDIÈRE, 200 P., FLAMMARION, 19 €.

MATT MENDELSOHN/FLAMMARION

Poésie

Lorca autrement

Cruels, subversifs, vibrants d'une clameur gracieuse, les poèmes en prose de Federico García Lorca éclaboussent le lecteur de leur intrigante et sombre fantaisie. Réunis pour la première fois en une sélection augmentée de nombreux textes inédits, ils donnent à voir une facette méconnue de l'œuvre du poète disparu à l'âge de 38 ans sous les balles de la milice franquiste. *« Il est impératif de tout briser pour que les dogmes se purifient, que les normes tremblent à nouveau »,* annonce l'écrivain dans *Nageuse engloutie.* Briser d'abord les liens visibles et invisibles entre les objets, afin de mieux *« les laisser aller librement où ils veulent »,* débarrassés de leur qualité logique. Briser, aussi, les postures du poète voyageur friand de mises en scène, et celles du poète romantique qui partout voit des miroirs. Lui préférer l'ironie, la dissonance et les frottements du paradoxe dans le déploiement des images et des métaphores. *« Entre un poème et un arbre se trouve la même différence qu'entre une rivière et un regard. »*

Et c'est ainsi que Lorca nous mène de surprise en surprise, faisant surgir une série de tableaux vivants fourmillants où le merveilleux et la magie de l'animisme réconcilient les tourments. *« Deux et deux ne font jamais quatre à Grenade »*, alors, invoquant le coq, la poule et la colombe, l'auteur des *Complaintes gitanes* n'a de cesse de s'amuser des codes et des mythes pour le plaisir de faire jaillir les étincelles d'un univers toujours plus hybride, surréaliste et grinçant.

Estelle Lenartowicz

★★★★☆
UNE COLOMBE SI CRUELLE. POÈMES EN PROSE ET AUTRES TEXTES,
FEDERICO GARCÍA LORCA,
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR CAROLE FILLIÈRE, 144 P., BRUNO DOUCEY, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

Rutger Bregman
HUMANITÉ. UNE HISTOIRE OPTIMISTE

Il faut absolument plonger dans ces quatre cents pages vives, intelligentes, pédagogiques et stimulantes ! Après *Utopies réalistes*, son best-seller paru en 2017 (33 traductions et 50 000 exemplaires vendus en France), l'historien et romancier Rutger Bregman publie *Humanité. Une histoire optimiste*. De Machiavel à Hannah Arendt en passant par nos ancêtres chasseurs-cueilleurs, l'auteur part à la recherche de « *l'homo mignon* », persuadé que notre conception négative de l'humanité est responsable d'une grande partie de nos maux. L'Histoire comme le quotidien prouvent que les hommes sont naturellement plus enclins à l'entraide qu'à la compétition et que « *les désastres font émerger ce que nous avons de meilleur* ». Avec aisance, Rutger Bregman peut balayer de nombreuses théories (dont celle du « vernis de civilisation » ou du carreau cassé), détailler des études étonnantes (sur la conception du bien et du mal chez les bébés par exemple) et faire l'éloge du rougissement pour démontrer que si le mal est plus puissant, le bien est plus répandu. Alors, si l'homme est bon – plus que nous l'imaginons du moins –, une nouvelle conception de l'humanité est possible. Un dessein global qu'il ponctue de préceptes pour chaque jour. À ceux qui voient l'humanité en noir, le Néerlandais préconise d'arrêter de regarder les infos… Autre conseil : ouvrir son livre !

Aurélie Marcireau

LE LIVRE

HUMANITÉ. UNE HISTOIRE OPTIMISTE (DE MEESTE MENSEN DEUGEN),
RUTGER BREGMAN,
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR CAROLINE SORDIA ET PIETER BOYEKENS, 432 P., 21,90 €. COPYRIGHT SEUIL. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

STEPHAN VLANFETEREN/SEUIL

Bio express

1988
Né à Westerschouwen, aux Pays-Bas, Rutger Bregman a suivi des études d'histoire. Il a travaillé sur les concepts de ville, d'État et de citoyenneté. Il commence par écrire des articles dans la presse puis fait paraître son premier essai en 2012.

2014
Utopies réalistes est publié aux Pays-Bas, et rencontre un succès inouï, avec de nombreuses traductions. Dans cet ouvrage, l'auteur défend, entre autres, l'ouverture des frontières, la semaine de travail de quinze heures et le revenu universel.

2019
Devenu une référence idéologique pour de nombreux politiques (généralement de gauche, mais pas seulement !), Bregman travaille pour le média en ligne néerlandais *De Correspondent* et donne des conférences dans le monde entier.

Un nouveau réalisme

I.

Ce livre porte sur une idée radicale.

C'est une idée qui angoisse les puissants depuis des siècles. Une idée contre laquelle les religions et les idéologies se sont battues. Une idée dont les médias parlent rarement et que l'histoire semble sans cesse réfuter.

En même temps, c'est une idée qui trouve ses fondements dans quasiment tous les domaines de la science. Une idée démontrée par l'évolution et confirmée par la vie quotidienne. Une idée si intimement liée à la nature humaine qu'on n'y fait souvent même plus attention.

Si nous avions le courage de la prendre au sérieux, cela nous sauterait aux yeux : cette idée peut déclencher une révolution. Elle peut mettre la société sens dessus dessous. Si elle imprègne véritablement notre cerveau, elle peut même devenir un remède qui change la vie, qui fait qu'on ne regardera plus jamais le monde de la même façon.

L'idée en question ?

La plupart des gens sont des gens bien.

Je ne connais personne qui sache mieux expliquer cette idée que Tom Postmes, professeur de psychologie sociale à l'université de Groningue. Depuis des années, il pose la même question à ses étudiants :

> Un avion doit effectuer un atterrissage en urgence et se fracasse en trois morceaux. La cabine se remplit de fumée. Tous les passagers se rendent compte qu'ils doivent sortir. Que se passe-t-il ?
> Sur la planète A, les passagers se demandent mutuellement s'ils vont bien.
> On laisse sortir en priorité les personnes qui ont besoin d'aide. Les gens sont prêts à donner leur vie, y compris pour des inconnus.
> Sur la planète B, c'est chacun pour soi. C'est la panique totale. Les gens se poussent et se donnent des coups de pied à qui mieux mieux. Les enfants, les personnes âgées et handicapées se font piétiner.
>
> Question : Sur quelle planète vivons-nous ?

« J'estime à environ 97 % la proportion de gens qui pensent que nous vivons sur la planète B, explique Postmes. Mais en réalité, nous vivons presque toujours sur la planète A. » Peu importe à qui vous posez la question. De gauche comme de droite, pauvres et riches, analphabètes et érudits – tous font la même erreur de jugement. « Les étudiants de première année ne le savent pas, ceux de troisième année non plus, ni les étudiants de master, et beaucoup de professionnels l'ignorent aussi, même parmi celles et ceux qui travaillent dans la gestion de crise, soupire Postmes. Non qu'on manque de recherches sur le sujet. On devrait être au courant depuis la Seconde Guerre mondiale. »

Une idée dont les médias parlent rarement et que l'histoire semble sans cesse réfuter

Les plus célèbres désastres de l'Histoire se sont déroulés sur la planète A. Prenez le naufrage du *Titanic*. Si vous avez vu le film, vous croyez peut-être que les gens étaient totalement paniqués (à l'exception du quatuor à cordes). Mais non, il n'y a pas eu de bousculades. Un témoin a rapporté qu'il n'y avait « aucun indice de panique ou d'hystérie, aucun cri d'effroi ni de cavalcade en tous sens ».

Ou bien prenez le 11 septembre 2001. Des milliers de personnes ont patiemment descendu les escaliers des tours jumelles du World Trade Center, bien qu'elles aient su que leur vie était en danger. On laissait passer en priorité les pompiers et les blessés. « Les gens disaient : "Non, non, vous d'abord", se souvient l'une des victimes. J'avais du mal à en croire mes oreilles, qu'à ce stade les gens disent littéralement : "Non, non, prenez ma place." C'était extraordinaire. »

L'idée selon laquelle les gens seraient naturellement égoïstes, agressifs et portés à la panique est un mythe tenace. Le biologiste Frans de Waal appelle cela la « théorie du vernis ». La civilisation ne serait qu'une mince couche qui se craquellerait à la moindre anicroche. En réalité, c'est l'inverse : c'est précisément lorsque les bombes tombent du ciel ou lorsque les digues rompent que le meilleur en nous affleure à la surface.

Le 29 août 2005, les digues de La Nouvelle Orléans rompirent. L'ouragan *Katrina* se déchaîna sur la ville, laissant dans son sillage 80 % des maisons sous l'eau. Il s'agissait de la plus grande catastrophe naturelle de l'histoire des États-Unis. Au moins 1 836 personnes perdirent la vie.

Cette semaine-là, les journaux regorgèrent de récits de viols et de fusillades dans la ville. Des histoires sordides circulèrent sur des gangsters errant de pillage en pillage, ou sur un tireur d'élite qui ouvrait le feu sur les hélicoptères des secours. Dans le stade du Superdome, le principal centre d'accueil, pas moins de vingt-cinq mille personnes se trouvaient piégées. Sans électricité. Sans eau. Les journalistes rapportèrent que deux bébés avaient été égorgés, et qu'une petite fille de sept ans avait été violée et tuée.

Le chef de la police déclara que la ville sombrait dans l'anarchie, et la gouverneure de la Louisiane craignait la même chose. « Ce qui me met le plus en colère, déclara-t-elle, c'est que des désastres comme celui-ci font souvent ressortir ce qu'il y a de pire chez les gens. »

Cette conclusion fit le tour du monde. L'éminent historien Timothy Garton Ash écrivit dans le journal britannique *The Guardian* ce que tout le monde pensait déjà :

> Retirez les éléments de base de la vie organisée et civilisée nourriture, abri, eau potable, un minimum de sécurité personnelle et nous retombons en quelques heures dans un état de nature hobbesien, celui d'une guerre de tous contre tous. […] Certains deviennent temporairement des anges, la plupart retournent à l'état de singe.

La revoilà : la théorie du vernis. La Nouvelle-Orléans avait ouvert une petite brèche, selon Garton Ash, dans la « fine croûte qui recouvre le magma bouillonnant de la nature humaine ».

Ce n'est que plusieurs mois plus tard – une fois que les journalistes eurent disparu, que l'eau eut été pompée et que les chroniqueurs eurent trouvé d'autres sujets – que les scientifiques découvrirent ce qui s'était réellement passé à La Nouvelle-Orléans.

Il s'avéra que les sifflements de balles provenaient de la soupape d'un réservoir à essence. Dans le stade du Superdome, six personnes avaient perdu la vie : quatre de mort naturelle, une par overdose et une par suicide. Le chef de la police dut admettre qu'il n'avait pas reçu le moindre rapport officiel de meurtre ou de viol. Et certes, de nombreux pillages avaient eu lieu, mais principalement du fait de groupes qui collaboraient pour survivre, parfois avec l'aide de la police elle-même. Les chercheurs du Disaster Research Center de l'université du Delaware conclurent que « la réaction majoritaire

La ville n'avait pas été submergée par l'égoïsme et l'anarchie. Elle avait été submergée par le courage et l'amour de son prochain.

[avait] été, de loin, une attitude prosociale ». Une armada de bateaux étaient arrivés, depuis aussi loin que le Texas, pour secourir un maximum de personnes. Des centaines de groupes de sauveteurs s'étaient constitués. L'un des groupes s'était surnommé les « Robins des Bois pilleurs » : onze amis qui « volaient » de la nourriture, des vêtements et des médicaments pour les redistribuer.

Bref, la ville n'avait pas été submergée par l'égoïsme et l'anarchie. Elle avait été submergée par le courage et l'amour de son prochain.

Katrina cadrait ainsi avec nos connaissances scientifiques sur la manière dont les gens réagissent aux catastrophes. À partir de près de sept cents études de terrain recensées depuis 1963, le Disaster Research Center a établi qu'on ne constate jamais de panique totale après une catastrophe, contrairement à ce que l'on voit dans les films.

On ne note jamais non plus de raz-de-marée d'égoïsme. La plupart du temps, le nombre de crimes – meurtres, vols, viols – baisse. Les gens restent calmes, ne se retrouvent pas en état de choc et passent rapidement à l'action. « Quelle que soit l'étendue du pillage, remarque l'un des chercheurs, ce dernier fait pâle figure au regard de l'altruisme généralisé qui conduit à des dons et partages massifs de biens et de services. » Dans les situations d'urgence, c'est ce que les gens ont de meilleur qui remonte à la surface. Je ne connais aucune notion sociologique qui soit à la fois aussi solidement étayée et aussi superbement ignorée. L'image dépeinte par les médias est invariablement l'inverse de ce qui se produit réellement après une catastrophe.

En attendant, à La Nouvelle-Orléans, les rumeurs persistantes ont bel et bien coûté des vies.

Ainsi, les secours s'activèrent avec une lenteur exaspérante parce que les équipes de sauvetage n'osaient pas pénétrer dans la ville sans protection renforcée. Environ soixante-douze mille militaires furent appelés en renfort avec pour ordre de tirer sur « la racaille ». « Ces troupes sont entraînées à tirer et à tuer […] et j'attends d'elles qu'elles le fassent », déclara la gouverneure. Dont acte. Sur le pont Danziger, à l'est de la ville, la police tira sur six Afro-Américains innocents et non armés, ce qui entraîna la mort d'un adolescent de dix-sept ans et d'un handicapé mental de quarante ans (cinq agents furent par la suite condamnés à de lourdes peines de prison). Évidemment, le désastre de La Nouvelle-Orléans constitue un cas extrême. Mais la dynamique du cataclysme est toujours la même. Un malheur collectif se produit, un raz-de-marée de coopération s'ensuit, les dirigeants paniquent, et c'est là que survient le deuxième désastre.

« Ma propre impression, écrit Rebecca Solnit, qui a décortiqué l'ouragan *Katrina* dans le magistral *A Paradise Built in Hell* (2009), c'est que la "panique de l'élite" est le fait de puissants qui se représentent le genre humain à leur propre image. » Rois et dictateurs, gouverneurs et généraux pensent que le commun des mortels est égoïste, car bien souvent, ils le sont eux-mêmes. Ils font usage de la force parce qu'ils veulent éviter quelque chose qui ne se produit que dans leur imagination.

2.

À l'été 1999, dans la petite ville belge de Bornem, neuf écoliers se mirent soudainement à souffrir de mystérieux symptômes. Maux de tête. Vomissements. Palpitations. Le matin même, ils étaient arrivés à l'école dans la joie et la bonne humeur, mais après la pause déjeuner, ils commencèrent à se sentir mal. Aux yeux des professeurs, il ne pouvait y avoir qu'une seule explication : ces neuf enfants avaient tous bu un Coca-Cola au déjeuner.

Les journalistes ne tardèrent pas à avoir vent de l'incident. Et c'est ainsi que le téléphone du siège de Coca-Cola se mit à sonner. Le soir même, l'entreprise

diffusa un communiqué de presse annonçant le retrait de la vente de millions de bouteilles de Coca. « Nous mettons tout en œuvre pour trouver la cause et nous espérons avoir une réponse définitive dans les prochains jours », déclara la porte-parole de la firme.

Mais il était trop tard. Les plaintes se répandirent comme une tache d'huile dans tout le pays, et même par-delà la frontière, en France. Des gamins pâles comme la mort furent emmenés en ambulance. Il sembla cette semaine-là que tous les produits de Coca-Cola étaient devenus dangereux pour les enfants, qu'il s'agisse du Fanta, du Sprite, du Nestea ou de l'Aquarius. L'« incident Coca-Cola » causa l'une des plus grandes pertes financières de l'entreprise en cent sept années d'existence. Pas moins de 17 millions de sodas furent retirés de la vente en Belgique et tous ceux qui se trouvaient encore dans les entrepôts frigorifiques durent être détruits. Coût de l'opération : plus de 200 millions de dollars. Il se produisit alors une chose étrange. Après quelques semaines, les toxicologues ressortirent bredouilles des laboratoires : ils n'avaient rien trouvé dans les fameuses bouteilles. Pas de pesticides. Pas d'agents pathogènes. Pas de métaux nocifs. Rien de rien. Même dans le sang et les urines des centaines de patients, on ne trouva rien du tout. Les scientifiques ne purent établir aucune explication chimique aux symptômes graves qui avaient entre-temps été constatés chez plus d'un millier de jeunes filles et garçons.

« Que les choses soient claires : ces enfants étaient bel et bien malades », remarqua par la suite l'un des chercheurs. « Seulement, ce n'était pas le Coca qui les avait rendus malades. »

En fait, l'incident Coca-Cola reposait sur une question philosophique ancienne.

Qu'est-ce que la vérité ?

Certaines choses sont vraies, que l'on y croie ou non. L'eau bout à 100 degrés. Fumer tue. Le président Kennedy a été assassiné le 22 novembre 1963 à Dallas.

D'autres choses peuvent *devenir* vraies, si du moins nous y croyons. En sociologie, on parle ainsi de « prophétie autoréalisatrice ». Par exemple, si vous prédisez qu'une banque va faire faillite et si suffisamment de gens vous croient, alors ils vont retirer leur argent jusqu'à ce que la banque soit effectivement en faillite.

Ou prenez l'effet placebo. Avalez un comprimé dont le docteur dit qu'il est efficace et vous vous sentirez tout de suite mieux. Plus le dispositif est théâtral, plus cela a de chances de marcher. Ainsi, il est la plupart du temps plus efficace de se faire injecter un placebo que de le prendre en comprimés. Selon ce principe, même les bonnes vieilles saignées pouvaient être utiles. Non pas que la médecine du Moyen Âge ait été si formidable que ça, mais tout simplement parce que les gens pouvaient facilement *s'imaginer* qu'ils iraient mieux après une intervention aussi carabinée.

Et le placebo ultime ? L'opération, bien sûr ! Enfilez votre blouse blanche, administrez un anesthésiant, prenez un petit café et racontez au patient à son réveil que l'opération a été un immense succès. D'après une méta-analyse du *British Medical Journal*, dans laquelle les résultats de véritables opérations ont été comparés avec ceux d'une telle simulation, il semblerait que, dans les trois quarts des cas, le placebo ait eu un effet positif. Dans la moitié des cas, il avait même été aussi efficace que l'opération.

Mais cela marche aussi en sens inverse.

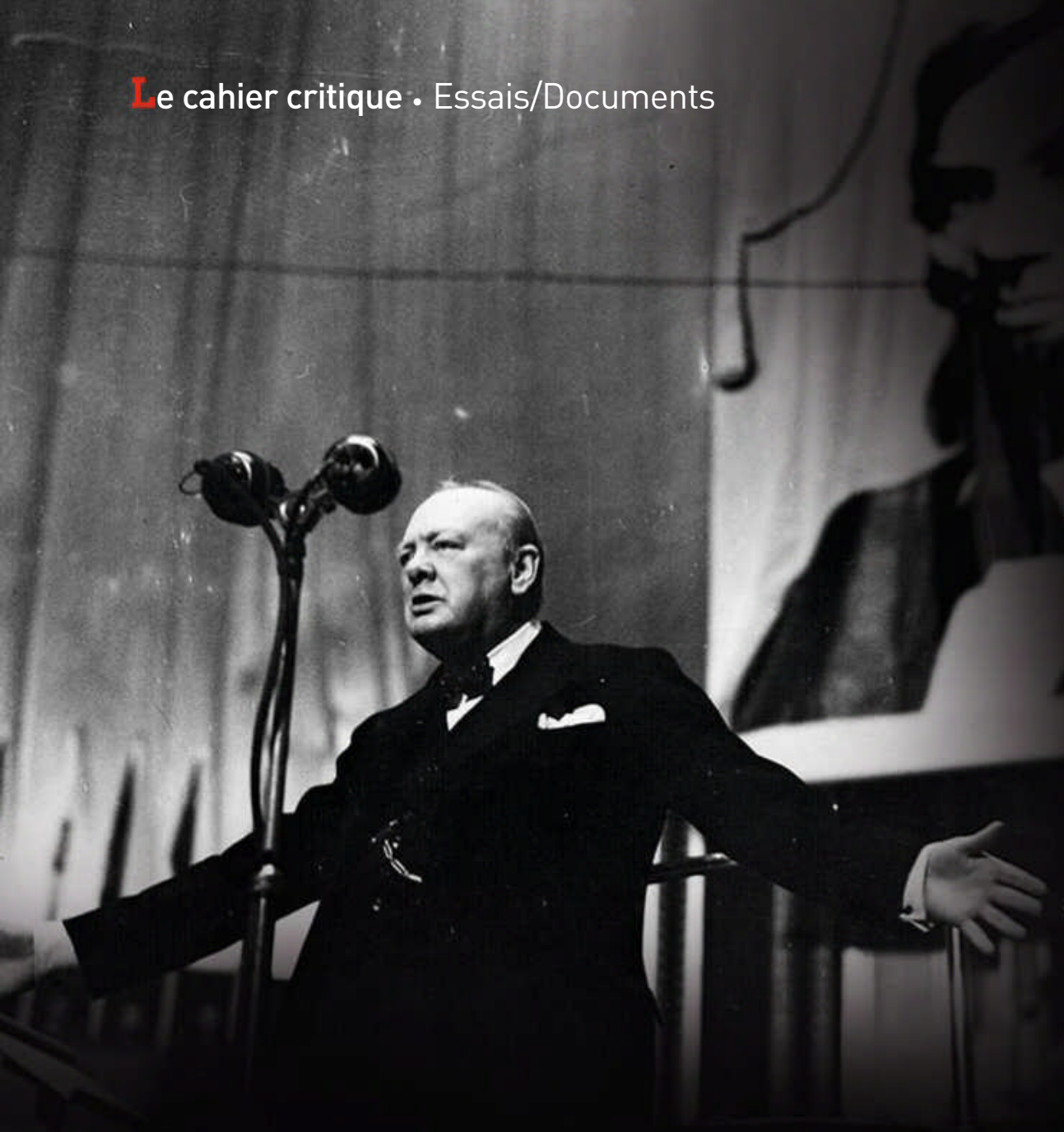
Avalez un comprimé dont vous *pensez* qu'il va vous rendre malade, et il y a de grandes chances pour que vous le deveniez. Mettez en garde vos patients quant à de graves effets secondaires, et il y a fort à parier qu'ils les ressentiront. Il existe relativement peu de recherches sur cet « effet *nocebo* », parce qu'il n'est pas très éthique de donner aux gens le sentiment qu'ils vont tomber malades. Tout indique cependant qu'un nocebo peut être très puissant.

L'incident Coca-Cola reposait sur une question philosophique ancienne. Qu'est-ce que la vérité ?

À l'été 1999, les médecins belges en arrivèrent à la même conclusion. Peut-être y avait-il eu en effet quelque chose qui clochait avec ces quelques bouteilles de Coca-Cola à Bornem. Possible. Mais à part ça, les scientifiques en étaient certains : dans le reste du pays, il avait dû s'agir d'une « maladie sociogénique de masse ». En langage profane : « C'était tout dans la tête. »

L'INFO EN PLUS

Une vidéo virale permet bien souvent de révéler des personnalités pas forcément connues du grand public. Ainsi, le 25 janvier 2019, Rutger Bregman a fait une intervention particulièrement remarquée lors du Forum économique mondial de Davos, où il a abordé la question fiscale, invoquant non sans ironie le chanteur du groupe U2. « *Nous pouvons discuter à loisir de toutes ces initiatives philanthropiques débiles. Et réinvitons Bono, pourquoi pas !* », s'exclamait-il. « *Mais arrêtez, il faut parler des impôts. C'est tout ce qui compte. Les impôts, les impôts, les impôts – tout le reste, ce sont des conneries, si vous voulez mon avis.* » Résultat : des millions de vues…



Andrew Roberts

CHURCHILL EN MAJESTÉ

Le grand homme d'État, Prix Nobel de littérature, n'en a pas fini d'inspirer les biographes. Grâce à des archives enfin accessibles et un impressionnant travail de recherche, cette nouvelle somme donne la mesure du destin hors norme du Vieux Lion.

Comment un « *petit bouledogue mal élevé aux cheveux roux* », à en croire sa grand-mère impavide, est-il devenu un « Vieux Lion » ? Cette métamorphose n'est pas une fable mais la vie extraordinaire de Churchill. Secrétaire d'État aux colonies, Premier Lord de l'Amirauté de 1911 à 1915, locataire du 10 Downing Street pendant la Seconde Guerre mondiale, il mena une double carrière d'homme politique et de journaliste pour financer son train de vie. Jeune officier en Inde puis en Afrique du Sud, cumulant la casquette de correspondant de presse des journaux londoniens, il envoyait des reportages chèrement négociés. Une somme de livres et d'articles lui vaut la réputation de journaliste le mieux payé au monde ! Dès 1905, son premier biographe écrivait avec une intuition prémonitoire qu'il était « *de la race des géants* ». Il avait à peine… 30 ans.

UN DÉSIR INSATIABLE DE RÉUSSITE

Dans le jeu de cartes des personnalités les plus renommées du XX^e^ siècle, Winston Leonard Spencer Churchill a aussi décroché le record mondial du nombre de pages écrites ou collectées sur lui. Pas moins de mille livres lui ont été consacrés. Et au regard des huit tomes de sa biographie officielle parus de 1968 à 1983, complétés d'un tombereau de vingt-trois volumes de documents ministériels et personnels, l'imposante biographie de l'historien britannique Andrew Roberts fait le poids : plus de mille trois cents pages. Ce « *tour de force* », selon son traducteur et préfacier Antoine Capet, familier de la langue de Churchill et qui avait livré une traduction révisée de ses *Mémoires de la Grande Guerre*, est l'événement biographique de la rentrée. Les précédentes biographies de spécialistes français, François Bédarida et François Kersaudy, constituaient des références.

Mais la prédiction d'Eisenhower restait d'actualité : aucune biographie objective de Churchill, mort en 1965, ne verrait le jour avant la décennie 2010. L'heure a sonné. Andrew Roberts a bénéficié d'un accès à des archives inaccessibles jusqu'alors comme le journal non expurgé du roi Georges VI, les papiers privés des enfants Churchill ou les carnets d'Ivan Maïski, l'ambassadeur soviétique à Londres de 1932 à 1943, parus il y a quelques années.

Mi-aristocrate victorien par son père, mi-flambeur américain par sa mère, Winston Churchill, d'auguste lignée, est né dans le Versailles anglais, le château de Blenheim, édifié par l'un de ses ancêtres, John Churchill, duc de Marlborough et héros victorieux pendant la guerre de la Succession d'Espagne en 1704. Il appartenait aux quatre cents familles qui ont gouverné le monde.

« JE LIS L'AVENIR. LONDRES SERA ATTAQUÉE ET JE SERAI AU PREMIER RANG POUR LA DÉFENDRE »

Les jeunes années de Winston confinent à l'abandon parental. Sa mère préférait courir les réceptions mondaines et son père, mari volage et député conservateur intrigant, fomenter des cabales politiciennes. Winston fut un enfant malheureux pendant ses années d'internat. Seule sa nourrice, dont il paya plus tard les frais médicaux, lui prodigua de l'affection.

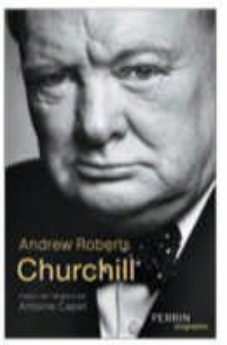
Andrew Roberts a comptabilisé soixante-six lettres d'amour filial pour six missives parentales pleines de reproches. Époux attentionné, Churchill adressa mille sept cents missives à son épouse, Clementine. Admis au Collège militaire royal de Sandhurst, il reçut une longue lettre de son père, qu'il admirait, aux condamnations sans appel : « *Tu ne seras qu'un raté de la société* », « *Ton existence finira par dégénérer dans le malheur, la bassesse, la futilité.* » Son père, atteint de dégénérescence due probablement à la syphilis, ne vécut pas assez longtemps pour voir sa prophétie désavouée. Il mourut à 42 ans. La négligence et la cruauté affective de ses parents donnèrent à Churchill, fasciné par Napoléon, un désir insatiable de réussite. Ses décisions, taxées d'arrivisme, ont prêté à controverse. Croisant les différentes versions d'un même événement et nous plongeant par exemple dans la salle de la Chambre des communes, le biographe restitue la fièvre des débats très codés entre les députés. Lors de ses campagnes électorales, une partie des spectateurs se déplaçaient uniquement pour profiter de ses bons mots et de son sens de la repartie.

SOUS LE SIGNE DE LA PRESCIENCE

L'auteur rappelle avec force qu'en 1940, la décision stratégique capitale de Churchill, ce n'est pas tant d'avoir évité une invasion allemande que d'avoir empêché le gouvernement britannique de conclure une paix avec Hitler. Très attentif aux conséquences des bombardements de la Luftwaffe sur les habitants, il venait souvent à leur rencontre au milieu des décombres. Son ministre du Ravitaillement croulait sous ses notes édictant les priorités du rationnement. Andrew Roberts a placé sa biographie sous le signe de la prescience de Churchill, qui avait annoncé en 1934 le Blitz de Londres : « *Je lis l'avenir. Londres sera attaquée et je serai au premier rang pour la défendre.* » Il était persuadé que « la main du destin » avait orienté son accession à cette fonction suprême le 10 mai 1940 après une traversée du désert. Toute sa vie antérieure, marquée par des victoires et des revers électoraux et l'échec retentissant de l'expédition des Dardanelles en 1915, était un entraînement à son grand œuvre des années de guerre.

Loin d'être admirative, cette biographie comporte des jugements critiques avisés et répertorie la liste des erreurs et des réussites de Churchill. Certains mythes (alcoolisme, dépression) et une « légende noire » lui imputant une responsabilité dans des événements tragiques (des naufrages du *Titanic* et du *Lusitania* à l'assassinat de l'amiral Darlan à Alger) sont déconstruits par Andrew Roberts. Maîtrisant de multiples sources variées, sa biographie fluide et enlevée déploie la force d'âme de Churchill.

Olivier Cariguel



★★★★★

CHURCHILL (CHURCHILL. WALKING WITH DESTINY)
ANDREW ROBERTS,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ANTOINE CAPET,
1360 P., PERRIN, 29 €

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

SANS FILTRE

Qu'il est bon de respirer l'air du temps avec Cécile Guilbert ! Vive et intransigeante, la plume de l'essayiste fait souvent mal. Ainsi, sur le questionnement post-MeToo, l'auteure interroge : « *Les débats confus autour de la fameuse "zone grise" pourraient bien provenir d'un affaissement sans précédent des capacités de verbalisation de l'être humain.* » Elle s'agace du « *politiquement correct enragé de "vertuisme"* », et dénonce les « *symptômes d'épuisement de notre espèce* ». Elle ressuscite Philip Roth et Philippe Muray, qui ont vu poindre « *la tyrannie des convenances* ».

Mais dans *Roue libre,* un recueil composé de ses chroniques pour *La Croix*, on goûte aussi son hommage aux robes d'Alaïa et ses choix de lecture qui font tellement envie. À propos de la correspondance Sollers-Rolin : « *Autant dire que lire toutes ces lettres revient à entrer dans l'alambic même d'un sortilège où peu importe que la femme aimée soit épouse, maîtresse ou compagne : assignations purement sociales et donc inanes au regard de l'amour qui souffle où il veut, invente au comble de l'intimité son propre petit langage crypté, se célèbre comme toujours clandestin et secret, au sens où seuls les amants savent ce qui les attire, les trouble, les lie, mais surtout les charme.* » Beau et féroce : un bon livre, donc.

★★★☆☆

***ROUE LIBRE*,**
CÉCILE GUILBERT,
260 P., FLAMMARION, 19 €

UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE /UIG/BRIDGEMAN - AUDREY SOVIGNET

LE SEXE FORT

Le décès de Gisèle Halimi la fait passer du rang de modèle à celui d'icône. La parution de ses confessions accompagnée par celles des livres de Martial Poirson et de Bibia Pavard nous offre une rentrée à la gloire de la puissance féminine.

« *J'ai très tôt choisi mon camp : celui des victimes. Mais attention ! Des victimes qui relèvent la tête, s'opposent, combattent* », revendiquait Gisèle Halimi. À une époque où certaines associations féministes s'échinent à enfermer leurs sœurs dans l'identité asphyxiante d'éternelles victimes conformément aux vœux du patriarcat qu'elles dénoncent pourtant, des hommes et des femmes – historiens, juristes, écrivains – ont pris la plume pour démontrer combien le deuxième sexe a toujours été fort.

LA GRANDE SUPERCHERIE DU PATRIARCAT

Cette puissance passe aussi par l'exercice de la violence. Dans *Combattantes*, Martial Poirson et ses coauteurs prouvent que, depuis plus de deux mille ans, des femmes courageuses ont milité pour la défense des plus faibles, de leur patrie ou pour leur propre dignité. Dans l'Antiquité, ainsi que le rapporte l'helléniste Pauline Schmitt-Pantel, la société a voulu faire de la violence l'apanage des hommes, celle-ci étant constitutive d'une citoyenneté dont il fallait interdire l'accès aux femmes. Convaincre ces dernières qu'elles sont faibles : voilà la grande supercherie du patriarcat. Celles qui ont refusé d'être de petites choses fragiles se sont connectées à leur masculinité. Ce faisant, elles ont ébranlé la société mais aussi puni les hommes indignes de leur héritage hégémonique. Le livre est préfacé par Christiane Taubira, pour qui « *ces femmes canailles sont souvent notre honneur et notre gloire.* » Les indociles présentées dans cet ouvrage sont les pionnières du féminisme.

POLITIQUES D'ÉMANCIPATION

Le féminisme existait donc avant le féminisme, et les auteures de *Ne nous libérez pas, on s'en charge* dressent un panorama complet de ses multiples ramifications de 1789 à nos jours. Très documentée et austère, cette somme s'adresse à un lectorat pointu. Il s'agit d'un outil de travail à avoir dans sa bibliothèque pour toute personne menant une réflexion de fond sur le sujet. L'étude des politiques d'émancipation met en exergue les principaux acteurs de la libération des femmes, de Choderlos de Laclos à Hubertine Auclert. Petit bémol, cependant : pour analyser l'histoire de France, les chercheuses utilisent des concepts (blanchité, négritude, intersectionnalité…) plus pertinents aux États-Unis. Elles font néanmoins une vraie place à l'humanisme, valeur nationale à laquelle adhéraient les intellectuelles du XXe siècle, à l'instar de l'Antillaise Paulette Nardal. Dans notre pays, l'abolition de l'esclavage et l'émancipation féminine ont été des combats connexes et précoces. Rappelons que la ségrégation a pris fin aux États-Unis en 1965 alors que la France décolonisait ses territoires étrangers. Ce sont deux trajectoires historiques très différentes.

UNE VOLONTÉ FAROUCHE

Gisèle Halimi a d'ailleurs fait ses armes de jeune avocate humaniste dans l'enfer de la décolonisation, assurant alors la défense de plusieurs Algériens. Dans un livre confession, devenu testament depuis sa mort, le 28 juillet dernier, elle raconte son parcours à la journaliste Annick Cojean avec un mélange d'emphase et de pudeur. La soprano du barreau revient sur son enfance rebelle dans une modeste famille juive tunisienne et sur ses grands combats : la défense des femmes, en particulier celle de l'Algérienne Djamila Boupacha, agent de liaison du FLN, jusqu'au procès de Bobigny. Gisèle Halimi, en militante du prétoire et en député indomptable, a plus fait avancer la cause féminine au XXe siècle que Simone de Beauvoir – qu'elle admirait et dont elle était l'amie. On ne naît pas femme, on le devient. Peut-être. Mais on ne devient pas une grande dame sans la puissance d'une volonté farouche.

Virginie Girod

★★★☆☆ ***COMBATTANTES. UNE HISTOIRE DE LA VIOLENCE FÉMININE EN OCCIDENT***, MARTIAL POIRSON (DIR), 264 P., SEUIL, 29 €

★★☆☆☆ ***NE NOUS LIBÉREZ PAS, ON S'EN CHARGE***, BIBIA PAVARD, FLORENCE. ROCHEFORT, MICHELLE ZANCARINI-FOURNEL, 510 P., LA DÉCOUVERTE, 25 €

★★★★★ ***UNE FAROUCHE LIBERTÉ***, GISÈLE HALIMI AVEC ANNICK COJEAN, 160 P., GRASSET, 14,90 €

GETTY/HULTON DEUTSCH COLLECTION/CORBIS

Parler du futur

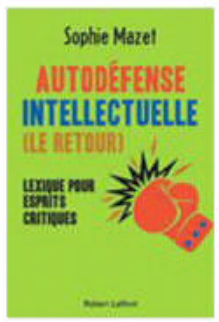
Le langage « nouvelle génération » décortiqué par deux auteures bien inspirées : Julie Neveux, qui le confronte aux nouvelles technologies, et Sophie Mazet, qui le place au cœur du débat public.

« *Je suis grave en mode bienveillance* » : cette phrase est un régal pour Julie Neveux. Comme Sophie Mazet, qui est aussi normalienne et agrégée d'anglais, elle estime que les mots que nous employons, au-delà de leur sens, sont un révélateur d'époque. Toutes deux publient des livres complémentaires sur les mots et maux de notre temps. *Je parle comme je suis*, de Julie Neveux, jongle avec brio avec les origines et significations des « j'avoue » à tout-va des plus jeunes, des journées qui se doivent d'être « belles » plus que « bonnes ». Du langage de l'ère de l'homme-machine qui dérive vers la technologie à celui des nouvelles relations amoureuses de plus en plus dénuées de romantisme, ce livre permet de mieux saisir les changements profonds de la société.

Plus offensif est *Autodéfense intellectuelle. Le retour*, de Sophie Mazet. L'ouvrage permet de se faire une opinion sur des concepts et expressions omniprésents dans le débat public. Cinq ans après le succès de son *Manuel d'autodéfense intellectuelle*, l'auteure se confronte ainsi à : « appropriation culturelle », « féminazie », « intersectionalité » ou encore « spécisme ». Si l'on peut ne pas adhérer à toutes les définitions, l'exercice s'avère réussi.

Aurélie Marcireau

★★★☆☆
***JE PARLE COMME JE SUIS*,**
JULIE NEVEUX,
304 P., GRASSET, 20 €



★★★☆☆
***AUTODÉFENSE INTELLECTUELLE. LE RETOUR*,**
SOPHIE MAZET,
240 P., ROBERT LAFFONT, 18 €

Sa vie à explorer

Écrivaine, poétesse et dramaturge anglaise, Deborah Levy voit traduits les deux premiers volumes de son « *autobiographie vivante* ».

Dans *Ce que je ne veux pas savoir,* elle questionne rétrospectivement sa vocation d'écrivaine. Elle y ravive sa voix d'enfant évoluant dans une Afrique du Sud en plein apartheid, puis sa voix d'adolescente qui dit vouloir fuir l'Angleterre grise où sa famille est exilée. Dans *Le Coût de la vie*, l'auteure a divorcé et déménage au nord de Londres avec ses filles. Elle se passionne pour son vélo électrique qui l'amène jusqu'à son lieu d'écriture et fait part de ses échanges avec des amis ou des inconnus, avant d'évoquer le décès de sa mère dont le souvenir est bouleversant. Deborah Levy mêle librement souvenirs, épisodes du quotidien, réflexions et, s'appuyant sur Marguerite Duras ou Simone de Beauvoir, souligne avec intelligence ces illusions qui entourent notre vision de la maternité, de la féminité et du mariage.

Entrelacs de ressentis, d'impressions et de prises de conscience personnelles, les mots de Levy traduisent le courage qu'il faut pour se reconstruire à l'endroit des « *blessures secrètes* ».

Juliette Savard

★★★★☆
***CE QUE JE NE VEUX PAS SAVOIR (THINGS I DON'T WANT TO KNOW)*,**
DEBORAH LEVY,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉLINE LEROY, 144 P., SOUS-SOL, 16,50 €

Nature sacrée

Notre cerveau plus fort que Greta Thunberg ? C'est la thèse du docteur en neurosciences reconverti en vulgarisateur médiatique, Sébastien Bohler. Après *Le Bug humain* (2019), qui analysait la crise écologique au prisme de la neurobiologie, le rédacteur en chef du magazine *Cerveau & Psycho* estime dans ce nouvel essai que les fondations de notre matière grise peuvent sauver la planète. Pour cela, l'humanité doit renouer avec une zone du cerveau avide de prédiction, d'ordre et de contrôle, qui nous a permis de survivre quand nous étions chasseurs-cueilleurs.

UNE NOUVELLE « RELIGION VERTE »

S'appuyant sur des études scientifiques qui font autorité, Bohler explique que les rituels, les religions et les normes morales ont servi de puissants calmants au cortex cingulaire. À l'inverse, la « *civilisation rationaliste occidentale* » aurait ouvert « *un gouffre d'incertitude* » en croyant « *pouvoir vivre sans sens* ». L'humanité aurait régressé « *vers un système rudimentaire* » fait de comportements addictifs et court-termistes (bouffe, sexe, drogue, séries, hyperconsommation, culte de l'ego…) dévastateurs pour la planète.

Où est le sens ? en appelle au retour du sacré, du sacrifice (à la décroissance) autour d'une *« morale écologique »* (une nouvelle *« religion verte »*). Ici, point de responsables puisque nous sommes soumis à notre biologie. Sébastien Bohler dresse le tableau totalisant d'une humanité décadente à remettre dans le droit chemin écologique.

Anne Laffeter

★★★☆☆
***OÙ EST LE SENS ?*,**
SÉBASTIEN BOHLER,
360 P., ROBERT LAFFONT, 20 €.

E.ROBERT-ESPALIEU/ROBERT LAFFONT

QUE VAUT… LE NOUVEL ESSAI D'ANDREW SOLOMON

Auteur d'essais remarqués, notamment sur la dépression, et ancien président du PEN Club – qui défend la liberté d'expression des écrivains par-delà les frontières –, l'écrivain et journaliste américain Andrew Solomon se présente aussi comme un « *collectionneur d'expériences excentrique* ».

Cette anthologie de reportages au long cours constitue une plongée inédite dans les bouleversements qui ont secoué le monde depuis la supposée « fin de l'Histoire ». Dans *Les Frémissements du monde*, Solomon multiplie les témoignages : artistes et fêtards dans la Russie post-URSS, peintres chinois qui, trois ans après le massacre de Tian'anmen, pratiquent le « *réalisme cynique* » et le « *Political Pop Art* », galeristes dans l'Afrique du Sud d'après l'apartheid… Et lève le voile sur les manifestations de la dépression au Groenland ou au Sénégal, le devenir d'une tribu sourde en Indonésie, l'homophobie dans la Roumanie de ses grands-parents… Psychologisante et militante, son approche éclaire sous un jour nouveau les trente dernières années grâce à des récits d'une incroyable richesse, qui remettent en cause une vision manichéenne ou sensationnelle de l'Histoire.

E.B.

★★★★☆

LES FRÉMISSEMENTS DU MONDE (FAR AND AWAY. REPORTING FROM THE BRINK OF CHANGE),
ANDREW SOLOMON,
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE VIVIER,
600 P., FAYARD, 28 €.

De la langueur au burn out

Georges Vigarello signe une étude subtile et érudite sur la fatigue à l'épreuve du temps.

À chaque époque correspond une perception de la fatigue, à l'aune de la représentation du corps et des pratiques de santé. Au Moyen Âge, l'épuisement du guerrier est à proportion de son héroïsme et celui de l'homme de prières, de sa pénitence. Au siècle de Descartes, la *« langueur »,* cette faiblesse diffuse, submerge les courtisanes. Déjà, la *« fatigue de l'esprit »* dessine le stress et le *« burn out »* de nos contemporains. Avec la vogue des voyages, la *« fatigue-défi »* met le corps à l'épreuve et annonce la société de la compétition et du rendement. La perte de substances, puis les nerfs, sont d'abord incriminés, avant que la psychologie ne se penche sur la *« fatigue d'être soi ».*

Des mots et des symptômes nouveaux apparaissent. Les *« courbatures »* des Lumières paraissent anecdotiques face au *« dépérissement »* des ouvriers soumis au travail de force. Les remèdes, aussi, varient. On ne jure d'abord que par l'excitant, puis le reconstituant, enfin la détente et le relâchement. La fatigue, cet état qui ramène de manière implacable aux limites de l'existence, était le parent pauvre de l'histoire du corps et des émotions. Avec cette *Histoire de la fatigue. Du Moyen Âge à nos jours*, elle y occupe désormais une place de choix.

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

***HISTOIRE DE LA FATIGUE. DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS*,**
GEORGES VIGARELLO,
480 P., SEUIL, 24 €

Tuer le père

Dans *Totem et Tabou,* Freud décrit comment les fils de la « horde primitive » tuent et dévorent le père. Sándor Ferenczi fut pendant vingt-cinq ans l'ami fidèle et le disciple du psychanalyste. Dans une biographie magistrale qui repose essentiellement sur l'abondante correspondance entre les deux hommes, où l'intime le dispute sans cesse au professionnel, Benoît Peeters conte le destin touchant de ce médecin hongrois.

L'immense avancée que représentent ses recherches repose sur sa *furor sanandi*, sa « rage de soigner ». Là où Freud faisait de l'analyste un maître indifférent, Ferenczi insista notamment sur l'investissement actif et la bienveillance sans bornes du praticien, et défendit la sincérité des enfants victimes d'abus sexuels, alors établis comme des fantasmes. Entre eux, il y eut pourtant longtemps une vive complicité et une confiance absolue, des vacances partagées au rôle central que joua Freud dans les amours de Ferenczi. *Sándor Ferenczi, l'enfant terrible de la psychanalyse* nous fait découvrir en même temps qu'une introduction à des travaux précurseurs des théories du *care,* les tourments et les intuitions d'un homme pour qui la guérison était une obsession. Et l'une des dernières formules consignées dans son *Journal clinique* était la suivante : « *Seule la sympathie guérit*. »

Eugénie Bourlet

★★★☆☆

***SÁNDOR FERENCZI, L'ENFANT TERRIBLE DE LA PSYCHANALYSE*,**
BENOÎT PEETERS,
384 P., FLAMMARION, 23,90 €

JÉRÔME PANCONI/SEUIL - DR

Michel Onfray

LONGUE DE COMPTOIR

Dans son nouveau livre, le philosophe partage son analyse de la crise sanitaire et critique sa gestion. Mais cette *Vengeance du pangolin* évoque plutôt celle d'un incorrigible bavard qui n'aurait plus de zinc auquel s'accouder pour nous asséner sa logorrhée habituelle.

Ça commence par un développement à la *Tintin au pays des soviets* de l'empereur rouge Xi Jinping. Michel Onfray nous détaille tout ce que les Chinois ingurgitent de créatures répugnantes – la chauve-souris en ragoût, mais aussi le chat en rôti, le chien en escalope et la soupe de pénis de tigre infusée au gingembre ! Le pangolin a droit à un traitement à part. Pas seulement parce qu'il se trouve à l'origine du Covid-19, mais parce que sa viande coûte bonbon et qu'elle a des vertus sexuellement revigorantes. Ce qui en fait, nous dit le très informé Onfray, « *le mets de choix de la mafia, donc des membres du parti, des membres du parti, donc de la mafia* » – cette répétition visant sans doute à un effet de vérité. Suivent des variations écologiques sur les zoonoses (non pas l'écologie « mondaine » des bobos urbains, mais la vraie, qui est une communion avec le cosmos et ses lois qu'on n'éprouve qu'au sein de nos campagnes profondes) et sur le principe vital selon lequel la mort se nourrit de la vie et, vice versa, la vie de la mort. C'est là, pontifie Onfray, le « *Cycle du Vivant* ». Le virus est venu, a vaincu et s'en ira donc… pour revenir nous narguer dans un demi-millénaire !

IL A TOUT COMPRIS

Après cette forte mise en bouche, le livre, hélas, retombe un peu. Normal : il n'est plus alors qu'un collage des innombrables entretiens que notre pourfendeur des médias « maastrichiens » – qui, en représailles, le boudent – a donnés pendant le confinement, entrecoupé de passages inédits de son *Journal.* En général, quand un auteur procède à ce genre d'opération, c'est pour montrer qu'il a eu raison avant tout le monde. Est-ce le cas ? C'est selon. Contrairement au « grand médecin » Michel Cymes, Onfray n'a jamais confondu le Covid-19 avec une « grippette ». Très tôt, il a tout compris – le malin – par le raisonnement : si les Chinois ont réagi si vivement dès l'apparition du virus, alors qu'ils peuvent éliminer des millions d'êtres humains sur un seul signe de leur PCC dictatorial, c'est qu'il s'agissait d'une menace sanitaire majeure.

RAOULT MIEUX QUE MACRON

Sur la question de la fermeture des frontières, le philosophe est moins heureux. Il persiste à penser qu'elle était la bonne mesure à prendre. Il devrait en parler à Trump, qui l'a appliquée sous les vivats des souverainistes… Il persévère également dans son soutien à l'hydroxychloroquine du Dr Raoult. Et il dresse de ce dernier un panégyrique enflammé : le professeur marseillais, écrit-il, personnifie la figure du *« Chef »* qui nous manque. À l'opposé de « *ce jeune homme fat et narcissique* » qu'est notre Président et de ses « *verbigérations* » (Onfray raffole de ce mot abscons, qu'il répète toutes les cinq pages), Raoult incarne « *ce que Hegel appelle un grand homme* » ! Et, sur le plan intellectuel, c'est un condensé d'Einstein, de Nietzsche et d'Épicure – un autoportrait, en quelque sorte.

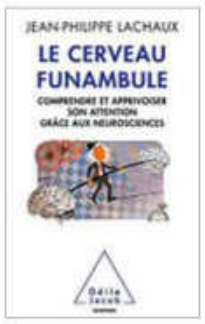
On pourrait gloser sur ses approximations, ses contradictions – chantre de la « décence ordinaire » d'Orwell, il ne rate pas une occasion de colporter les pires ragots, de préférence d'ordre sexuel, sur ses ennemis – et son style scato : « *De la même manière que le gras du suppositoire autorise l'avancée du principe pharmacologique…* », entame-t-il ainsi une phrase. Ces critiques seraient peine perdue. Onfray déroule imperturbablement son soliloque déjà mille fois entendu. Jean-Marie Gourio nous fait rire avec ses *Brèves de comptoir.* Ici, c'en est une interminable, qui s'étale sur trois cents pages, et, en plus, pas vraiment drôle. Sauf de façon indirecte, bien sûr. **Patrice Bollon**

ÉLODIE GRÉGOIRE/ROBERT LAFFONT

★☆☆☆☆

***LA VENGEANCE DU PANGOLIN. PENSER LE VIRUS*, MICHEL ONFRAY**
312 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

RAYON POCHES



★★☆☆☆

LE CERVEAU FUNAMBULE,
JEAN PHILIPPE LACHAUX,
312 P., ODILE JACOB, 8,50 €.

Laisser son esprit vagabonder alors qu'on a une tâche importante à accomplir ? Tout le monde a connu cela. L'auteur, spécialiste en neurosciences, nous explique quelles parties du cerveau sont impliquées dans cette distraction. Et comment résister à la tentation. À la fin du *Cerveau funambule,* Jean-Philippe Lachaux donne cinquante conseils pratiques. De bons passages sont consacrés à la méditation. Pour se recentrer. **F.M.**

★★★★☆

DU CAP AUX GRÈVES. RÉCIT D'UNE MOBILISATION,
BARBARA STIEGLER,
144 P., VERDIER, 7 €

Quand elle termine *Il faut s'adapter* en 2018, sur l'impasse du néolibéralisme, Barbara Stiegler n'imagine pas que son livre va faire écho à un mouvement inédit, celui des Gilets jaunes. Et la spécialiste des questions de soin de se lancer dans la lutte. *Du cap aux grèves* est le court récit de cette expérience d'une universitaire impliquée dans l'action, le journal d'une manifestante pas comme les autres qui analyse l'Histoire en train de se faire. **Pierre-Édouard Peillon**

★★★☆☆

HOMO DETRITUS,
BAPTISTE MONSAINGEON,
288 P., POINTS, 8,90 €.

Tandis que l'écologie politique s'en tient à de vagues promesses de jardiniers, l'époque se pince le nez devant la question des déchets. Le problème serait réglé : grâce au tri, on jette mieux. Mais ce « *bien jeter* » a « *servi de diversion* » selon l'analyse de Baptiste Monsaingeon. Nos poubelles sont les totems d'un comportement et d'une hubris nés avec l'industrialisation. *Homo detritus* est cette anthropologie essentielle par le truchement de nos poubelles. **P.-E.P.**

Newton décompose la lumière au moyen du prisme.

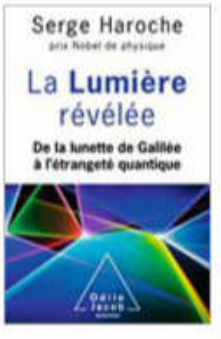
Et la lumière fut !

De Copernic à Einstein, le Prix Nobel de physique Serge Haroche déroule l'histoire fascinante de ce phénomène qui éclaire nos vies, et auquel il a consacré la sienne.

Depuis toujours, la lumière fascine les hommes. Pourtant, on ne comprend son fonctionnement que depuis quatre cents ans. Et c'est seulement depuis soixante ans qu'on utilise le laser – cet instrument qui apprivoise la lumière visible – de manière efficace. Pendant un demi-siècle, Serge Haroche y a consacré sa vie. Une vie qu'il raconte depuis la naissance de sa passion, enfant, pour les nombres, notamment le nombre pi. Il évoque ses visites au palais de la Découverte, qui le conduisent sur la voie de la recherche scientifique. À l'École normale supérieure, sa rencontre avec Claude Cohen-Tannoudji le convertit à la physique quantique. Une conversion qui lui vaudra de partager le prix Nobel de physique en 2012 avec David Wineland pour leurs travaux sur la mesure et la manipulation des systèmes quantiques individuels. Entre-temps, Haroche ira plusieurs fois aux États-Unis, enseignera à Yale et Stanford. Il dirigera également un cours au Collège de France.

La Lumière révélée raconte aussi longuement les étapes qui ont mené à la définition de la lumière, à la fois onde et particule. Copernic et Kepler montrent la voie. Galilée s'y attelle, suivi par Newton. Le Danois Huygens joue un rôle essentiel. Comme, plus tard, Albert Einstein et Max Planck. Certains passages supposent une bonne connaissance de la physique, même si Haroche veut accrocher les jeunes étudiants. L'auteur prend aussi le temps de s'amuser quand il raconte avec brio les expéditions menées pour mesurer la Terre. La première, menée par Maupertuis, arrive dix ans avant celle, semée d'embûches, de La Condamine et Bouguer. Le ton est plus grave dans les pages consacrées aux recherches récentes et aux futures applications possibles, comme l'ordinateur quantique. Ce qui n'empêche pas Serge Haroche d'affirmer qu'il voit le monde comme « *quelque chose de riche et d'étrange* ».

Françoise Monier



★★★☆☆

LA LUMIÈRE RÉVÉLÉE. DE LA LUNETTE DE GALILÉE À L'ÉTRANGETÉ QUANTIQUE
SERGE HAROCHE,
504 P., ODILE JACOB SCIENCES, 23,90 €

BRIDGEMANART.COM

JULIA
DE FUNÈS

JEU DE RÔLES

POURQUOI LES VACANCES EN FAMILLE TOURNENT-ELLES SOUVENT AU CONFLIT ?

La famille n'est certes pas toujours un havre de paix. Souvenons-nous que les contes et légendes bibliques commencent par un fratricide : Caïn tue Abel. Que les contes et légendes de l'Antiquité montent d'un cran : parricide, infanticide, tout y passe – Œdipe couche avec sa mère, tue son père, Médée égorge ses propres rejetons, Atrée fait un ragoût des enfants de son frère. Avec le temps, au mieux on s'acharne à maintenir une cohésion fragile en évitant les sujets qui fâchent, au pire on se trucide menu dans les repas de famille puis chez le notaire. Les mois d'été n'aident pas à l'apaisement. Les vacances estivales s'avèrent être des dédales organisationnels entre travail, famille et « gestion » des enfants ! Nous voilà enfants auprès de nos parents, parents auprès de nos enfants, tout en ayant quelques tâches professionnelles à assurer. De sorte que tantôt salarié(e), tantôt parent, tantôt enfant, les identités fluctuent de jour en jour, voire d'heure en heure, jusqu'à se confondre dans le même espace. Mais la famille n'accepte pas le cumul des mandats. Elle nous essentialise dès l'enfance : c'est « le drôle » de la famille, « le gentil », « le looser », « le doué », « la fragile », « le beau », etc.

Or ce rôle, souvent unique, que la famille nous assigne, nous ne le sommes jamais. Le propre d'une conscience, contrairement à un objet, est de ne jamais coïncider totalement avec elle-même. Alors qu'une chose désigne le plein par excellence, nous avons, nous humains, comme un vide au cœur de la conscience, un « néant » si j'emprunte le vocabulaire sartrien, un espace entre ce que nous sommes et ce que nous jouons à être. Sartre prend l'exemple d'un garçon de café : *« Il a le geste vif et appuyé,* […] *enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule* [...]. *Toute sa conduite nous semble un jeu* [...]. *Il joue à être garçon de café. »* Le serveur « se la joue » garçon de café, comme d'autres jouent à la femme au foyer parfaite, au fils irréprochable, à la fille dévouée, au grand-père attendri, à la grand-mère éternellement jeune, pour se consoler du sentiment de sa propre vacuité. Le nier revient à faire preuve de *« mauvaise foi »*, explique Sartre, ce mensonge à soi-même consistant à occulter notre dédoublement permanent.

De sorte qu'au sein de la famille, deux catégories de personnalités apparaissent clairement. Celle des concentrés, qui jouent à être et apprécient pleinement leur rôle. Ceux-là se pensent être cohérents avec eux-mêmes mais peuvent agacer ceux qui ont compris la mauvaise foi sous-jacente à toute coïncidence impossible. Et celle des distancés, qui refusent l'essentialisation parce qu'ils se sentent irréductibles au rôle attribué, en décevant les plus metteurs en scène de la famille. Ces catégories ne portent pas en elles la plaie de la pensée définitive, chaque individu pouvant passer de l'une à l'autre en fonction des situations.

Les querelles familiales éclatantes ne sont souvent que les symptômes de méandres identitaires sous-jacents : rôle dépassé, évolution non reconnue, rivalité de positionnement, refus d'une étiquette, assignation inadaptée. Aussi, loin d'être uniquement désolantes et irritantes, ces crises familiales sont aussi et surtout les manifestations de notre liberté : liberté de ne pas se définir à partir d'un modèle préétabli, liberté de ne pas se réifier dans une identité aussi rassurante que fallacieuse, liberté de ne plus se laisser réduire, par ceux qui nous sont les plus proches, à une identification des plus lointaine.

AUDREY SAUVIGNET

PIERRE DARDOT
ET CHRISTIAN LAVAL

L'ILLUSION DOMINANTE

Dans le champ politique démocratique, qui est, par définition, celui du conflit, il ne saurait y avoir d'unanimité, hors des situations exceptionnelles comme une guerre d'agression. Quelle peut bien être, dès lors, la signification de l'étrange collusion actuelle de quasi toutes les forces politiques françaises autour de l'idée de « souverainisme » ? Un véritable projet ou un simple slogan ?

Jusqu'au début de cette année, le souverainisme, la revendication d'une indépendance absolue de notre pays à l'égard de tous les autres, avait mauvaise presse. C'était la rengaine exclusive, l'image de marque, des partis anti-européens ou nationalistes, comme Debout la France de Nicolas Dupont-Aignan, identitaires ou crypto-populistes, tel le Rassemblement national de Marine Le Pen. Le socialiste Jean-Pierre Chevènement en avait certes lancé l'idée en 2002, mais la gauche institutionnelle, « de gouvernement », encore marquée par ses origines internationalistes, n'avait pas suivi. Jean-Luc Mélenchon s'y était lui aussi, un temps, rallié ; mais il avait dû l'enfouir sous le tapis après qu'elle eut entraîné, il y a deux ans, des dissensions au sein de La France insoumise.

Or, aujourd'hui, on chercherait en vain des opposants à cette idée. À gauche, on redécouvre les vertus du « produire français » d'Arnaud Montebourg, et le député PS européen (et très européiste) Raphaël Glucksmann en appelle à *« faire primer la nécessité de redevenir souverain sur l'idéal européen »* ! À droite, même les adulateurs de la mondialisation heureuse du genre d'Alain Minc semblent devenus aphones. Quant à Emmanuel Macron, il fait, comme le dit pour une fois très justement Éric Zemmour, son *« chemin de Damas »* : lui qui ne voyait jadis toute velléité d'indépendance nationale que comme un *« repli sur soi »* rétrograde, ne jure plus que par elle, même s'il veut l'étendre à l'Europe – ce qui en modifie l'échelle mais pas la logique. Et il en a consacré l'idée en nommant à Matignon le gaulliste social Jean Castex. Car cette unanimité intellectuelle se double d'une révérence désormais elle aussi unanime à notre grande figure historique récente en la matière : le général de Gaulle.

Emmanuel Macron chez l'équipementier Valeo, le 26 mai dernier.

LUDOVIC MARIN/POOL/AFP

La raison de ces retournements, nul ne l'ignore : elle découle du constat de *« désarmement »* – toujours ce vocabulaire guerrier – de notre nation en matière de masques, de médicaments et autres matériels médicaux face à la pandémie du Covid-19, dû aux délocalisations. Sauf qu'il n'y a aucun lien rigoureux de cause à effet entre ces deux faits : un pays peut rester indépendant par rapport à un produit indispensable sans le fabriquer lui-même s'il dispose de plusieurs sources extérieures d'approvisionnement. Et, s'il sait faire jouer la concurrence entre elles, ce peut même être pour lui la solution la plus avantageuse. C'est le défaut de prévision qui est ici en cause. En outre, le « retour de l'État » auquel appelle mécaniquement le souverainisme fait d'emblée question, si tant est que ce sont ces États mêmes qui, en poussant nos économies à s'adapter à la division internationale du travail, ont créé cette situation.

LE CONCEPT DE SOUVERAINETÉ

Cela suggère que, dans cet étrange nouvel unanimisme autour de l'idée souverainiste, ce ne sont pas tant d'enjeux matériels que d'ordre mythique, voire mythologique, qu'il s'agit. C'est ce que donne à penser le dernier livre du duo formé par le philosophe Pierre Dardot et l'économiste et sociologue Christian Laval, auteurs d'ouvrages de référence sur le néolibéralisme (*La Nouvelle Raison du monde*, 2009) et l'idée de bien commun (*Commun*, 2014). Sous-titré *« Enquête sur la souveraineté de l'État en Occident »*, *Dominer* ne traite qu'indirectement du souverainisme. Son propos est de retracer la généalogie de nos notions de souveraineté et d'État : leur genèse en tant que concepts. Bref, c'est le versant « interne » de la question qui se voit ici exploré. Et si la lecture de ce pavé écrasant (736 pages grand format et petits caractères) n'est pas toujours des plus *fun* – par

De gauche à droite, l'économiste et sociologue Christian Laval aux côtés du philosophe Pierre Dardot.

PAULINE LE GOFF/LA DÉCOUVERTE

instants, on croit feuilleter le polycopié d'un cours de doctorat en science politique, tant y sont passées en revue et en détail les thèses de tous les grands auteurs, de Jean Bodin à Marx en passant par Hobbes, Rousseau, Tocqueville, Hegel, etc. –, l'importance de son thème et la qualité de ses analyses le rendent au final passionnant.

Dardot-Laval commencent par rappeler que notre idée d'État n'est nullement naturelle, un « invariant anthropologique » comme on dit en langage savant. Ainsi que l'avait établi l'ethnologue Pierre Clastres, il a existé des sociétés sans État, constituées non seulement en dehors mais contre lui. Certains y exerçaient le pouvoir, mais ils n'étaient pas souverains, c'est-à-dire sans supérieur au-dessus d'eux, détenant le privilège de la fabrication des lois et non assujettis à elles (puisque pouvant les changer à tout moment). De même, on ne peut parler d'État dans le cas de la cité grecque, puisqu'il manquait aux institutions de celle-ci l'unicité du nôtre, à qui est dévolu dans nos sociétés, selon la formule célèbre de Max Weber, *« le monopole de la violence physique légitime »*. Les cités grecques n'avaient pas non plus d'administration en tant que corps séparé des citoyens. Et si la République romaine en avait une, elle n'était pas centralisée. Tout cela se discute. Mais on voit bien que Dardot-Laval entendent donner son sens plein au terme d'État, qui se confond avec notre État occidental moderne, lequel n'est apparu qu'après la fin de la période féodale, s'est développé puis diffusé ensuite, avec notre idée de nation, au reste du monde.

L'ÉTAT, UNE STRUCTURE FACE À LA CONTINGENCE DES HOMMES

Selon eux, le grand tournant s'opère en 1300, avec la naissance de nos monarchies absolues. Le juriste allemand Carl Schmitt y voyait l'effet d'une *« sécularisation de nos concepts théologiques »,* les pouvoirs de Dieu étant transférés au prince. Pour les auteurs de *Dominer*, on se trouverait plutôt en présence d'un mimétisme des formes d'organisation : pour bâtir leur domination sur les féodaux, les monarchies absolues ont copié l'Église-État surgi de la révolution papale de 1075, quand le pape Grégoire VII s'était autoproclamé « Souverain spirituel du monde » au-dessus de tous les rois et empereurs. Cet événement pourrait sembler un simple détail historique. Reprenant la théorie

***Louis XIV couronné par la Victoire, devant Namur*, huile sur toile de Pierre Mignard (vers 1692).**

des « deux corps du roi » d'Ernst Kantorowicz, Dardot-Laval montrent au contraire qu'il a correspondu à l'émergence singulière d'un concept d'État distinct de la personne physique du souverain. *« Le roi est mort, vive le roi ! »* : plus qu'une formule de succession, cette antienne traduit la continuité d'une structure opposée à la contingence des hommes. On sait bien d'ailleurs que si notre Révolution a aboli la monarchie, elle en a en même temps repris l'appareil administratif et étendu considérablement les prérogatives. Et cette idée de permanence étatique reste la nôtre. Que l'on songe aux réactions d'hostilité suscitées par le discours de Chirac au Vélodrome d'Hiver en juillet 1995. À rebours de la dissociation habituelle entre le régime transitoire de Vichy et l'État français « éternel », pour dédouaner ce dernier des errements du premier pendant l'Occupation, il avait osé y mettre en cause notre État. Pour certains, un véritable crime de lèse-majesté !

DE SAINT-SIMON À MICHEL ONFRAY

Il y a eu bien sûr des penseurs pour s'opposer à cette « mystique de l'État ». *Dominer* comporte ainsi une longue recension des vues de Saint-Simon, proposant de remplacer cette institution absolue et donc aussi potentiellement totalitaire par une « association libre » des producteurs entre eux. Tout un socialisme non étatique, celui de Proudhon mais aussi de Marx après la Commune de Paris, en a procédé. Mais on l'a oublié. Chez nos souverainistes d'aujourd'hui, il paraît en effet acquis que l'État est neutre, puisqu'il incarne l'*« intérêt national »* ou *« général »*. Est-ce bien le cas et ces deux intérêts sont-ils identiques ? Nos souverainistes ne posent pas ces questions. Dans sa tentative de tous les rassembler, qu'ils soient *« de droite, de gauche et d'ailleurs »* autour de sa revue/pré-plateforme électorale *Front populaire,* Michel Onfray – par ailleurs un disciple déclaré de Proudhon ! – les omet carrément. Or, ces questions sont décisives. Car c'est une chose de prôner l'indépendance nationale ; et c'en est une tout autre que d'en confier la réalisation à une formation dont on assure, sans le démontrer, qu'elle travaille au « bien commun » de tous. Et ce serait bien la première fois dans l'Histoire qu'une organisation ne développerait pas ses objectifs propres, comme ceux de se renforcer pour elle-même ou de favoriser ses « serviteurs »…

ARTICULER PLUTÔT QUE DOMINER

Bien qu'ils ne fassent que le suggérer – leur livre a été écrit avant la pandémie et doit être complété par un autre, « stratégique » –, Dardot-Laval nous mettent ainsi sur la voie d'un dépassement de nos concepts de souveraineté et d'État. Le débat actuel sur le souverainisme est en effet piégé par les présupposés non discutés d'un ancien monde qui n'a depuis longtemps plus cours. Car comment cantonner encore l'action politique dans les limites étroites des États nationaux, quand les enjeux les plus urgents, comme celui du réchauffement climatique, concernent la planète entière ? Et peut-on concevoir une réindustrialisation intégrale de nos pays quand quasi tous nos produits sont fabriqués selon le principe des « chaînes de valeur » mondiales – un objet aussi commun que l'iPhone intégrant des composants élaborés dans une dizaine de pays différents, dont le nôtre ? Même Trump s'y est cassé les dents.

On connaît le discours, à ce sujet, des souverainistes : avec la mondialisation, les centres de décision se trouvant désormais ailleurs, nos États seraient devenus des coquilles vides. Or, comme l'expliquent Dardot-Laval, loin de disparaître, ceux-ci se sont au contraire renforcés, car ils demeurent essentiels dans la conduite de notre monde globalisé – par leurs interventions dans nos économies et par les fonctions de police (au sens large de gestion de leurs populations) qu'ils assurent dans nos sociétés. La seule vraie parade réside donc dans une redéfinition de leur nature. La domination doit céder le pas, au niveau de nos principes politiques fondateurs, à l'articulation : il faut substituer, autrement dit, à l'idée de souveraineté celle de l'interdépendance indépassable entre les diverses pièces qui constituent nos collectivités et les autres extérieures à elles, et renforcer le contrôle démocratique de ses effets. Par rapport à cela, ledit souverainisme agit comme une proclamation émotionnelle creuse. Plus facile, il est vrai, de répéter un slogan que de briser des partis pris ancestraux périmés. Mais à cette seule dernière action devrait être réservé le nom de « politique ». Le reste n'est que jeu politicien : démagogie électorale.

Patrice Bollon

DOMINER. ENQUÊTE SUR LA SOUVERAINETÉ DE L'ÉTAT EN OCCIDENT,
PIERRE DARDOT
ET **CHRISTIAN LAVAL,**
736 P., LA DÉCOUVERTE,
26 €

BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

MAXIME ROVERE

PENSEUR DES INTERACTIONS

Nous l'avions laissé, il y a un an, aux prises avec les fâcheux. Avec 38 000 exemplaires vendus de *Que faire des cons ?* le jeune philosophe faisait alors un carton. Dans *L'École de la vie*, il poursuit sa réflexion sur nos liens, cette fois dans le cadre de l'école et de la relation prof-élève.

CAMILLE SCORCELLI/FLAMMARION

Page après page, on se prend à imaginer une salle de classe comme un lieu magique, où se percutent les expériences et vécus de chacun, comme ailleurs les atomes, le tout créant l'apprentissage. Cette magie semble loin de la gestion quotidienne des cons et pourtant… *« J'explore des genres différents – l'essai, le roman, l'étude universitaire, le traité philosophique – mais dans une direction assez cohérente : tout tourne autour des interactions. Mon premier livre,* Méthodes pour exister, *portait sur le rapport entre idées et affects chez Spinoza, deux logiques qui ne cessent d'interférer entre elles. Dans* Le Clan Spinoza, *j'ai étudié la pensée du philosophe elle-même comme le produit d'échanges entre savants aux disciplines très variées : ce clan rassemblait des médecins, des politiciens, des religieux, etc., et cette diversité d'intelligences finit par engendrer le spinozisme. J'ai voulu ensuite décrire des interactions qui ne fonctionnent pas : c'est l'objet de* Que faire des cons ? *Enfin, avec* L'École de la vie, *j'étudie de nouveau des interactions qui fonctionnent, dans le cadre spécifique de l'école »,* précise l'auteur.

UN HOMMAGE AU CORPS « ENSEIGNANT »

L'élaboration d'une *« éthique interactionnelle »*, selon ses mots, guide le travail de l'enseignant qui vient de quitter l'université PUC de Rio. Mêlant les concepts métaphysiques de la philosophie et l'interactionnisme de la sociologie, le spécialiste de Spinoza décortique nos échanges pour tenter *« de résoudre les problèmes en leur donnant la formulation la plus fine, qui révèle souvent une structure circulaire, vicieuse ou vertueuse ».* Anecdotes personnelles à l'appui des démonstrations, il nous fait pénétrer cette fois dans le secret d'une salle de classe. *« Quand on s'adresse à un enfant, tellement de facteurs – de langue, de classe, de psychologie, etc. – interviennent dans l'échange, que nul ne peut en garantir le résultat. Il y a toujours une part de chaos. Et si on s'adresse à vingt enfants, il n'y en a pas vingt fois plus, mais quatre cents fois plus ! »* Et dans cet *« atelier d'interactions »*, ce chaos magique mais fructueux et fascinant que nous décrit Rovere, la place du professeur est fondamentale. *« C'est un terminal. Il propose des procédures qui vont permettre de résoudre des problèmes que posent ces interactions »* et ainsi créer les conditions de l'apprentissage. Si l'on apprend plus vite une langue étrangère quand on est amoureux d'un de ses locuteurs, c'est bien une question d'interaction !

LA PRÉSENCE COMME DIMENSION COLLECTIVE

Maxime Rovere met en garde contre l'enseignement à distance : *« Cela peut être une parenthèse entre deux moments de présence, c'est fantastique pour compenser l'absence, mais c'est un intervalle. »* Pour apprendre, pour capter l'attention, il faut des corps qui renvoient des expériences et du sens. Plus encore, sa réflexion nous interroge sur le sens de la réussite, les problèmes d'attention si courants et même la gestion des échecs. *« On n'échappe pas à la présence »*, estime Maxime Rovere. Une pensée à suivre à l'heure où la distanciation est le maître mot. **Aurélie Marcireau**

L'ÉCOLE DE LA VIE. ÉROTIQUE DE L'ACTE D'APPRENDRE,
MAXIME ROVERE, 260 P.,
FLAMMARION, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

JARED DIAMOND

« FACE À UNE CRISE, LES NATIONS AGISSENT COMME LES INDIVIDUS »

Paru l'an dernier aux États-Unis, *Bouleversement*, son dernier ouvrage, sort en septembre en France. Apôtre d'une vulgarisation scientifique de qualité, l'auteur de nombreux best-sellers (*Effondrement* et *De l'inégalité parmi les sociétés*) prône une approche transdisciplinaire qui le conduit à s'intéresser, en historien, à la manière dont les nations modernes se sont inventé des « sorties de crise ».

Biologiste de formation, puis professeur de géographie à l'université de Los Angeles, vous écrivez aujourd'hui des ouvrages d'historien. D'où vient cet éclectisme ?

• **Jared Diamond** Cela remonte à l'enfance. Né en 1937, j'ai grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Mon père avait punaisé deux immenses cartes géographiques sur les murs de ma chambre. L'une représentait le continent européen et l'autre, l'océan Pacifique. Chaque jour, il y déplaçait des épingles de couleur qui représentaient les avancées des Alliés sur les théâtres d'opérations. L'histoire et la géographie, je les voyais en quelque sorte s'animer sous mes yeux. D'autres choses me passionnaient. Linguiste, ma mère m'a transmis sa passion pour le langage et la musique. De mon père médecin, j'ai hérité de son intérêt pour la science. Tout cela est très banal. Tout le monde s'intéresse à tout pendant l'enfance. C'est après que les choses se gâtent, quand votre entourage ou les circonstances de la vie vous obligent à vous spécialiser pour faire carrière. J'ai eu la chance de ne pas avoir à subir ce type de pressions.

Tous les cinq ou six ans, vous publiez un ouvrage de vulgarisation scientifique qui n'a apparemment rien à voir avec le précédent…

• **J.D.** C'est plus fort que moi. Chaque fois que j'ai terminé la rédaction d'un livre, je suis happé par un nouveau sujet sur lequel j'ai envie d'écrire. J'en discute avec mon agent et mon éditeur : eux seuls sont capables de me dire si le sujet en question rencontrera un large public. En 1999, par exemple, juste après la sortie de *Guns, Germs, and Steel* [De l'inégalité parmi les sociétés, *un essai sur l'histoire de l'humanité qui obtint le prix Pulitzer 1998 pour le meilleur ouvrage général hors fiction*], j'étais obsédé par l'idée d'écrire quelque chose sur les cantates de Bach, que j'adore. Mon éditeur m'a dissuadé de me lancer dans ce projet, arguant de son faible potentiel commercial.

Contrairement aux travaux de la plupart des universitaires, vos livres sont destinés à un large public. Quelle en est la raison ?

• **J.D.** Elles sont multiples. Quand j'étais gosse, l'une de mes interlocutrices privilégiées était ma sœur cadette, à qui j'essayais à tout prix de faire comprendre ce que j'avais en tête. Ça m'est resté, je suppose. Une autre raison est que je traite souvent de sujets que je n'ai pas appris de façon académique. Ma thèse de doctorat portait sur la vésicule biliaire… Le reste, je l'ai en quelque sorte appris de la bouche d'amis experts. J'exagère, mais disons que j'ai tendance à restituer les choses de la même manière que je les ai apprises.

Dans *Bouleversement*, vous expliquez comment sept nations modernes (Finlande, Japon, Chili, Indonésie, Allemagne, Australie et États-Unis) se sont inventé des « sorties de crise » à des moments clés. Vous comparez ces crises à celles que traversent les individus dans la vie quotidienne.

• **J.D.** Face à une crise, les nations agissent comme les individus. Cette idée m'est venue en discutant avec ma femme, Marie, qui exerce le métier de psychologue. Elle s'est spécialisée dans la thérapie de crise, une discipline qui diffère des thérapies de longue durée au cours desquelles on prend le temps d'explorer un passé forcément singulier, traumatismes de l'enfance compris. Cette thérapie se concentre sur des moments dramatiques que nous traverserons tous : décès d'un proche, séparation, problème professionnel, souci de santé, etc. En l'écoutant énumérer les facteurs qui conduisent les gens à surmonter ces événements, j'ai réalisé qu'ils pourraient s'appliquer aux nations en crise. Comme les individus, les nations sont en effet capables de reconnaître la crise qu'elles traversent, elles peuvent nier leur responsabilité en blâmant d'autres nations ou prendre au contraire exemple sur elles pour opérer des changements plus ou moins sélectifs. Bien entendu, il y a des différences : contrairement aux individus, les nations ont à leur tête des dirigeants, elles doivent résoudre des conflits d'intérêts émanant de groupes concurrents, etc. Le facteur individuel me sert parfois de métaphore, comme la « force du moi » chez un individu que je compare à la « fierté nationale » d'une nation.

Qu'est-ce qui a présidé aux choix des pays et des crises qu'ils traversent ?

• **J.D.** Tous sont des pays dans lesquels j'ai vécu ou que je connais intimement pour les visiter régulièrement depuis soixante ans. Mon étude se concentre sur trois types de crises. Les premières résultent d'un choc extérieur violent,

CATHERINE HELLIE/GALLIMARD

comme fut la tentative d'envahissement de la Finlande par l'URSS en 1940. Les deuxièmes ressortent d'un bouleversement interne : le coup d'État au Chili en 1973, par exemple. Les dernières sont des crises plus insidieuses qui éclatent en raison de tensions accumulées à l'intérieur du pays. C'est notamment le cas de l'Allemagne, qui a été confrontée après 1945 à la reconstruction, la dénazification et la partition de son territoire. J'essaie de comprendre pourquoi certaines nations réussissent à surmonter ces crises et d'autres pas. Mon objectif final est de dégager une douzaine de variables explicatives destinées à être testées ultérieurement par des études quantitatives.

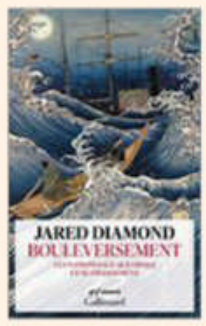
Vous faites effectivement appel à une multitude d'items comme le niveau d'endettement, la garde des enfants ou l'égalité homme-femme.

• **J.D.** Une fois ces facteurs isolés, je m'efforce de les étudier en consultant les meilleurs spécialistes de la question et en compulsant des dizaines d'ouvrages sur le sujet. La crise que traverse actuellement le Japon, par exemple, ne peut se comprendre que si l'on a une idée précise de sa politique vis-à-vis de sa natalité, de l'immigration, de la gestion des ressources naturelles étrangères et plus largement du reste du monde. Les Japonais considèrent que leur faible taux de natalité est un problème. Je pense au contraire qu'ils seraient en bien meilleure posture si leur population diminuait. Un Japon trop peuplé doté d'un faible niveau de ressources naturelles les a amenés à prendre des décisions désastreuses comme celle d'envahir la Chine, de coloniser la Corée ou de s'engager pendant la Seconde Guerre mondiale aux côtés d'Hitler. Encore aujourd'hui, le Japon s'assure un accès sans limites aux ressources naturelles de la planète, alors que le pays pourrait jouer un rôle majeur dans la gestion durable de ces ressources.

Dans *Bouleversement*, vous abordez également la crise que traversent actuellement les États-Unis. Êtes-vous confiant ou pessimiste quant à l'avenir du pays ?

• **J.D.** Posez-moi la question après les élections présidentielles du 3 novembre ! Je vais être franc avec vous : si Donald Trump remporte le scrutin, je pense que ce sera probablement la fin de la démocratie aux États-Unis, comme ça l'a été en Allemagne en 1933 ou en Italie en 1932. Si Trump est battu, je m'accorderai un optimisme prudent quant au futur de cette nation. Il faudra en effet que le pays réussisse à s'inventer sa propre « sortie de crise ». Ce qui n'a rien d'évident.

Propos recueillis par Jean-François Paillard



***BOULEVERSEMENT. LES NATIONS FACE AUX CRISES ET AU CHANGEMENT (UPHEAVAL)*, JARED DIAMOND,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE BORRAZ, 448 P., GALLIMARD/ NRF ESSAIS, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 17 SEPTEMBRE.

DERNIER BILAN AVANT L'ÉLECTION

En novembre, le peuple américain élira son président dans une ambiance des plus tendues. Alors que Donald Trump a ouvert la voie à un extrémisme décomplexé, laissant derrière lui un pays fracturé, les États-(dés)Unis remettront-ils le couvert ?

Marche à Chicago contre le racisme, quelques jours après les manifestations suprémacistes de Charlottesville en 2017.

Il y a un avant et un après Charlottesville. Le 12 août 2017, des militants d'extrême droite venus manifester contre le projet de déboulonnage de la statue du général Lee, héros du camp sudiste, dans un parc de la ville de Virginie se heurtent violemment à des « antifa ». Bilan : un mort et une vingtaine de blessés. Ces événements confirment que les fractures raciales n'ont pas disparu, même après l'élection du premier président noir, Barack Obama. Des *« grandes fractures »*, Didier Combeau en analyse plusieurs dans *Être américain aujourd'hui* : l'immigration, la lutte entre *pro-choice* et *pro-life* au sujet de l'avortement, la question de l'égalité, la relation ambiguë à la nature, la violence, la crise des institutions et celle de la politique, etc. Ce kaléidoscope constitue l'une des meilleures manières d'aborder cette Amérique méconnue dont Trump a été le révélateur. Au-delà des sensibilités – des *« conservateurs convaincus »* aux *« sceptiques pressurés »,* des *« libéraux »* à *« la gauche foi et famille »*… – l'auteur dessine, à deux mois d'une élection majeure, un pays de plus en plus polarisé entre droite et gauche, autour d'un bloc central modéré et silencieux.

Après Charlottesville, reproche avait été fait à Donald Trump de renvoyer dos à dos militants antiracistes et suprémacistes. C'est à cette *« idéologie encore dans sa chrysalide »*, à cette *« Internationale blanche »* en voie de constitution, prônée par de jeunes Blancs fiers de l'être (*« Proud to be White »*) et qui ont pris leur distance avec l'Old Right, celle du Klan et des néonazis, que Philippe-Joseph Salazar consacre une passionnante *« enquête intellectuelle de terrain »*. Contrairement au dessein universel commun au communisme, au fascisme et au capitalisme, explique-t-il dans *Suprémacistes,* l'« alt(ernative)-right » est un séparatisme fondé sur la race.

UN AUTRE VISAGE DE L'AMÉRIQUE

On n'attendait pas sur ce sujet un philosophe, ancien élève de Marc Fumaroli, si ce n'est par le biais de la rhétorique, sa spécialité. Dans ses interviews-portraits de part et d'autre de l'Atlantique, il donne aussi bien la parole à un étudiant bien élevé en polo Ralph Lauren – signe de ralliement – de l'American Identity Movement ; à un théoricien de l'*ethnostate*, l'état ethnique ; à un romancier amateur d'Orwell, déplorant *« l'aversion envers la réalité »* des gens éduqués ; au porte-parole d'une revue viennoise, grand amateur de Truffaut et du romantique allemand Kleist. Ou encore à Renaud Camus, écrivain et théoricien du « grand remplacement » et à un philosophe d'origine croate jamais à court d'un conseil : *« Écoutez Trump. On comprend ce qu'il dit. Il parle comme le personnage de Céline, Bardamu. »*

« L'homme qui a tout appris » à l'actuel locataire de la Maison-Blanche, en particulier la brutalité et le culot, c'est Roy Cohen, terreur des prétoires après avoir envoyé les Rosenberg à la chaise électrique. Avocat de la mafia et ami d'Andy Warhol, homosexuel et juif honteux, ce personnage sulfureux semble sorti tout droit d'un récit de Truman Capote, grâce au talent de Philippe Corbé, correspondant de RTL aux États-Unis. C'est encore un autre visage de l'Amérique.

Emmanuel Hecht

ÊTRE AMERICAIN AUJOURD'HUI, **DIDIER COMBEAU,** 480 P., GALLIMARD/ LE DÉBAT, 20 €

SUPRÉMACISTES, **PHILIPPE-JOSEPH SALAZAR,** 304 P, PLON, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

ROY COHN, L'AVOCAT DU DIABLE, **PHILIPPE CORBÉ,** 382 P., GRASSET, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 9 SEPTEMBRE.

MAX HERMAN/NUR PHOTO/AFP

FABRICE D'ALMEIDA

CE QU'IL EN RESTERA...

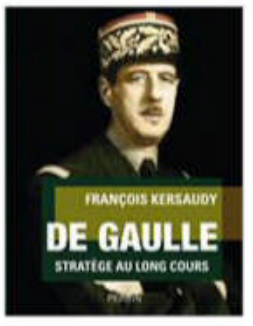
L'Élysée en a donné l'impulsion : 2020 a été baptisée « Année de Gaulle », à l'occasion du triple anniversaire de la naissance, voici cent trente ans ; de l'appel du 18 juin, voici quatre-vingts ans ; et de la mort, voici cinquante ans, du fondateur de la Ve République. La mécanique des chiffres n'avait pas échappé aux éditeurs, qui ont saisi l'opportunité de publier de nombreux livres sur le plus grand Français du XXe siècle. La rentrée nous en apporte encore.

D'abord, un beau livre de François Kersaudy, *De Gaulle. Stratège au long cours*, illustré de nombreuses photographies. Une biographie qui prouve à quel point de Gaulle est un homme du noir et blanc. Les images de son époque sont venues à la couleur, seulement vers la Seconde Guerre mondiale pour la photographie, et en 1968 pour la télévision. Homme du noir et blanc aussi par le caractère tranché de ses choix idéologiques. Même sa stratégie militaire est radicale : elle repose sur la puissance de feu. Il y pense depuis sa rencontre avec le colonel Pétain à la veille de la Première Guerre mondiale. Quand il prône les régiments cuirassés, l'action combinée avec l'aviation, et plus tard la force nucléaire de dissuasion, c'est toujours la même idée : la puissance.

Un homme de contraste fort, ce que confirme *De Gaulle vu par les écrivains,* une republication à La Table ronde : Cette étonnante anthologie était parue en 2000, au moment où de Gaulle était intronisé écrivain avec la publication de ses *Mémoires* dans la prestigieuse collection de la Pléiade, chez Gallimard. Textes réunis par un admirateur, l'écrivain Jean-Claude Perrier, et édités par Denis Tillinac, gaulliste irréductible. Sans surprise dominent les « pour », de Malraux à Mauriac en passant par Maurice Druon, Simone Weil, Senghor et même le très chrétien philo-pétainiste Jean Guitton. De quoi muer le message de résistance en un appel à la conservation. Mais dans cette dégoulinade admirative, des textes critiques se glissent. Voici le rageur poète communiste Louis Aragon qui, en 1968, reproche au général de n'avoir *« manifestement jamais mis les pieds dans une usine »*. Et ce texte de Céline, avec ces phrases entre mépris et ironie pour de Gaulle : *« Il a gagné 27 millions avec ses* Mémoires*, moins que la Windsor, mais quand même... Il a pas beaucoup souffert de l'Occupation. Il peut pas être très aigri... »* Ou encore Jean-Paul Sartre définissant de Gaulle comme l'outil de la *« répression »* et de la *« violence »* capitaliste. Rien d'autre.

Bien sûr, les éloges ne sont pas tous éculés. Ils montrent ce qu'il reste de De Gaulle. Un homme qui a marqué son époque, ramassé la légitimité de la France quand elle était à terre, maintenu notre pays au cœur de l'Histoire. Ce que le président Macron s'est empressé de clamer en célébrant la bataille de Montcornet (17 mai), puis l'appel du 18 juin, ajoutant ainsi sa pierre à la sacralisation civique du général.

Mais le legs des livres à la postérité est bien différent. Il réside dans le rappel impitoyable des jugements contradictoires *de* et *sur* de Gaulle. À l'heure où le solitaire de Colombey est devenu l'*ultima ratio* de notre vie publique, historiciser ses choix est un viatique. C'est une invitation à rejeter le culte de la personnalité auquel le présidentialisme du régime fondé par Charles le vénéré nous pousse.



★★★☆☆
***DE GAULLE. STRATÈGE AU LONG COURS,* FRANÇOIS KERSAUDY,** 344 P., PERRIN, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 24 SEPTEMBRE.

★★★☆☆
***DE GAULLE VU PAR LES ÉCRIVAINS,* JEAN-CLAUDE PERRIER,** 320 P., LA TABLE RONDE, 8,90 €. EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

LA CONFIANCE DE L'ÉCRIVAIN

On ne prend pas la plume sans témérité. Quoi, entreprendre un livre après Sophocle, Virgile, Dante, Cervantès, Dickens, Proust ? L'acte révèle soit une ingénuité abyssale, soit une prétention alpestre, soit une méticuleuse audace ! Chaque époque lotit différemment ses aspirants : autrefois, seuls les lettrés écrivaient, ce qui garantissait un niveau d'expression, mais conduisait souvent à l'académisme ; aujourd'hui, nombre d'incultes et de piètres lecteurs s'attaquent au roman, ce qui rafraîchit l'inspiration, les sujets, mais vide les pages de qualités littéraires. Quant au jeune auteur moderne qui, par exception, aurait étudié les chefs-d'œuvre, il est écrasé par les génies. Eschyle, lorsqu'il composait des tragédies, cet art neuf dans la Grèce du v^e^ siècle av. J.-C., ne rivalisait qu'avec ses contemporains ; de nos jours, un dramaturge subit, penchés sur son épaule et y projetant leur ombre, Shakespeare, Corneille, Racine, Molière, Hugo, Tchekhov, Claudel, lesquels commentent ses répliques et ricanent. À mesure que le patrimoine s'épaissit, la partie s'avère de moins en moins égale, et je plains nos successeurs…

Où donc trouver le courage de commencer, de continuer, d'achever un texte ?

Dans l'intuition fondatrice. Un livre provient toujours d'une idée qui, un jour, illumine l'esprit : observation fortuite, fait divers, anecdote, image, phrase… Certes, l'idée ne constitue pas encore le livre, mais elle l'engendre.

Conseil : ne pas avoir confiance en soi, mais confiance en son projet.

L'IDÉE NE CONSTITUE PAS ENCORE LE LIVRE, MAIS ELLE L'ENGENDRE

Notre temps, qui a inventé le bricolage psychologique, remplit les librairies d'essais sur le bien-être où résonne ce slogan : « Ayez confiance en vous. » Attention ! Erreur… Si une histoire vous traverse et vous demande à vivre, vous entrez à son service. C'est elle qui commande, pas vous. Elle vous ordonne de dialoguer ici, de suggérer là, de sentir ceci, de formuler cela, de taire cette vérité, de dévoiler cette autre. Tremblez chaque instant de déroger à ses exigences, de ne pas vous hisser à sa hauteur. Travaillez à mériter l'idée qui vous a fait l'honneur de vous croiser. Vous n'êtes jamais le *créateur*, vous êtes un *scribe* au service de quelque chose qui veut se dire et qui, bizarrement, vous a choisi pour exister.

Il faut donc distinguer la *confiance en vous* et la *confiance en votre projet*. Croire en vous relève de la présomption. Croire en votre projet déclenche un culte. Tandis que la vanité tue, la dévotion fertilise.

Lorsque vous doutez ou que vous souffrez d'épuisement, retournez à cette apparition, aux émotions qu'elle a suscitées, lovez-vous dans l'intuition fondamentale, recevez son élan une nouvelle fois : son énergie deviendra la vôtre, en elle vous puiserez la force d'avancer.

Chassez les rengaines sur le développement personnel, « se faire confiance », « s'aimer ». Quand vous écrivez, vous ne poursuivez ni le bonheur ni l'équilibre, vous tentez de faire naître un livre. Il s'est confié à vous, fiez-vous à lui. Ne vous aimez pas, aimez-le.

Ainsi, lorsque plus tard vous le signerez, vous n'inscrirez pas en traçant votre patronyme le triomphe de l'ego, mais au contraire l'abnégation, l'oubli généreux et sacrificiel de soi qui permet d'ajouter de la vie à la vie.

AUDREY SAUVIGNET

À JUSTE DISTANCE

Assurer la continuité pédagogique en temps de crise fut un défi de plus relevé par le corps enseignant, dont voici quelques témoignages.

CÉLINE GAILLE/HANS LUCAS/VIA AFP

Début août, malgré une hausse significative du nombre de cas de contamination au coronavirus, l'Éducation nationale a discrètement publié pour cette rentrée un protocole sanitaire assouplissant les règles de distanciation physique dans les établissements scolaires. Si le recours à l'enseignement mi-distanciel n'y est finalement pas envisagé pour septembre, l'actualité pandémique, dans son instabilité, ne peut toutefois exclure cette hypothèse à moyen terme. Au printemps dernier, l'expérience de la continuité pédagogique a en tout cas permis de se rendre compte des limites du télé-enseignement.

LES ÉCRANS BARRIÈRES

Odile Deverne, professeure de français à Lille, observe que le télé-enseignement, s'est heurté à de nombreuses difficultés auxquelles les enseignants n'avaient pas été préparés. Dans un cours de français, où la dimension collective est primordiale, les interactions entre élèves et professeur ne passent pas seulement par la parole. « *Un écran, cela signifie aussi une barrière* », derrière laquelle il est difficile de déceler chez un élève les attitudes qui attestent de sa compréhension ou non du cours, poursuit-elle.

Dans un journal qu'elle a tenu pendant le confinement, sa consœur Sabine Oriol s'interroge : « *Comment porter un regard non préjudiciable sur des élèves qui sont devenus des mots derrière un écran ou des voix à l'autre bout d'un téléphone ?* » Et la barrière fonctionne dans les deux sens. Élodie Pinel, qui enseigne le français à Saint-Germain-en-Laye, raconte avoir éprouvé du mal, devant l'écran de son ordinateur, à transmettre à ses élèves son enthousiasme concernant les auteurs étudiés.

Professeur de lettres en Seine-Saint-Denis, Johan Faerber explique quant à lui que l'une des difficultés majeures de la classe à la maison réside dans l'apprentissage de la méthodologie du commentaire de texte, nécessitant un temps long déployé, un guidage individuel de chaque élève, ce que le recours à l'enseignement à distance compromet fortement. « *En classe virtuelle, tout prend deux fois plus de temps, et forcément on étudie moins de choses* », estime-t-il.

DES COURS SUR SMARTPHONE

Selon Stéphane Bonnéry, professeur en sciences de l'éducation à Paris 8, « *cette logique du virtuel implique que l'élève a déjà la méthode de la discipline enseignée alors que l'école doit justement l'y former.* » Aussi le télé-enseignement est-il propre à creuser des inégalités sociales de réussite scolaire, notamment dans l'apprentissage du français. « *De nombreuses familles n'ayant pas fait d'études suffisamment longues, et voulant aider les élèves, mettent parfois l'accent sur des aspects non demandés d'une œuvre à étudier. Il y a ainsi de nombreux risques de malentendus* », poursuit l'universitaire, coauteur de *L'Éducation au temps du coronavirus [voir encadré].*

Odile Deverne souligne aussi des inégalités d'ordre technique. De nombreuses familles ne disposent en effet que d'un seul ordinateur pour plusieurs élèves scolarisés, et certains ont dû suivre les cours avec un smartphone. Mais après tout, le 27 juillet, à peine quelques jours avant la parution de ce nouveau protocole sanitaire disons « économique », le ministre de l'Éducation nationale affirmait encore au micro de France Inter que « *la question d'une prime pour un équipement informatique* [était] *sur la table* ». Il faudrait savoir ! **Simon Bentolila**

LE RECUL NÉCESSAIRE

Stéphane Bonnéry et Étienne Douat, avec la contribution de treize chercheurs, ont enquêté pendant le confinement et identifié les conséquences de la crise sanitaire sur l'éducation. Un travail visant à tirer des enseignements prudents sur ce qui pourrait advenir si la problématique des cours à distance venait à se poser à nouveau. À partir d'entretiens, une sociologue s'est penchée sur « *la situation de travail extrêmement tendue* » d'instituteurs qui ont pu se montrer inventifs dans leurs pratiques pédagogiques. Un autre chapitre de *L'Éducation au temps du coronavirus* est consacré aux familles d'un quartier populaire de la banlieue lyonnaise. Pour certaines, dépourvues d'équipement numérique ou ayant « *une faible maîtrise du français et de l'écrit* », l'école à la maison s'est faite dans des conditions extrêmes. Une enquête rigoureuse et nécessaire. **S.B.**

L'ÉDUCATION AU TEMPS DU CORONAVIRUS,
STÉPHANE BONNÉRY
ET ÉTIENNE DOUAT,
160 P., LA DISPUTE, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 11 SEPTEMBRE.

DÛ HORS DE MA VUE !

Il y a l'anglomanie triomphante. Celle qui, loin de se cacher, s'affiche au contraire au grand jour, bien aise de remplacer *affecter* par *impacter, dispute* par *clash* et *coulisse* par *backstage*. Une *short list* qui n'a rien de limitatif, mais vous l'aviez compris !

Et puis il y a la rampante, qui ne dit pas son nom. Ses victimes ne sont souvent ni conscientes ni consentantes, et elles pourraient fort bien passer pour des porteurs sains. Ce qui n'empêche pas le virus de faire clandestinement son œuvre de mort ni d'infecter en profondeur le logiciel de notre langue.

Un exemple parmi une infinité d'autres, le tour *dû à*. Rien que de très français en apparence : l'accent circonflexe du bougre, excusez du peu, a même échappé, du moins au masculin singulier, aux simplifications vengeresses de l'orthographe nouvelle ! Cela étant, tout dépend de la façon dont on en use. Tant que ce participe se rattache explicitement à un nom – quand par exemple le *déficit* est *dû* au confinement ou que la *reprise* de la pandémie est *due* à la négligence des Français –, tout est pour le mieux dans la meilleure des syntaxes possibles. Mais que l'expression vienne à être utilisée « hors sol », sans référent précis, notamment en début de phrase, et rien ne va plus. Ne veulent strictement rien dire, au regard de notre grammaire, ces phrases que, sans effort aucun, nous avons pêchées sur la Toile : « Certains se sont retrouvés en difficulté *dû à* des problématiques de paiement de loyer » ; « Le recours au crédit clients a diminué, probablement *dû à* la nette hausse des retards de paiement » ; « Y aura-t-il toujours des vols ? *Dû à* autant d'incertitudes, il a préféré rentrer tout de suite, pour ne pas être bloqué ici. »

Dans notre langue, en effet, *dû à* ne saurait tenir lieu de locution prépositive ni se substituer aux (autrement orthodoxes)

ANGLOMANIE RAMPANTE, QUI NE DIT PAS SON NOM…

à cause de, en raison de, par la faute de. Il s'agirait là, s'insurge l'Académie dans l'ouvrage *Dire, ne pas dire* dont il est rendu compte ci-dessous, d'une « grossière erreur, qu'il convient de proscrire à toute force » ! Et d'abord au sein des copies de nos apprentis bacheliers, chez qui cette dérive, plutôt récente mais des plus tenaces, fait particulièrement florès…

À ceux qui douteraient encore que le crime ait été perpétré sur la terrasse avec une clé anglaise par une nommée Albion, il suffira vraisemblablement de rappeler qu'outre-Manche il y a des lustres que la locution prépositive *due to* a pignon sur rue.

Le pis de l'affaire est que l'on se demande bien quels gestes barrières d'un nouveau genre pourraient nous mettre à l'abri d'une telle contamination. D'autant que, de toute évidence, la plupart de nos compatriotes s'en lavent les mains, et depuis longtemps !

Bruno Dewaele

À LIRE

L'ACADÉMIE DIXIT

Quand l'avis de l'Académie française ne serait plus toujours parole d'évangile (en témoigne le virage à 180 degrés récemment effectué sur la féminisation des titres et des noms de métiers), son aiguille demeure relativement ferme dans un monde qui, plus encore que de masques et de vaccins, manque singulièrement de boussoles ! Le succès que connaît, sur la Toile, la rubrique *Dire, ne pas dire* et les cinq tomes qu'en ont opportunément tirés, depuis 2014, les éditions Philippe Rey sont là pour le confirmer. Mais voici venu le temps de l'intégrale : un volume de près de six cents pages qui vous expliquera pourquoi mieux vaut « se trouver dans l'œil du cyclone » que « se promener en chiens de traîneau », comment un simple malentendu sur le sens du verbe *contrôler* a peut-être débouché sur le bombardement de Mers el-Kébir, ou encore vous dissuadera de passer vos vacances « dans *le* Maine-et-Loire ». Un livre où l'humour, à chaque page, le dispute à l'érudition et qui, à n'en pas douter, se révélera des plus précieux pour quiconque ne fait pas partie du commun… des immortels !

B.D.

***DIRE, NE PAS DIRE. DU BON USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE, L'INTÉGRALE*, ACADÉMIE FRANÇAISE,** 592 P., PHILIPPE REY, 20 €. EN LIBRAIRIE LE 10 SEPTEMBRE.

LE VOCABLE DU MOIS

TERRITOIRE

Il aura été beaucoup question des « territoires » dans ce qui fut, en juillet, abusivement appelé *remaniement* (le Premier ministre remplacé, il s'agissait en réalité de la constitution d'un nouveau gouvernement). D'abord, on nous a expliqué que l'accent de l'heureux élu était un signal fort donné par un président souhaitant se dédouaner de travailler à Paris et de passer ses vacances à… Paris-Plage ! Ensuite la volonté affichée de Roselyne Bachelot d'être « la ministre des artistes et la ministre des territoires » est venue confirmer que le mot faisait bel et bien partie des éléments de langage en cours. On n'a donc pas fini de manger de ce pain-là, sorti tout chaud, il y a quelque temps déjà, de la boulangerie du politiquement correct. Que le terme ne veuille strictement rien dire de précis n'a aucune importance, l'essentiel étant de faire oublier les temps obscurs d'une « province » réputée arriérée, pour ne pas dire plouc, et dans laquelle André Malraux voyait déjà un « mot hideux ». On a donc déshabillé fissa l'Outre-mer, qui en avait jusque-là l'exclusivité (les TOM sont devenus aujourd'hui de simples « Outre-mer »), pour en habiller l'*extra-muros* ! Pas sûr que cela suffise à combler le fossé qui continue de se creuser entre la capitale et le reste du pays. Mais telle n'a jamais été l'ambition du politiquement correct, par essence plus soucieux d'éluder les problèmes que de les résoudre. **B.D.**

Le Premier ministre Jean Castex et la ministre de la Culture, Roselyne Bachelot, à Nantes après l'incendie de la cathédrale le 18 juin.

SÉBASTIEN SALOM-GOMIS/AFP

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

« CAR » OU « PARCE QUE » ?

Nombre d'usagers du français s'imaginent que l'on a affaire là à deux synonymes qui, en tant que tels, seraient interchangeables à volonté. Que nenni ! Pour nous en persuader, il suffit de confronter ces deux phrases : *« Le chat miaule, parce qu'il a faim » ; « Le chat a faim, car il miaule »*. Il n'est point nécessaire d'être grand matheux devant l'Éternel pour comprendre que, si *car et parce que* étaient réellement substituables, il serait impossible de permuter ainsi les deux propositions qu'ils réunissent. Dans le premier cas, la faim est bien la cause des miaulements. Dans le second, difficile d'imaginer l'inverse, à savoir que miauler puisse donner faim ! La conjonction de coordination *car* introduit souvent moins une cause qu'une explication de ce qui vient d'être énoncé : le fait que le chat miaule n'est évidemment pas à l'origine de la faim, c'est seulement ce qui permet au locuteur de supposer que le minet a faim. Raison pour laquelle il est exclu que l'on réponde à une question par *car* : « *Pourquoi avez-vous grossi ainsi ?* » ne saurait être suivi de *« Car je suis très gourmand. »* Autant que le crissement de la craie sur un tableau, il y a là de quoi faire bondir quiconque a, si peu que ce soit, le sens de la langue… **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE… ISABELLE CARRÉ*

VALÉTUDINAIRE

« On peut l'utiliser pour parler d'un objet ancien, abîmé – comme une descente de lit valétudinaire –, mais aussi pour évoquer une personne à la santé chancelante, un être sans résistance. Sa douce sonorité me touche. "Valétudinaire" ressemble en effet à un nom de médicament, à une plante aux propriétés relaxantes : la valériane. Ce pourrait être aussi le nom d'un poète, un mélange entre Verlaine et Baudelaire. Ce mot me fait penser à ma mère qui, pendant mon enfance, était souvent malade, et à ma propre tendance à attraper tous les microbes de l'école. Aussi, je l'ai utilisé durant les réglages lumière de la pièce de Lars Norén, au théâtre du Rond-Point. Avec mes camarades nous jouions, pour patienter, à citer des mots rares et trouver leurs définitions. J'ai gagné avec "valétudinaire" ! »

Propos recueillis par Baptiste Liger

*Vient de paraître : ***Du côté des Indiens*** (Grasset)

UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait des *Roses fauves*, de Carole Martinez, dans le livret qui accompagnait le précédent numéro. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

« La lumière, presqu'horizontale, s'attarde dans ses cheveux. Quelques fines mêches, rebelles à l'élastique, dessinent un léger halo lumineux autour de sa tête. Une auréole. Les rayons s'accrochent aux choses, aux ronces surtout, s'effilochent dans les recoins du jardin, jouent sur le mur du fond encore rouge de vigne-vierge. Le soleil n'a plus cette violence drûe de juillet, il n'accable pas le monde, se contentant d'en effleurer l'écorce. Détroné de son zénith, il traîne ses raies tièdes sur les chemins mouillés. Les ombres s'allongent sur la terre, molle, comme de grands bras fatigués. Les couleurs exhultent dans la lumière rasante et les parfums sublimes l'agonie des jardins. La mort est exquise sous cet astre affaibli. Toute transcendence a péri. »

LE MOT MYSTÈRE

Il y avait belle lurette que cela ne tournait plus rond pour moi, mais voilà que, contre toute attente, je redeviens tendance ! Dommage que l'orthographe ne suive pas : on ne sait toujours pas dans quel ordre aligner mon « i » et mon « y » et, pour faire anglais sans doute, je suis régulièrement amputé de mon « e » final. Que suis-je ?

CHERCHEZ L'INTRUS

Un des six mots qui suivent n'a pas sa place parmi les cinq autres. Saurez-vous dire lequel et surtout pourquoi ?

A. avatar ;
B. consulter ;
C. farouche ;
D. hôte ;
E. louer ;
F. remercier.

DORICA CASTRA

Sur le mode du « Marabout, bout d'ficelle », saurez-vous reconstituer la chaîne qui mène de la PANDÉMIE à la LIBERTÉ, en vous aidant des définitions ci-après ? Chacun des douze mots intermédiaires est un nom commun de trois syllabes, celles qui servent de charnières ne devant jamais s'écrire de la même façon…

PANDÉMIE…

1. Plante qui fait l'œuf à l'occasion ;
2. Juste avant la salade russe ;
3. À l'origine, bourde pharmaceutique ;
4. Bourrel ou Maigret ;
5. Aujourd'hui, régale plus les papilles que les oreilles ;
6. A bouffé du curé ;
7. Les masques ne risquent pas d'y manquer ;
8. Femme de Richard ;
9. On l'a dans le nez ;
10. Se dansait en Bohême ;
11. On en joue à Madagascar ;
12. De quoi ne plus se faire de bile.

… LIBERTÉ

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

LE MOT MYSTÈRE
Il s'agissait du **vinyle** (trop souvent écrit « vynile » ou « vinyl ») !

CHERCHEZ L'INTRUS
Réponse A. Les cinq autres termes sont des énantiosèmes, à savoir des mots qui signifient une chose et son contraire : le patient comme le médecin consultent, on est aussi bien farouche en se montrant craintif que violent, l'hôte reçoit et est reçu, le locataire et le propriétaire louent tous deux, enfin se voir remercier peut se solder par un avancement ou par un renvoi !

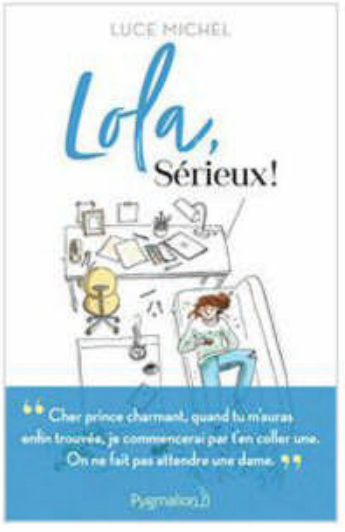
DORICA CASTRA
PANDÉ**MIE** - **m**i**mosa** - **za**kous**ki** - **qui**pro**quo** (avant de désigner un malentendu, le mot fut le propre du pharmacien qui se trompait de produit) – **co**mmi**ssaire** - **cer**ve**las** (il fut jadis un instrument à vent) - **laï**c**ard** - **car**na**val** - **Wal**ky**rie** (de Richard… Wagner, bien sûr !) - **rhino**rr**hée** (le terme s'applique à un écoulement nasal) - **redo**w**a** (sorte de valse) - **va**l**iha** (cithare tubulaire en bambou) - **a**cho**lie** (suppression de la sécrétion biliaire) - **LI**BERTÉ.

UNE BONNE CORRECTION
presque horizontale (*presque* ne remplace son « e » final par une apostrophe que devant le nom *île*) – **mèches** – **vigne vierge** (pas de trait d'union) – **drue** (pas d'accent circonflexe) – **Détrôné** (accent circonflexe, en revanche) – **rais** (il s'agit ici des rayons du soleil) – **exultent** – **sublimement** (pour que la phrase eût un sens, on ne pouvait avoir affaire qu'au verbe, et non à l'adjectif) – **transcendance**.

13	S	A	U	C	I	S	S	E
12	R	■	R	I	M	E	■	E
11	U	S	E	L	L	E	U	S
10	E	N	G	L	O	B	E	S
9	N	U	■	S	■	A	■	U
8	E	■	E	■	E	T	N	A
7	R	E	G	O	L	R	O	H
6	P	L	A	I	R	A	■	C
5	E	N	T	R	A	C	T	E
4	R	■	A	■	C	■	R	D
3	T	O	R	R	■	G	A	Z
2	N	A	■	A	G	A	C	E
1	E	T	R	A	N	G	E	R
	1	2	3	4	5	6	7	8

Des anagrammes et des livres

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».



Lola, sérieux !

Lola, 39 ans, Parisienne, célibataire, sage (parfois), est fan de romances. Une addiction qu'elle dissimule à tous, sauf **aux oreilles** de son journal.

Luce Michel, Pygmalion, 2018 ; J'ai lu, 2019

Diamonds Are a Girl's Best Friend

Les Stars
Le strass

Edgar Morin, Seuil, 1972

« Tout est perdu.
Tout est splendide. »

Saturne
Un astre

Sarah Chiche, Seuil, 2020

« Un roman de l'amour fou et de la vengeance totale. »

Romain Sardou
Raison d'amour

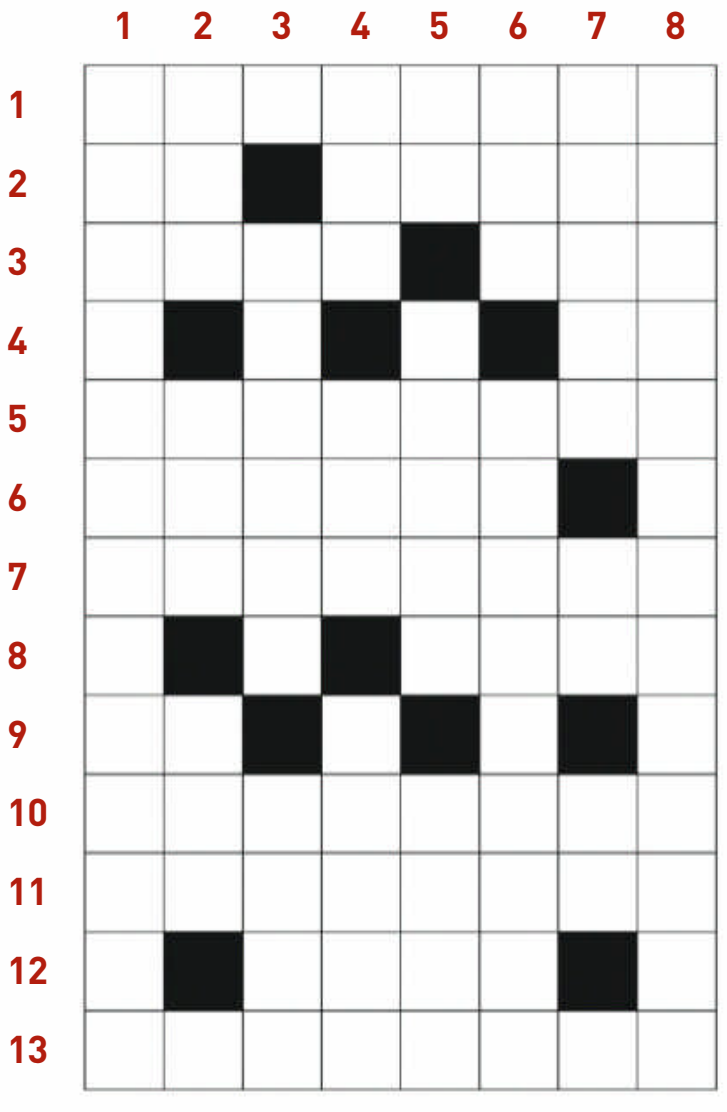
Un homme averti ne vaut rien, XO éditions, 2020

Adèle Van Reeth
Le rêve d'Athéna

La Vie ordinaire, Gallimard, 2020

Jacques Perry-Salkow

Les mots croisés



Horizontalement

1. N'est pas du même village. **2.** Renforce une affirmation. Pie. **3.** Exprime des pressions. Pleins quand il s'agit d'aller vite. **4.** Dans le Gard. **5.** Suspension de séance. **6.** Sera apprécié. **7.** En un certain sens, regarde toujours son travail à la loupe. **8.** Bouche à feu. **9.** Pour ménager ses effets ? **10.** Intègres. **11.** Communes. **12.** Queue de vers. **13.** Type de ballon.

Verticalement

1. Avec ses travaux, Hercule était-il l'un d'eux ? **2.** Principe à l'origine de plusieurs religions. La moitié de Naples. Arrivent généralement avant les autres. **3.** Fiasco. Guide. **4.** Cours supérieur pour les Suisses. Grande pour les États-Uniens, mais non pour les Mexicains. Vus d'en bas, des lieux élevés. **5.** Au bout du rang. Vernet, pour ses proches. Chef de bandes italiennes. **6.** Situation comique. Serviettes, mais jamais torchons. **7.** Pas de côté. Sujet à caution. Au cœur du réel. **8.** S'impose quand on cherche un pied-à-terre.

Jean-Pierre Colignon

LE FRANÇAIS DANS L'ÂME

À l'occasion des 50 ans de la Francophonie, six intellectuels et artistes racontent leur histoire avec la langue française dans un ouvrage qui bouscule un débat souvent plombé par les poncifs.

Francophonie. Pour l'amour d'une langue est un guide de voyage pas comme les autres. Publiée dans la collection « L'âme des peuples », cette dernière parution explore non pas un lieu mais une idée : la Francophonie.

L'ouvrage démarre par un texte de J.-M.G. Le Clézio, suivi d'entretiens avec des artistes et intellectuels francophones sur leur expérience intime avec la langue française. Le Prix Nobel de littérature franco-mauricien rappelle qu'aucune langue n'est innocente. Le français, tout comme l'anglais, l'espagnol et le portugais, porte en lui l'histoire violente de l'expansion coloniale, reconnaît-il. Avant d'ajouter : « *La question est de savoir ce que l'on veut en faire aujourd'hui.* »

J.-M.G. Le Clézio, l'un des contributeurs du livre *Francophonie. Pour l'amour d'une langue.*

RÉINVENTER LA LANGUE POUR SE LIBÉRER

Car, ainsi que le rappelle le dramaturge belgo-rwandais Dorcy Rugamba, « *Il a fallu que les peuples opprimés, qui ont dû apprendre la langue française sous la contrainte, la réinventent pour se libérer mentalement. Pour cette raison, on ne peut vraiment souffrir de s'exprimer dans la langue de l'abbé Grégoire, Césaire, Frantz Fanon, Kateb Yacine, Simone de Beauvoir ou Mariama Bâ* ».

La complexité de la relation à la langue française se retrouve aussi dans l'entretien avec Rithy Panh. Le cinéaste et écrivain franco-cambodgien raconte ce jour où Douch, l'ex-directeur de la tristement célèbre prison d'extermination S-21, lui a récité par cœur un poème d'Alfred de Vigny. Cette anecdote saisissante illustre l'attachement des Cambodgiens au français, qui fut pour Rithy Panh une « *langue refuge* ». Celle que son père, instituteur, parlait à la maison avant l'arrivée des Khmers rouges, qui ont imposé leur « novlangue » militarisée et criminelle. Celle dans laquelle il a raconté l'assassinat de sa famille.

L'entretien avec Fawzia Zouari revient sur la croyance que les écrivains de pays anciennement colonisés seraient forcément « *écartelés entre la langue de leur père (arabe) et de leur mère (française)* », explique l'auteure franco-tunisienne, en précisant qu'elle n'a rien abandonné pour devenir qui elle est.

L'écrivain, commissaire d'exposition et critique d'art camerounais Simon Njami rejette quant à lui ce qu'il appelle « *la théorie du sanglot de l'homme noir* » : « *Je m'inquiète de ce déterminisme qui nous verrait toujours tributaire de notre langue, de nos origines, de notre histoire. Comme si, au fond, nous n'étions pas des individus libres de penser par nous-mêmes.* » La liberté de cheminer avec une langue, c'est ce que réclament les artistes et intellectuels interviewés dans ce livre. Tous regardent en direction de l'avenir. Selon l'académicienne Barbara Cassin, il « *passe évidemment par l'Afrique* […], *qui sauvera et infléchira la Francophonie dans le monde* ».

Gladys Marivat

FRANCOPHONIE. POUR L'AMOUR D'UNE LANGUE, **J.-M.G. LE CLÉZIO,** AVEC **BARBARA CASSIN, DORCY RUGAMBA, FAWZIA ZOUARI, SIMON NJAMI** ET **RITHY PANH,** 104 P., NEVICATA/L'ÂME DES PEUPLES, 9 €. EN PARTENARIAT AVEC L'OIF.

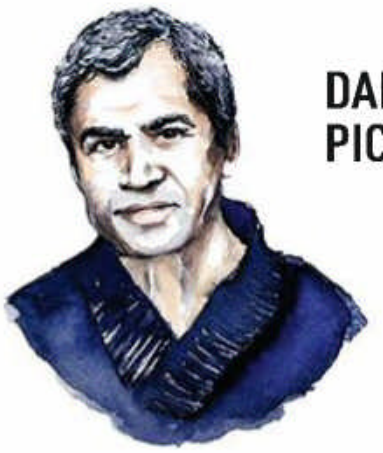
PRIX ÉTHIOPHILE DÉCERNÉ EN OCTOBRE

Ils sont finalistes pour le prix Éthiophile 2020 : Le Malgache Johary Ravaloson pour *Amour, patrie et soupe de crabes* (Dodo Vole) ; la Franco-Rwandaise Beata Umubyeyi Mairesse pour *Tous tes enfants dispersés* (Autrement) ; le Franco-Djiboutien Abdourahman Waberi pour *Pourquoi tu danses quand tu marches ?* (J.C. Lattès) et la Française de parents algériens Dalie Farah pour *Impasse Verlaine* (Grasset).

Créée en 2015, cette distinction franco-ivoirienne récompense une œuvre d'Afrique, de la Caraïbe ou de l'océan Indien, écrite en français. Gauz, Véronique Kanor et Makenzy Orcel font partie des précédents lauréats. Le gagnant recevra un prix d'un montant de 1 000 euros fin octobre, lors d'une cérémonie qui se tient habituellement au Procope, à Paris.

G.M.

OIF



DANIEL PICOULY

JE M'APPELLE FATIMA

La Petite Dernière est un premier roman. Comme on dit premier amour. Un amour déjà abouti, maîtrisé, mais dont on recherchera le dépassement. À tort. Le roman n'échappe pas à cette fatalité : « On n'a jamais une deuxième chance de faire une première impression. » Et quelle formidable impression vous faites, Fatima Daas, avec ce texte !

Il y a d'abord cette entame, ce coup de talon : « *Je m'appelle Fatima Daas.* » C'est ainsi que s'annonce chaque séquence du livre. Histoire de réviser ses figures de style, on pourrait y voir un banal procédé, une anaphore d'estrade, « Moi, président ! ». Ça ferait lieu commun, pour un roman si singulier dans la multiplication des « moi ». Pas pour provoquer un éparpillement façon roman puzzle. Un truc de joueur de bonneteau : « Où est l'histoire ? Elle est là ! Elle est là ? ». Non ! Ce *« Je m'appelle Fatima »* y ramène constamment, nous rattrape par le col. Ces 68 fois *« Je m'appelle Fatima »* ne sont pas non plus des brouillons de soi, aussitôt jetés. Ni 68 prises. Du cinéma. Et une voix, hors champ qui hurle : Coupez, on la refait ! Non, chaque prise est bonne. Chaque prise est la bonne.

Fatima est de toutes les prises. Elle est Fatima, un prénom à ne pas salir, une fille de Clichy, une française RER du 78, une asthmatique, en quête de DEP : Débit Expiratoire de Pointe, musulmane « *way of life* », fille d'Hamed, digne d'éloge, qui l'appellera longtemps mon fils, et de Kamar, la Lune, qui tardera à l'appeler ma fille, née par césarienne, incise à vie, entre deux langues, entre deux tout, mais elle est aussi Fatima la menteuse, la pécheresse, l'inadaptée, la khâgneuse, la « chtarbée » en thérapie, l'inconstante, la polyamoureuse, Nina, Gabrielle, Cassandra… Mais Nina. Surtout. Nina jusqu'à ne plus pouvoir. Nina jusqu'à devoir écrire ce qu'on est incapable de vivre. « Faire son deuil », emprunter les mots des autres pour trouver les siens. J'étais sous cette pluie filante d'interrogations, comme un chat aux prises avec des flocons de neige insaisissables, dans les rues d'un Avignon privé de théâtre, dépouillé de son manteau d'Arlequin d'affiches laissées au vent. Le mistral avait raison, *La Petite Dernière* était un roman du souffle : du souffle court, brûlant, de la phrase haletante, de l'asthme de Fatima qui ne sait faire avec ses émotions. Je me disais : la littérature est une forme d'asthme et Fatima, en allant dans cette mystérieuse « École de l'asthme », était à l'école du roman.

Je divaguais et j'ai vu l'affiche ! *F(l)ammes* d'Ahmed Madani. Les murs d'Avignon sont des palimpsestes. Il garde en déchirures la trace des spectacles passés.

J'avais vu le spectacle : dix jeunes filles venues des mêmes horizons que Fatima investissaient la scène, partaient du lointain, traçaient droit sur le public, chacune à leur tour, en noria, elles s'emparaient de l'avant-scène, en faisaient un proscenium, coup de talon et se racontaient, le menton haut, fières, drôles, tendres ou révoltées. J'avais été bouleversé. J'étais sorti gorgé d'émotions et de gratitude. Alors comme ça, ici et maintenant, on peut mettre une salle debout avec ces mots-là, ces jeunes filles-là. Ce cœur.

Je ne pensais pas pouvoir ressentir une émotion aussi définitive et physique dans un roman. Et pourtant. Je suis une petite salle, Fatima Daas, mais je suis debout devant vous. *La Petite Dernière* est pour moi comme cette lampe qu'on laisse sur scène au théâtre quand tout est éteint : la servante. Elle est la gardienne. Veille sur l'éternité du théâtre. Il y a de cette lueur humble et farouche dans *La Petite Dernière*. Merci, Fatima Daas !

LA PETITE DERNIÈRE,
FATIMA DAAS, 192 P.,
NOIR SUR BLANC/NOTABILIA,
16 €

AUDREY SOVIGNET

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Muriel Barbery	*Une rose seule*	Actes Sud	58	★★★☆☆
Brit Bennett	*L'Autre Moitié de soi*	Autrement	86	★★★★☆
Jean-Marie Blas de Roblès	*Ce qu'ici-bas nous sommes*	Zulma	80	★★★★☆
Sébastien Bohler	*Où est le sens ?*	Robert Laffont	115	★★★☆☆
Miguel Bonnefoy	*Héritage*	Rivages	80	★★★☆☆
Franck Bouysse	*Buveurs de vent*	Albin Michel	69	★★★☆☆
Emmanuel Carrère	*Yoga*	P.O.L	6	★★★☆☆
Stephen Chbosky	*L'Ami imaginaire*	Calmann-Lévy Noir	99	★★★★☆
Ducoudray & Allag	*Le Repas des hyènes*	Delcourt/Mirage	101	★★★☆☆
Julien Dufresne-Lamy & Charlotte Erlih	*Darling #automne*	Actes Sud Junior	100	★★★★☆
Lucy Ellmann	*Les Lionnes*	Seuil	89	★★★★★
Bernardine Evaristo	*Fille, femme, autre*	Globe	90	★★★☆☆
Dominique Fortier	*Les Villes de papier*	Grasset	73	★★★★☆
Yaa Gyasi	*Sublime royaume*	Calmann-Lévy	86	★★★★★
Gisèle Halimi & Annick Cojean	*Une farouche liberté*	Grasset	114	★★★★★
Dany Héricourt	*La Cuillère*	Liana Levi	82	★★★★☆
Hubert & Zanzim	*Peau d'homme*	Glénat	101	★★★★☆
Tayari Jones	*Des baisers parfum tabac*	Presses de la Cité	86	★★★☆☆
Marie-Pier Lafontaine	*Chienne*	Le Nouvel Attila	74	★★★☆☆
Lola Lafon	*Chavirer*	Actes Sud	81	★★★☆☆
Simon Liberati	*Les Démons*	Stock	79	★★★★☆
Samir Machado de Machado	*Tupinilândia*	Métailié	90	★★★★☆
Colum McCann	*Apeirogon*	Belfond	86	★★★★★
Olivier Mak-Bouchard	*Le Dit du Mistral*	Le Tripode	83	★★★★☆
Carole Martinez	*Les Roses fauves*	Gallimard	36	★★★☆☆
Laurent Mauvignier	*Histoires de la nuit*	Minuit	65	★★★★★
Daniel Mendelsohn	*Trois anneaux*	Flammarion	107	★★★☆☆
Diane Meur	*Sous le ciel des hommes*	Sabine Wespieser	78	★★★★☆
Deon Meyer	*La Proie*	Gallimard/Série Noire	98	★★★☆☆
Catalin Mihuleac	*Les Oxenberg & les Bernstein*	Noir sur Blanc	91	★★★★☆
Antonio Muñoz Molina	*Un promeneur solitaire dans la foule*	Seuil	91	★★★★☆
Helen Phillips	*La Femme intérieure*	Cherche-midi	89	★★★☆☆
Antoine Rault	*De grandes ambitions*	Albin Michel	79	★★★☆☆
Éric Reinhardt	*Comédies françaises*	Gallimard	76	★★★★☆
Marieke Lucas Rijneveld	*Qui sème le vent*	Buchet-Chastel	88	★★★★★
Andrew Roberts	*Churchill*	Perrin	112	★★★★★
Nicolas Rodier	*Sale bourge*	Flammarion	83	★★★☆☆
Jean Rolin	*Le Pont de Bezons*	P.O.L	77	★★★☆☆
Salman Rushdie	*Quichotte*	Actes Sud	14	★★★★☆
Francesca Serra	*Elle a menti pour les ailes*	Anne Carrière	82	★★★☆☆
Sarah Elaine Smith	*Marilou est partout*	Sonatine	98	★★★☆☆
Andrew Solomon	*Les Frémissements du monde*	Fayard	116	★★★★☆
Jón Kalman Stefánsson	*Lumière d'été, puis vient la nuit*	Grasset	88	★★★★☆
Marie-Ève Thuot	*La Trajectoire des confettis*	Sous-sol	72	★★★★★
Georges Vigarello	*Histoire de la fatigue*	Seuil	116	★★★☆☆
Zabus & Hippolyte	*Incroyable !*	Dargaud	101	★★★★☆

OFFRE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

LiRE
DICOS D'OR

HORS-SÉRIE

5 MINUTES PAR JOUR POUR NE PLUS FAIRE DE FAUTES

8,90€ SEULEMENT
(frais de port offerts)

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE LIRE DICOS D'OR

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre exceptionnelle : le numéro hors-série « ***Lire Dicos d'or*** » pour 8,90€ seulement, frais de port compris.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

HSLDO488

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18 RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

Xabi Molia

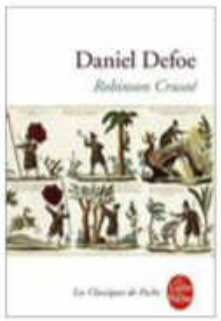
CONNU EN TANT QUE CINÉASTE GRÂCE À SES ÉPATANTS LONGS-MÉTRAGES (*LES CONQUÉRANTS*, *COMME DES ROIS*), CET AMOUREUX DE FILMS CATASTROPHE HOLLYWOODIENS EST ÉGALEMENT AUTEUR DE ROMANS. EN CETTE RENTRÉE, IL PUBLIE UNE PASSIONNANTE FICTION APOCALYPTIQUE, *DES JOURS SAUVAGES*. XABI MOLIA ÉVOQUE POUR *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE* QUELQUES OUVRAGES ESSENTIELS POUR LUI.

LE ROMAN QUI VOUS A DONNÉ L'ENVIE D'ÉCRIRE ?

« C'est un peu honteux, pour ne pas dire inavouable. Mais, vers l'âge de 13-14 ans, j'ai adoré *Hannah* de **Paul-Loup Sulitzer**. J'étais, pour tout dire, très perméable à son idéologie libérale, et particulièrement sensible au destin de cette héroïne. Bref, j'avais envie d'écrire des histoires de ce genre. Quelques mois plus tard, j'ai eu une révélation d'un tout autre genre – sans doute plus respectable –, avec Daniel Pennac et sa *Petite Marchande de prose*. »

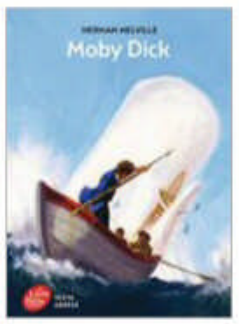
LE LIVRE QUE VOUS PORTERIEZ À L'ÉCRAN ?

« Cela serait un sacré challenge que d'adapter *La Vie mode d'emploi* de **Georges Perec**, justement parce que s'il y a bien un livre inadaptable, c'est celui-ci. J'assume d'autant plus ce choix que, lorsque j'avais 22 ou 23 ans, je m'étais mis en tête, avec ma petite amie de l'époque, de réfléchir à sa transposition pour l'écran – un projet resté dans les limbes… Pour poursuivre avec Perec, il y a aussi *La Disparition*, qui serait encore plus difficile à adapter… »



VOTRE « ROBINSONNADE » PRÉFÉRÉE ?

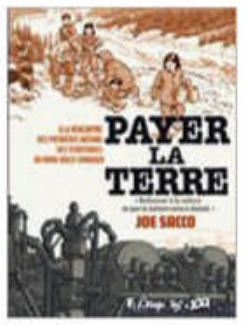
« Il y a bien sûr *Robinson Crusoé* de **Daniel Defoe,** *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier et toutes les histoires de ce genre signées Jules Verne – sans doute l'écrivain qui m'a donné le goût de la lecture, mon père me l'ayant fait découvrir très jeune. Récemment, j'ai lu, et adoré, *L'Île de béton* de J.G. Ballard. Le livre travaille la robinsonnade à l'intérieur du monde urbain, en explorant tous les thèmes chers à l'auteur de *Crash*. »



LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« *Moby Dick*, d'**Herman Melville**. Je suis pleinement conscient de son importance dans l'histoire du roman moderne mais rien à faire, il me manque la course-poursuite finale, et les longs chapitres digressifs sur les cétacés m'ennuient ! Dans un registre proche, je n'ai jamais apprécié Julien Gracq et *Le Rivage des Syrtes*. Son style est trop ampoulé pour moi, et l'abus de mots rares m'énerve… »

VOTRE DERNIÈRE LECTURE ?



« Je viens de terminer *Payer la terre* de **Joe Sacco**. Si le titre ne paie pas de mine, cet album décrit magnifiquement la vie des Denes, un peuple indien du Canada. La bande dessinée documentaire est un domaine qui me passionne, et je recommande à tout le monde de lire, par exemple, *Saison brune* de Philippe Squarzoni. Enfin, je me prépare à me plonger dans les conférences de Bruno Latour réunies dans le recueil *Face à Gaïa*. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

★★★☆☆

***DES JOURS SAUVAGES*, XABI MOLIA,** 256 P., SEUIL/FICTION & CIE, 19 €

JOHN FOLEY/SEUIL

Une collection Le Monde

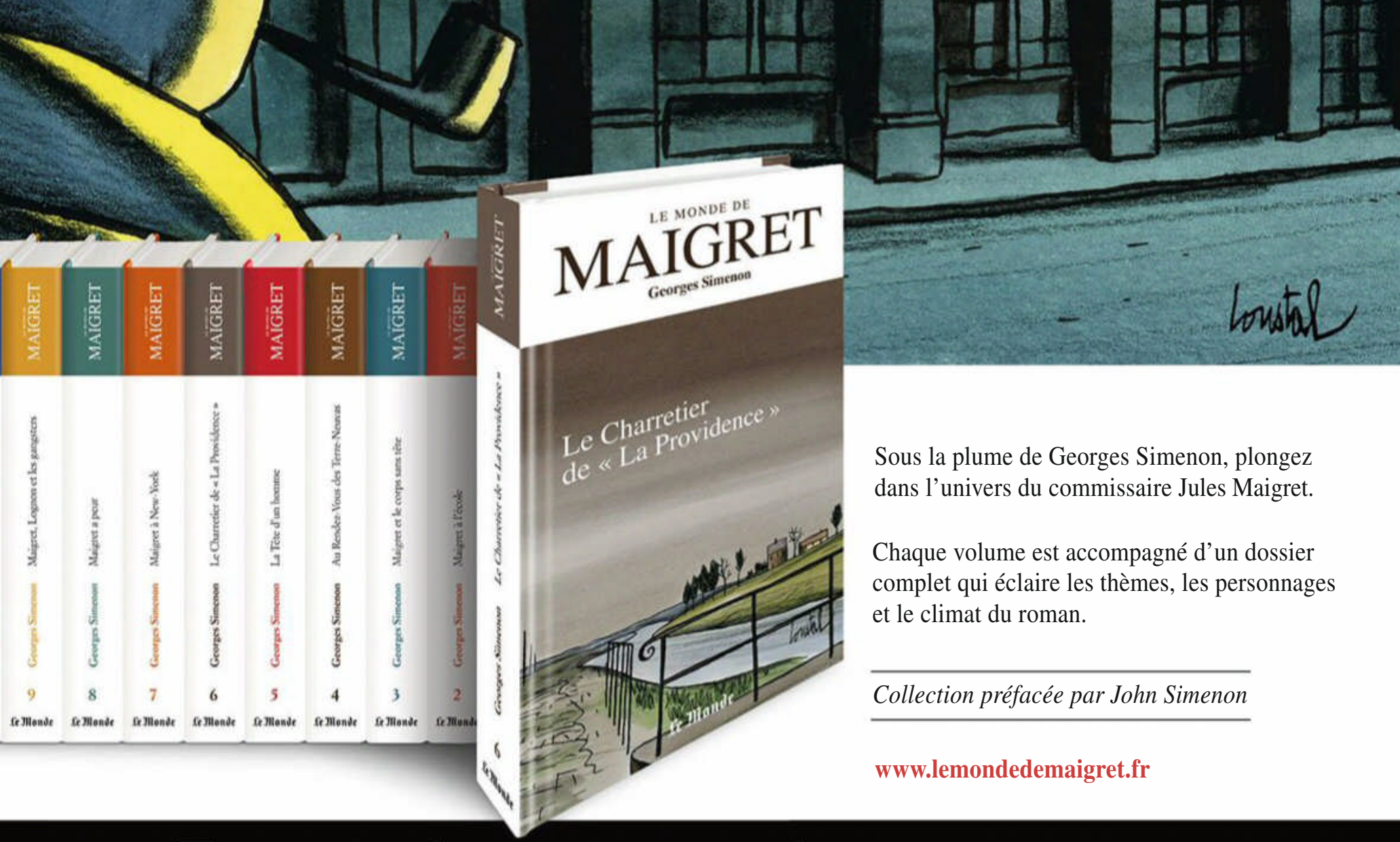
LE MONDE DE

MAIGRET

Georges Simenon

LE LIVRE N°6

8,99 € seulement



Sous la plume de Georges Simenon, plongez dans l'univers du commissaire Jules Maigret.

Chaque volume est accompagné d'un dossier complet qui éclaire les thèmes, les personnages et le climat du roman.

Collection préfacée par John Simenon

www.lemondedemaigret.fr

En vente chez votre marchand de journaux

MORGAN LAGRAVIÈRE
SKIPPER INTERNATIONAL

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, immatriculée sous le numéro SIREN 775 685 399, mutuelle soumise aux dispositions du livre II du Code de la mutualité. Siège social : 3 square Max-Hymans -75748 Paris CEDEX 15. RESSOURCES MUTUELLES ASSISTANCE, Union d'assistance soumise aux dispositions du Livre II du Code de la mutualité, immatriculée au répertoire Sirène sous le numéro SIREN 444 269 682 – Siège social : 46, rue du Moulin - CS 32427 - 44124 Vertou CEDEX. Le détail des garanties et conditions figure aux Statuts et Règlements mutualistes collectifs remis lors de l'adhésion. MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, immatriculée sous le numéro SIREN 775 685 399, MGEN Vie, immatriculée sous le numéro SIREN 441 922 002, MGEN Filia, immatriculée sous le numéro SIREN 440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du Code de la mutualité. MGEN Action sanitaire et sociale, immatriculée sous le numéro SIREN 441 921 913, MGEN Centres de santé, immatriculée sous le numéro SIREN 477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du Code de la mutualité. Siège social : 3 square Max-Hymans -75748 Paris CEDEX 15.